

SOMMAIRE

Première Partie : Introduction.

Chapitre 1 : Un mouton peut en cacher un autre.	1
1.1 Problématique.	1
1.2 Hypothèses et questions de recherche.	5
Chapitre 2 : Matériels et Méthodes.	
2.1 Portée socio-temporelle.	8
2.1.1 Sommaire géographique.	8
2.1.2 Sommaire ethnographique.	12
2.1.3 Délimitation de l'aire d'étude.	14
2.1.4 Délimitation de la période d'étude.	19
2.2 Méthodologie.	22
2.2.1 Fréquence patronymique groupée.	23
2.2.2 Entretiens.	25
2.2.3 Enquête.	25

Deuxième Partie : L'état de l'art.

Chapitre 3 : La présence anglaise en Patagonie.	29
3.1 Présentation du sujet.	29
3.2 Développement	34
3.2.1 Le Royaume Uni des moutons.	36
3.2.2 Débuts de l'élevage ovin en Argentine.	38
3.2.3 La législation sur les terres en Patagonie.	43
3.2.4 Eleveurs britanniques en Patagonie.	48
	56
Chapitre 4 : Les autres acteurs.	
4.1 Les rafales au sommet.	56
4.2 A l'assaut du pouvoir.	58
4.3 Le nationalisme grim pant.	63
4.4 Les autres apports.	65
4.4.1 Les Croates.	66
4.4.2 Les Boers.	66
4.4.3 Les Basques.	67
4.4.4 Les Allemands.	69
4.4.5 Les Levantins.	71
4.5 Conclusion du chapitre.	73
	76
Chapitre 5 : Le montage de la filière.	
5.1 L'installation sur le territoire.	76
5.1.1 Une aventure individuelle : la colonisation spontanée.	76
5.1.2 Une entreprise collective : les colonisations officielles.	82
5.2 Les exploitations.	85
5.2.1 La taille des exploitations.	86
5.2.2 La gestion des exploitations.	88
5.3 L'acheminement de la production.	92
5.3.1 Le transport jusqu'aux ports.	93
5.3.2 L'exportation de la laine.	97

5.3.3	Les modes de commercialisation	102
Chapitre 6 : Le conflit socio environnemental.		108
6.1	Conceptualisation du contexte.	108
6.2	Le conflit environnemental.	109
6.2.1	L'information du passé.	110
6.2.2	Les erreurs de perception.	113
6.2.3	Fin de fête : dissipation du mirage.	116
6.2.4	Le prix des erreurs : la désertification.	120
6.3	Le conflit humain : le chasseur chassé.	121
6.3.1	One pound par tête.	123
6.3.2	Le sort des Tehuelche.	128
6.4	Conclusion du chapitre	130

Troisième partie : Résultats.

Chapitre 7 : Résultats dans le domaine socioculturel.		134
7.1	Fréquence patronymique groupée.	134
7.1.1	Qualité des données.	133
7.2	Patrons spatiaux des patronymes.	137
7.2.1	Répartition des groupes patronymiques.	138
7.2.2	Classification automatique des groupes patronymiques.	143
7.2.3	Relation entre ovins et patronymiques.	148
7.3	Groupes patronymiques et patrimoine foncier.	153
7.3.1	Superficie des exploitations.	153
7.3.2	La « performance foncière » des patronymiques.	156
7.4	Analyse de cadastres plus anciens.	159
7.4.1	Cartes cadastrales de 1903 (Santa Cruz) et 1904 (Chubut)	159
7.4.2	Cartes cadastrales de 1927 (Santa Cruz) et 1928 (Chubut)	162
7.5	Les éléments de l'identité régionale.	169
7.5.1	Enquête sur les facteurs d'identité chez les touristes.	170
7.5.2	Les moutons dans l'identité régionale selon les habitants.	180
Chapitre 8 : Les aspects agro-écologiques.		
8.1	Les parcours.	187
8.2	Comparaison de modèles de gestion des exploitations.	189
8.2.1	Les sources.	189
8.2.2	Les données.	190
8.2.3	Interprétations des données.	190
Chapitre 9 : Les aspects des politiques publiques.		
9.1	Les facteurs de forçage du développement.	197
9.1.1	L'omniprésence des politiques publiques.	198
9.2	Les repères chronologiques du cycle ovin.	201
9.3	Les entretiens.	206
9.3.1	Références aux politiques publiques chez les intervenants.	206

Quatrième partie : Discussion.

Chapitre 10 : Une approche sociale de l'élevage ovin.		
10.1	Présentation.	208

10.2	Les Gallois : n'est pas éleveurs de moutons qui veut.	208
10.2.1	Des moutons dans un mirage.	209
10.2.2	Le mirage s'estompe.	215
10.2.3	L'essaimage.	223
10.3	L'identité de la Patagonie.	225
Chapitre 11 : Le déclin de la culture ovine.		
11.1	Le mouton n'est plus ce qu'il était.	235
11.2	Nationaliser avec énergie.	238
11.3	Des loups dans une peau de mouton.	242
11.4	Le facteur de forçage de l'industrialisation.	245
Chapitre 12 : Quelques aspects territoriaux du mouton en Patagonie.		
12.1	Moutons et personnes, qui mène qui ?	253
12.2	Un combat sur tous les fronts.	262
12.3	Qui a le dernier mot ?	264
Conclusion finale		269
Bibliographie		276
Annexes		295

Liste des Figures.

Fig. 3.1	Interaction des sphères dans la triple approche.	27
Fig. 3.2	Caricature de l'arbitrage frontalier de 1902 (photo).	54
Fig. 3.3	Jetons de paie de tonte (photo).	54
Fig. 3.4	Les « arreos » (photo).	55
Fig. 4.1	Britanniques et Tehuelche à l'estancia (photo).	75
Fig. 4.2	Une famille boer chez eux en Patagonie (photo).	75
Fig. 4.3	La croix gammée en Patagonie (photo).	75
Fig. 5.1	Les étapes du transport de la laine.	94
Fig. 5.2	Les deux types de tonte (photo).	106
Fig. 5.3	La tonte dans deux environnements (photo).	106
Fig. 5.4	Les risques de l'hiver.	107
Fig. 5.5	L'évolution du transport de la laine (photo).	107
Fig. 6.1	Deux moments du drame des Ona (photo).	133
Fig. 6.2	Convivialité interethnique à Santa Cruz (photo).	133
Fig. 7.1	Régression entre les résultats des répertoires 1940 et 2006.	137
Fig. 7.2	Patrons de variation des proportions des groupes patronymiques.	142
Fig. 7.3	Classification hiérarchique des groupes patronymiques: a) par les valeurs de distribution, b) par les valeurs des proportions dans la composition.	144
Fig. 7.4	Diagrammes 3D des distances euclidiennes des valeurs de distribution des patronymes.	147
Fig. 7.5	Pourcentages de distribution latitudinale des groupements Levantin-Mapuche-Basque et Anglo-Saxon.	152
Fig. 7.6	Distribution des exploitations du Chubut par superficie.	154
Fig. 7.7	Sup. moyenne des exploitations par patronyme.	156
Fig. 7.8	Sup. moyenne des exploitations par association de groupes patronymiques.	158
Fig. 7.9	Variation des patronymes par zone parallèle (Chubut, 1904).	159
Fig. 7.10	ANOVA des facteurs d'identité.	173
Fig. 7.11	Dendrogramme du comportement des facteurs d'identité par ville.	174
Fig. 7.12	Le Facteur Ovin par rapport aux facteurs Naturel et Humain.	179
Fig. 7.13	L'identité ovine dans les monuments (photo).	184
Fig. 7.14	Le mouton dans le drapeau et les armoiries des îles Malouines.	184
Fig. 7.15	Le mouton dans l'héraldique régionale.	185
Fig. 7.16	La reconnaissance implicite au mouton (photo).	185
Fig. 7.17	Le mouton dans le symbolique régional actuel (photo).	186
Fig. 8.1	Prix de la laine de 1830 à 2000 (en dollars de 1996).	193
Fig. 10.1	Les ovins aux deux bouts de l'échelle (photo).	234

Fig. 10.2	Le mouton intégré dans la culture mapuche (photo).	234
Fig. 10.3	Le premier bistrot de San Julian (photo).	234
Fig. 11.1	La persistance des Sociétés Rurales (photo).	250
Fig. 11.2	Publicité officielle de la nationalisation du commerce extérieur (photo).	250
Fig. 11.3	Débarquement de moutons au port de San Julian, ca.1935 (photo).	251
Fig. 11.4	L'estancia San Gregorio en 1920 et en 2009 (photo).	251
Fig. 11.5	L'argentinisation de l'ASLCo à travers les publicités (photo).	252
Fig. 12.1	Comparaison de la croissance démographique et du cheptel ovin à Santa Cruz, Magellan et les îles Malouines.	254
Fig. 12.2	Nombre d'ovins par habitant rural.	256
Fig. 12.3	Nombre d'ovins dans la région d'étude.	258
Fig. 12.4	Evolution du nombre d'ovins en Patagonie argentine.	259
Fig. 12.5	La production de laine pendant le déclin du cycle ovin.	260
Fig. 12.6	Les abattoirs frigorifiques d'antan (photo).	268

Liste des Tableaux

Tableau 2.1	Superficie et population de la Patagonie et de l'aire d'étude.	18
Tableau 3.1	Nombre de moutons et production de laine en Argentine.	42
Tableau 5.1	Superficies pour classer les exploitations selon divers auteurs.	86
Tableau 5.2	Evolution des exportations par Puerto Madryn entre 1894 et 1904.	100
Tableau 5.3	Principaux acheteurs des laines argentines en 1913.	101
Tableau 6.1	Estimations historiques de la capacité de charge ovine des parcours.	117
Tableau 6.2	Les ressources pastorales de la Patagonie.	118
Tableau 7.1	Nombre des patronymes répertoriés sur les cartes au 1/100.000 ^e .	136
Tableau 7.2	Comparaison des répertoires 2006 et 1940.	136
Tableau 7.3	Distribution latitudinale des groupes patronymiques.	139
Tableau 7.4	Distribution longitudinale des groupes patronymiques.	139
Tableau 7.5	Variation latitudinale de la proportion de patronymes.	140
Tableau 7.6	Matrice des corrélations de la distribution latitudinale des groupes patronymiques. Matrice des distances euclidiennes (d) entre les valeurs de distribution des groupes patronymiques.	143
Tableau 7.7	Distances euclidiennes aux groupes de référence.	145
Tableau 7.8	Associations entre groupes patronymiques.	146
Tableau 7.9	Indicateurs ovins par zone parallèle.	148
Tableau 7.10	a) Matrice des corrélations entre indicateurs ovins et la distribution latitudinale (D) des groupes patronymiques ; b) Matrice des corrélations entre indicateurs ovins et la variation des proportions (P) des groupes patronymiques.	149
Tableau 7.11	Variation latitudinale de la concentration de la terre au Chubut.	150
Tableau 7.12	Evolution des proportions de patronymes au Chubut.	155
Tableau 7.13	Comparaison des proportions de patronymes à Santa Cruz.	160
Tableau 7.14	Nombre et pourcentage de propriétés par groupe patronymique.	161
Tableau 7.15	Passage de propriétés entre groupes patronymiques (Santa Cruz, 1903-1927).	163
Tableau 7.16	Liste comparative des propriétaires à l'ouest de Camarones.	165
Tableau 7.17	Rangs moyens des facteurs d'identité par ville.	169
Tableau 7.18	Matrice des corrélations entre les facteurs d'identité.	171
Tableau 7.19	Rangs moyens des facteurs d'identité pour les associations trouvées.	174
Tableau 7.20	Rang occupé par le Facteur Ovin dans les différentes villes.	175
Tableau 7.21	Facteurs d'identité fusionnés.	177
Tableau 7.22		178
Tableau 8.1	Comparaison de 4 modèles de gestion ovine.	194-195
Tableau 8.2	Comparaison des modèles de gestion par unité de superficie.	196
Tableau 9.1	Les acteurs des étapes du cycle ovin.	199-200
Tableau 9.2	Le cycle ovin dans le temps et l'espace..	201-205
Tableau 10.1	Exportations de la colonie galloise au tournant du 19e siècle	222

Liste des cartes.

Carte 2.1	La Patagonie dans le cône sud.	10
Carte 2.2	La Patagonie physique et politique.	11
Carte 2.3	Esquisse ethnographique de la Patagonie.	13
Carte 2.4	Les diverses frontières nord de la Patagonie.	19
Carte 3.1	Le contraste foncier dans le nord-ouest du Chubut.	55
Carte 6.1	Situation des zones de capacité de charge par rapport aux zones phytogéographiques.	117
Carte 7.1	Aire couverte par le répertoire des patronymes.	135
Carte 7.2	Variation latitudinale des proportions des groupes patronymiques.	141
Carte 7.3	Cadastre de la zone de Camarones en 1904.	166
Carte 7.4	Cadastre de la zone de Camarones en 1928.	167
Carte 7.5	Cadastre de la zone de Camarones en 2006.	168
Carte 7.6	Distribution géographique des facteurs d'identité du premier rang.	172
Carte 7.7	Localisation géographique des associations des profils identitaires.	176
Carte 8.1	Relation entre capacité de charge et isohyètes.	188
Carte 10.1	Distribution des toponymes aborigènes dans la cartographie officielle.	228
Carte 12.1	Le vide démographique du centre de la Patagonie.	257

Liste des annexes.

Annexe 1 : Enquête d'identité Texte original de l'enquête distribuée dans les magasins d'artisanat et souvenirs	296
Annexe 2 : Fiches des entretiens (Standardisées) Résumé des réponses des 13 intervenants.	297
Annexe 3 : Reproduction de trois documents (manuscrits inédits)	311
1. Pétition de Falkland Islands Company, offre d'achat de la péninsule Valdés. 2. Pétition de colons britanniques de Santa Cruz au commandant de la flotte de l'Atlantique sud-occidental. 3. Registre du trafic portuaire des îles Malouines, année 1891.	
Annexe 4 : Mise à jour des données économiques (2002, 5 provinces de la Patagonie argentine et Magellan) PBI, distribution de la terre et nombre d'ovins.	318

Crédits photographiques.

- Figure 3.2: Revista Caras y Caretas, Buenos Aires, diciembre 1902.
Figure 3.3: <http://patfotos.org/eng/VwSCTM/index.html>
Figure 3.4: Centro de Estudios Históricos y Sociales, Puerto Madryn.
Figure 4.1: <http://patbrit.org/eng/album/aries.htm>
Figure 4.2: Vallentin (1912)
Figure 4.3: www.taringa.net/posts/imagenes/1459137/Nazis-en-la-patagonia.html
Figure 5.1.a: La Raza Merino en la Argentina, p. 123.
Figure 5.1.b: Blake 2003, p.37.
Figure 5.1.c: Esquel, 100 años, p. 35.
Figure 5.1.d: Rossi et Baldovin, 2002, p.100.
Figure 5.2.a: <http://patfotos.org/eng/VwSCTM/index.html>
Figure 5.2.b: Mainwaring, 1983, p.246.
Figure 5.3: Beecher, 2007, p.46.
Figure 5.4.a: Beecher, 2007, p.131.
Figure 5.4.b: <http://patfotos.org/eng/VwSCTM/index.html>
Figure 5.4.c: Foto Roil, Rio Gallegos.
Figure 5.4.d: Centro de Estudios Históricos y Sociales, Puerto Madryn.
Figure 5.4.e: s/d
Figure 5.4.f: Esquel, 100 años, p. 44.
Figure 5.4.g: Mainwaring, 1983, p.210.
Figure 6.1.a: <http://patbrit.org/eng/album/Hobbs.htm>
Figure 6.1.b: Prieto, 1997, fig. 169.
Figure 6.2.a: Centro de Estudios Históricos y Sociales, Puerto Madryn
Figure 6.2.b: Mainwaring, 1983, p.138.
Figure 7.13 a-f: prises par l'auteur.
Figure 7.16 : prise par l'auteur.
Figure 7.17.a : prise par l'auteur.
Figure 7.17.b : prise par l'auteur.
Figure 7.17.d : prise par l'auteur.
Figure 10.1.a : Foresti, 1903, p.39.
Figure 10.1.b : Priamo, 2003, p.131.
Figure 10.2.a : Gallardo, 2006, p.44.
Figure 10.2.b : Gallardo, 2006, p.71.
Figure 10.3 : Foto Roil, Rio Gallegos.
Figure 11.1.a-e: prises par l'auteur.
Figure 11.2 : www.pts.org.ar/IMG/jpg/iapi1.jpg
Figure 11.3 : Centenario, 2001, tome 1, p.151.
Figure 11.4.a : <http://patfotos.org/eng/VwSCTM/index.html>
Figure 11.4.b: prise par l'auteur.
Figure 11.5.a : Lolich,2003, p.137.
Figure 11.5.b : Lolich, 2003, p.183.
Figure 11.5.c : Anuario Merino 2008, p.104.
Figure page 276.a : <http://patfotos.org/eng/VwSCTM/index.html>
Figure page 276.b : Yann Arthus Bertrand.

Première Partie : INTRODUCTION

Chapitre 1 : Un mouton peut en cacher un autre.

1.1. Problématique.

Plus de 3 siècles après sa découverte, et bien qu'elle soit sur la route de navigation interocéanique, la Patagonie était vide de toute occupation européenne permanente. Du 16^e au 18^e siècle, toutes les tentatives d'établissements espagnols sur les côtes de l'Atlantique échouèrent, sauf l'installation de Carmen des Patagones à l'extrême nord de la région. Dans cet environnement difficile, les Amérindiens étaient fort peu nombreux, pas plus de 10.000 sur un territoire de quelques 800.000 Km². Ils étaient tous chasseurs cueilleurs, que ce soit à l'intérieur des terres ou le long des côtes. Bien que très clairsemée, la population indigène a contribué à dissuader les européens de s'implanter en Patagonie. Ce n'est peut-être pas un hasard si la plus ancienne des implantations se trouve où il n'y avait pas d'Amérindiens, c'est-à-dire sur les îles Malouines.

La situation périphérique de la Patagonie dans l'Empire Espagnol l'a ouvertement exposée à l'influence de l'Empire Britannique, d'autant plus qu'elle était, jusqu'à la construction du canal de Panama, un passage-clé des voies maritimes interocéaniques. Nous verrons que l'influence britannique a perduré tout au long du 19^e siècle, même après que l'Argentine et le Chili soient devenus indépendants.

Sous la tutelle des Etats/nations argentin et chilien naissants, les premiers colonisateurs de la Patagonie ont été pour la plupart des ressortissants britanniques (Gallois, migrants en provenance des Malouines, etc.). Ils ont été suivis par d'autres groupes culturels en provenance d'Europe (Basques, Scandinaves, Allemands, Autrichiens, Italiens, ...) et du Proche Orient (Turcs, Libanais, etc.). Nous verrons que pour occuper les terres, tous les groupes ont employé le seul outil alors capable de s'ouvrir l'intérieur de la Patagonie : l'élevage de moutons. Nous pourrions dire qu'il y a eu une « convergence socio-écologique » où les différences culturelles des immigrants se sont estompées face, d'une part, à l'environnement contraignant et, d'autre part, aux règles imposées par les Etats. Par conséquent la Patagonie s'est intégrée au marché international sous tutelle de la Grande Bretagne. Nous expliquerons que l'élevage ovin obéissait à un schéma

supranational et qu'il a connu le même essor dans le sud de l'Argentine, du Chili ou dans les îles Malouines.

Après la colonisation chilienne implantée en 1843 autour du pénitencier de Punta Arenas dans le détroit de Magellan, les Gallois ont été les premiers colons à s'installer en Patagonie, à l'embouchure de la vallée du Chubut en 1865. Pour diverses raisons qui seront détaillées, les rapports entre ces colons gallois et les indiens étaient basés sur le respect mutuel, ce qui était à l'époque assez peu courant sur le continent américain. La bonne entente entre les deux communautés reposait sur la faible concurrence pour l'espace: les Gallois, agriculteurs, se limitaient à la vallée du fleuve, tandis que les indiens tehuelche vivaient et chassaient sur les plateaux au nord et au sud de la vallée du Chubut. Seulement 20 ans plus tard – après que les indiens eurent été délogés par l'armée argentine - les Gallois ont quitté la vallée et se sont installés sur les plateaux pour y devenir éleveurs de moutons.

D'autres Britanniques et descendants de Britanniques ont suivi une stratégie bien différente. Vers la fin des années 1880 l'élevage de moutons sur les îles Malouines est arrivé à saturation par manque d'espace. Les autorités argentines établies depuis peu à Santa Cruz, sur le continent, juste en face des Malouines, ont réussi à attirer des éleveurs malouins en leur offrant de vastes domaines fonciers le long de la côte atlantique. Du côté de la Patagonie chilienne, les autorités ont également accepté de très bon gré l'arrivée des éleveurs des îles. La communauté des Malouins ou Falklanders n'était pas plus nombreuse que la colonie galloise, mais, dédiée à l'élevage, elle s'est très vite étalée dans tout le sud de la Patagonie. Aussi, si la colonisation galloise n'est pas entrée en concurrence avec les indiens pour l'espace, il en a été autrement pour la colonisation venant des Malouines. Indiens et éleveurs convoitaient les mêmes prairies, de chasse pour les premiers, d'élevage pour les seconds. L'issue de ce combat inégal était connue d'avance.

Dès les années 1880, le mouton entra en Patagonie par le sud, emmené par des ressortissants britanniques, la plupart des colons étant d'origine écossaise. Rappelons que plus au nord, dans la Pampa, le mouton est entré avec les colons irlandais à partir des années 1840. Très vite, l'élevage ovin s'est avéré être un instrument efficace pour la mise en valeur des terres de parcours arides et semi-arides, nouvellement conquises par les gouvernements argentin et chilien. Parallèlement aux Malouins en Patagonie australe et

aux Gallois dans la vallée du Chubut, deux autres groupes ont eu un rôle majeur : les Basques dans le nord-est de la province du Chubut et les Boers dans le sud-est de cette même province du centre de la Patagonie.

Il est clair que ces quatre courants colonisateurs n'ont pas été les seuls responsables de l'occupation de toute la Patagonie, mais ils ont ouvert une voie empruntée ensuite par d'autres groupes de migrants. C'est le cas du peuplement hispano-argentin, qui n'a peut-être pas senti le besoin de former des colonies en tant qu'entité spatiale car il véhiculait la culture "officielle" de la République, et se sentait partout chez lui. C'est également le cas des "Turcs", en réalité des migrants du Proche-Orient issus de l'Empire Ottoman¹. Marchands itinérants, ils se rencontraient partout en Patagonie, visitant même les régions les plus reculées où habitaient les dernières tribus indiennes. Nous trouvons encore aujourd'hui des petits propriétaires terriens d'origine levantine dans des régions délaissées par les autres flux de colons. Du côté chilien aussi, la Patagonie a été l'objet de colonisations spontanées bien définies, en particulier les Allemands et les indiens mapuche dans les Andes du nord de la région, et les Croates plus au sud dans les régions proches du détroit de Magellan.

Ces courants secondaires, ou plus tardifs, s'ils n'avaient pas au départ la vocation pastorale des quatre premiers groupes, l'ont acquise ultérieurement par une sorte de "convergence écologique" car, comme nous l'avons déjà dit, seul le mouton ouvrait les portes de l'intérieur de la Patagonie. « Le front pionnier avance au pas des troupeaux de moutons » n'est pas de la rhétorique mais la devise des gouvernements argentins et chiliens de la fin du 19^e siècle. En clair, quiconque arrivait en Patagonie et voulait y vivre, n'avait pas de meilleure option que de devenir éleveur de moutons, une activité rentable qui donnait en outre la possibilité d'accès au foncier.

Sur une autre échelle, la promotion de l'élevage ovin a été l'instrument privilégié des gouvernements successifs de l'Argentine et du Chili dans le cadre de leur concurrence pour l'intégration de la Patagonie à leurs Etats respectifs. Cette *course colonisatrice*, selon

¹ Puisque nous parlerons souvent de ces gens tout le long de notre travail, nous devons préciser dès le début à qui nous référons nous. Encore qu'en Argentine on les nommait « des Turcs », ils ne l'étaient pas, mais ils étaient entrés en Argentine avec du passeport de l'Empire Turc, qui occupait alors la Méditerranée orientale. Nous pourrions donc les appeler « des Méditerranéens orientaux », ou plus précisément des Syro-libanais puisque la plupart étaient de cette origine, mais nous préférons les considérer « des Levantins », un terme plus vaste qui nous permet d'incorporer aussi les quelques Palestiniens et Arabes qui ont certainement formé partie de cette immigration.

l'expression de Luiz et Schillat (1997), explique que l'occupation de la région se fit à la hâte et avec une forte dose d'improvisation. Les erreurs commises et qui auraient, semble-t'il, pu être évitées, conditionnent encore le développement de la région.

Le paysage colonial précédemment décrit, avec ses divers groupes de migrants principalement d'origine européenne, et dont les traces sont encore visibles aujourd'hui, est resté à peu près en place jusqu'après la seconde guerre mondiale. Il s'est rapidement estompé à partir du milieu du 20^e siècle en raison du mélange entre les divers groupes et surtout de l'arrivée croissante d'Argentins de souche qui se sont installés dans la région. Toutefois, il s'agit là presque exclusivement de migrants urbains qui n'ont que peu altéré le paysage rural, tout au moins pas directement. Toutefois, depuis cette époque, le cheptel ovin décroît régulièrement en Patagonie, comme si le cycle était révolu. Il semble que le déclin de l'élevage de moutons aille de pair avec l'essor d'autres activités, toutes promues ou directement gérées par l'état, en particulier l'exploitation des hydrocarbures et le tourisme. Une composante agro-écologique vient certainement se greffer aux facteurs ayant engendré la crise de l'élevage ovin du fait de la surexploitation systématique de la plupart des parcours naturels au fil des décennies (Borrelli & Oliva, 2001).

L'élevage ovin fut donc l'instrument utilisé par tous ceux qui voulaient s'installer en Patagonie, que ce soient des individus, des gouvernements ou des impérialistes. Les moutons ont placé la Patagonie sur la carte. En 1916, lorsque Lénine écrivait :

...la politique coloniale des pays capitalistes a pris fin avec la conquête des territoires inoccupés de notre planète. Pour la première fois, le monde se trouve entièrement partagé, si bien qu'à l'avenir il ne pourra être question que de nouveaux partages, c'est-à-dire du passage d'un "possesseur" à un autre, et non de la "prise de possession" de territoires sans maître...

la Patagonie en était un bel exemple.

En dehors de toute théorie politique, nous pouvons donc dire que le capitalisme est arrivé à ce bout du monde à travers le mouton. De même, nous pouvons avancer que l'éleveur de moutons a pris possession de la Patagonie tout en lui donnant une image qui marque de manière durable son identité régionale.

1.2. Hypothèses et questions de recherche.

D'après ce que nous venons de dire en guise de présentation de la problématique, il nous semble pertinent de traiter le sujet à partir de trois points de vue : celui des communautés par la géographie sociale, celui des divers Etats concernés par la géographie économique et politique, celui de l'environnement par la géographie physique. Bien entendu, ces trois sphères d'analyse sont inextricables, mais en plaçant le mouton à l'intersection des trois, les interactions devraient apparaître et, avec elles, le rôle de l'élevage ovin dans la construction du territoire de la Patagonie au sens le plus large du terme, c'est-à-dire aussi bien en ce qui concerne l'évolution des parcours naturels sous la pression des troupeaux que l'émergence d'autres activités économiques ou que l'apparition d'une véritable identité régionale.

Concernant les acteurs de l'élevage ovin, notre hypothèse porte sur les éventuelles différences d'occupation de l'espace et sa gestion pastorale en fonction de l'origine culturelle des colons, qui se seraient estompées par la suite. A priori, l'affirmation semble évidente, mais ces différences (le cas échéant), ont-elles conditionné la réussite *collective* de la colonisation ? Ou encore, quelle colonisation a le mieux ou le moins bien "réussi", en prenant en compte des critères comme le nombre d'individus, l'aire occupée, le temps d'occupation, le capital accumulé, la durabilité de l'empreinte culturelle sur la société patagonienne actuelle.

Pour les aspects relevant de l'économie et de la politique, notre hypothèse porte sur le rôle majeur joué par l'organisation et l'efficacité des filières ovines, de la laine, mais également de la viande lors de la colonisation de la Patagonie autour du mouton et du berger, tout au moins à ses débuts et jusque dans les premières décennies du 20^e siècle. Par la suite, plusieurs facteurs externes et internes ont contribué à atténuer l'hégémonie du mouton en Patagonie, comme l'ouverture du canal de Panama qui a entraîné une baisse du commerce interocéanique par le détroit de Magellan, et les nouveaux enjeux économiques nationaux, l'essor de la Patagonie comme région productrice d'hydrocarbures et de tourisme. L'élevage ovin aurait été au cœur du premier cycle de colonisation, celui de l'occupation et de l'internationalisation de la Patagonie. De nouveaux cycles ont suivi. Cependant, l'élevage ovin reste très présent, tant par les troupeaux et les infrastructures pastorales en milieu rural que par son empreinte sur l'identité locale.

Ainsi, le déclin de l'élevage ovin ne serait-il pas simplement dû à un cycle économique international révolu et à cause de la concurrence d'activités économiques plus tardives, implantées dans la région sous l'impulsion de l'Etat, mais aussi à un cycle politique qui aurait dévalué l'élevage ovin. Néanmoins le mouton en tant que « constructeur » de la Patagonie est profondément ancré dans l'identité régionale et ne saurait être aisément remplacé.

Le déclin de l'élevage comporte aussi une question quant à la monoculture ovine qui porterait en elle le germe de son déclin à terme, du moment où elle a été implantée dans des zones inappropriées au point de vue agronomique.

Du point de vue de la géographie physique notre hypothèse est que le système d'élevage extensif adopté par quasiment tous les colons est relativement approprié aux zones les plus humides du sud de la Patagonie et du piémont andin. En revanche, dans les zones arides et semi-arides, comme le centre de la Patagonie et sa frange atlantique, ce système d'élevage aurait progressivement dégradé le parcours naturel allant jusqu'à un stade de non récupération sans investissement coûteux. Les pratiques pastorales auraient ainsi conduit l'élevage à sa perte dans une bonne partie de la Patagonie.

Un aperçu historique montre que dans les premières décennies du 20^e siècle, quand l'essor de l'élevage du mouton a pris son envol dans les zones humides du sud et de la bordure andine, le front de colonisation a atteint des terres plus arides aux parcours plus sensibles au surpâturage. Une fois ces parcours dégradés, des régions entières ont été sévies par la désertification et le dépeuplement en hommes et en moutons, notamment dans le centre de la Patagonie. Le cycle ne serait pas uniquement économique et politique. Il serait aussi environnemental pour reprendre le concept de l'usage alterné des territoires tel que le décrit Dudley Stamp (1960). Ainsi l'éventuel renouveau de l'élevage en Patagonie serait lié à l'adoption de systèmes d'élevage plus respectueux de l'environnement pastoral.

Nous pensons que s'il n'y a pas de changements notoires dans la filière, les déterminants de l'avenir de l'élevage ovin seront surtout agrologiques.

Etant donné que la Patagonie n'était pas inhabitée au moment de l'arrivée des colons, une autre question s'ajoute aux précédentes, il s'agit du conflit entre les indiens et

les éleveurs. Si les colons n'ont pas été partout les mêmes, les indiens non plus, et forcément cette diversité d'acteurs a entraîné des dénouements différents pour un même drame. En effet, le conflit avec les indiens, sous la poussée des troupeaux a été une constante dès le commencement même de la conquête américaine. Ce qui décrit Melville (1997) pour le plateau mexicain au 16^e siècle, se retrouve en Patagonie, à l'autre extrémité de l'Amérique Latine 300 ans plus tard ... mais également en Australie un peu plus tôt, et tout récemment en Amazonie avec les bovins (Poccard, 2004).

Si l'expansion de l'élevage ovin en Patagonie a été l'un des derniers chapitres de l'occupation de l'espace américain par la civilisation européenne, il est intéressant de comprendre si son déclin marque le début de la fin du cycle de l'impérialisme écologique dans la région, au sens de Crosby (1986), ou si un nouveau cycle agro-environnemental est en cours de gestation, par exemple avec l'écotourisme. Cela permettra d'avancer des éléments de réponse quant au rôle de l'élevage ovin en tant qu'outil encore valable pour la mise en valeur de la Patagonie et son intégration dans une économie mondialisée, ou, s'il faut se résigner à sa longue agonie en ne gardant que le côté romantique de l'histoire des pionniers.

Chapitre 2 : Matériels et méthodes.

2.1. Portée spatio-temporelle.

2.1.1. Sommaire géographique.

La Patagonie occupe l'extrémité australe de l'Amérique du Sud entre le 39° parallèle et le Cap Horn, à 56° de latitude sud. Elle s'étale donc sur plus de 1800 Km de longueur tandis que sa largeur moyenne est d'environ 600 Km, se rétrécissant vers le sud. Du fait de sa latitude, elle se trouve dans la zone des vents d'ouest qui, dans l'hémisphère sud, atteignent une force et une fréquence supérieures à ceux de l'hémisphère nord². La cordillère des Andes, disposée en direction nord-sud sur la côte de l'océan Pacifique, se place donc perpendiculairement à la circulation d'ouest créant une ombre pluviométrique sous le vent, c'est-à-dire sur la façade atlantique. Un climat semi désertique règne ainsi sur de vastes plateaux steppiques du côté argentin, qui contrastent très fortement avec les montagnes boisées à très forte pluviosité du côté chilien. En effet, à l'ouest des Andes, au Chili, il tombe en moyenne environ 2000 mm de pluie par an, tandis qu'il y en a dix fois moins, voire encore moins, sur les plateaux de l'est, en Argentine.

La Patagonie présente ainsi deux régions très contrastées par le relief et la pluviométrie. Le contraste est marqué en ce qui concerne la température, qui est en général assez fraîche pour la latitude, 13°C au nord, 6°C au sud en moyenne annuelle. Le régime thermique est très influencé par les deux océans qui entourent la région. Cependant, en raison des plateaux du centre de la région, pouvant dépasser les 1000 m d'altitude, le climat a des traits clairement continentaux. Ainsi, sur les plateaux du sud des températures de -20°C ne sont pas rares en hiver, alors qu'elles peuvent atteindre les 35°C sur les plateaux du nord en été.

De tels écarts de température, accompagnés d'une pluviométrie annuelle presque partout inférieure à 300 mm, expliquent la steppe herbacée ou arbustive comme forme de végétation dominante, ainsi qu'une productivité primaire de l'ordre de 350 Kcal/m²/an, c'est-à-dire à peine de quoi faire vivre un mouton tous les 4-6 hectares. Ces conditions

² « In few parts of the world is the climate of a region and its life so determined by a single meteorological element, as is the climate of Patagonia by the constancy and strength of the wind » (Prohaska, 1976)

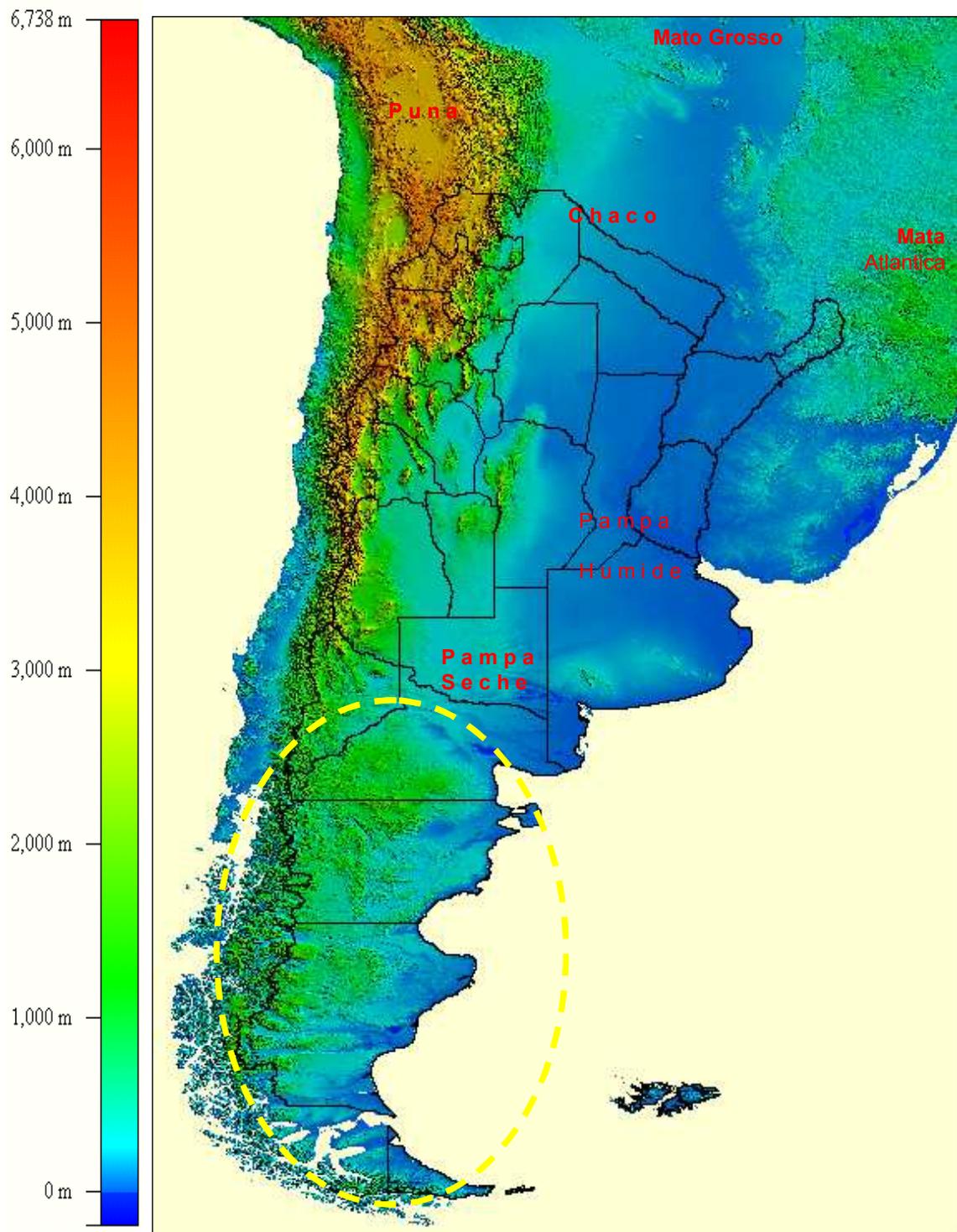
écologiques rudes et relativement homogènes à l'ensemble de la Patagonie orientale atténuent fortement les contrastes du substrat géologique. En effet, malgré d'évidentes différences géologiques, allant du précambrien à l'holocène, le paysage reste assez monotone, avec des caractéristiques déjà définies. La Patagonie argentine n'a pas d'équivalent dans le monde en tant que région aride située à une latitude moyenne sur la côte orientale d'un continent. Elle est atypique.

Un autre facteur environnemental qui souligne l'originalité de la Patagonie, que nous avons déjà signalé, est celui de la persistance et de la prédominance des vents d'ouest, qui ont un rôle bioclimatique important. Leur action est notable d'un point de vue mécanique, qui cause l'érosion des sols et freine la croissance des plantes, et, d'un point de vue physiologique qui entraîne une déperdition de chaleur et de l'évaporation (Weischet, 1985).

Il ressort de ce rapide tour d'horizon de la géographie physique que la Patagonie présente un environnement austère et peu productif, ce qui impose de sévères restrictions à son peuplement. Ainsi, rien d'étonnant à ce que l'élevage ovin ait été le moyen adopté pour son occupation. Les autres alternatives productrices, en particulier l'industrie minière et l'agriculture irriguée, sont très localisées. De plus elles sont aux mains d'entreprises et ne sauraient devenir des voies d'implantation d'un peuplement pérenne, à priori de type familial.

La Carte 2.1 montre un modèle digital d'élévation du cône sud américain où l'on peut voir la situation excentrée de la Patagonie par rapport aux autres régions, ainsi que les principales caractéristiques de son relief. Ce véritable cul-de-sac géographique a pourtant été intégré au reste du monde, et aux républiques sud-américaines voisines grâce au mouton, processus qui fait l'objet de notre travail.

Les noms, les routes, les frontières, tous les détails de la géographie humaine qui présente la Carte 2.2, une simple carte de la région, sont en quelque sorte une création de ce processus. La plupart des noms géographiques qui seront mentionnés dans cette étude peuvent être trouvés sur cette carte.



Carte 2.1 : La Patagonie dans le cône sud et principaux traits du relief de la région.



Carte 2.2 : La Patagonie physique et politique.

2.1.2. Sommaire ethnographique.

L'environnement rigoureux que nous venons d'esquisser est vraisemblablement l'une des explications du faible peuplement indien de la région. En effet et comme nous l'avons déjà dit, les estimations de populations amérindiennes au début de la colonisation de la Patagonie parlent de 10 000 habitants dans toute la région, y compris la Terre de Feu. Il s'agissait en tout cas de chasseurs-cueilleurs nomades dont les premiers groupes se seraient établis dans la région tout de suite après la dernière période glaciaire, il y a quelques 12000 ans (McEwan *et al*, 1997).

En revanche, les populations indigènes de l'extrême nord-ouest de Patagonie et de l'Araucanie, où l'eau et les ressources ne manquent pas, ont été sédentarisées de très bonne heure sans doute grâce au contact avec la longue chaîne des cultures andines, les Araucans en étant le chaînon le plus austral. Les estimations démographiques pour cette région bien fournie en ressources parlent de plusieurs dizaines de milliers d'habitants (Bengoa, 1985).

L'ethnographie de la Patagonie nous est assez bien connue à travers de nombreux travaux faits tout au long du 20^e siècle et dont les classiques sont Outes (1905), Canals Frau (1953), Ibarra Grasso (1971) ou encore Casamiquela (1965, 1991). Ainsi, une esquisse du panorama ethnographique de la Patagonie permet de distinguer :

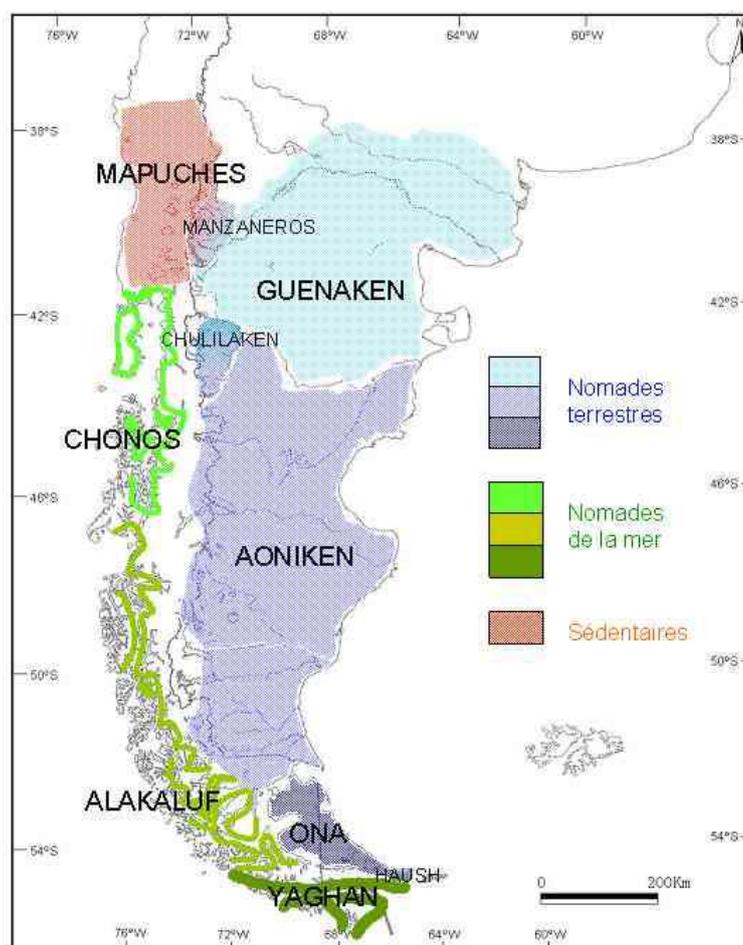
- le chasseur-cueilleur à pied : le Tehuelche du nord et du sud, habitant les plateaux de la Patagonie orientale, et le Ona, de la Terre de Feu,
- le chasseur-cueilleur navigateur, vivant en bateaux au bord des côtes déchiquetées des archipels du sud-ouest.

Concernant ces derniers, l'anthropologue français Joseph Empéaire (1955) forgea le terme de "nomades de la mer" pour désigner le peuple des Alakalufs, mais deux autres peuples partagent le même habitat et la même culture côtière : les Chonos et les Yahgans, respectivement au nord et au sud des tribus étudiées par Empéaire.

Le contact de ces différents peuples avec les blancs à partir du 16^e siècle s'est produit dans des circonstances diverses avec des résultats divers, mais l'introduction du cheval dans la région fut sans doute une révolution culturelle importante qui augmenta beaucoup la mobilité des indiens et multiplia les échanges, pacifiques ou non, entre eux et les blancs, se trouvant alors en dehors des frontières de la Patagonie. Au fil des années, les

groupes indiens qui n'avaient pas acquis de chevaux en raison de leur isolement, comme les Ona, ou de leur habitat, comme les Indiens navigateurs, ont eu un sort plus tragique et ont disparu bien plus rapidement et définitivement que les indiens dont la culture est devenue équestre, cas des Tehuelche et des Araucans.

L'histoire du contact des indiens "nomades de la mer" avec les blancs est riche et bien documentée. Cependant, l'habitat montagneux, maritime et forestier de ces tribus les a quasiment épargnées de la colonisation ovine. Par conséquent, pour notre étude, nous ne nous y attarderons pas. En revanche, nous nous concentrerons sur les indiens des plateaux steppiques qui, avec ou sans chevaux, ont été placés face au mouton, si facile à chasser, mais qui a fini par les déloger.



Carte 2.3 : Esquisse ethnographique de la Patagonie au début du 19^e siècle.

2.1.3. Délimitation de l'aire d'étude.

Les frontières de la Patagonie ont été fort discutées depuis longtemps. La notion même de "Patagonie" varie selon les disciplines. Les côtes de l'Atlantique à l'est et celles du Pacifique à l'ouest ne posent pas de problème pour délimiter la région. Toutefois, la question de la chaîne andine faisant partie de la Patagonie se pose. Si elle est prise en compte, la Patagonie s'étend donc du Pacifique à l'Atlantique. Sinon, où situer la frontière entre les Andes et Patagonie ? Au sud surgit une ambiguïté avec le détroit de Magellan. Ce dernier sépare la Patagonie de la Terre de Feu, faut-il considérer la Terre de Feu comme la partie la plus australe de la Patagonie qui prendrait fin au Cap Horn ? Mais, c'est au nord que se posent les vraies difficultés pour définir la frontière de la Patagonie. Du point de vue de la géographie physique il y a une transition progressive entre les plaines de la pampa et celles du nord de la Patagonie. Du point de vue du peuplement indigène, il n'y a pas de différence majeure car les tribus des Tehuelche septentrionaux et les Pampas circulaient dans les deux régions (Casamiquela, 1965).

Aussi, par tradition, la géographie argentine, sous la forte empreinte de Federico Daus (1978), a mis en place une frontière aussi arbitraire que pratique pour tous : le río Colorado, qui traverse entièrement le territoire argentin depuis la frontière chilienne jusqu'à l'Atlantique.

Cette division physique a le grand avantage de n'entraîner aucun partage administratif car les cinq provinces argentines se trouvant au sud du Colorado (Neuquén, Río Negro, Chubut, Santa Cruz et Terre de Feu) se considèrent comme faisant partie de la Patagonie. La petite portion de la province de Buenos Aires située au sud dudit fleuve, est un *partido*, unité administrative, qui ne prête pas à confusion dans la mesure où il porte le nom de *Partido de Patagones*.

Toute pratique, et communément admise qu'elle soit, la frontière formée par le Colorado ne saurait soutenir une analyse plus détaillée, tant géographique qu'historique. En effet, les géographes qui ont délimité les premières régionalisations de l'Argentine, lors de la seconde moitié du 19^e siècle, étaient presque tous d'accord pour affirmer que la frontière nord de Patagonie était formée par les fleuves Limay et Negro. D'autant plus que certains d'entre eux considéraient que la République Argentine s'arrêtait là et que la

Patagonie ne lui appartenait pas. Telle est la conclusion à laquelle nous arrivons en lisant de Moussy (1864), ou en consultant les cartes de Colton (1856), entre autres. Par ailleurs et entre ces deux dates, une loi votée par le Parlement argentin afin de faire avancer les frontières nationales sur le territoire indien (Loi N° 780, 1867, Campaña al Desierto), n'autorisait pas d'avancées au-delà du río Negro (Walther, 1934).

A l'ouest des Andes, du côté du Pacifique, la frontière nord de la Patagonie n'est pas très claire non plus, nous pourrions même dire qu'elle est moins bien définie qu'à l'est, peut-être parce le concept même de Patagonie est né sur les côtes de l'Atlantique en 1520, et qu'il définissait au début le paysage des plateaux arides. Ainsi, si tous les géographes chiliens sont d'accord pour dire que les plateaux arides autour du détroit de Magellan font bien partie de la Patagonie, le désaccord apparaît dès que l'on s'éloigne du passage interocéanique et que le paysage devient moins plat et moins aride. Pour certains, la Patagonie chilienne ne dépasse pas la péninsule de Taitao (47°S) qui constitue une barrière pour la circulation des "nomades de la mer" ; d'autres la font remonter jusqu'au fjord de Reloncavi (42°S), qui amène les eaux du Pacifique très près de la frontière argentine. L'extension de la Patagonie vers le nord-est un phénomène qui se poursuit à l'heure actuelle et dont les raisons seront traitées plus tard. Ce qui ne fait que rendre plus floue la frontière.

Au Chili, comme en Argentine, faire coïncider les frontières régionales avec celles de l'administration facilite la tâche. Ainsi, Butland (1957) limite son étude du « Sud du Chili » aux Régions XI et XII, respectivement Aysén et Magallanes. Or, souvent la Région X de Los Lagos est aussi considérée comme faisant partie de la Patagonie. Cependant, cette appartenance devrait être nuancée car cette région – même si sa frontière administrative du nord vient d'être déplacée plus au sud - comprend des zones agricoles et est densément peuplée, ce qui ne ressemble guère au reste de la Patagonie. Ainsi, nous retrouvons encore le fjord de Reloncavi, divisant la Région X de Los Lagos en deux parties contrastées : les environs de Puerto Montt et l'île de Chiloé au nord, d'occupation dense et assez ancienne, et la zone au sud de Reloncavi, faiblement peuplée et encore mal connectée à l'ensemble de la nation chilienne. Il va sans dire que si la Patagonie intègre la Région X c'est dans sa partie la plus méridionale.

Notre thèse ayant pour titre « Le rôle de l'élevage ovin dans la construction du territoire en Patagonie », il convient de préciser autant que possible l'extension de l'aire de l'étude. Par conséquent, les deux mots-clé sont donc *Patagonie* et *ovin*. L'intersection de ces termes définit l'étendue de notre aire d'analyse. Il est clair qu'il ne suffit pas d'un troupeau de moutons sur un espace localisé en Patagonie pour que le cas soit pertinent. Notre objectif est la portion de la Patagonie ouverte à la colonisation par le mouton et façonnée par lui.

Dans le même ordre d'idées, nous pouvons avancer l'omniprésence du mouton en Patagonie et l'élevage comme activité rurale dominante. Cependant, le troisième mot-clé *construction*, accolé à *mouton* et *Patagonie* permet de mieux cerner notre champ et notre zone d'étude. Pour cette dernière, nous nous limiterons donc à la portion de Patagonie dans laquelle l'élevage ovin a été responsable de sa première mise en valeur, de son incorporation sur une carte préalablement blanche – les indiens n'étant pas pris en compte à l'époque - de son intégration dans des circuits commerciaux mondialisés, bref, où le mouton a été l'outil de l'occupation de la terre.

Cette région-là est vaste. Il ne fait pas de doute que la ville de Punta Arenas, au Chili, en a été le cœur économique (Martinic, 2002 ; Luiz & Schillat, 1997). Localisée dans le détroit de Magellan sur le 53°S, soit très au sud, son rayonnement vers le nord-est est encore mal défini. La plupart des travaux limitent l'aire d'influence de Punta Arenas à Puerto Deseado, située sur le 47°S. Quelques autres la remontent jusqu'au sud du Chubut, soit sur le 45°S. Martinic (1976) va jusqu'à la ville de Puerto Madryn, sur le 42°S. Nous pouvons donc dire que la zone d'influence de Punta Arenas couvre l'ensemble des Provinces de la Terre de Feu et de Santa Cruz, soit toutes les terres qui sont au sud du 46°S, avec tout un réseau de filières, de transports, de capitaux et de liens sociaux qui, partant de Punta Arenas, a, de la fin du 19^e au début du 20^e siècle, quasiment couvert l'ensemble de la Patagonie, jusqu'au sud de la ligne des fleuves Limay et Negro du côté argentin, et comprenant le hinterland de la ville de Puerto Montt du côté chilien.

Parmi les indicateurs montrant l'influence de Punta Arenas jusqu'au nord du Chubut et au sud du Rio Negro, notons les succursales de la *Sociedad Importadora y Exportadora de la Patagonia* de Punta Arenas, localisées à San Antonio, Maquinchao et Jacobacci, dans le sud du Río Negro sur le 41°S. Notons également la compagnie de

navigation *Braun & Blanchard*, importante dans la région et basée à Punta Arenas qui remontait régulièrement au nord jusqu'à Puerto Madryn et à San Antonio si nécessaire. Enfin, la première succursale bancaire de Puerto Madryn fut ouverte par la Banque Anglo-Sud-américaine, basée à Punta Arenas.

Or, derrière ces réseaux commerciaux et financiers, il y avait la justification économique de l'élevage ovin, en particulier de la laine, de sorte qu'il est possible de déceler les filières ovines issues de Punta Arenas et remontant jusqu'au nord de la région, à la frontière avec la Pampa. Nous verrons cela plus en détail par la suite.

En conclusion, notre aire d'étude inclut la Patagonie économiquement centrée sur Punta Arenas, c'est-à-dire incluant la Terre de Feu et remontant au nord jusqu'au sud du Río Negro, soit le long du 41^e parallèle, de l'Atlantique au Pacifique, mais en excluant l'île chilienne de Chiloé. Les données de cette Patagonie figurent sur le Tableau 1.A. La province argentine du Rio Negro et la Région X « *de Los Lagos* » au Chili étant en partie seulement dans cette Patagonie (Carte 2.4), nous avons fait coïncider l'aire d'étude avec les unités administratives figurant sur le Tableau 1.B. Mentionnons que la province du Neuquén, considérée comme intégrante de la Patagonie, a été exclue de notre étude car elle n'a pas été sous l'influence de la colonisation ovine en provenance de Punta Arenas. En revanche, notre Patagonie ovine et coloniale s'étend jusqu'aux îles Malouines, et ce malgré la fracture politique, en raison de leur paysage très patagonien et de leur rôle dans le peuplement de la région, de la dynamique ovine et de l'influence de Punta Arenas.

Tableau 2.1 : Superficie et population de la Patagonie et de l'aire d'étude :

(chiffres en milliers ; habitants et Km²)

	PATAGONIE ENTIERE		AIRE D'ÉTUDE	
	superficie	population*	superficie	population*
Chubut	225	413	225	413
Neuquén	94	474	0	0
Patagones**	13	28	0	0
Rio Negro	203	553	95	48 (1)
Santa Cruz	244	200	244	200
Terre de Feu	22	101	22	101
X Région	67	717	11	19 (2)
XI Région	108	92	108	92
XII Région	132	150	132	150
Malouines	12	3	12	3
TOTAL	1120	2731	849	1026

* recensement de 2001 en Argentine

* recensement de 2002 au Chili

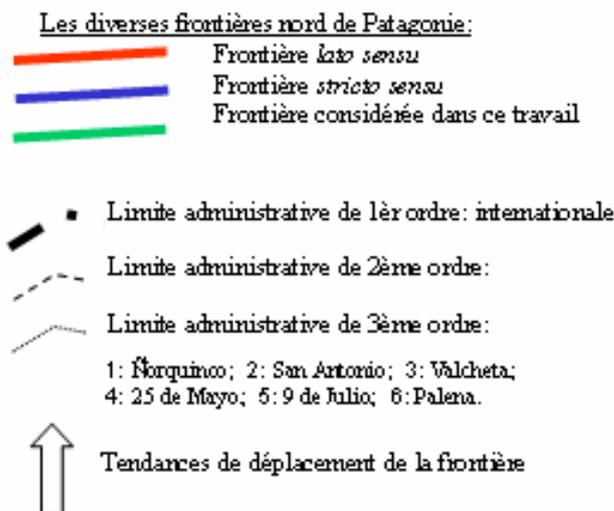
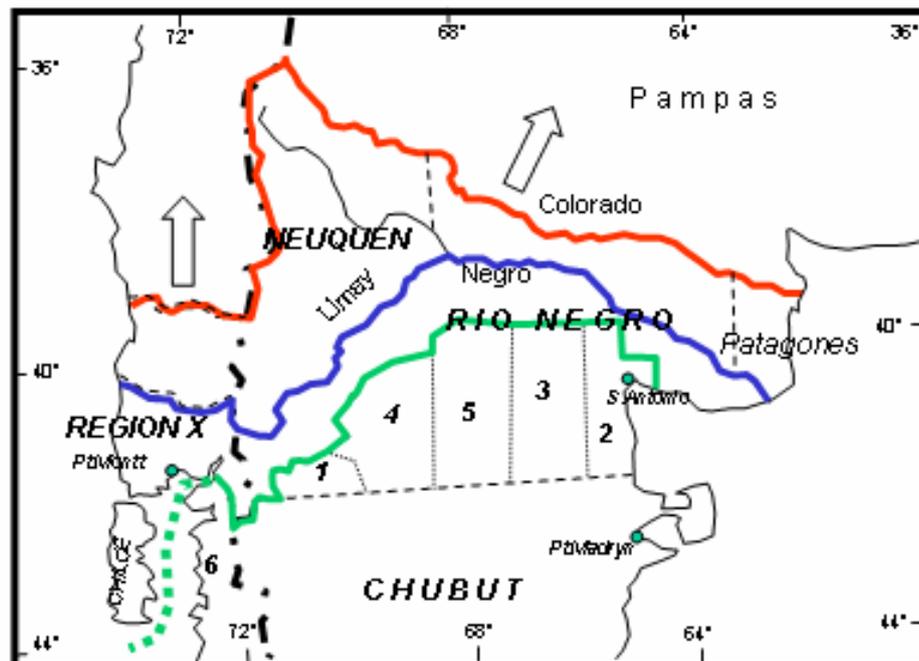
** "partido" de la province de Buenos Aires

(1) Découpage du Río Negro: parties retenues
(chiffres en milliers)

	superficie	population
1.Ñorquinco	8	2
2.S.Antonio	14	24
3.Valcheta	20	5
4.25 Mayo	27	13
5. 9 de Julio	26	4

(2) Découpage de la Région X: parties retenues

	superficie	population
6. Palena	11	19



Carte 2.4 : Les diverses frontières nord de la Patagonie.

2.1.4. Délimitation de la période d'étude.

Malgré sa complexité, la frontière spatiale de l'aire de notre étude reste relativement simple comparée aux limites de la période de notre analyse. Cela vient peut être de notre moindre compétence en histoire qu'en géographie.

Parmi la quinzaine de travaux dans lesquels nous avons trouvé une périodisation du phénomène analysé,³ il y a une convergence qui fait débiter l'ère du mouton en Patagonie en 1880 ou 1885. Même si les premiers troupeaux malouins ont été introduits dans la région de Magellan en 1876 à titre d'essai, l'expérience ne prit de l'ampleur qu'à partir des premières années de la décennie suivante. De plus, les premiers accords formels octroyant des terres aux nouveaux venus des îles Malouines datent de 1885.

Pourtant, déjà en 1880, l'intérêt malouin pour occuper des terres sur le continent est évident dans la demande faite pour la *Falkland Islands Company* au gouvernement argentin pour acheter quelques 800.000 hectares en Terre de Feu et Patagonie.⁴ Au nord également, les premiers troupeaux témoignant d'un développement de l'élevage ovin sont arrivés en 1885 à Puerto Deseado. Toutefois, dès 1880 le gouvernement argentin avait essayé d'établir des colonies dans la Province de Santa Cruz et y avait envoyé des ovins, mais ces essais avaient échoué.

Du point de vue politique, il est frappant de voir que la colonisation par le mouton coïncide avec le règlement du « problème » indien, tant en Argentine qu'au Chili. La pacification de l'Araucanie a été faite en 1882, tandis que les derniers foyers de résistance indienne dans le secteur argentin de Patagonie ont été éliminés en 1884. Cette année-là marque aussi un tournant administratif majeur avec la création des "territoires nationaux" qui, au nombre de cinq, consolideront la présence de l'état argentin en Patagonie. Comme les gouverneurs n'ont occupé leur poste que l'année suivante, l'année 1885 est à nouveau prise comme un repère chronologique important pour notre étude.

Un autre élément capital concernant les deux nations, est le traité frontalier Argentine-Chili signé en 1881 qui a permis l'occupation des terres sur des bases légales reconnues par les deux pays. Cet enchaînement de faits convergents a déclenché un boom moutonnier. La découverte de l'or un peu partout dans la région à partir de 1884, accéléra les flux de migrations de populations et l'accumulation de capitaux qui, par la suite, allaient se tourner vers les ovins.

³ Notamment Barberia (1996), Cepparo (1997), Luiz et Schillat (1997), Martinic (1976, 1992, 2001), Rofman et Romero (1973).

⁴ AGN. Min.Interior, 1882.

La période 1880-1884 correspond donc à la gestation de la naissance de la Patagonie du mouton en 1885. Nous retiendrons cette année comme le début de notre période d'étude, même si le processus était déjà engagé depuis quelques années.

En ce qui concerne la fin de la période d'étude, nous ne disposons pas de la même convergence d'écrits et de faits. Différents auteurs donnent différentes limites selon leurs propres recherches et objets d'analyse. Ainsi, si nous nous bornons à l'essor de Punta Arenas, la fin de notre période se place aux années 1920-21; si on prend l'économie moutonnaire dans son ensemble, la crise mondiale des années 1930 semble être le repère-clé ; enfin, une approche politique nous conduirait jusque vers la décennie 1950. Les trois repères se justifient et nous n'avons à priori pas de préférence pour l'un ou pour l'autre. Aussi, toujours dans une logique qui consiste à bien saisir l'ensemble de la construction de l'espace patagonien par les moutons, nous retiendrons le dernier repère, la décennie 1950, car il correspond à la fois à l'occupation totale de la région par les moutons et au maximum de têtes ovines atteint par la région en 1947. Après cette date le cheptel ovin en Patagonie a lentement décliné. Le cycle initié en 1885 s'achevait.

La divergence de points de vue des différents auteurs quant à la fin de la période est une opportunité de séquençage de cette période. Une lecture transversale des différents auteurs indiquent trois sous-périodes. L'année 1920 serait la fin de la période de gloire pour certains, juste la fin d'une étape pour d'autres. La crise des années 1929-30 marque également un tournant, avec en Argentine les conséquences politiques qui en ont découlé, à savoir l'arrivée des militaires au pouvoir. Il ressort que la décennie 1920-1930 se caractérise par le renforcement de l'influence des gouvernements nationaux, qui deviendra complète après le coup d'état de 1930 en Argentine. Ainsi, à partir de cette époque, l'influence étatique ne fera que s'accroître. Son rôle dans l'aménagement du territoire et son interférence sur les filières ovines marqueront la fin de la période de construction de la Patagonie, et donc celle de notre étude.

En conclusion, et bien que nous traiterons aussi des antécédents et des suites de l'ère du mouton en Patagonie, le cœur de notre recherche portera sur la période 1885-1950, qui marque pour nous le début et la fin de la construction du territoire de Patagonie par le mouton et la prééminence de la culture ovine dans la région.

2.2. Méthodologie.

Bien qu'elle soit déjà assez profondément explorée, l'histoire de la colonisation de la Patagonie est cependant fragmentée selon des groupes ethniques et culturels, ainsi que par des zones géographiques ou des unités administratives.

Les visions d'ensemble du processus de colonisation de la région et à l'échelle du territoire de la Patagonie font défaut. Il y a par exemple peu d'analyses sur les liens entre ethnicité et propriété foncière, alors que beaucoup d'informations sont disponibles et n'ont pas encore été exploitées ; le travail de Barbería (1995) fait exception. Il se limite toutefois à la province de Santa Cruz. Notre thèse cherche à combler ces limites imposées par les frontières politiques ou thématiques, en privilégiant une entrée par le mouton, véritable déclencheur du processus de construction du territoire de Patagonie. Nous n'avons pas la prétention d'approfondir, voire d'interroger les bonnes analyses existantes dans les différents domaines. Bien au contraire, nous nous appuierons sur elles pour comprendre notre sujet et, fidèle à notre formation de géographe, en faire une synthèse axée sur l'élevage ovin ... le fil d'Ariane de ce labyrinthe intellectuel serait-il en laine de Patagonie ?

La méthodologie choisie pour répondre aux questions détaillées plus haut commence par une révision bibliographique approfondie des différents fonds documentaires disponibles. Notre recherche nous a conduit aux bibliothèques de :

- **Buenos Aires**: Biblioteca Nacional, Biblioteca de la Universidad de San Andrés, Biblioteca del Ministerio de Educación, Biblioteca de la Facultad de Agronomía (FAUBA)
- **Patagonie** : Biblioteca del Centro Nacional Patagónico (CENPAT) Puerto Madryn, Biblioteca Agustín Alvarez, Trelew, Biblioteca del Instituto Nacional de Tecnología Agropecuaria (INTA), Trelew, Biblioteca del Centro Cultural Provincial, Rawson, Biblioteca del Instituto Autárquico de Colonización (IAC), Rawson, Biblioteca del Consejo Agrario Provincial (CAP), Río Gallegos, Biblioteca del Instituto de la Patagonia, Punta Arenas.
- **Grande Bretagne** : Archives Nationales (TNA), Kew, Londres, Bibliothèque Nationale du Pays de Galles (NLW), Aberystwyth.

- **Îles Malouines** : Falkland Islands Government Archives (FIGA) qui nous a fourni du matériel introuvable ailleurs.

La recherche bibliographique effectuée sur Internet s'est avérée productive, notamment en ce qui concerne les bibliothèques en ligne et les sites des associations de producteurs ou des diverses entités des filières ovines. L'accès à des photographies anciennes fut en particulier utile, de même que celui à la cartographie de l'ancien cadastre. En effet, la comparaison des cartes du cadastre à des dates différentes, a été particulièrement utile pour évaluer l'évolution du processus foncier, en particulier le changement de propriétaires, pour déceler des zones plus stables ou des groupes culturels plus conservateurs conformément aux hypothèses proposées.

2.2.1. Fréquence patronymique groupée.

Parmi les éléments permettant de retracer l'histoire de l'occupation du territoire, la cartographie joue un rôle important car sur la carte de la Patagonie, il est possible de repérer à partir des seuls patronymes l'origine des colons et donc l'empreinte territoriale des différentes colonisations. Il est possible de visionner une mosaïque de peuplements qui s'intègrent sans frontières définies mais qui ont en commun une vocation pastorale, traditionnelle ou récente, qui va lentement céder le pas face à la poussée d'autres activités économiques.

Même si la cartographie officielle (IGN) au 100.000^e n'est pas encore disponible (en papier) pour l'ensemble de l'Argentine, nous avons employé les cartes existantes pour les provinces de Chubut et Santa Cruz afin d'inventorier tous les noms des estancias⁵, et plus exactement le nom de famille du propriétaire. Comme la plupart des cartes disponibles ont été relevées dans les années 1950 ou avant, nous considérons que les données toponymiques vers la moitié du 20^e siècle sont spécialement pertinentes pour notre recherche, étant donnée que l'occupation de l'espace fut à peu près complète à cette époque. Ainsi, nous avons répertorié plus de 700 noms de famille à Santa Cruz et plus de

⁵ Nous allons employer très fréquemment le mot "estancia" tout au long de notre travail. Estancia est le terme argentin qui définit une propriété foncière, traditionnellement d'origine familiale. Elles s'étendent sur quelques centaines d'hectares dans les bonnes terres Pampa et quelques milliers d'hectares dans les terres moins riches. En Patagonie, à raison d'un mouton pour 5 hectares et d'un revenu moyen de US\$10/ovin, il faut

1500 au Chubut. Il faut signaler ici que les noms de famille collectés ne comportent pas seulement les estancias mais aussi les chacras ou fermes, les *boliches* ou tavernes de campagne, les dépendances des estancias ou même les habitations isolées. Nous n'avons privilégié aucune catégorie et avons octroyé la même valeur à toutes, étant donné que l'information qui nous intéresse est la répartition des différents groupes de noms sur l'ensemble du territoire.

Nous avons tout simplement groupé les noms de famille par origine géographique afin d'analyser la distribution de chaque groupe. Pour cela nous nous sommes encore servi d'Internet où les sites de généalogie foisonnent. Mais nous nous sommes surtout appuyés sur notre propre connaissance issue de notre expérience en la matière. Rappelons que l'Argentine est le premier pays au monde pour la population immigrée par rapport à la population née dans le pays⁶. Les origines identifiées sont les suivantes, par ordre alphabétique : allemande, e et écossaise, levantine, basque, boer, croate, espagnole, française, galloise, grecque, italienne, mapuche, polonaise et tehuelche. Il ne s'agit pas d'une analyse de la fréquence patronymique au sens de Darlu & Degioanni (2007), mais une version simplifiée en accord avec nos besoins et nos données.

La méthodologie employée n'informe pas sur la provenance exacte ou la nationalité du sujet à qui le nom a été donné. En considérant ce que nous venons de dire, n'importe lequel des noms de famille cités plus haut pourrait à la limite être celui d'un ressortissant argentin. Cependant, étant donné que la cartographie a été relevée vers les années 1940-1950, nous pouvons supposer que l'installation sur le territoire date d'une ou deux générations, tout au plus, ce qui ne fait que raréfier le nombre d'Argentins... mis à part les Indiens, cela va de soi !

Avec les noms d'origine espagnole se pose le problème de savoir si le dénommé est chilien, ce qui est le plus probable dans la région. L'objectif de notre travail n'est pas sociologique et encore moins démographique. Nous cherchons surtout à analyser l'empreinte laissée par la colonisation ovine sur le territoire, le paysage et la mémoire

à un couple quelques 15-20.000 ha pour obtenir un revenu annuel de l'ordre de US\$30-35.000, soit 25.000€, soit environ 1000€/mois pour chacun des conjoints.

⁶ Gallo, E., Cortés Conde, R., (1972). *La República conservadora*, p.166.

collective de Patagonie. Aussi, nous considérons que l'information fournie par l'inventaire des noms est valide et en accord avec l'échelle de notre travail.

Nous avons travaillé avec 85 cartes de la province du Chubut et 96 de Santa Cruz ; chacune d'elles s'étale sur 20' de latitude et 30' de longitude, c'est-à-dire qu'elles recouvrent une superficie de près de 1500 Km² au nord pour le Chubut et de 1300 Km² au sud pour la Province Santa Cruz. Ainsi, la superficie totale couverte par l'inventaire a été de 127.500 Km² au Chubut (57% de la province) et de 124.800 Km² à Santa Cruz (51% de la province). Par conséquent, la différence du nombre des noms répertoriés dans chacune des provinces signalées plus haut, n'est pas due à la superficie analysée mais à la densité de population, nettement plus faible à Santa Cruz.

2.2.2. Entretiens.

Ces données, que nous pourrions considérer comme « objectives », ont été croisées avec les données issues des entretiens semi-dirigés effectués sur le terrain. Il reste encore beaucoup de mémoire vive dans les diverses estancias qu'il est important de repérer et de répertorier pour confirmer ou infirmer les interprétations issues de l'analyse des données à partir de la recherche bibliographique. Notre quête d'information à partir des acteurs nous a mis en contact avec des propriétaires ou des employés de différentes origines et localisations géographiques, mais aussi de la filière ovine. Ainsi notre éventail de personnes interrogées est-il allé de l'employé rural d'origine basque ou malouine, au propriétaire Malouin, Allemand ou Anglo-boer, en passant par l'acheteur lainier d'origine espagnole ou l'employé d'une grande firme d'exportation d'origine galloise. En tout, nous avons réalisé 13 entretiens qui ont totalisé plus de 80 pages de transcription et/ou plusieurs heures d'enregistrement.

2.2.3. Enquête.

L'une de nos hypothèses concerne aussi l'importance du rôle du mouton dans la construction de la Patagonie mais aussi dans la construction de l'identité régionale. En effet, ceci dépasse largement l'univers des personnes directement concernées par l'élevage ovin mais concerne un public plus vaste, en particulier urbain. Pour connaître l'image du mouton en Patagonie aujourd'hui, nous avons mis en œuvre une enquête très simple que

nous avons distribuée dans une vingtaine de villes. L'enquête était adressée aux responsables des magasins de vente de souvenirs et d'artisanat régional car, suivant a Bustos Cara (1998, 2001) nous pensons que le choix des visiteurs ou des vacanciers se porte de préférence vers les objets symbolisant le mieux l'identité régionale, tout au moins pour les étrangers à la région. L'évaluation de leur choix n'a pas été faite de façon quantitative (volume des ventes, montant, etc.) mais de façon qualitative aux yeux du commerçant, à qui il était demandé de classer six thématiques selon l'intérêt manifesté par ses clients. Ces six thématiques se retrouvent dans l'artisanat, les cartes postales, les T-shirts et les souvenirs sont les suivantes : faune terrestre, faune marine, moutons et estancias, culture indienne, paysage naturel, colonisation et immigrants. La thématique la plus demandée occupe la première place dans le classement (rang 1) et celle qui soulève le moins d'intérêt occupe la sixième place (rang 6). Nous croyons que ces catégories thématiques suffisent à saisir assez nettement l'image de la Patagonie que les visiteurs veulent ramener chez eux ou offrir en cadeau, et ainsi « capturer » leur conception de l'identité de la région.

Afin d'avoir une représentation homogène de l'ensemble du territoire, nous avons distribué trois enquêtes dans chacune des villes, indépendamment de leur taille ou de leur marché touristique. Les villes concernées sont les suivantes:

Province de Río Negro: San Antonio Oeste, Bariloche, El Bolsón, Jacobacci

Province du Chubut : Trelew-Rawson, Esquel, Gobernador Costa, Lago Puelo, Comodoro Rivadavia, Puerto Madryn, Camarones

Province de Santa Cruz : Río Gallegos, Puerto Deseado, San Julián, Puerto Santa Cruz, El Calafate, Gobernador Gregores, Los Antiguos, Perito Moreno

Province de la Terre de Feu : Ushuaia et Río Grande

Région d'Aysén, XI^e (Chili) : Coyhaique.

Région de Magallanes, XII^e (Chili) : Punta Arenas et Puerto Natales.

Deuxième partie: L'ÉTAT DE L'ART.

Dans cette partie nous entendons dresser l'état de l'art concernant le sujet de notre recherche, en élargissant les concepts déjà présentés dans le Chapitre 1. Comme nous l'avons déjà dit, notre travail propose une approche de la colonisation ovine de la Patagonie à partir de trois points de vue : les Etats concernés, les communautés engagées et l'espace transformé. S'il nous est permis de faire une comparaison avec un jeu d'échecs, nous cherchons à saisir la partie sous l'angle des joueurs ou les pouvoirs politiques, les pièces ou les acteurs sociaux, et l'échiquier ou les territoires. Cette triple approche peut être schématisée ainsi (Figure 3.1) :

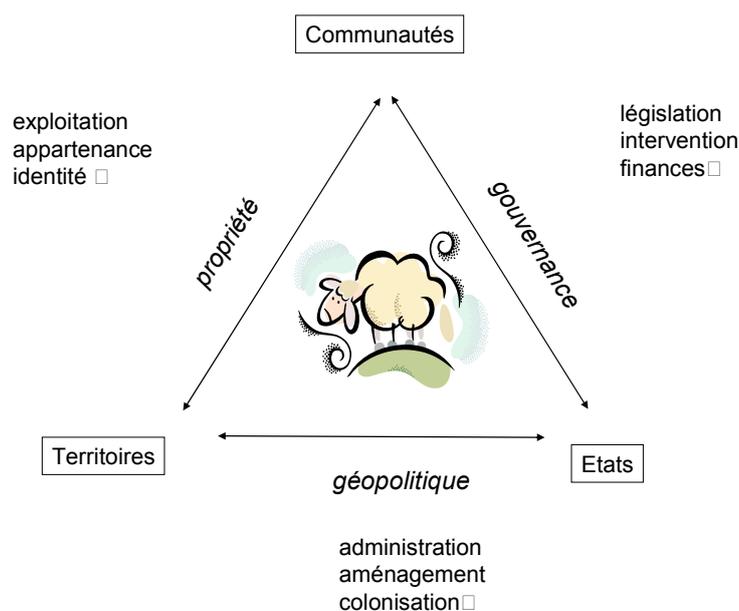


Figure 3.1 : Interaction des sphères dans la triple approche.

Nous avons également déjà dit que ces trois sphères d'analyse sont intégrées et inextricables. Toutefois, nous croyons que caractériser leurs interactions dans la dynamique de l'élevage ovin permet de mieux comprendre le processus de construction du territoire de la Patagonie. D'une certaine manière, cette triple approche nous ramène à la triple temporalité braudélienne (Grataloup, 2007) ; le temps long des territoires, le temps

moyen des communautés et le temps court, événementiel, des Etats et leurs politiques changeantes.

Ainsi, cette deuxième partie consacrée à l'état de l'art est structurée de façon à respecter cette triple approche. Nous commencerons par la géographie politique-économique, puis la géographie physique et l'agronomie et enfin la géographie sociale.

Le Chapitre 3 concerne la présence anglaise en Patagonie, car il s'agit d'une influence de longue date et qui a été déterminante dans le processus analysé, influence qui déborde même largement les frontières de la région et de l'élevage. Le Chapitre 4 s'intéresse à la présence d'autres acteurs, notamment les gouvernements nationaux et les filières.

Chapitre 3 : La présence anglaise en Patagonie.

3.1. Présentation du sujet.

La Patagonie a été connue par le monde européen à partir de sa façade atlantique, désolée, aride et inhospitalière. A partir de 1520 le mot Patagonie concernait les immenses plateaux de l'extrémité australe des Amériques, habités par des indigènes nomades et dont les côtes, à falaises et dépourvus d'eau douce, étaient inabordables. Malgré sa mauvaise réputation, et parce qu'elle se trouve sur la route de navigation interocéanique, la Patagonie a été très tôt un terrain de conflits pour le contrôle de ladite route. En 1578, dix ans avant la défaite de l'Armada espagnole qui marqua le début de l'ascension de la puissance navale anglaise, Francis Drake traversait le détroit de Magellan et se moquait du monopole espagnol sur cette route. En riposte à cette présence anglaise dans la région, l'Espagne tenta de garder son autorité sur le détroit en installant deux colonies ... au souvenir tragique, elles sont entrées dans l'histoire sous le nom de Port Famine⁷.

Malgré la prise de possession de Port Deseado en 1670 par Narborough au nom de l'Angleterre, il faudra attendre encore un siècle pour que l'Espagne cherche à nouveau à s'installer sur les côtes de Patagonie. Et ce fut encore une fois en réaction à la présence anglaise, concrétisée aux Malouines en 1765 et annoncée par les écrits de Thomas Falkner en 1774⁸.

Des trois fondations espagnoles de 1780, seule la plus au nord survécut, Carmen de Patagones, laissant au sud plus de 2000 kilomètres de côtes entièrement dépourvues. Cependant, après l'abandon des Malouines en 1774, l'Angleterre n'a pas tenté de nouvelle installation sur les côtes de Patagonie, peut-être par respect du traité de Nootka Sound (1790) qui l'en empêchait. Le respect anglais pris fin quand une nouvelle guerre avec l'Espagne éclata. C'est dans ce contexte belliqueux qu'il faut placer les Invasions Anglaises à Buenos Aires en 1806 et 1807. Il est évident que le but suprême de cette

⁷ Port Famine est le nom donné en 1587 par le corsaire anglais Cavendish à la Ciudad del Rey Felipe, fondée par Pedro Sarmiento de Gamboa en 1584, quelques 70 Km au sud de l'actuelle Punta Arenas. L'implantation de Gamboa, Ciudad del Nombre de Jesús, à l'entrée du détroit de Magellan, connut le même sort tragique.

⁸ Dans « Description de la Patagonie et des parts contiguës de l'Amérique du Sud », publiée à Londres, le jésuite disait que si une puissance quelconque voulait s'installer en Patagonie à l'insu de l'Espagne, celle-ci n'aurait pas les moyens de l'en empêcher.

aventure a échoué, l'ensemble de la Vice-royauté du Rio de la Plata incluait aussi la Patagonie.

La présence britannique dans la région n'était pas la seule hantise des Espagnols. Français, Hollandais et plus tard Américains ont contribué à faire de la Patagonie une région à la réputation de terre sans gouvernance.

La présence britannique fut de loin la plus assidue, tant sur les côtes qu'à l'intérieur des terres. Elle prit la forme d'explorations scientifiques à partir de 1826, avec notamment les deux expéditions hydrographiques de Fitz Roy qui se sont prolongées pendant une décennie et dont les résultats demeurèrent valides pendant plusieurs décennies. En 1833, la Grande Bretagne a de nouveau occupé les Malouines et y a délogé la colonie cosmopolite installée par le gouvernement de Buenos Aires quelques années auparavant⁹. A partir de cette date, malgré une légitimité fort discutable, la présence britannique devint permanente en Patagonie et allait grandement influencer son développement.

Ainsi, la Patagonie resta donc – comme une grande partie de l'actuel territoire argentin – hors du contrôle de l'empire espagnol. De plus, sa situation doublement littorale la rendait grande ouverte à la présence britannique. Nous pouvons dire que la Patagonie était à la fois hors du territoire des deux empires concurrents, mais dans leur sphères d'influence respective.

La sortie de scène de l'Espagne avec l'indépendance des républiques sud américaines en 1816-17 ne changea pas la situation de la Patagonie. Les gouvernements argentins et chiliens suivirent la voie tracée par l'ancienne puissance coloniale. Avec cependant une composante britannique supplémentaire due à l'ingérence croissante de la Grande Bretagne sur les nouvelles républiques. Pour s'en rendre compte, il suffit de rappeler que l'irlandais William Brown a été le créateur de la marine argentine, que la prise de possession des Malouines par le gouvernement argentin en 1820 a été faite par David Jewett, un corsaire anglais au service de Buenos Aires, ou qu'en 1813 un Gallois de Buenos Aires, Henry L. Jones, sollicita une autorisation de pêche sur les côtes de

⁹ La destruction de Puerto de la Soledad, la colonie que Louis Vernet installa en 1826, ouvrit un contentieux qui est loin d'être résolu malgré le temps écoulé et qui continue à alimenter la polémique entre l'Argentine et la Grande Bretagne, polémique qui a culminé avec la guerre des Malouines en 1982.

Patagonie et des Malouines (Canclini, 2000) ou encore que deux autres sujets britanniques, James Bynon et James Harris ont eu un rôle déterminant dans la défense de Carmen de Patagones lors de la guerre avec le Brésil en 1826. Donc l'Argentine était indépendante, mais la Patagonie restait le jardin des Britanniques.

Les marins britanniques ont également eu un rôle majeur au Chili, à commencer par Thomas Cochrane, commandant de la première flotte en 1817, ou la prise de possession du détroit de Magellan en 1843 par John Williams, envoyé par le gouvernement chilien. En 1839 le capitaine Robert Fitz Roy conseillait l'installation d'une colonie, britannique *of course*, dans la vallée du fleuve Chubut¹⁰, ce qui marque le plus ancien repère de l'établissement d'une colonie galloise à cet endroit en 1865. Cette implantation fut la première à réussir une installation pérenne entre le río Negro et le détroit de Magellan. Jusqu'à 1911 quelques trois mille Gallois se sont installés dans la colonie. Ce nombre élevé pour une région peu peuplée a fait des Gallois la base du peuplement local.

Quelques explorateurs espagnols avaient pénétré l'intérieur de la Patagonie au cours des 16^e et 17^e siècles, en particulier des jésuites depuis le Chili, ainsi que des navigateurs depuis l'Atlantique. Mais ce fut l'Anglais George Musters qui le premier, en 1869, traversa la Patagonie d'un bout à l'autre, accompagnant des tribus tehuelches. L'information ethnologique et géographique laissée par Musters¹¹ est richissime, mais il a autant été vu comme un espion que comme un scientifique.

Il faut également mentionner le zèle évangélique de la mission anglicane installée à Ushuaia, en Terre de Feu, à partir de 1869, avec pour base arrière la mission de Keppel aux Malouines. L'installation de la mission d'Ushuaia a été antérieure à la délimitation de la frontière internationale entre l'Argentine et le Chili en 1881, et a ainsi été dépourvue de toute connotation de souveraineté nationale, d'essence britannique, elle ne se sentait ni argentine, ni chilienne. Ushuaia a été la troisième tentative d'évangélisation des indigènes fuégiens, après les funestes échecs de Port Espagnol en 1851 et Wulaia en 1859.

La colonisation de la Patagonie devient générale après la campagne militaire de l'armée argentine contre les indigènes, connue comme « Conquête du Désert » (1879-

¹⁰ Robert Fitz-Roy, Londres, 1839.

¹¹ George Musters, Londres, 1871.

1884). Son homologue à l'ouest des Andes est la conquête de l'Araucanie (1879-1882) menée par les militaires chiliens. Le parallèle est parfait, les deux armées ayant laissé des récits de campagnes longtemps considérés comme « épiques » dans les deux pays¹².

Ces guerres ont été l'épilogue d'une lutte entre Indiens et colons longue de trois siècles, commencée dès la fondation de Buenos Aires en 1536 ou de Santiago en 1541. Placée sur une échelle plus large, la conquête de la Patagonie, peut être considérée comme l'un des derniers chapitres du combat entre nomades et sédentaires. Le dénouement prévisible fut la défaite des nomades, les Indiens, et la victoire des sédentaires, les colons, sur des terres ayant acquis une valeur immobilière avant même leur occupation¹³.

La Conquête du Désert et la conquête de l'Araucanie sont des sujets bien étudiés par l'historiographie argentine et chilienne. Il faudrait apporter quelques éléments complémentaires, en particulier sur le rôle joué par les Britanniques avant, pendant et après la conquête, mais cela sortirait de notre problématique de thèse. Il y a cependant quelques indices permettant de croire que les intérêts britanniques étaient très présents dans la prise de décision de la conquête, tout au moins côté argentin. En effet, dans les journaux de l'époque existent de nombreuses réclamations du consulat britannique sur l'insécurité de ses ressortissants dans les *estancias* de « la frontière, poussant incidemment le gouvernement argentin à assurer la sécurité dans la zone. Par ailleurs, l'une des patrouilles militaires qui « conquît » le territoire du Chubut était accompagnée d'un observateur anglais en charge de l'évaluation de la qualité des terres en vue de leur future exploitation (Roberts, 1995). Donc, conquête argentine, oui, mais pour l'intérêt de qui ? Nous pouvons affirmer que loin d'être passive, la présence britannique a incité l'armée argentine à coloniser la Patagonie pour la mettre ultérieurement en valeur à son compte.

Une fois la population indienne soumise et la sécurité assurée, la Pampa et la Patagonie se sont ouvertes à la colonisation. Le rôle joué par l'élevage ovin dans le processus d'occupation de la Patagonie se trouve au cœur de notre thèse.

¹² Navarro (1909) au Chili et Walther (1934) en Argentine.

¹³ La loi 947 (octobre 1878) autorisait le Pouvoir Exécutif à investir 1.600.000 \$F pour la conquête jusqu'au Río Negro, obtenus par la vente de 4000 titres à 400 \$F chacun, donnant droit à une lieue de terres à conquérir (Rofman & Romero, 1973, p.116).

Nous venons de résumer comment l'Espagne et la Grande Bretagne se sont respectivement neutralisées pendant trois siècles en Patagonie, sans réussir à s'y établir de façon permanente. L'Argentine et le Chili sont entrés en scène accompagnés de la Grande Bretagne, dans une convergence d'intérêts remontant à l'indépendance et qui allait continuer un demi-siècle. L'influence britannique sur la chute de l'Empire Espagnol est bien connue et reste un sujet de recherche¹⁴. Les interventions britanniques en Patagonie ne sont qu'un chapitre d'une histoire qui concerna l'ensemble du continent.

Ainsi, une fois la conquête réalisée, les premiers pas de l'installation argentine en Patagonie ont été suivis de près par des sujets britanniques, voire carrément précédés par eux, tel qu'à Rawson, Ushuaia ou Río Gallegos. Parfois, il y a eu une opposition argentine à la « pénétration » britannique, comme ce fut le cas lors du rejet du Sénat au projet d'installation des Gallois en 1863, ou le refus de la vente de la péninsule Valdés au Falkland Islands Company en 1880 (Dumrauf, 2004). Mais d'autres fois il y a eu des demandes officielles de participation britannique, comme l'invitation aux éleveurs malouins à s'installer à Magellan (1876) et à Santa Cruz (1885), ou rien de moins que l'arbitrage de la frontière internationale en 1902.

Pour en revenir au mouton, notons que pendant la conquête du Désert, le président Avellaneda exprimait très clairement les plans officiels pour les nouvelles terres et l'outil qu'on emploierait pour les mener, à savoir « *La colonisation de la Patagonie doit partir de [Carmen de] Patagones, en avançant au pas des troupeaux* »¹⁵. En effet, le front pionnier avança au pas des troupeaux de moutons. Quiconque débarquait en Patagonie désireux d'occuper des terres, devait forcément se vouer à l'élevage de moutons, le seul outil permettant l'accès à l'ensemble du territoire. Parmi les nouveaux venus, celui qui n'avait pas les moyens de démarrer une estancia allait gagner sa vie dans la filière ovine, en tant que *peón*, *carrero* ou, après 1905, employé dans un abattoir frigorifique. Vraisemblablement, il allait être payé en « pounds » et dirigé par un anglophone.

Les tondeurs étaient payés un jeton par animal tondu. Chaque estancia importante avait sa propre « monnaie », pas forcément échangeable à l'extérieur et pas toujours en monnaie nationale, comme le montre la Figure 3.3.

¹⁴ BERRUEZO LEON, María Teresa, *La lucha de Hispanoamérica por su independencia en Inglaterra. 1800-1830*, Madrid, Ediciones de Cultura Hispánica, 1992, 655 p.

¹⁵ Tels furent les mots présidentiels remettant à Francisco P. Moreno la direction de la Comisión Exploradora de los Territorios del Sur, en 1879 (Gorla, 1999).

Dans l'état actuel de nos connaissances, il serait scientifiquement inexact d'affirmer que le processus de colonisation de la Patagonie par le mouton a été élaboré et planifié par des sujets britanniques, en particulier à partir de l'implantation aux Iles Malouines. En revanche, il n'est pas incohérent de penser que la vision prospective de ce qui allait arriver ait poussé quelques acteurs majeurs de l'économie, notamment les compagnies lainières, et de la politique, notamment les consulats britanniques, à favoriser et accélérer le processus, d'autant plus qu'ils ne pouvaient pas ne pas savoir ce qui se passait au nord du continent.

3.2. Développement.

La chose est faite, la griffe est fichée. L'Amérique hispanique est libre, et si nous autres, Anglais, nous gérons habilement nos affaires, elle sera anglaise¹⁶.

Ainsi s'exprimait le futur premier ministre britannique George Canning en 1824 (trois ans avant d'être promu) dans une lettre adressée à Lord Granville, alors ambassadeur à Paris. Ces mots résument en quelque sorte la continuation du plan anglais pour s'emparer de l'immense marché hispano américain mis en marche en 1804 par le premier ministre Sir William Pitt. Nous avons déjà dit que l'émancipation latino-américaine a été, en grande partie, le résultat du travail de sape des Anglais.

Jusqu'à la découverte de l'Amérique en 1492, les Anglais et les Espagnols ne se sont pas toujours opposés ; la Grande Bretagne s'occupait de son ennemi de toujours, la France, tandis que l'Espagne avait à reconquérir son propre pays alors aux mains des Maures. Au 16^e siècle, deux contentieux de poids apparurent : l'Amérique qui faisait envie, et le protestantisme qui progressait. Pendant les trois siècles de construction de l'Empire Espagnol, les Anglais, plus en pirates ou maraudeurs qu'en colons ou commerçants, ont essayé de participer à l'aubaine américaine et de miner le monopole espagnol, qui, officiellement, les reléguait au trafic d'esclaves¹⁷.

¹⁶ C. K. Webster (1938, p. 120).

¹⁷ En 1713, grâce au Traité d'Utrecht, l'Angleterre, à travers la South Seas Company, obtient le monopole de l'introduction d'esclaves dans le Río de la Plata, délogeant ainsi les Français de la Royale Compagnie de Guinée, qui en jouissaient depuis 1701 (Irazusta, 1963). Le « asiento de esclavos de Buenos Aires » demeura aux mains britanniques jusqu'à la fin du siècle et constitua une véritable « tête de pont » des commerçants anglais dans la région.

La perte des colonies de l'Amérique du Nord en 1776 canalisa les énergies britanniques vers deux objectifs ambitieux : l'Inde et l'Australie. Situées respectivement à 21.000 et 22.000 Km de la métropole¹⁸, la navigation jusqu'à ces nouvelles acquisitions de l'empire exigeait des escales de ravitaillement, ce qui explique la mainmise sur la Province du Cap en 1806 et peut-être aussi les invasions de Buenos Aires la même année et la suivante, et certainement l'occupation des Malouines en 1833.

Nous voyons ainsi dans la première moitié du 19^e siècle se dessiner sur la carte du monde, tout un cercle «austral» de possessions britanniques, souvent d'une valeur stratégique plus qu'économique. Comme nous l'avons dit plus haut, en 1833¹⁹, lors de son exploration des côtes orientales de Patagonie, le capitaine Fitz Roy et son célèbre passager : Charles Darwin, avait suggéré l'établissement d'une colonie sur les côtes du Golfe Nuevo sur le 43°S :

Ayant ce fleuve [le Chubut] si près, la côte ouest du Golfe Nuevo serait un endroit excellent pour une colonie. Des vaisseaux de n'importe quelle jauge pourraient mouiller ici en toute sécurité, et une communication avec l'intérieur des terres pourrait s'établir moyennant des bateaux plats, ou des péniches, pouvant être remorqués le long du fleuve et capables d'atteindre le Golfe Nuevo par vent favorable.

La suggestion de Fitz Roy a mis plus de 25 ans à se concrétiser à l'endroit exact indiqué. Mais en revanche c'est au moment même où il explorait les côtes du Chubut que son pays s'emparait d'une colonie déjà toute faite, les Malouines, où le mouillage, l'eau douce et le bétail ne manquaient pas.

La situation stratégique de cet archipel est excellente face à l'entrée du détroit de Magellan et proche du Cap Horn. Un autre atout était l'absence complète de population indigène qui allait par la suite faciliter la colonisation de cet archipel de 11.000 Km².

L'histoire des Malouines, découvertes au 16^e siècle, reste incertaine tant elles ont été disputées au 18^e siècle par l'Espagne, la France et l'Angleterre, et colonisées par

¹⁸ Londres-Bombay 20.500 Km par la route du Cap de Bonne Espérance ; Londres-Sydney 23.000 par la même route ou 22.000 par celle du Cap Horn. Encore fallait-il considérer les courants océaniques et les vents qui pouvaient compliquer une route à priori plus convenable. Ainsi, à cause des vents d'ouest, il était généralement plus facile d'aller en Australie en doublant le cap de Bonne Espérance et d'en revenir en contournant la Terre de Feu.

¹⁹ Le récit complet de l'expédition fut publié en 1839, mais c'est en 1833 que les travaux se sont concentrés sur les côtes nord-est de Patagonie et que Fitz Roy lança l'idée de la colonie (p.366, 1932).

l'Argentine au début du 19^e siècle. Sans vouloir entrer dans le contentieux entre l'Argentine et l'Angleterre qui a fait couler beaucoup d'encre et de sang, les Malouines sont depuis 1833 la concrétisation du vieux rêve anglais d'un pied-à-terre au sud de l'Amérique du sud leur permettant de contrôler le passage interocéanique et donc de contrôler cette extrémité de l'Amérique du sud, la seule qui leur manquait autour du pôle austral.

3.2.1. Le Royaume Uni des moutons.

Je vais d'abord parler des mœurs, des affections, des inclinations, des professions vers lesquelles nous entraînent les signes célestes. Le bélier, dont la riche toison produit une laine abondante, espère toujours en réparer la perte ; toujours placé entre une fortune brillante et une ruine instantanée, il ne s'enrichira que pour s'appauvrir, et son bonheur sera le signe de sa chute. D'un côté, ses tendres agneaux seront conduits à la boucherie; de l'autre, ses toisons formeront le fond de mille commerces lucratifs; on rassemblera les laines en pelotes, le cardeur les épurera, le fuseau en formera des fils déliés, l'ouvrier en façonnera des étoffes, le négociant les achètera, et en fabriquera des habits, objet de première nécessité pour toutes les nations ; ces habits revendus produiront un nouveau profit ; et tous ces usages précieux sont indépendants du luxe

(Manilius, *Astronomica*, IV, 128-136)²⁰.

Il n'est certainement pas nécessaire de remonter à l'Antiquité ni de faire appel à l'astrologie pour saisir l'importance que, de tout temps, le mouton a eu dans l'économie des nations. Encore faut-il reconnaître que pour des raisons venant du fond des âges, parmi lesquelles sans doute la géographie du pays n'est pas absente, il y a des nations plus ovines que d'autres.

L'Espagne et la Grande Bretagne étant les deux nations d'Europe historiquement les plus portées vers l'élevage des ovins, il était presque normal que la Patagonie le devienne aussi. Bien sûr, ceci n'exclut pas des apports d'autres provenances, mais force est de reconnaître que la familiarité ancestrale qu'Espagnols et Anglais ont avec le mouton, ont conditionné, au moins en partie, son implantation en Patagonie et marqué le destin de la région.

Dans cette section, où nous traitons de la participation britannique à la construction de la Patagonie, il n'est pas inutile de voir la force du penchant anglais pour le mouton à travers la plume satirique de Thomas More :

... Des troupeaux innombrables de moutons couvrent aujourd'hui toute l'Angleterre. Ces bêtes, si douces, si sobres partout ailleurs, sont chez vous tellement voraces et féroces qu'elles mangent même les hommes, et dépeuplent les campagnes, les maisons et les villages. En effet, sur tous les points du royaume, où l'on recueille la laine la plus fine et la plus précieuse, accourent, pour se disputer le terrain, les nobles, les riches, et même de très saints abbés.[...] Ils enlèvent de vastes terrains à la culture, les convertissent en pâturages, abattent les maisons, les villages, et n'y laissent que le temple, pour servir d'étable à leurs moutons. Ils changent en déserts les lieux les plus habités et les mieux cultivés²¹.

Or, la colonisation ovine de la Patagonie, par les Britanniques, mais aussi par d'autres peuples, n'est point un phénomène isolé, il s'insère dans un contexte national d'élargissement des frontières et dans un contexte international de recherche de terres sous des climats tempérés. On peut donc se demander si la « conquête du désert » en est une cause ou une conséquence, c'est-à-dire, si l'expansion de l'élevage ovin dans la Pampa de Buenos Aires à partir de la deuxième moitié du 19^e siècle a fait pression sur le déplacement de « la frontière » vers la Patagonie ou si, au contraire, la conquête militaire de 1879-1884 a mis à disposition du gouvernement des immenses étendues, lesquelles - faute de mieux - on s'empessa de remplir avec des moutons²².

Nombre de travaux de recherche se sont attardés sur ce sujet²³ qui, à notre avis, a un intérêt plus théorique que pratique et que, pour cette raison, nous n'approfondirons pas. La réalité est qu'en très peu de temps de vastes steppes ont été enlevées à leurs occupants amérindiens²⁴, et allégrement distribuées à des colons qui s'y sont installés et à beaucoup d'autres personnes qui n'y ont jamais mis les pieds.

Nous avons dit plus haut, avec raison, qu'il faut soupçonner une certaine dose d'ingérence britannique dans cette conquête. En effet, depuis le début du 19^e siècle, l'industrie textile surtout en Angleterre, mais aussi en France, Belgique et Allemagne, connaissait un essor très marqué. A partir des années 1850, l'Europe a commencé à être

²⁰ <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/manilius/astro4.htm> (consulté le 3 mars 2009).

²¹ Thomas More, 1516, Utopie, livre 1.

²² Rappelons qu'en 1833-34, sous le commandement de Rosas, il y a eu une première campagne contre les Indiens qui entraîna une avancée significative de la frontière. Les terres conquises ont été surtout livrées à l'élevage bovin, placé à l'avant-garde du front pionnier.

²³ Zeballos (1878), Barros (1957), Walther (1934), pour ne pas parler des révisionnistes.

²⁴ Nous parlons d'occupants amérindiens au lieu de dire d'occupants originels car les tribus araucanes qui habitaient la Pampa au 19^e siècle, étaient arrivées sur place seulement au début du siècle précédent, délogeant à leur tour les indiens Pampas ou Tehuelches du nord, comme l'a montré Casamiquela (1965).

déficitaire en laine, matière première de tout ce secteur industriel (Daumas, 2002)²⁵. La recherche de marchés, de quelques décennies auparavant, devenait la quête de fournisseurs de matière première, soit de laine et peaux.

Cette période est caractérisée par la relation entre d'une part le secteur industriel du monde qui s'est développé par une révolution continue de la production et, d'autre part, la production agricole mondiale, qui s'est accrue moyennant l'incorporation de nouvelles zones géographiques de production ou des zones qui se sont spécialisées dans la production pour l'exportation (Hobsbawm, 1987)

Ce ne serait donc pas par hasard si les bases de l'élevage ovin d'Argentine ont été posées par des Britanniques. Notons ici que nous ne sommes plus en Patagonie mais ailleurs, et dans une étape précédente : Province de Buenos Aires, en 1820.

3.2.2. Débuts de l'élevage ovin en Argentine.

Les ovins ont été très tôt introduits par les Espagnols dans leur empire américain. Dès le 16^e siècle des moutons rustiques, d'origine pyrénéenne, d'une race dite *churra* se sont répandus dans le Nouveau Monde. Il en fut de même avec les moutons des Canaries, d'origine africaine. Quant aux mérinos, jalousement contrôlés par la couronne, ils n'auraient pas été introduits dès cette époque. En Amérique, les deux types ovins ont évolué vers deux races distinctes, les ovins *criollos* ou créoles et les ovins pampa, un peu plus côtés car plus fins et plus garnis. En ce qui concerne l'Argentine, l'élevage de ces moutons s'est surtout développé dans le nord-ouest du pays, où l'environnement s'y prêtait et où il y avait de la main d'œuvre indienne pour s'en occuper. En revanche, plus au sud, dans la Pampa, sans vallées abritées et sans population autochtone sédentaire et à vocation pastorale, le mouton n'avait aucune valeur, comparé au bovin, à tel point qu'on s'en servait comme carburant dans les briqueteries²⁶.

C'est dans ce contexte particulier qu'il faut nous placer pour mieux apprécier la suite de l'histoire.

²⁵ <http://eh.net/XIIICongress/cd/papers/16Daumas266.pdf> (consulté le 10 Octobre 2008).

²⁶ Dans la Pampa à l'époque coloniale (Patagonia Agropecuaria, 2002), ou en Patagonie au 20^e siècle, mais seulement les pattes (Wing, 1913).

Les origines de l'élevage ovin argentin sont bien connues grâce aux travaux presque contemporains du processus comme ceux de Zeballos (1888) et Gibson (1893). Gibson, était lui-même d'une famille pionnière de l'élevage ovin et fait part des noms des autres pionniers, pour la plupart des Anglais. Juste pour mémoire, nous pourrions citer M. Henry Halsay, le premier à introduire en 1813 des mérinos en Argentine : cent brebis qui se sont multipliées jusqu'à constituer un troupeau de 900 têtes. Mais en 1821 la plupart de ces animaux ont péri dans un incendie. Le relais fut pris par trois autres Britanniques, en 1825, Harrat, Sheridan et Whitfield, qui ont fondé une exploitation qui est devenue une référence : *Los galpones*. Le cheptel originaire de cette exploitation fut acheté par le gouvernement de l'époque : le président Rivadavia²⁷, souhaitant améliorer les races ovines, avait fait importer quelques mérinos et aussi des tête-noires. Des travaux de recherche plus récents, comme ceux de Sbarra (1955) et Giberti (1970), avec plus de recul, apportent une vision plus scientifique et moins épique du processus.

Reconnaissons qu'il fallait être convaincu pour entreprendre l'élevage d'ovins dans un pays qui n'avait aucune tradition moutonnaire. D'ailleurs la situation sociopolitique ne s'y prêtait pas non plus :

But even for those who appreciated the great pastoral future of the country; it was a difficult matter to promote sheep-breeding. The land was full of civil war; labourers could not be obtained, they were all enrolled in the National Guard, and were under active service; stations were constantly invaded by detachments of Government troops scouring the country in search of revolutionists (Gibson, 1893, p.27).

La culture paysanne des pampas de l'époque, c'est-à-dire celle des gauchos était une culture de cowboys, se limitant exclusivement à l'élevage très extensif d'immenses troupeaux de bovins, auxquels on donnait fort peu de soins. Certains auteurs²⁸ ont appelé cette époque la civilisation du cuir. Quasiment seul ce produit était valorisé. Une ou deux fois l'an, les troupeaux étaient réunis. Les animaux choisis étaient coursés à cheval, leurs jarrets étaient coupés. Ils étaient abattus et dépecés sur place. Mais cette civilisation pastorale a rapidement évolué sous l'influence britannique. Une fois démantelé le monopole espagnol, l'Argentine a commencé à s'insérer dans le commerce mondial à travers les seuls produits de sa «civilisation», à savoir le cuir et la viande de bœuf boucanée. En effet, la salaison de la viande dans les «saladéros» fut la première industrie

²⁷ Notons que Rivadavia «était soucieux d'obtenir un crédit multimillionnaire de la banque londonienne Baring Brothers, et a ainsi lourdement endetté l'Argentine pour presque un siècle !

du Río de la Plata vouée à l'exportation, et le premier saladéro installé à Buenos Aires, tout de suite après la Révolution de 1810, appartenait aux Britanniques MM. R. Staples et J. McNalle ; à l'Uruguay il y en avait déjà.

La viande boucanée (ou «charqui», de l'anglais «jerked beef») s'exportait surtout pour l'alimentation des esclaves au Brésil ou Cuba, mais aussi pour l'Angleterre, jusqu'à 1865, où son importation fut interdite. Pendant toute cette période, l'inégalité des échanges avec la Grande Bretagne était flagrante :

Les marchandises anglaises sont devenues des articles indispensables pour les classes inférieures en Amérique du Sud. Partout le gaucho s'habille avec elles. Prenez ses vêtements par exemple, examinez tout ce que vous voulez et, sauf ce qui est en cuir, qu'y aurait-il qui ne soit pas anglais ? Si sa femme a une jupe, il y a 9 chances sur 10 qu'elle soit faite à Manchester, le chaudron ou la poêle où il fait sa cuisine, la tasse en grès ordinaire où il mange, son couteau, ses éperons, le frein de son cheval, le poncho qui le couvre, tout est importé d'Angleterre²⁹.

Dans de telles circonstances, le mouton ne comptait guère. La valeur de la laine exportée par Buenos Aires, n'équivalait qu'à 1 % du total des exportations en 1822, 8% en 1836 et atteignit 10% en 1851³⁰. Exprimé en tonnes, cela donne une idée plus exacte de l'extrême modestie de ce marché qui s'amorçait à peine : 385 tonnes en 1822, 1812 tonnes en 1837 (dont 1092 exportées en Angleterre) et déjà 7680 tonnes en 1850³¹.

Les Britanniques avaient toujours été très peu nombreux dans le Río de la Plata pendant la période coloniale car leur entrée était surveillée. A la veille de la Révolution de 1810, on ne dénombre que 124 sujets britanniques dans toute la Vice-royauté, mais possédant des capitaux pour presque un million de sterlings³². Les Invasions Anglaises avaient laissé leur lot de soldats égarés, qui sont restés en Argentine. Après l'émancipation, comme nous l'avons déjà vu, l'ouverture de l'économie et des frontières fit sensiblement augmenter le nombre de Britanniques, qui totalisaient 1355 personnes en 1824 et plus de 4000 en 1831.

²⁸ Notamment Jauretche (1966).

²⁹ Woodbine Parish, consul anglais à Buenos Aires, 1825. Chiaramonte (1971)

³⁰ Chiaramonte (1971, p.33, 1986)

³¹ Anuario Geográfico (1941, p.273)

³² Ferns, 1968, p.80.

La disproportion entre la taille de la communauté britannique et son poids économique sera une constante tout au long de notre étude. Peut être ceci s'explique-t-il en partie par l'habileté à occuper une niche économique vacante, à «découvrir» le filon d'une activité qui jusqu'ici, était restée embryonnaire, délaissée, voire méprisée par la culture dominante. Ainsi, pendant la période où l'élevage ovin commençait timidement à s'implanter dans la Pampa grâce aux Britanniques (1820-1850), l'activité elle-même et la communauté qui la développait étaient réduites, même si l'influence de celle-ci et l'assurance des débouchés de la laine sur le marché anglais, anticipaient un avenir brillant pour les moutons pampéens. M .Fernandez-Gomez (1998) fournit beaucoup d'informations sur ces pionniers anglais qui ont fait souche dans la pampa.

Il a globalement fallu une gestation de trois décennies pour que le travail de ces visionnaires commence à porter ses fruits. L'environnement n'était pas favorable ni au point de vue politique (dictature de Rosas, germe de guerre civile), ni économique (blocus français 1838-1840 et blocus anglo-français 1845-1848)³³.

En pratique, l'élevage ovin se heurtait au manque d'infrastructures et de main d'œuvre appropriées. La pampa manquait de clôtures pour maintenir les troupeaux, et de bergers compétents pour les conduire. La première clôture en fil de fer a été posée en 1846 chez un dénommé Richard Newton, à Chascomús, à 150 Km au sud de Buenos Aires³⁴. La première estancia entièrement clôturée est celle de l'Allemand Francisco Halbach en 1855 alors que l'immigration irlandaise atteignait son maximum en Argentine. Main d'œuvre peu exigeante, elle s'adaptera facilement au milieu rural et deviendra le fer de lance de la colonisation ovine de la Pampa.

Korol et Sábato (1981) ont très bien décrit les caractéristiques de ces Irlandais, également Britanniques, ainsi que leur trajectoire d'accès à la terre. Les Irlandais étaient surtout embauchés par des propriétaires anglais ou allemands, et avant l'apparition du fil

³³ Voici un chapitre intéressant de l'histoire argentine sur lequel nous ne pouvons pas nous attarder et qui a d'ailleurs été fort exploré. Nous dirons seulement que l'explication la plus souvent citée de ce conflit vient de la pression de la France et de la Grande Bretagne pour obtenir la libre navigation sur les grands fleuves Paraná et Uruguay, qui donnent accès aux riches marchés de l'intérieur du continent, et sur lesquels Buenos Aires prétendait maintenir son contrôle. Ainsi, le conflit ne regardait pas seulement l'Argentine mais aussi l'Uruguay et le Paraguay.

³⁴ Sbarra, 1955.

de fer, s'ils n'étaient pas des pasteurs, leur travail était de creuser des tranchées en guise de division des parcelles.

Après 1850, comptant déjà avec les clôtures et les travailleurs ruraux, le développement de l'élevage ovin explose. La situation politique s'améliore à partir de 1852 et la chute de Rosas. L'Argentine parvient à s'organiser et se pacifier.

Nous avons laissé les exportations de laine au niveau de 7680 tonnes en 1850, peu avant le boom de l'élevage ovin. La croissance est une montée en flèche avec des exportations de laine atteignant 55.000 tonnes en 1865 et le double en 1882. Cette période de l'histoire économique de l'Argentine est connue comme le boom lainier, la fièvre de l'ovine, l'ère des moutons ou la mérinisation. Ces dénominations se passent d'explications. Ce boom a été largement étudié par Giberti (1971) et Sabato (1989), et tout récemment par Barsky et Djenderedjian (2003).

Tableau 3.1. Nombre de moutons et production de laine en Argentine

Année	Ovins (millions de têtes)	Production de laine (tonnes)	Kg par tête
1830	2,5	2.760	1,06
1840	5,0	5.980	1,20
1850	7,0	9.660	1,38
1860	14,0	20.700	1,47
1870	41,0	63.020	1,52
1880	61,0	98.900	1,61
1891	78,0	142.600	1,84
(Gibson, 1893, p.50)			

Cette étape a marqué une évolution par rapport à l'époque des saladéros car il y a eu adoption de technologies (clôtures en fil de fer, croisement des races). Il y a eu également une sensible augmentation de la population des campagnes et l'apparition de nouvelles formes de gestion du foncier (métayers, locataires, fermiers, etc.) et d'une petite bourgeoisie rurale jusqu'alors inexistante (Barsky et Djenderedjian, 2003).

La croissance de la production et de l'exportation de la laine commença à se stabiliser vers la fin du siècle, en partie en raison de l'arrivée de la technologie du froid en

1876³⁵. Le premier abattoir frigorifique a été installé par un Français, M. Terrascon, en 1883, à San Nicolas, près de Rosario. Le transport frigorifique favorisa l'expansion des races à viande comme le Lincoln, qui finit par l'emporter sur le mérinos. Bien que d'abord appliquée à l'exportation du mouton, l'industrie frigorifique se tourna enfin vers les bovins, qui prirent rapidement le dessus en volumes exportés. La Pampa fut reconquise par les bovins et toute une répartition zonale entre reproducteurs et engraisseurs s'est alors établie en fonction des abattoirs et entrepôts frigorifiques situés dans les grands ports : Buenos Aires, La Plata, Rosario, Bahía Blanca. En 1886 il y avait déjà quatre abattoirs frigorifiques, dont deux étaient tenus par des Anglais³⁶, et par la suite les capitaux britanniques allaient prévaloir dans cette industrie, concurrencée plus tard par les nord-américains.

Pour notre sujet d'étude, le recul du mouton dans la Pampa, connu dans l'histoire économique argentine par la « démérinisation », allait avoir des conséquences importantes sur la Patagonie. En effet, si les plaines de la Pampa s'adonnaient désormais aux bovins et à la grande culture céréalière, les moutons devaient logiquement se déplacer vers la Patagonie, qui venait d'être conquise et était peu adaptée aux bovins et aux cultures.

Ce processus de relocalisation ovine que nous avons résumé en quelques lignes a pris quelques décennies. Il est à l'origine de la colonisation ovine de la Patagonie, de l'occupation de son territoire, nous nous devions par conséquent de l'expliquer, même brièvement. Maintenant attardons-nous sur ses conséquences pour la Patagonie.

3.2.3. La législation sur les terres de Patagonie.

Nous ne pouvons pas analyser l'occupation des terres sans expliquer sommairement ses fondements législatifs. Bien que le sujet de la législation des terres ne fasse pas l'objet de notre travail, et qu'il ait été fort bien traité par plusieurs auteurs³⁷, il est nécessaire d'en avoir un aperçu pour mieux comprendre la suite.

³⁵ Le premier bateau frigorifique s'appelait justement "Le Frigorifique".

³⁶ The River Plate Fresh Meat Co. de J. et A. Drabbie, et Las Palmas, de James Nelson et fils, les deux dans la même région que le premier.

³⁷ Notamment Barbería (1995), Güenaga (2001), Bandieri (2005), et surtout R. Fisch (1932) qui en donne une vision moins technique et plus sociale, car contemporaine des affaires traitées.

Après la Conquête du Désert, de vastes étendues jusqu'alors occupées par les Indiens sont devenues patrimoine fiscal. Rapidement, un transfert de terres vers le secteur privé a démarré, moyennant finances, afin de les mettre en valeur. Il s'agissait ainsi d'une source de revenus tout-à-fait intéressante pour un trésor public alors en faillite. L'élevage extensif s'est avéré la manière la moins onéreuse de mettre en valeur ces terres. Les autres formes d'exploitation auraient nécessité des prêts que le gouvernement n'était pas en mesure de fournir. Toute une série de lois, de décrets et résolutions concernant la distribution des terres publiques par simple don pour service rendu, vente ou location via des baux emphytéotiques est donc apparue.

Le premier pas vers la définition juridique des territoires conquis aux Indiens a été la promulgation de la Loi 1532, en octobre 1884, qui créa les Territoires Nationaux. En Patagonie ont été créés les territoires nationaux de Neuquén, Río Negro, Chubut, Santa Cruz et Tierra del Fuego³⁸. Les limites, superficies, formes de gouvernement et administrations ont ainsi été définies. La dépendance totale vis-à-vis du gouvernement central s'est maintenue jusqu'à 1958, quand les territoires ont été promus au rang de provinces. Seule la Terre de Feu est restée territoire jusque dans les années 1990.

La Loi des Territoires jetait les bases d'une nouvelle réalité socio-économique pour la mise en production des terres conquises et leur peuplement. La consigne de 1852, du législateur Alberdi, « Gouverner c'est peupler » résonnait encore³⁹. Malgré de bonnes intentions officielles, la plupart des normes juridiques mises en vigueur ont failli à cet objectif. En revanche, elles ont été détournées et ont servi à l'appropriation de terres. Dans la pratique les conditions exigées pour l'octroi de terres publiques empêchaient l'accès à ceux qui manquaient de capitaux importants, ou, plutôt, de relations pour en obtenir. Ainsi, seuls les personnages haut placés, pouvaient aisément répondre à l'aubaine de l'offre de terres publiques et, par la suite, spéculer.

Il est clair que la législation foncière en Argentine n'a pas débuté avec la Conquête du Désert et de la Patagonie. En Argentine, la question foncière a toujours été d'actualité avec l'avancée de la colonisation sur les territoires indigènes. Aussi, les lois antérieures à

³⁸ A l'exception de la Terre de Feu, tous les territoires de Patagonie portent le nom du fleuve le plus important qui les traverse.

³⁹ Juan B. Alberdi, « Bases y puntos de partida para la organización Argentina », Valparaíso, 1852.

l'occupation de la Patagonie s'y sont appliquées, même si les conditions étaient bien différentes, du fait même de la Conquête du Désert.

La Loi 817, de 1876, *Loi d'immigration et colonisation*, également appelée *Loi Avellaneda*, conditionnait la propriété de la terre à l'installation sur place de colons. La loi autorisait l'attribution de 80.000 hectares à des sociétés de colonisation pour y installer 250 familles dans un délai de 4 ans et obligeait à donner ou vendre à chacune des familles au moins 50 hectares. Par cette loi plus de 3 millions d'hectares ont été privatisés en Patagonie. Toutefois, les familles de colons n'ont pas été installées. Vers la fin du siècle, la plupart de ces terres étaient occupées *de facto* par des Indiens, métis et des Chiliens. L'obligation de coloniser les terres reçues fut annulée en 1891 par la Loi 2875, dite *Loi de Peuplement*. Les attributaires n'ayant pas colonisé ont pu garder la propriété des terres moyennant un paiement très avantageux, la dévolution d'une petite fraction d'entre elles et l'introduction d'infrastructure ou de bétail. Nous verrons que par ce biais s'est formé le plus grand des «fiefs» anglais en Patagonie.

La Loi 947 de 1878 connue comme *Loi de l'Emprunt* permit le financement de la campagne militaire ; en 1885, une fois la campagne achevée, la Loi 1628 dite «des Prix militaires» octroya des terres à ceux qui avaient participé à la conquête, l'étendue reçue variant avec le rang du militaire. Dans l'ensemble de la Patagonie ces deux lois n'ont pas eu une grande influence et très peu de bénéficiaires n'ont pas vendu leurs lots sans même savoir où il se trouvaient exactement. En 1882, la Loi 1265, dite «D'enchères publiques» permit la vente aux enchères de quelques 3 millions d'hectares, pour la plupart dans le nord de Patagonie.

En 1884, la Loi 1501 «Loi du Foyer» cherchait à créer des colonies agro-pastorales dans les territoires nationaux, comme celles octroyées aux tribus indiennes rescapées de la campagne militaire, c'est-à-dire la Colonie San Martín où s'était établie la tribu de Sayhueque et la Colonie Cushamen, où s'établirent les Nahuelquir, toutes deux au Chubut. Mais des lots d'à peine 625 hectares étaient d'emblée trop étroits pour l'élevage extensif et l'insuffisance productive ne fit qu'accroître le dénuement de ces peuples vaincus.

En 1885, la loi Avellaneda a mis en place une réglementation spécifique pour le Territoire National de Santa Cruz qui a permis à son gouverneur de signer des baux à des conditions très favorables pour les colons : 40.000 hectares au choix, à un loyer très accessible, avec la seule condition d'y introduire un certain nombre d'ovins (qui étaient

même considérés comme forme de paiement) sur un délai de 3 ans. Cette formule fut spécialement avantageuse pour les éleveurs des Malouines et du détroit de Magellan dont le cheptel était à portée de main. Mais dès le premier bail les conditions ont été altérées et ont permis un octroi de 200.000 hectares à la société Wood, Waldron et Greenhilds. Les avantages, pour ne pas parler de « privilèges » des premiers colons de Santa Cruz ont grandement conditionné leur réussite postérieure, comme nous allons le voir par la suite.

En ce qui concerne les privilèges, la Loi 3053 de 1894 est un exemple éloquent des abus de la législation. Cette loi approuve la vente directe, de la part de l'Etat argentin à M. Adolf Grünbein, un banquier allemand résident à Buenos Aires, d'un million d'hectares au choix, sur les territoires de Chubut et Santa Cruz. L'argument pour une telle opération était que les terres présentaient une mauvaise qualité des sols, même si elles étaient alors encore inexploitées. Il va sans dire, Grünbein avait de bonnes relations avec la banque et les commerces locaux et aussi avec des estancieros anglais déjà installés à Santa Cruz. Grünbein est décédé peu de temps après et la Banque d'Anvers a repris l'affaire. Finalement, les terres ont été revendues à une vingtaine de propriétaires, dont deux tiers l'étaient déjà. Ces derniers en ont profité pour agrandir leurs propriétés.

A partir de 1903, par la Loi 4167 dite "Loi des Terres", qui dérogeait aux précédentes, le gouvernement essaya de mettre de l'ordre dans ce chaos législatif et foncier qui avait fomenté la spéculation, l'accaparement et découragé le peuplement tant réclamé. Par ailleurs, du fait de la prise de conscience du manque de connaissance des capacités réelles des terres octroyées, la loi 4167 a exigé l'exploration préalable des terres et a favorisé une distribution différenciée selon leur potentiel. La loi limitait à 20.000 hectares la surface vendable ou louable à un individu, réel ou juridique. Cette loi a réussi à limiter la vente de terres publiques favorisant les baux emphytéotiques, à l'expiration desquels, l'occupant obtenait le droit d'en acheter une partie.

En 1908 la Loi 5559, dite «Loi de Promotion des Territoires Nationaux», bien que présentant tout un plan de vente de terres préalablement mises en valeur par la construction d'un réseau de chemins de fer, ne réussit pas non plus à fixer la population, et le réseau lui-même resta inachevé à cause de la Guerre 1914-18.

En somme, en plus des lois citées ici, plus de 50 autres lois spéciales pour l'octroi de terres dans les territoires nationaux ont été édictées entre 1880 et 1910. Cependant, en contradiction avec le discours officiel, le peuplement n'a pas vraiment été encouragé pour

autant, au contraire, pendant cette période plus de 15 millions d'hectares ont été partagés entre à peine 1826 bénéficiaires (Bandieri, 2005).

Il ne faut pas croire pour autant que toute la Patagonie était la propriété de quelques-uns. La région est tellement immense que même en excluant les grosses latifundia il restait énormément de terres à distribuer. En fait, dans les années 1930 lorsque l'occupation du territoire a été quasiment complète, le plus gros propriétaire terrien était l'Etat argentin, auquel appartenaient les $\frac{3}{4}$ de la superficie totale (Fisch, 1932). L'occupation des terres publiques moyennant des baux emphytéotiques, livrés aux va-et-vient des politiques nationales ou aux caprices de fonctionnaires vénaux, a été un vrai lest pour le développement de la région car le manque d'assurance par rapport à la permanence de la terre occupée a découragé tout investissement à long terme.

Personne n'aurait planté, semé ni bâti, si les domaines n'avaient été séparés, et si chaque individu n'eût été assuré de posséder paisiblement son domaine⁴⁰

Or, c'est justement le contraire qui s'est passé en Patagonie jusqu'à ce que les territoires nationaux deviennent des provinces en 1958 et que les terres soient alors vendues à leurs occupants.

Le processus et ses résultats n'ont pas été différents dans la partie chilienne de la Patagonie. Les premières autorisations d'occupation étaient une prérogative du gouverneur. Dès 1881 il y a eu des enchères de baux sur 20 ans pour un maximum de 30.000 hectares, même si leur prix était 4 fois supérieur à ceux pratiqués en Argentine (Gómez Gazzano, 1940)⁴¹; nous y retrouvons des noms déjà mentionnés, comme Waldron. Presque 600.000 hectares ont été octroyés à cette occasion et 300.000 autres en 1893, mais sur 10 ans seulement. En 1901, par le biais d'une loi de 1874 qui octroyait à des sociétés de colonisation jusqu'à 300 hectares par famille européenne installée sur des terres indiennes, de vastes étendues ont été privatisées mais -lors de l'échec du projet colonisateur- les terres ont été accaparées par des sociétés déjà installées. Entre 1903 et 1906 ces sociétés ont pu acquérir les terres qu'elles occupaient sur le territoire de Magellan et mises en vente aux enchères à Santiago. Ces opérations n'ont fait qu'augmenter la concentration de la propriété à des niveaux encore plus hauts qu'en Argentine : 4 sociétés ont alors acheté

⁴⁰ Jean Etienne Portalis, 1801 ; Discours de présentation du projet de Code Civil Français.
<http://justice.gc.ca/fra/pi/gci-icg/code> (consulté le 14 Mai 2009).

⁴¹ http://www.analesderecho.uchile.cl/CDA/an_der_completa (consulté le 20 Mai 2009)

1.200.000 hectares⁴². Mais le discours officiel ne s'alarmait pas pour autant, au contraire : *Ces concentrations de terres en peu de mains ne sont pas un abus ni un délit. Elles obéissent à des circonstances communes à toutes les entreprises qui naissent et prospèrent dans des régions inexplorées*⁴³ (Sasso, 2006).

3.2.4. Eleveurs britanniques en Patagonie.

D'une part, nous avons déjà vu dans la présentation de ce chapitre que la présence britannique en Patagonie est une constante depuis le début de l'histoire de la région. D'autre part, nous venons de voir comment les Anglais ont également été présents dans le développement de l'élevage ovin dans la pampa, du saladéro à l'abattoir frigorifique, et ont jeté les bases d'une puissante production lainière.

Nous sommes maintenant arrivés au moment de la confluence de deux courants : l'établissement des Britanniques en Patagonie par le biais des moutons. Les ovins sont entrés en Patagonie par deux routes, celle du nord, par la terre, à partir de la pampa de Buenos Aires, et celle du sud, par la mer, à partir des Malouines. S'il est évident que la route du sud a été celle que la plupart des Britanniques ont empruntée, ils n'ont pas pour autant été absents de la route du nord.

Comme nous venons de l'expliquer, à partir des années 1880-1890, les ovins ont commencé à perdre du terrain face aux bovins et aux céréales et à être déplacés vers les terres moins fertiles du sud et sud-ouest, c'est-à-dire vers le Río Negro, avant de pénétrer en Patagonie.

Vers la fin du 19^e siècle, Carmen de Patagones, le fort que les espagnols avaient fondé à l'embouchure du Río Negro en 1779, était devenu une petite ville portuaire, assez active, encore sans liaison terrestre avec le reste de la province de Buenos Aires. Cette enclave hispano-argentine au seuil de la Patagonie, connu -toutes proportions gardées- à peu près les mêmes cycles d'élevage que nous avons décrit pour l'ensemble de la pampa. Cependant, dès la période coloniale l'élevage ovin -quoique modeste- connut un

⁴² Le poids des latifundia est encore plus fort si l'on considère que les terres utilisables de Magellan ne font que 57.700 Km² car 58 % du territoire est stérile, inutile d'un point de vue agronomique.

développement proportionnellement supérieur à celui du Río de la Plata peut-être parce que depuis la fondation de l'établissement les espagnols s'étaient rendus compte qu'il s'agissait d'un pays favorable aux moutons.⁴⁴ Ainsi, plus de 300 ovins ont été dénombrés en 1799 pour une population qui n'atteignait même pas ce nombre d'habitants. A cette époque, aucun Anglais n'apparaît parmi les éleveurs locaux. Le début de l'élevage de moutons à Carmen de Patagones a été étudié par Gorla (1999, 2002) ; parmi l'information qu'il présente il nous semble important de retenir que dans cette zone irrigable, les moutons partageaient l'espace avec les bovins et même avec des cultures et que les indiens du nord de Patagonie possédaient des moutons de race « pampa » qu'ils troquaient avec les colons. Aussi, il est à signaler que dans la vallée du rio Negro, l'occupation des terres sur la rive nord en amont de Patagones était directement liée à l'expansion des ovins, même avant la campagne militaire de 1879.

Vers ces années là, selon Musters (1871) les estancias les mieux aménagées dans la région étaient celles des Britanniques Kincaid, Fraser et Grenfell, mais seulement la première se consacrait exclusivement aux moutons. Cependant, les plus gros éleveurs de la région n'étaient pas des Britanniques : MM. Aguirre et Murga⁴⁵ qui possédaient aussi un saladéro.

Même si cela n'a rien à voir avec l'élevage, il est important de noter -toujours selon Musters- que les deux édifices les plus notables de Carmen de Patagones étaient l'église catholique et le bâtiment de la Mission Anglicane. Nous voyons ici un témoignage éloquent du poids de la présence britannique dans cette ville, qui par ailleurs peut être considérée comme la plus «hispanisante» de Patagonie par le simple fait qu'elle était le seul avant-poste des gouvernements de Buenos Aires dans la région, espagnols d'abord et argentins ensuite.

Carmen de Patagones a été une véritable tête de pont pour l'occupation de la Patagonie par les pouvoirs basés au Río de la Plata. Ainsi n'est-il pas étonnant que des plans officiels l'expriment noir sur blanc (et si nous répétons cette citation c'est parce que nous la jugeons extrêmement importante) :

⁴³ http://www.analesderecho.uchile.cl/CDA/an_der_simple (consulté le 1 Juillet 2009)

⁴⁴ Cita de Viedma en Gorla 1999.

⁴⁵ Julian Murga était en même temps le commandant militaire de Patagones.

*La colonización de la Patagonia tiene que comenzar desde Patagones, avanzando con los ganados.*⁴⁶

En effet, les moutons en provenance de Patagones ont été partout où l'on essaya d'établir une colonisation, qu'elle soit spontanée, par des particuliers, ou officielle par l'intermédiaire du gouvernement. Une fois que la campagne militaire de 1879 désenclava Carmen de Patagones et permit la communication terrestre entre Buenos Aires et le Río Negro, les ovins se sont rapidement répandus vers le sud. L'expansion a été graduelle dans les terres environnantes, ou « transplantées » vers des points situés bien plus au sud, moyennant de longs déplacements de moutons à travers champs (les « arreas »), dont certaines sont devenues légendaires car vraiment épiques. Si le premier de ces arreas a été celui des 2500 moutons que les militaires Laciari et Crespo conduisirent à Puerto Deseado⁴⁷ en 1884-85, les autres qui ont suivi tout de suite après étaient guidés par des particuliers.

L'énumération de chacun de ces arreas n'apporterait rien à notre travail, pourtant il est nécessaire de dire que la plupart de ces arreas de longue haleine ont été conduits par des Britanniques qui étaient en train de s'établir dans le sud de Patagonie. Ainsi, lors du plus mémorable, 5.000 moutons conduits par MM. Jamieson, Saunders, Hamilton et Mac Lean en 1887, a mis plus de deux années avant d'arriver ; ou celui des frères Rudd aussi en 1887 qui ont perdu en route 2/3 des animaux, ou encore le plus nombreux, celui de M. Patanchon, en 1891, de 10.000 têtes dont la moitié ne sont pas arrivées (Rivera, 1998).

Même avant l'époque de ces déplacements terrestres, les moutons de Carmen de Patagones avaient commencé à être introduits en Patagonie par voie maritime. En 1865 les colons gallois qui se sont établis au Chubut y ont transporté 1.000 moutons, mais ce cheptel s'est vite dispersé par manque d'attention adéquate. Les colons gallois n'ont pas réussi dans l'élevage ovin même si très tôt ils se sont aperçus des qualités que les champs environnant leur colonie avaient pour les ovins. Nous y reviendrons par la suite.

⁴⁶ Instructions du président Avellaneda à la Comisión Exploradora de los Territorios del Sur, en 1879 (AGN, Min.Int.1879).

⁴⁷ Une colonie d'une poignée de familles venait d'être établie par le gouvernement argentin.



La Colonie Galloise du Chubut⁴⁸ -bien que fondée pour fuir l'oppression anglaise- n'a pas échappé à l'influence grandissante de l'Empire en Argentine à partir des années 1880, justement quand la Patagonie s'ouvrait à la colonisation et que les Gallois ont cessé d'être seuls. Ces colons ont découvert l'avantage que leur rapportait leur condition de Britanniques face à l'emprise croissante de l'Etat argentin. La colonie galloise fut la porte d'entrée des capitaux anglais dans le nord de la Patagonie par le biais d'un modeste chemin de fer entre le port et la vallée⁴⁹. La formation d'un groupe d'entreprises anglaises qui allait devenir la puissante *Argentine Southern Land Company* (ASLCo) à partir de 1889 a été très étudiée, que ce soit sous une optique classique, telle que celle de Míguez (1985), ou révisionniste, comme chez Minieri (2006) ou Macchi (2007). En tout cas il est certain que l'ASLCo a souvent été la bête noire des historiens régionaux, peut être parce que la société possédait 745.000 hectares mais siégeait à Londres, ou parce qu'elle occupa les terres que Musters avait recommandées en 1870, ou parce que le chemin de fer d'Esquel, inauguré seulement en 1945, traversait presque exactement les estancias de la compagnie.

*ASLCo representa quizás la imagen más clara de colonialismo no declarado a escala territorial de todo el país, por las prerrogativas recibidas y la liberalidad del manejo económico, ajeno al control estatal*⁵⁰.

Plusieurs estancias de la compagnie étaient contiguës et formaient en fait une immense propriété, un vrai fief, s'étendant de part et d'autre de la frontière entre le Chubut et le Río Negro, sur le 42^e parallèle. Bien qu'à l'heure actuelle il ne s'agisse plus de capitaux anglais (mais italiens, car la compagnie a été achetée en 1991 par les frères Benetton), la propriété reste d'un seul tenant et continue à faire une tache blanche bien perceptible dans le cadastre. Le contraste est spécialement marquant car le voisin de l'ouest est la Colonie Cushamen, morcelée en parcelles très petites, comme nous l'avons déjà dit (voir Figure 3.5). Les problèmes issus de ces inégalités provenant de la colonisation de la région sont encore présents. Au-delà des travaux académiques mentionnés dans le paragraphe précédent, Mackinnon (2005) donne une vision introspective de la vie dans une des estancias de la compagnie, tandis que Gallardo (2006) donne une vision photographique de la Colonie Cushamen.

⁴⁸ Parmi les nombreux ouvrages consacrés à cette colonie, celui de Glyn Williams (1991) nous semble le plus complet.

⁴⁹ A cette époque là, en Argentine, les compagnies constructrices de chemins de fer étaient payées avec des terres de chaque côté de la voie.

⁵⁰ Lolich, 2003, p. 49.

Cette concentration foncière et économique des Anglais dans le nord-ouest de Patagonie, à laquelle nous pourrions ajouter les 125.000 hectares de la colonie galloise des Andes, établie en 1888, fait contraste avec une présence britannique plus diffuse et fractionnée, établie dans le sud. En effet, c'est dans le sud de la Patagonie, à Santa Cruz et Magellan que les Britanniques se sont établis le plus fortement, ou plutôt le plus profondément, car ils étaient plus nombreux et mieux repartis, sans doute à cause de la proximité des Malouines et des échanges que cela permettait.

Nous avons déjà signalé à plusieurs reprises le rôle joué par cet archipel dans la colonisation du sud de la Patagonie. Bien qu'occupées par les Britanniques depuis 1833, la colonisation ovine des îles n'a débuté que 10 ans plus tard par des animaux (et des travailleurs) provenant de Montevideo, mais l'élevage ovin ne prit vraiment son essor qu'à partir de 1867 (Wright, 2006). Son développement fut explosif car les îles avaient tous les atouts pour cela: climat et pâturages favorables, absence de prédateurs naturels⁵¹, sécurité d'occupation due à l'inexistence d'indiens, main d'œuvre expérimentée -notamment écossaise. L'histoire socio-économique des îles est fort intéressante⁵² mais nous ne retiendrons que les aspects qui ont eu une influence sur la Patagonie, notamment le flux de colons, de moutons et de capitaux vers la Patagonie qui s'est amorcé à partir de 1876 et est devenu vraiment notable après 1885, quand l'archipel est arrivé à saturation ovine. Ce courant de peuplement concernait aussi bien le secteur chilien qu'argentin et son importance dans la mise en valeur de l'extrême sud patagon est reconnue même par les milieux nationalistes souvent portés à l'anglophobie. Plusieurs travaux lui ont été consacrés, ceux de Martinic (1996, 2002) s'occupent surtout des retombées sur le Chili, tandis que Mainwaring (1983) et Foulkes (1987) font le point sur les Falklanders à Santa Cruz. A son tour, peut-être à cause de la position stratégique de l'estancia qu'il gérât, J. Blake (2003) offre une vision transfrontalière du processus.⁵³

Le premier gouverneur du territoire de Santa Cruz, Carlos Moyano, explique l'origine du processus et sa participation :

⁵¹ Mis à part le *warrak*, une sorte de renard, véritable curiosité biogéographique, que les éleveurs ont vite exterminé.

⁵² La thèse doctorale de W.B. Bernhardson, (1989) le montre bien.

⁵³ L'Estancia Condor se situe à l'entrée du détroit de Magellan, mais en territoire argentin, l'un des endroits les plus proches des Malouines, exactement en face.

[les bovins] *doivent être remplacés par des ovins, dont on profite de la laine immédiatement, et qui déferlent depuis Patagones par la route terrestre, longue mais sûre, ouverte il y a 5 ans, ou par la voie maritime, qui nous ramène des Malouines des milliers et des milliers de fins moutons. J'ai réussi à établir ce courant en allant personnellement aux îles un mois après avoir été promu gouverneur du territoire [de Santa Cruz] en décembre 1884*⁵⁴ (Moyano, C. 1948).

Ainsi, entre 1885 et 1886 environ 40.000 moutons malouins auraient été introduits à Santa Cruz, et 25.000 autres à Magellan jusqu'à 1890. Comme preuve de l'intensité de ce trafic, dans le registre du mouvement portuaire des îles figurent presque 10.000 moutons de transportés durant une période de quatre mois de 1891 (Annexe 3, Document 3). D'ailleurs selon Butland (1957), il y avait 249 estancias au Magellan en 1906 dont 153 appartenaient à des Britanniques.

Si aux énormes investissements britanniques dans l'élevage ovin dans le sud de la Patagonie vers la fin du 19^e siècle, nous ajoutions ceux des transports ou du commerce, et que nous considérions la croissance en flèche du chiffre d'affaires pendant les premières décennies du 20^e siècle, nous arriverions sans doute à réaliser la forte anglicisation éprouvée par la région. Nous croyons qu'ainsi seulement il est possible de comprendre le silence argentin (et chilien) lorsqu'en juillet 1908 Sa Majesté Britannique, Edouard VII, déclara que toutes les terres situées entre les 20°W et 80°W méridiens, et au sud du 50^e parallèle faisaient partie de ses domaines à travers la dépendance des Malouines.

L'analyse de la portée de cette « bavure » de la diplomatie britannique et du peu de réaction qu'elle provoqua dans les deux républiques concernées échappe absolument à notre travail, mais en tout cas nous pouvons dire que la situation s'est prolongée jusqu'au mois de mars 1917, quand une autre déclaration du roi a exclu -grâce à un découpage de coordonnées- les terres de l'équivoque, c'est-à-dire quelques 190.000 Km².

⁵⁴ Moyano n'a pas ramené des Malouines que des moutons ; il y trouva une épouse, Mme. Ethel Turner, qu'il épousa à Santa Cruz en 1886.

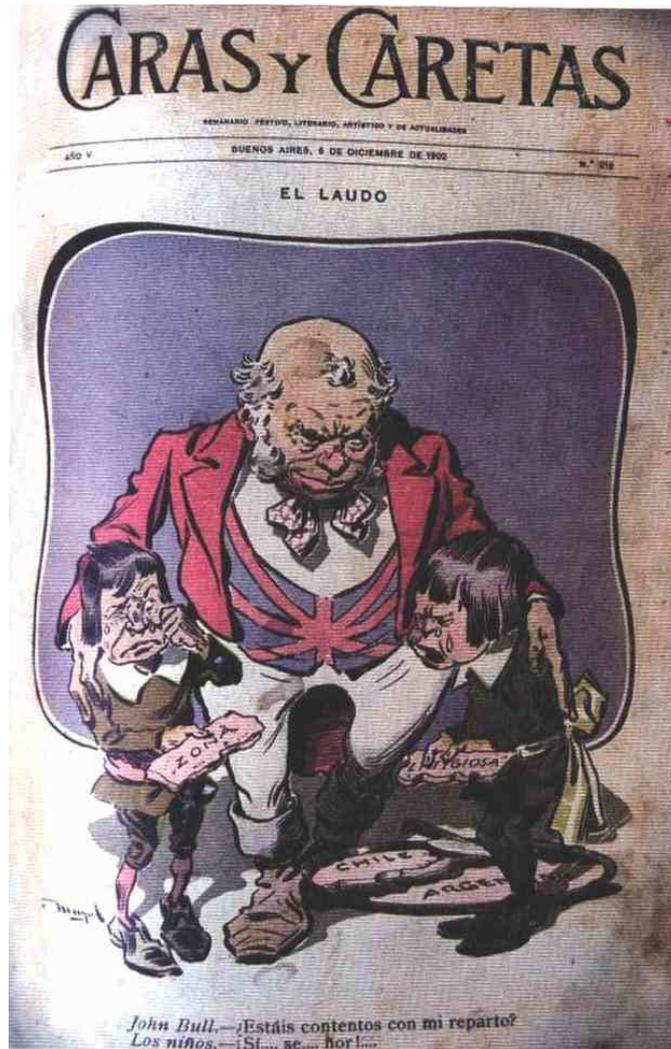


Figure 3.2 : Caricature du paternel John Bull essayant de conformer les deux républiques enfantines. (John Bull : Êtes vous satisfaits avec mon partage ?// Les enfants : (en sanglotant) oui.....mon....sieur)

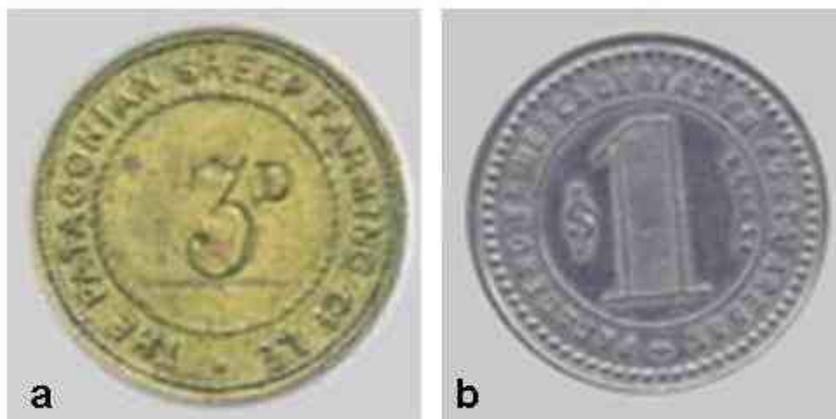
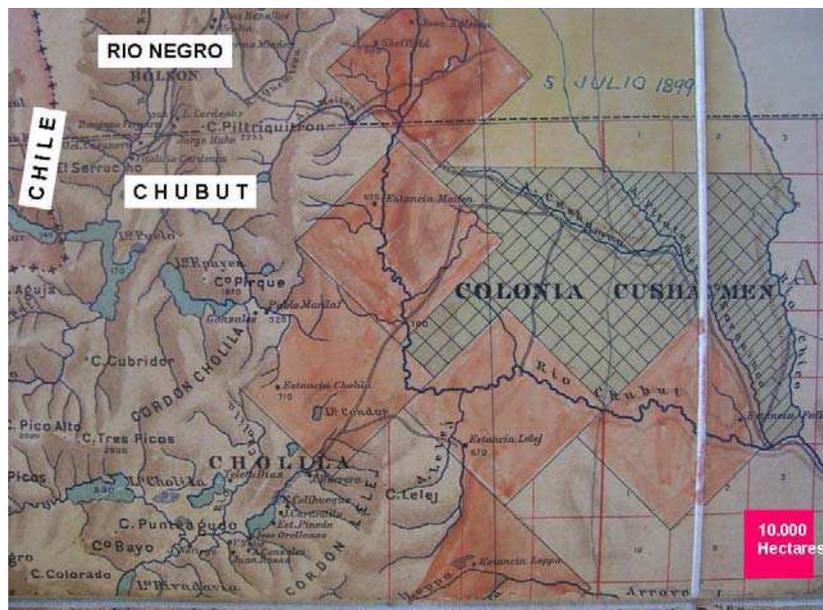


Figure 3.3 : Jetons de paie de tonte : a) en monnaie britannique (3 pence) ; b) équivalent a 1 peso *en marchandises* à prendre à Punta Arenas.



Figure 3.4 : Les « arreos ». Dans le passé ou le présent, toujours aussi impressionnants.



Carte 3.1 : Le contraste foncier dans le nord-ouest du Chubut (cadastre 1904)

Chapitre 4 : Les autres acteurs.

4.1 Les rafales au sommet.

Si la présence britannique a mérité à elle seule tout un chapitre c'est parce qu'elle a existé -on l'a vu- depuis le commencement de l'histoire de la Patagonie, mais aussi parce que ce sont les Britanniques (directement ou indirectement par imitation) qui y ont introduit l'élevage ovin, activité dont nous ne saurons assez souligner l'importance fondamentale pour la région.

Comme nous l'avons vu à la fin du chapitre précédent, le fait qu'entre 1908 et 1917 tout l'extrême sud de Patagonie ait été « gracieusement » incorporé au domaine de sa Majesté Britannique sans que les gouvernements affectés ne réagissent, montrerait à quel point en était alors arrivé le pouvoir « informel » des Britanniques dans la région⁵⁵. Même si la déclaration d'Edouard VII cherchant à « formaliser » ce pouvoir reste conjoncturelle, il s'agit d'une question qui exigerait une recherche dans des disciplines qui ne sont pas les nôtres et qui d'ailleurs n'apporteraient rien à notre propre recherche.

En revanche, nous croyons qu'il est important de noter que la langue et la monnaie anglaises étaient présentes dans la vie quotidienne de la région, peut être parce que la livre faisait office de monnaie commune des deux côtés de la frontière qui fracturait ce qui -en fait- n'était qu'une unité. Il n'est pas rare de trouver dans les rapports officiels des cotisations en livres (Señoret, 1896), ou même dans une thèse présentée en 1917 à l'Université de Buenos Aires⁵⁶, où cohabitent le peso argentin et la livre, celle-ci étant préférée pour parler du prix des animaux et des terres. De plus, dans cette Patagonie cosmopolite et bien que l'espagnol soit la langue officielle des deux républiques, une version simplifiée de l'anglais : la «lingua franca» permettait la communication de personnes venues de partout (Madsen, 1975, p.161). Martinic (2002) estime qu'en 1902 les $\frac{3}{4}$ des capitaux investis sur le territoire de Magellan étaient d'origine britannique. Nous n'avons pas d'estimation semblable du côté argentin, mais en ce qui concerne Santa Cruz, Barbería (1995, p.172) dit que jusqu'en 1914 les propriétaires britanniques représentaient

⁵⁵ Selon Fitte (1978, pp.209-219) le silence argentin a été une stratégie pour ignorer complètement l'affaire, sans lui accorder la moindre importance.

⁵⁶ Morrison, 1917.

plus d'1/3 du total même s'il reconnaît que l'association de « latifundia » et d' « anglais » n'a pas de fondement statistique car si les Britanniques possédaient 1/3 des estancias de plus de 75.000 hectares, espagnols et français possédaient aussi leur tiers respectif. Enfin, pour l'ensemble du territoire et de la période qu'elle a étudiée (1880-1920) Barbería montre que les espagnols ont été les propriétaires les plus représentés (34%), suivis par les Britanniques (24%).

Tous les auteurs sont d'accord en ce qui concerne le début de la fin de cette forte emprise économique britannique dans la région. Nous l'avons déjà esquissé en quelques lignes en 2.1.4 lorsque nous avons traité de la périodisation de notre travail. Dans cette partie, nous avons parlé du déclin de l'essor de Punta Arenas ; nous parlons maintenant du déclin de l'influence britannique : ce rapport nous semble évident. En effet, l'influence britannique en Patagonie rayonnait à partir de Punta Arenas.

Le centre du pouvoir économique britannique dans la région s'est déplacé des Malouines à Punta Arenas, entre autres pour des questions techniques de navigation. En effet, à l'époque de la navigation à voile les Malouines étaient une escale presque incontournable pour les voiliers doublant le Cap Horn. En fait, l'un des premiers facteurs de prospérité de Port Stanley, bien avant les moutons, a été son rôle de chantier naval (Popper, 1893). Le trafic interocéanique est monté en flèche à partir de la fièvre de l'or en Californie, en 1847. Cette année là 770 bateaux ont mouillé dans le petit port de Stanley⁵⁷ qui n'avait été créé que 4 ans plus tôt. La fréquentation du port commença à diminuer en 1869 à cause de l'ouverture du train du Pacifique, le « coast to coast » des Etats-Unis (Mainwaring, 1983). De toute façon, la route du cap Horn -que les voiliers préféraient à celle du Détroit de Magellan- a été moins fréquentée à partir du moment où les vapeurs l'emportèrent sur les voiliers, c'est-à-dire vers les années 1875. Pour ces bateaux-là, plus faciles à manœuvrer, la route du Détroit de Magellan était avantageuse et c'est ainsi que Punta Arenas devint l'escale obligée pour la plupart du trafic interocéanique. Dès 1868, les vapeurs de la Pacific Stream Navigation Company ont régulièrement fait escale à Punta Arenas. En 1880, le trafic avec la Grande Bretagne représentait plus du double que celui avec le Chili (Rodríguez, 2002) ce qui montre le degré d'extraversion de la région à cette époque.

Si la croissance de Punta Arenas démarra pour des questions de navigation, c'est aussi pour ces questions que la ville commença à perdre de son élan. En 1914, l'ouverture du canal de Panama sonna le glas du trafic interocéanique par le Détroit de Magellan. Punta Arenas en a beaucoup souffert, mais toute la Patagonie dans son ensemble s'est retrouvée écartée d'un coup à l'extrémité de la mappemonde. Cette année-là marque un tournant dans l'histoire régionale.

Évidemment, 1914 marque aussi le déclenchement de la Première Guerre Mondiale, qui va représenter une inflexion du pouvoir socio-économique britannique dans la région. Luiz et Schillat (1997) considèrent que 1914 marque la fin de la période de prospérité ; à son tour Minieri (2006) signale que pendant la guerre 1914-18 20% de la colonie britannique en Argentine est repartie vers la Grande-Bretagne (dont 4800 hommes) ce qui entraîna une véritable « décapitation » des directions au sein des entreprises anglaises, y compris les estancias. Dans le même sens Graham-Yooll (1999, p.5) estime que 5000 volontaires britanniques sont partis au front et que seulement un quart d'entre eux seraient rentrés en Argentine après l'armistice de 1918 ; aussi, cet auteur voit dans ce phénomène le début du reflux britannique en Argentine.

Par ailleurs, la Première Guerre Mondiale provoqua une accélération brutale de la colonisation ovine de la Patagonie car les prix de la laine et de la viande étaient montés en flèche. Nous verrons plus tard que cette euphorie n'a été qu'un feu de paille et qu'elle a eu de lourdes conséquences dans la région, mais, ce que nous tenons à signaler ici c'est la contradiction entre une économie régionale florissante et une présence britannique qui commence à se flétrir. Comme nous venons de le dire, cette euphorie ne dura pas plus que la guerre, en revanche le déclin de l'influence britannique (i.e. le déclin de Punta Arenas) a duré bien plus longtemps. En outre, pour venir à bout d'une telle puissance il a fallu l'apparition d'autres facteurs, internes cette fois, qui ont commencé à miner les bases dudit pouvoir.

4.2 A l'assaut du pouvoir.

Les facteurs d'affaiblissement de l'influence britannique qui ont commencé à se faire sentir à partir de la Première Guerre Mondiale (et qui en sont certainement une

conséquence) sont les courants nationalistes tant en Argentine qu'au Chili. Bien évidemment, des positions contraires à la pénétration britannique avaient toujours existé et, en fait, une timide influence étatique s'était amorcée dès 1910, quand une loi argentine a ordonné que le trafic de cabotage (jusqu'ici aux mains des armateurs de Punta Arenas) se fasse sous pavillon argentin⁵⁸. Deux années plus tôt, la Loi 5559, dite «de Promotion des Territoires Nationaux» (voir 3.2.3) envisageait la construction d'un ambitieux réseau de chemins de fer, qui n'a pas abouti justement à cause de la Guerre 1914-18. Toutefois, le tournant a vraiment eu lieu en 1916, lorsque l'Etat Argentin a commencé à se faire de plus en plus présent en Patagonie. En effet, en 1916, un gouverneur soi-disant « populaire »⁵⁹ a été élu pour la première fois et a entrepris d'appliquer des idées nationalistes (pour l'époque). Ainsi, en 1918, une taxe sur l'exportation des laines a été appliquée, et, en 1919, les franchises douanières des ports de Patagonie ont été annulées. Le gouvernement national voulant profiter de l'aubaine du prix de la laine trois fois plus élevé qu'avant la guerre, a, à son tour, augmenté de plus de cinq fois la valeur des baux emphytéotiques, qui sont passés de 0,10 à 0,55 peso/tête (Fisch, 1932, p. 143).

Toutefois, la mesure du gouvernement d'Yrigoyen qui a eu les conséquences les plus lourdes pour l'ensemble de la Patagonie argentine, a été l'arrêt complet de la vente des terres publiques. Les ventes de la période « libérale », aussi généreuses que douteuses, ont été complètement suspendues et le seront encore quatre décennies plus tard. Comme la prise de cette mesure coïncida avec le boom lainier de la Première Guerre Mondiale, le déplacement du front pionnier à l'issue de cette expansion subite a presque exclusivement eu lieu sous la forme de baux. Nous sommes ici au moment de la troisième période (1914-1920) définie par Barbería (1995) pour Santa Cruz. Celle-ci peut être appliquée au reste de la Patagonie. Les préjudices de cette politique sur l'ensemble du territoire ont duré longtemps et nous les analyserons plus tard. Fisch (1932) s'en est occupé du point de vue social, et Sarobe (1934) du point de vue agronomique. Ce point de vue est spécialement sensible car les terres concernées par cette période sont souvent écologiquement marginales (les meilleures étant déjà prises) et donc économiquement fragiles. Les retombées actuelles de cette occupation hâtive sont bien traitées par Andrade (2002, 2003), nous y reviendrons.

⁵⁸ Loi N°7049. En 1918 une nouvelle loi (N° 10.606) exigeait la nationalité argentine pour le capitaine.

⁵⁹ Celui de Hipólito Yrigoyen (1916-1922), réélu en 1928 et limogé par le premier coup d'état en 1930.

En plus d'une période de forte expansion ovine, et justement à cause de cela, les années 1914-18 ont connu un afflux de travailleurs venant de partout, dernière escale du flux d'immigrants que recevait l'Argentine à l'époque. En 1914, le pourcentage de la population étrangère était très élevé en Patagonie, et augmentait du nord au sud : 35 % au Río Negro, 46 % au Chubut, 67 % à Santa Cruz et 63 % en Terre de Feu (Anuario, 1941). A Magellan, la proportion d'étrangers était de 1/4 en 1906, mais la proportion d'extraterritoriaux était sans doute aussi élevée qu'en Argentine car le territoire recevait beaucoup d'immigrants de l'île de Chiloé, les chilotes, qui avec le temps deviendront un composant important de la population de l'ensemble de la Patagonie (Lausic, 1999).

Beaucoup de ces travailleurs, que ce soit des chilotes ou des européens, étaient embauchés seulement pour la saison de tonte et/ou d'abattage, c'est-à-dire qu'ils venaient en Patagonie au printemps (octobre) et s'en allaient à la fin de l'été (mars) ; on les appelait donc « golondrinas » (hirondelles).

Si ces travailleurs étaient temporaires, les idées qu'ils apportaient étaient permanentes : c'était l'époque où l'anarchisme et le bolchevisme faisaient tâche d'huile ; nombre de travailleurs, surtout d'Europe centrale ou de l'Est, employés portuaires ou des abattoirs frigorifiques, ont diffusé ces doctrines en Patagonie. Lausic (1997) explique comment les échos de la Révolution Russe ont été repris par le prolétariat local, des chilotes pour la plupart. Ainsi, la Federación Obrera de Magallanes a-t-elle été créée en 1911 et deux ans plus tard une antenne a été ouverte à Río Gallegos. Ce n'est donc pas un hasard si en 1914 a eu lieu la première grève dans une estancia de Santa Cruz⁶⁰, et que d'autres ont suivi, comme celles de Puerto Deseado et de Punta Arenas en 1918, et notamment celle de l'abattoir frigorifique de Puerto Natales en 1919, qui a même fait quelques victimes. Mais les grèves « révolutionnaires » qui sont entrées dans l'histoire (et au cinéma)⁶¹ sont celles qui secouèrent les estancias de Santa Cruz en 1921. Ces mouvements ouvriers, dont la répression sanglante par l'armée aurait fait un millier de victimes, ont bien été décrits par des contemporains (Borrero, 1928) et analysés par des révisionnistes comme Bayer (1995). Ils ont été l'une des conséquences directes de la crise de l'après-guerre, lorsque le prix de la laine était tombé à des niveaux inférieurs à ceux de

⁶⁰ Estancia "Mata Grande", près de San Julián, de William Patterson.

⁶¹ Le film argentin "La Patagonia rebelde" (1974) d'H. Olivera, glorifié par les gouvernements de gauche ou banni par ceux de droite.

1914, tandis que les coûts de production étaient restés aussi élevés qu'en pleine euphorie ; malheureusement « la fête était finie » comme Gorla (2004) l'a bien expliqué.

Ces conflits sociaux n'ont qu'un intérêt relatif pour notre étude, mais nous noterons tout de même la perturbation qu'ils ont provoquée dans les estancias, et la radicalisation de la société patagonienne d'alors (Bayer, 1996).

En réaction à la syndicalisation des travailleurs et leur adhésion à des idéologies « étrangères », une antenne de la *Liga Patriótica*, société nationaliste apparue l'année précédente à Buenos Aires, a vu le jour en 1921 à Río Gallegos. Pourtant, en Patagonie la ligue allait prendre la défense des propriétaires, étrangers pour la plupart avec la mission de les « argentiniser » (Correa et Klappenbach, 1924). La Liga Patriótica s'est vite répandue dans d'autres villes de la région, d'Ushuaia à Puerto Madryn, ce qui indique une « problématique » commune à l'ensemble de la Patagonie.

En somme, la Première Guerre Mondiale a marqué un tournant (pour reprendre le terme de Lénine à la même époque) au sein de la « demi colonie » britannique de l'extrême sud. Tout d'abord à cause de la guerre elle-même, qui obligea à un certain repli vers la métropole, mais aussi par les conditions internes de la région, soumise désormais à des tendances nationalistes, gouvernementales ou non, et grande ouverte à la lutte de classes. Ces tendances allaient se renforcer dans les années suivantes, notamment à partir de 1930 où, une nouvelle crise venant de l'extérieur, allait avoir des répercussions à l'intérieur, et entraîner des changements de poids.

Ainsi qu'en Patagonie argentine, un processus tout à fait comparable se produisait au Chili, où vers 1906 la concentration foncière avait atteint son maximum et où les 2/3 des ovins de la province appartenaient à deux compagnies⁶² à capital partiellement britannique (Butland, 1957, p.70). Martinic (2002) parle d'un « repli financier » des capitaux anglais dans ces compagnies à l'issue de la guerre 1914-18. A Magellan, une particularité du processus est venue de la dévolution de terres à l'état lors de l'échéance des baux emphytéotiques des grandes sociétés. Par exemple, entre 1924 et 1939 la *Sociedad Explotadora de la Tierra del Fuego* a dû rendre plus de 1.200.000 hectares qu'elle occupait en Terre de Feu et qui ont été par la suite subdivisés en 70 lots octroyés à

⁶² La Sociedad Explotadora de la Tierra del Fuego (à 27% britannique) et la Sociedad Ganadera de Magallanes, qui allaient s'unir en 1910 (Martinic, 2002, p.306).

autant de nouveaux locataires (Butland, 1957). Bien évidemment les 790.000 hectares que la Société gardait étaient les meilleures terres de celles qu'elle rendait. Cette redistribution ne concernait que les terres octroyées par bail à échéance, les 800.000 hectares que la Société possédait à Ultima Esperanza n'ont donc pas été touchés, ainsi que -et cela va sans dire- ses propriétés en Argentine.

Un autre front où l'influence britannique allait perdre du terrain est celui de l'industrie frigorifique. Nous avons déjà dit (voir 3.2.2) que depuis le début de l'industrie frigorifique dans la pampa les capitaux britanniques avaient été très actifs. En Patagonie aussi, les premiers abattoirs frigorifiques datant de 1894 ont tous eu une forte participation britannique. Cette année-là, la firme Wood installa un bateau frigorifique⁶³ ramené d'Angleterre et destiné à la production. Entre 1905 et 1926 onze abattoirs frigorifiques ont été établis sur la côte au sud de Puerto Deseado, donc un tous les deux ans !⁶⁴ Ainsi des capitaux britanniques ont été à l'origine de chacun de ces abattoirs frigorifiques, seuls ou associés aux grandes fortunes locales, notamment celles des familles Braun ou Menéndez. Des capitaux nord américains viendront très tôt concurrencer ceux des Anglais, l'exemple le plus clair est celui de The New Patagonia Meat and Cold Storage company Ltd, propriété des abattoirs frigorifiques de Santa Cruz, San Julián et Río Gallegos, le premier ayant été par la suite acheté par le groupe Armour, de Chicago, et les deux derniers par la Swift Beef Company, également de Chicago. L'histoire de la filière viande est spécialement compliquée en Patagonie, mais a bien été étudiée par Gorla (1998). En dépit des multiples aspects de cette histoire, il apparaît clairement chez Gorla que l'Etat est intervenu de façon croissante sur la filière tout au long de la période considérée. Nous y reviendrons.

Nous voyons ainsi qu'après la Première Guerre Mondiale, d'une façon ou d'une autre et des deux côtés de la frontière, que les gros propriétaires terriens et les grands capitaux liés à l'élevage se sont vus défier, sinon diminuer leur pouvoir, que ce soit par les gouvernements, la concurrence, ou les mouvements sociaux.

⁶³ Le *Hengist*, de 1100 tonnes, au mouillage à Punta Delgada, dans le premier rétrécissement du détroit de Magellan. En 1896 à l'issue de son naufrage, il fut remplacé par l'*Oneida*.

⁶⁴ Il s'agissait de: 1905, Río Seco (Mag); 1908, Puerto Sara (Mag); 1912, Río Gallegos (SCz); 1912, San Julián (SCz); 1915, Puerto Bories (Mag); 1916, Punta Arenas (Mag); 1918, Río Grande (TdF); 1920, Puerto Natales (Mag); 1920, Puerto Santa Cruz (SCz); 1923, Tres Puentes (Mag); 1926, Puerto Deseado (1926). C'est à dire 6 au Chili et 5 en Argentine.

4.3 Le nationalisme grim pant.

Les tendances nationalistes qui ont commencé à ébranler « l'establishment anglo-pastoral » (si nous pouvons nous permettre l'expression !) après la guerre 1914-18 se sont renforcées après 1930 quand la crise internationale justifia partout une plus grande intervention étatique.

La Patagonie était spécialement vulnérable à la brutale dépression du commerce international à cause de sa totale dépendance au monde extra régional, dont avait dépendu sa colonisation et son développement économique. Pour aggraver la situation, la période 1928-1932 a été celle d'une forte sécheresse dans le centre et au sud de la Patagonie, Punta Arenas a enregistré la pluviosité la plus basse du siècle -179 mm- en 1928 (Santana, 1984).

Le mot d'ordre d'un côté de la frontière : « argentiniser » (la Patagonie) faisait pendant au « chilieniser »⁶⁵ de l'autre côté. En un mot, la consigne était de « nationaliser » dans les deux républiques, ce qui tendait à écarteler la région fonctionnelle dont le centre était Punta Arenas et qui -nous l'avons dit- organisait le territoire de la Patagonie jusqu'au sud du Río Negro. « Argentiniser/chilieniser » voulait d'abord dire se distinguer du voisin, s'éloigner de son influence, mais aussi « à-bas les gringos ». Dans une région où le pourcentage de la population étrangère était tellement élevé et où le capital étranger était si présent, ces tendances quasi xénophobes n'étaient pas très loin d'être une conquête. L'Argentine, qui avait arraché la Patagonie aux indiens, voulait maintenant l'arracher aux étrangers. Nous développerons cette ligne de pensée le moment venu.

En Argentine, l'année 1930 est celle de la prise du pouvoir par les militaires, pour la première fois, avec comme conséquence le renforcement des tendances signalées plus haut. La Patagonie avec son charbon, son pétrole...et ses moutons, étaient l'exemple achevé des richesses dont « la bête anglo-juive »⁶⁶ avait dépossédé l'Argentine et qu'il fallait reconquérir. Bohoslavsky (2007) présente une vision de la presse nationaliste

⁶⁵ Serrano (1935).

⁶⁶ Comparable à la Bête de l'Apocalypse, l'Anti-Christ, la Bête Anglo-juive était l'Anti-patrie, une abomination créée par la presse nationaliste argentine dans les années 1930-1940.

argentine (philo-nazie !) de cette période et résume l'avancée générale de l'Etat dans la région.

En ce qui concerne notre sujet de recherche, cette période de crise verra les exportations de viande argentine dans une situation très complexe à cause de l'Accord d'Ottawa, en 1932, qui favorisait le commerce interne au sein de l'Empire Britannique et délaissait les partenaires ne faisant pas partie du Commonwealth, à l'exemple de l'Argentine, qui vendait les $\frac{3}{4}$ de sa production de viande au Royaume Uni. L'Argentine s'est vue accorder des quotas, réservés en grande partie aux abattoirs frigorifiques de la pampa ; ainsi la Patagonie exporta environ 20% du mouton argentin dans les années 1930-35 (Gorla, 1998, p. 73) même si le nombre d'animaux refusés était important. Ainsi, nous voyons la naissance d'une flux d'ovins patagons qui prenaient le chemin des abattoirs et des entrepôts frigorifiques de la province de Buenos Aires. Ces aréos, en sens inverse de ceux d'un demi siècle plus tôt, c'est-à-dire sud-nord, était cependant plus courts car la marche s'arrêtait à San Antonio Oeste, où les troupeaux étaient transportés par le train⁶⁷ - qui après avoir franchi l'obstacle du fleuve Negro en 1931- reliait le nord de Patagonie au reste de la République⁶⁸. L'intervention de l'Etat dans le commerce des viandes s'est consolidée à partir de la Loi N°11.747 et la création de la *Junta Nacional de Carnes* en 1933. La même année les gouvernements argentin et britannique ont signé un accord commercial sur les viandes, connu comme Traité Roca-Runciman⁶⁹, aussi discuté que discutable, et dont l'histoire a surtout retenu une phrase du discours prononcé par le vice-président argentin lors de la cérémonie de signature :

*La geografía política no siempre logra en nuestros tiempos imponer sus límites territoriales a la actividad de la economía de las naciones. [...] la Argentina, por su interdependencia recíproca es, desde el punto de vista económico, una parte integrante del Imperio Británico.*⁷⁰

En 1934, la *Corporación Argentina de Productores de Carne* (CAP) a été créée afin de corriger les distorsions entre les éleveurs et les abattoirs frigorifiques, ceux-ci fixant

⁶⁷ Ferro (1967) ; Lefebvre (1977).

⁶⁸ Le même chemin de fer allait atteindre Bariloche, dans les Andes en 1934, bénéficiant spécialement aux grandes estancias de l'Argentine Southern Land Company.

⁶⁹ Texte complet dans <http://www.elortiba.org/doc/rr1933.pdf> (consulté le 4 Mai 2009).

⁷⁰ « A présent la géographie politique n'arrive pas toujours à imposer des limites territoriales à l'activité de l'économie des nations. [...] l'Argentine, par son interdépendance réciproque est, du point de vue économique, une partie intégrante de l'Empire Britannique ».

www.elhistoriador.com.ar/gran_bretana_y_argentina.php (consulté le 9 Juin 2009).

les prix d'achat sans la moindre intervention des premiers. En Patagonie, la CAP commença à opérer en 1936 en achetant 68.000 moutons aux abattoirs frigorifiques locaux qui ont réussi à augmenter de 10 % leur activité (Gorla, 1998, p.395); 4 ans plus tard la CAP achetait les abattoirs frigorifiques de San Julián et Río Grande en 1940, sans toutefois réussir à assainir la filière régionale de viande.

L'instabilité du marché des viandes pendant ces années est à l'origine du glissement vers la production de laine ; en effet, si le producteur peut stocker autant de laine qu'il veut en attendant le moment propice pour la vendre, il est quasiment contraint à se débarrasser des animaux en trop. C'est donc l'époque où la race Corriedale connut un grand essor surtout dans le sud de la Patagonie où les perturbations de la filière viande, et aussi les conditions agro-écologiques, obligeaient à remplacer les animaux de races à viande, Lincoln ou Romney Marsh, par la race Corriedale, à double fonction. Bien que les premiers exemplaires aient été introduits avant 1910, le corriedale n'est apparu pour la première fois qu'à l'exposition de la Société Rurale de 1922 à Buenos Aires. Les effectifs de cette race ont augmenté de 72% entre 1930 et 1937, et se surtout sont concentrés surtout à Santa Cruz. L'écoulement difficile des ovins vers les abattoirs frigorifiques a produit une surcharge dans les champs et c'est vers ces années-là qu'apparaissent les premières mentions liées au sur-pâturage (Baeza et Borquez, 2006 ; Maggiore, 2007), même si déjà en 1919 un certain Scott alertait sur la nécessité de décharger les pâturages pour éviter la désertification.⁷¹

4.4 Les autres apports.

Nous avons vu dans les sections précédentes que depuis le commencement de sa colonisation la Patagonie abritait un pourcentage d'étrangers très élevé, à commencer par les propriétaires des estancias. De même, les emplois permanents ou temporaires générés par la filière ovine étaient occupés par des travailleurs saisonniers, étrangers pour la plupart, dans les estancias ou dans les abattoirs frigorifiques des ports.

⁷¹ Libro del Centenario de San Julián, p.340.

4.4.1 Les Croates.

Nous n'avons pas encore mentionné deux autres activités qui ont attiré un bon nombre d'immigrants en Patagonie : la découverte de l'or en Terre de Feu et ses alentours à partir de 1884, et la découverte du pétrole au sud du Chubut en 1907. La version locale de la fièvre de l'or a été intense mais courte, et nous n'allons pas nous y attarder, sauf pour dire qu'une bonne partie des capitaux qu'elle généra s'est ensuite tournée vers le mouton ; Belza (1975) et Rodríguez (2002) expliquent ce processus avec clarté, tandis que Martinic (2003) et Lausic (2004) se concentrent sur l'activité des colons eux mêmes. La plupart des chercheurs d'or étant des croates, nous devons chercher ici l'origine d'une colonisation qui s'est ensuite élargie à d'autres activités économiques de Magellan y compris l'élevage ovin, en tant que tondeurs d'abord⁷², et éleveurs au bout d'une génération (Martinic, 1999). Martinic, lui même d'origine croate, est sans doute le plus prolifique des historiens de la Patagonie.

4.4.2 Les Boers.

En ce qui concerne le pétrole à Comodoro Rivadavia, l'activité a, au départ, entraîné un rassemblement vraiment très cosmopolite mais, à partir de la création de la régie nationale de pétrole d'Argentine (YPF) en 1922, les travailleurs préférés étaient des Argentins des provinces minières du nord-ouest de la République. Nous retrouvons ainsi le courant nationaliste dont nous parlions plus haut, et qui cherchait d'ailleurs à compenser le flux d'immigrés chiliens dans l'activité. Avant d'être pétrolière, la région de Comodoro Rivadavia avait été ouverte à la colonisation par les boers rescapés de la guerre Anglo-Boer en Afrique du Sud (1899-1902), situation bien décrite par Korstanje (2007). A leur tour, Peralta et Moron (2002) et surtout Johana Kokot (1991) donnent une vision assez complète de cette migration. La colonie, connue comme Colonia Escalante, s'est installée à partir de 1902 sur 150.000 hectares octroyées par le gouvernement et consacrées à l'élevage ovin (Cepparo, 1997). En effet, les boers possédaient un savoir-faire dans ce secteur et grâce à cet avantage leurs établissements se sont vite répandus dans le sud-est du territoire du Chubut bien au-delà des limites d'origine de la colonie, qu'il a donc fallu élargir (Ensanche Colonia Escalante). Malgré son importance, cette colonisation n'a pas

⁷² Rae Smith (1912).

été aussi profondément étudiée que d'autres en Patagonie, comme la galloise notamment. Sans doute que la découverte de pétrole sur leur territoire et l'afflux cosmopolite qui la suivit, a trop tôt exposé ces afrikaans à des influences centrifuges ; ensuite le pétrole a provoqué une forte présence étatique qui diluait la cohésion du groupe. Des Hollandais et des Allemands se sont unis à eux pour des questions d'affinité linguistique (Vallentin, 1912). De plus, leur affinité religieuse a favorisé leur assimilation avec les Anglais. Nous voyons ainsi surgir un foyer de colonisation pastorale - protestante et anglo-germanique en plein milieu de la Patagonie, qui a établi une continuité spatiale entre les Britanniques du sud de Santa Cruz et les Gallois du nord du Chubut. Tout comme chez les Gallois en 1902, environ 45 ans après les premiers arrivés, les boers ont connu aussi un retour en masse : en 1938 quelques 300 personnes sont rentrées en Afrique (Lew, 2007, p.180) mais ceux qui sont restés en Patagonie y ont fait souche.⁷³

4.4.3 Les Basques.

Parmi les courants de colonisation que nous avons appelé « tardifs » ou « secondaires » en 1.1, les colons basques du nord-est du Chubut n'ont pas spécifiquement été étudiés non plus, en dépit de leur rôle primordial dans le peuplement ovin de tout le nord-est de la Patagonie. Les causes de ce manque d'intérêt académique pourraient peut-être venir du fait que la plupart des éleveurs basques ne sont pas entrés directement en Patagonie, comme les Gallois, les Falklanders, les Croates ou les Boers, mais qu'ils ont préalablement passé une période dans la pampa en travaillant dans l'élevage bovin et/ou ovin, souvent pendant une génération (Iriani, 1998). Ils ne constituent donc pas une « colonie » bien définie dans l'espace et le temps, mais un débit démographique graduel qui, parce qu'il maîtrisait la langue espagnole, a pu facilement se diffuser dans l'ensemble du territoire et de la société et se passer d'organisations ethniques qui donnent une cohésion au groupe. En fait, ce n'est pas un groupe mais un collectif d'individus indépendants.

Cependant il y a eu un projet de colonisation collective de la part des Basques : en 1897 M. Basaldúa, membre proéminent de la colonie basque de Buenos Aires, a présenté un plan de colonisation qui concernait tout le secteur argentin de la Patagonie compris entre le 44°30' et le 47°30', appelé *Eskal-Berri* et où devaient s'installer 10.000 familles

⁷³ En 1902 la colonie galloise du Chubut connut le plus grand départ de son histoire : plus de 250 colons l'ont quittée pour aller s'installer au Saskatchewan, Canada.

basques en l'espace de 3 ans ! Entre autres moyens de subsistance, chaque famille recevrait 20 moutons de race Lincoln.⁷⁴

Ce gigantesque projet n'a pas abouti mais la colonisation basque n'a pas échoué pour autant. En grande proportion, les Basques ont été les acteurs du déplacement du front pionnier partant de la province de Buenos Aires vers la Patagonie, mouvement qui -comme nous l'avons déjà dit- fait pendant au courant britannique venant du sud.

Ainsi, nous n'avons pas repéré de travaux concernant cette colonisation en particulier sinon dans le contexte général de l'immigration basque en Argentine,⁷⁵ et seul Sarramone (1995) consacre un chapitre aux bergers basques en Patagonie, dans un livre dont la couverture présente une photo de moutons au repos.⁷⁶ En fait, la meilleure source d'information sur le peuplement basque en Patagonie vient d'annuaires publiés par les journaux locaux et où sont présentées des versions succinctes de l'histoire de chacune des familles de la campagne environnante et de leur démarche colonisatrice. En ce qui concerne le nord-est du Chubut, où les colons basques sont majoritaires, l'Album Biográfico del Golfo Nuevo (1924) présente aussi des renseignements sur le cheptel et les installations. Ce format de compilation familiale existe encore comme hommage aux familles pionnières. Dans les travaux de Beecher (2007), Caminoa (2001), Baillenou (1985) et du centenaire de San Julian (2001) les Basques sont moins nombreux, mais le changement des proportions de chaque nationalité est *per se* une donnée importante pour notre travail.

Si les Basques sont moins nombreux dans les travaux concernant Santa Cruz, en revanche ce sont les Asturiens qui prennent le dessus parmi les espagnols installés dans cette région. Il ne s'agit pas non plus d'un groupe défini, ni originalement à vocation ovine, mais nombre d'asturiens sont devenus des éleveurs à part entière. Nous ne pouvons pas ici ne pas mentionner José Menéndez, un asturien qui s'est installé à Punta Arenas en 1876 et qui a bâti une des deux plus grandes fortunes de Patagonie grâce à l'élevage ovin. Nous n'allons pas nous occuper en détail de Menéndez ni de Maurice Braun, l'autre millionnaire

⁷⁴ Reggini (2008, pp.53-64) Présente plus de détails sur cet ambitieux projet qui ne vit jamais le jour.

⁷⁵ Notamment "Los vascos en la Argentina" (2000), véritable chef d'œuvre dans ce domaine.

⁷⁶ Première édition (1995), les éditions suivantes n'ont pas gardé ce symbolisme.

régional, car nombre de travaux leur ont été consacrés et, d'ailleurs, nous allons retrouver leur présence et leur influence tout au long de notre recherche.⁷⁷

4.4.4 Les Allemands.

Un autre exemple de colonie diffuse, sans vocation pastorale au début, mais qui a réussi à atteindre une situation très confortable, est celle des Allemands de Patagonie. Comme nous l'avons mentionné dans notre introduction (1.1), les colonies allemandes qui se sont installées à partir de 1851 au Chili, dans la X^e Région, ont eu des dédoublements dans le nord-ouest de la Patagonie argentine, où elles ont constitué un important foyer de germanisation, renforcé par la présence de la *Compañía Comercial y Ganadera Chile-Argentina*, fondée en 1904 par des capitaux allemands (Filkenstein et al., 2005). Cette entreprise à vocation bi-nationale, très puissante dans la région de Bariloche (Porcel de Peralta, 1958) connut des difficultés à cause de la Première Guerre Mondiale et des politiques nationalistes qui ont suivi. Elle a ainsi été rachetée par la *Sociedad Ganadera Gente Grande*, de Punta Arenas, formée par des capitaux anglo-allemands très importants dans cette région australe (Bandieri, 2005). Nous retrouvons ici l'étendue de l'influence de Punta Arenas, qui nous a aidé à délimiter l'aire de notre étude (voir 2.1.3).

En 1904, l'Allemand Vallentin (1912) a reçu 225.000 hectares dans l'ouest du Chubut, à la frontière chilienne, pour y établir une colonie allemande qu'on allait nommer Friedland (*Terre de paix*), mais comme tant d'autres fois en Patagonie, les colons ont failli et les terres sont restées entre très peu de mains (Gavirati, 2005) ; le fiasco est bien expliqué par Maggiori (2001). Les premiers Allemands à s'établir dès 1897 dans cette région proche des Andes sont J. Plate et J. Von Thun, respectivement propriétaire et administrateur de l'estancia *Neue Lubeck* (Aguado, 2005). Cette estancia de 85.000 hectares a été peuplée avec des moutons menés dans un arreo de 16 mois en provenance de Córdoba et conduit par Von Thun lui-même (Hardt, 1992).

Nous avons déjà parlé d'Adolf Grünbein (voir 3.2.3) le banquier allemand qui reçut en 1893 une concession d'un million d'hectares qui ont été revendus par la suite, entre

⁷⁷ Il suffit de lire l'histoire à <http://www.welcomechile.com/puntaarenas/historia.html> ou de feuilleter <http://www.fundacionbraun.org> pour effleurer la pointe de l'iceberg du capitalisme qui a façonné la Patagonie et qui en grande partie tourne autour de ces personnages.

autres 325.000 hectares à la Banque d'Anvers, qui s'est d'ailleurs emparé de plusieurs milliers d'hectares de plus à la mort de son débiteur. La concession Grünbein a rapidement créé une polémique (Payró, 1898), mais elle a aussi bénéficié à plusieurs autres pionniers qui occupaient des terres à l'époque. Les Anglais étaient les plus nombreux, mais ils étaient suivis par les Allemands. Parmi eux, nous ne citerons ici qu'Hermann Eberhard et Rudolf Stubenrauch, car ils sont le prototype de l'entrepreneur qui est arrivé à Punta Arenas dans les années 1880 en tant qu'employé d'une entreprise allemande, pour devenir pionnier puis grand propriétaire terrien, et ceci des deux côtés de la frontière. De même Eberhard et Stubenrauch sont l'exemple de l'association étroite qui existait avant la Première Guerre Mondiale entre les Britanniques et les Allemands : le premier était capitaine d'un bateau de la compagnie allemande Kosmos, celle qui assurait le lien entre les Malouines, Punta Arenas et l'Europe (Howat, 1989). Il a obtenu des terres près de Río Gallegos, où il allait officier comme consul allemand, puis s'associer à Stubenrauch pour coloniser la région de Ultima Esperanza. Quant à Stubenrauch, il a été consul britannique à Punta Arenas (allemand plus tard), et a été associé à des capitaux britanniques dans la colonisation du Baker, dans la Région d'Aysén, et à d'autres Allemands, Müller et Brohme, pour la formation de la *Compañía Argentina del Sud*, Argensud, en 1919. Cette société a rapidement dominé une part importante de la filière ovine dans toute la Patagonie argentine, en concurrence avec une autre société d'origine allemande, Lahusen,⁷⁸ et surtout avec la *Sociedad Anónima de la Patagonia*, née en 1908 de l'union des entreprises de Menéndez et Braun, ainsi que nous l'avons mentionné plus haut.

En général, nous pourrions dire que les Allemands de Patagonie ont occupé des postes hiérarchiques dans la filière ovine, rôles qu'ils ont partagé avec les Anglais. Nous les retrouvons plutôt comme administrateurs d'estancia (sinon comme propriétaires), comme gérants d'entreprises d'achat de laines, comme directeurs de chaînes de distribution. Brunswig (1995) est un bon exemple de ces réseaux directifs couvrant plusieurs estancias. De plus, nous pourrions dire que le pouvoir des sociétés allemandes en Patagonie a beaucoup souffert à cause de la Première Guerre Mondiale car, malgré une évidente affinité culturelle avec les Britanniques avant la guerre, une fois la guerre déclarée les Britanniques ont compté sur l'appui des gouvernements d'Argentine et du Chili, en dépit de leur neutralité proclamée. Les « listes noires » imposées par les Britanniques à

⁷⁸ Christian Lahusen fonda la société de commerce de laines à Buenos Aires en 1881 mais assez tôt l'entreprise s'est installée en Patagonie, surtout dans le nord de la région (Blanco, 2006).

leurs nationaux et suggérées aux autorités locales, bannissaient les entreprises allemandes du commerce régional. Ibarra (2005) présente des témoignages de cette politique.

Le paragraphe suivant est le début d'une lettre personnelle écrite par l'Allemand Rudolf Grimm au Britannique Thomas B. Philips, ils habitaient tous les deux le nord-est du Chubut. Une copie de la lettre nous a été offerte en 1999 par la fille de M. Grimm, Frida, décédée depuis. Philips était gérant du chemin de fer à Puerto Madryn tandis que Grimm travaillait dans une firme exportatrice de laine dans la même ville.

Port Madryn, october 5th 1914

My dear T.Benbow Philips

I duly received your letter September 29th and with pleasure I take advantage of this opportunity to thank you most heartily for your sincerity, assuring you that this world's disgrace, this unhappy war between our nations, will not affect by my part either our good personal friendship of a good deal of years age. The same I thank you for your kind invitation to spend a few days with you in Cilsant...

Rudolf Grimm

Les perturbations que la guerre 1914-18 a produites dans le commerce des laines ont surtout été préjudiciables à l'Allemagne car, à la veille du conflit (1912), elle importait 62.000 tonnes de laine d'Argentine, tandis que la France en importait 41.000 et que le Royaume Uni se trouvait loin derrière avec seulement 23.000 tonnes importées d'Argentine, parce que le plus gros de l'approvisionnement britannique en laine lui venait d'Australie (Judge,1918). La guerre mondiale désorganisa aussi l'industrie lainière française car les centres textiles de Tourcoing et Roubaix sont restés quatre ans au pouvoir allemand (Daumas, 2002).

4.4.5 Les Levantins.

Si les Anglais⁷⁹ et les Allemands occupaient une position de pouvoir dans la filière ovine de Patagonie, l'extrémité opposée fut occupée par les Levantins. Comme nous l'avons dit dans l'Introduction (1.1), dans l'histoire sociale de l'Argentine on emploie

⁷⁹ Nous parlons ici d'anglais stricto sensu, car le sommet de la hiérarchie était très rarement occupé par d'autres britanniques. Les écossais étaient de bons bergers, les gallois de bons fermiers, mais les bons administrateurs étaient pour la plupart des anglais (ou des allemands). Les irlandais -si forts dans la pampane sont pas descendus en Patagonie.

souvent la dénomination de « turcs » pour se référer à des syro-libanais, qui à l'époque de notre étude étaient des sujets de l'Empire Ottoman⁸⁰.

Il s'agit là encore d'une migration diffuse et qui au début n'avait pas non plus d'expérience dans l'élevage ovin. En fait les levantins sont entrés en Patagonie à partir des années 1890 surtout en tant que marchands ambulants, qui s'aventuraient jusqu'aux derniers campements indiens pour y troquer leurs simples denrées avec des peaux de renard ou de guanaco ou des plumes d'autruche. Le courage de ces hommes qui sillonnaient la steppe en dépit des distances et de la solitude a eu des conséquences tragiques : entre 1904 et 1909 environ une centaine de marchands levantins ont disparu dans le sud du Río Negro.⁸¹ Ce commerce itinérant commença donc avec les derniers indiens et s'est poursuivi avec les premiers éleveurs. Les éleveurs ovins du front pionnier ont ainsi trouvé des fournitures et écoulé leur production. Pérez (1998), Boschini et Vezub (2001) expliquent le processus d'insertion des marchands ambulants dans la filière ovine. Après un certain temps de trafic commercial à cheval ou en charrette, une fois que le marchand s'est fait une clientèle,⁸² il choisit un carrefour stratégique pour y installer un taudis d'abord, une habitation plus confortable ensuite, où il aménage son « *almacén de ramos generales* », c'est-à-dire un magasin qui vend tout, ce qui en Patagonie s'appelle un « *boliche* », tandis que lui, le « *turco* », devient le « *bolichero* ».

Le boliche en pleine campagne est rapidement devenu un lieu de rencontre d'un voisinage éparpillé sur des dizaines de kilomètres. Il ne s'agit pas seulement d'une épicerie, c'est aussi une quincaillerie, un bureau, un bistrot, et même un gîte pour la nuit si le temps empêche de repartir. Cette multifonctionnalité exercée par les levantins en Patagonie au début du 20^e siècle est comparable à celle dont Roux de Bézieux (2008) fait part dans « L'arabe du coin » des villes françaises à l'heure actuelle.

Le bolichero acquiert très vite une fonction de plus : celle de créancier. En effet, la clientèle qui achète à crédit pendant toute l'année, payera au moment de la tonte ou de

⁸⁰ Comme nous avons dit tout au début, cette dénomination n'est pas partisane; elle vient du fait que la distinction entre turcs, palestiniens, syriens, libanais et arabes ne s'est faite en Argentine qu'après la Première Guerre Mondiale. Jusqu'alors, tous ces immigrants débarquaient en Argentine avec un passeport turc.

⁸¹ Le sort de ces hommes a vraiment été tragique : Tous assassinés par un groupe d'indiens rescapés du Chili qui s'est tenu entièrement à l'écart de la civilisation, à tel point que l'enquête de la police a découvert des cas d'anthropophagie. Chucair (1991) donne un récit un complet de cette épouvantable histoire.

l'agnelage...avec de la laine ou des agneaux. La laine sera acheminée vers les grossistes dans les ports, et les animaux qui ne sont pas revendus augmenteront le propre troupeau du bolichéro. Bientôt il faudra clôturer une parcelle occupée de fait et demander aux autorités le droit à l'occupation d'une surface bien plus vaste, celle qu'on pourra acheter à l'Etat le moment venu.

Voilà le bolichéro devenu propriétaire terrien, moutonnier, grossiste lui-même, dans des endroits reculés que les autres colons avaient délaissés. Selon la tradition orale de Patagonie les bolichéros n'auraient pas été tout à fait honnêtes à l'égard des affaires des clients, à tel point qu'Aguado (2005) arrive à définir six ruses que les bolichéros employaient habituellement pour s'emparer des terres d'autrui ; les victimes les plus fréquentes étaient des indiens ou d'autres illettrés. Cela va sans dire, la malhonnêteté n'est pas l'apanage d'un groupe social et nous avons l'exemple d'un cas flagrant d'appropriation malhonnête commis par la société Lahusen, mentionnée dans la partie précédente (4.4.4), qui s'est emparée des terres que le gouvernement avait octroyées au cacique Sayhueque et sa tribu en 1898 (Bandieri, 2005-b).

4.5 Conclusion du chapitre.

Il ne faut pas croire que les communautés immigrantes que nous venons de détailler dans ce chapitre et le précédent (Anglais, Croates, Boers, Basques, Allemands et Levantins) sont les seuls responsables de la colonisation ovine de la Patagonie. Loin de là, la région reçut nombre d'immigrants d'autres provenances dont certains se sont consacrés à l'élevage ovin avec des fortunes diverses⁸². Cependant, hormis les communautés mentionnées, aucune autre n'a vraiment occupé une place distincte et reconnaissable dans la filière ovine. Nous avons plutôt à faire à des individus ou à des familles isolées d'une nationalité quelconque, qui dans certains cas ont atteint une situation prééminente de façon à être aisément repérables dans une activité développée par d'autres nationalités.

Nous ne ferons pas ici l'inventaire des cas exceptionnels, mais nous ne pouvons pas ne pas remarquer le fait qu'aucun des trois plus gros capitalistes qui ont dynamisé

⁸² Aguado (2005) place la sédentarisation des marchands au moment de la disparition des derniers campements indiens, ce qui est arrivé -dans l'ouest du Chubut- dans les années 1920.

⁸³ En ce qui concerne les français, -et leur ubiquité socio-économique- nous pouvons consulter Martinic (1998) et Pierini (1999).

l'occupation ovine de la Patagonie n'appartenait pas aux nationalités détaillées. En effet, José Menéndez -comme nous l'avons déjà dit- était asturien, tandis que Moritz Braun était letton et José Nogueira était portugais. Des liens familiaux se sont créés entre eux par la suite, et il en résulta une puissante dynastie qui, faute d'une nationalité définie, nous pourrions bien qualifier de « patagonienne ». Cette « élite » locale et cosmopolite à la fois, a parfaitement opéré avec les communautés anglaise et allemande, ainsi qu'avec les délégués régionaux des gouvernements nationaux respectifs. En fait, selon Güenaga (1994), il s'agirait surtout d'une organisation par classes sociales plutôt que par nationalités. Boschin et Vezub (2001, p.302) arrivent à la même conclusion et présentent un classement de la société patagonienne en fonction du degré d'insertion et de réussite socio-économique indépendamment des origines.

Ils ont répertorié les groupes suivants : 1) les entrepreneurs, qui ont bâti leurs fortunes en diversifiant leurs investissements, tout en ayant une base solide dans l'élevage ; 2) les managers de compagnies, ou de sociétés anonymes -souvent Anglais ou Allemands- ont rarement fait souche en Patagonie et y vivent expatriés ; 3) les éleveurs et les agriculteurs, souvent des Basques ou des Gallois respectivement, propriétaires terriens de taille moyenne et enracinés dans le pays; 4) les commerçants devenus éleveurs, fréquemment des Levantins mais aussi quelques Espagnols et Italiens ; 5) les producteurs de subsistance, faiblement intégrés dans la filière ovine, surtout des Chiliens ou des Indiens qui ont réussi à obtenir une petite propriété -souvent inférieure à 2000 hectares, donc non viable- ; 6) les travailleurs ruraux, les « péons », le plus souvent d'origine indienne ou chilienne, mais aussi des immigrés européens marginaux.

Pour raisonnable qu'il soit, ce classement nous apparaît quelque peu contradictoire, car d'une part on nous dit que les nationalités n'ont pas conditionné la situation socio-économique, mais d'autre part ces auteurs présentent une correspondance directe, quasiment biunivoque, entre classe et nationalité. Nous y reviendrons dans la critique. Néanmoins, il est certain que le mouton traversait toutes les classes sociales de la Patagonie et agglutinait toutes les nationalités. D'une extrémité à l'autre de la société, tous les niveaux et/ou toutes les nationalités s'inséraient le long de la filière ovine.



Figure 4.1 : Britanniques et Tehuelche dans une estancia, Magellan (ca. 1920).



In der Burenkolonie Escalante.

S. 158

Figure 4.2 : Une famille boer chez eux en Patagonie (ca. 1910).

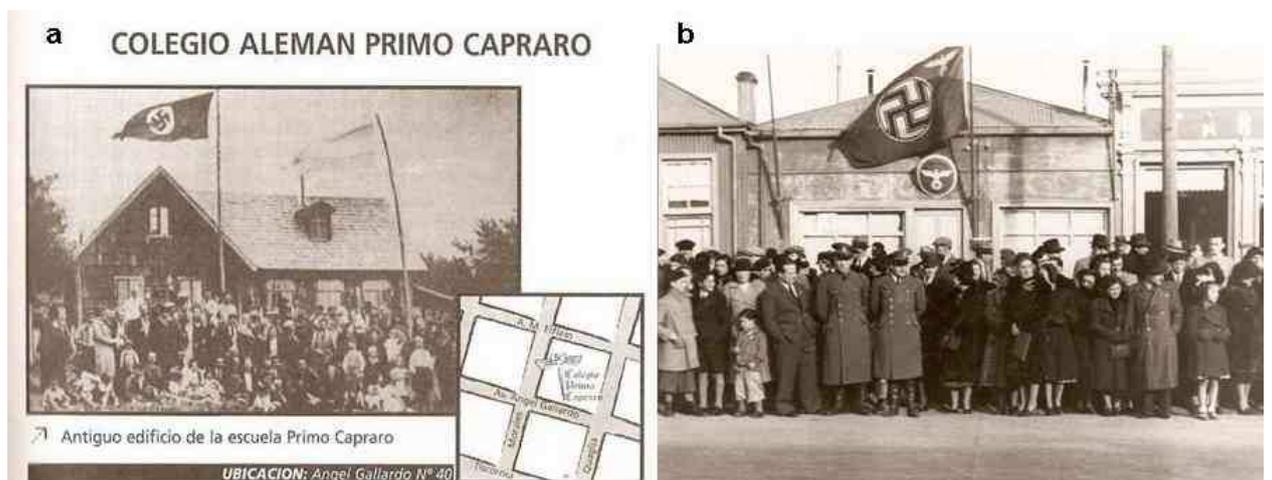


Figure 4.3 : La croix gammée en Patagonie : Les Allemands ont toujours été bien présents en Patagonie, même pendant leur heure la plus sombre. a) un collège à Bariloche ; b) lors d'un défilé à Rio Gallegos (1942).

Chapitre 5 : Le montage de la filière.

5.1 L'installation sur le territoire.

Le classement social que nous avons mentionné dans le chapitre précédent (voir 4.5) s'est organisé autour de l'élevage ovine ; en fait, c'est l'élevage qui structura la société patagonienne selon l'insertion des groupes ou des individus dans la filière ovine. Il ne devrait donc être pas bien compliqué de repérer les groupes sociaux ou les communautés nationales détaillées plus haut en parcourant la filière ovine. De même -et là nous arrivons à un des sujets centraux de notre recherche- il devrait être possible d'expliquer la localisation des communautés ethniques dans la région et éventuellement retrouver leurs différents territoires.

Nous préférons aborder notre parcours de la filière ovine par le biais des principaux acteurs, les éleveurs, ceux qui ont effectivement conduit leurs troupeaux et les ont fait paître les premiers sur la steppe.

5.1.1 Une aventure individuelle: la colonisation spontanée.

Comme nous l'avons déjà dit, les moutons sont entrés en Patagonie par le nord, depuis la province de Buenos Aires, et par le sud, à partir des îles Malouines. Le foyer du courant nord était la ville de Carmen de Patagones, la seule ville patagonienne d'origine hispanique, tandis que le foyer du courant sud était la ville cosmopolite de Punta Arenas. En fait, ces deux petites villes -situées aux deux extrémités de la Patagonie- constituaient leur stock d'ovins dans les deux régions sources que nous venons de mentionner et qui se trouvaient en dehors de la Patagonie, c'est-à-dire la pampa et les Malouines.

Vers les années 1880, ces deux régions ont connu une situation comparable quant à l'explosion ovine. La pampa se tournait vers la grande culture céréalière et l'élevage bovin, désormais exportable grâce à la chaîne du froid, tandis que les Malouines -encore que sans cultures ni abattoirs frigorifiques- étaient arrivées à saturation. En 1880, il y avait 436.000 moutons, dix ans plus tard 676.000, et en 1898 il y en avait 807.000, ce qui marque le maximum jamais atteint dans l'archipel (Bernhardson, 1989, p.475). Même si dans le passé chacun des essais de colonisation des îles avait introduit des ovins dans ces espaces,

ce n'est qu'à partir des années 1842 qu'on chercha à développer le petit bétail, à l'instar de ce qui se passait dans la pampa. Justement, les premières introductions massives provenaient du Rio de la Plata et avaient été faites par des Anglais de Buenos Aires et de Montevideo. Le coût de ces introductions était d'environ 0,70 sterling par tête (Middleton, 1924, p.9) En même temps, des reproducteurs des races Leicester et Southdowns étaient importés de Grande Bretagne, mais le coût et les difficultés d'un tel transport ont forcément restreint ces introductions. Des animaux de pedigree ont également été introduits de Buenos Aires en 1841, offerts par Peter Sheridan de l' «*Estancia Los Galpones*»⁸⁴ (Philpot, 2007, p.8 ; Solari Yrigoyen, 2006, p.138).

Carmen de Patagones, dans le Rio Negro, apparaît aussi comme l'un des endroits fournissant des moutons, et aussi des chevaux, aux premiers éleveurs ovins des Malouines, aussi bien que des chevaux. Selon le registre portuaire des îles, des 23 cargos qui y ont déchargé entre 1847-1852, dix sont venus de Patagones, dont la moitié ont débarqué des moutons⁸⁵ (Philpot, 2007, p.12). Nous voyons ainsi que le cheptel ovin qui après 1880 coloniserait la Patagonie en provenance du sud, avait des origines communes avec les troupeaux qui coloniseraient la région à partir du nord. Cependant, les quatre décennies qui allaient s'écouler entre temps ont modifié le cheptel des îles de façon assez importante grâce à l'introduction calculée de reproducteurs de races anglaises, de façon à produire une race mélangée, bien adaptée à l'environnement austral, qui était connue sur le continent comme la race « Malvinéra » (malouine).

Le parallélisme entre les Malouines et la pampa en ce qui concerne l'explosion ovine des années 1880-1890, fait pendant à un parallélisme plus ancien concernant le début du cycle ovin dans les deux régions sources. En effet, dans les deux régions, tout éloignées et différentes qu'elles soient, l'essor de l'ovin s'est fait au détriment des bovins. La « civilisation du cuir » dont nous avons parlé en 3.2.2 s'était implantée aux Malouines grâce à la colonie argentine de la fin des années 1820. Les estimations du stock bovin dans les îles après le départ forcé des Argentins en 1833 varient entre 5.000 et 40.000 têtes (Bernhardson, 1989, p.213), mais il est certain que ce grand bétail devenu sauvage assura les premiers revenus à la nouvelle colonie britannique. Comme seuls des gauchos

⁸⁴ Un des pionniers de l'élevage ovin à Buenos Aires ; déjà mentionné en 3.2.2.

⁸⁵ Nous avons dit en 4.1 que 770 bateaux avaient mouillé à Stanley en 1847, mais il s'agit assurément de longs courriers qui n'y ont fait qu'une escale de ravitaillement. Les cargos, en accord avec la modestie de la colonie naissante, étaient -on le voit- beaucoup moins nombreux.

pouvaient s'occuper d'un tel troupeau, les autorités britanniques ont favorisé leur installation dans les années 1840 (Philpot, 2007, p.7) ; la famille Pitaluga, qui possède une estancia traditionnelle des îles, a cette origine.⁸⁶ Cependant, les vaches et les gauchos n'ont eu qu'un temps dans la colonie, qui s'est mise à l'heure du mouton, en les introduisant du continent ou de la métropole, et en introduisant aussi les hommes qui s'en occuperaient : des écossais surtout (tout comme les irlandais dans la pampa). Les traces des gauchos pampéens sont encore visibles dans les îles, surtout dans les corrals en pierre et dans le lexique rural, comme le montre bien Spruce (1992).

Or, vers 1890 les Malouines avaient trop de moutons. Les 11.000 Km² de l'archipel -dont environ 20 % sont inutilisables- supportaient plus de 800.000 têtes, ce qui fait une charge moyenne supérieure à 0,8 ov/Ha (ovin à l'hectare) sur des terres où la charge moyenne actuelle est de 0,5 ov/Ha (Summers & McAdam, 1993, p. 29). A défaut d'abattoirs frigorifiques, saladéros, ou d'un marché à proximité où écouler les excédents, les éleveurs prenaient même des solutions extrêmes, comme de jeter les moutons à la mer⁸⁷. Ceci n'est pas surprenant bien que la possibilité d'occuper des terres sur le continent, à 500 Km de distance, ait été la solution envisagée. L'option continentale fut considérée non seulement par des individus indépendants (pour la plupart des travailleurs qui étaient arrivés au bout de leur contrat de 20 ans (Mainwaring, 1983) et avaient accumulé un capital, de l'expérience et des désirs d'autonomie), mais aussi par la très puissante *Falkland Islands Company* (FIC) qui en 1880 proposa au gouvernement argentin l'achat de terres en Patagonie (Voir Annexe 3, Document 1). La FIC, voulait acheter la péninsule Valdés entière (400.000 hectares) et 400.000 autres sur la côte atlantique de la Terre de Feu, en offrant de payer le même prix que le gouvernement vendait les terres qu'il venait de prendre aux autochtones, c'est-à-dire 400 pesos par lieue (80 livres sterling) [équivalents à 0,3 grammes d'or par hectare environ].⁸⁸

Le gouvernement argentin refusa la proposition de cette compagnie de la couronne britannique mais en revanche accepta de bon gré l'installation individuelle d'iliens. A peine

⁸⁶ Estancia Salvador, que nous avons visitée en décembre 2008.

⁸⁷ Le sacrifice d'animaux excédentaires était courant dans les îles, tel que nous l'a confirmé l'un de nos intervenants locaux, T.B. (Annexe 2, fiche n°3). Les noyades en masse ont été signalées aussi dans la province de Buenos Aires (Gibson, 1893, p. 19).

⁸⁸ En 1887 les terres boisées du sud de la Terre de Feu valaient 50 sterling/lieue (Belza, 1975, p.70)

créé le territoire de Santa Cruz (octobre 1884), on désigna un gouverneur à Carlos Moyano (novembre 1884) et un décret du président Roca (début décembre 1884) l'autorisait à :

*Se faculta al gobernador para preparar y convenir arrendamientos del suelo con los habitantes de las Islas Malvinas y los de la costa septentrional del Estrecho de Magallanes que los han solicitado [...]*⁸⁹

Les sollicitateurs n'étaient pas seulement des colons individuels désireux d'améliorer leur sort, qui payaient avec des moutons (évalués à 0, 90 sterling chacun)⁹⁰ la valeur des terres qui leur étaient octroyées, mais aussi avec des capitaux solidement établis dans les îles ou à Magellan et liés à l'industrie textile britannique. Justement la toute première concession de terres (janvier 1885) - 200.000 hectares- a été signée avec H. Wood & cie., tout de suite associé à MM. Waldron et Greenshild. Ces trois noms, isolés ou combinés différemment, vont apparaître tout au long de notre étude, du détroit de Magellan au Chubut. Voilà, entre autres, l'origine de *The Patagonian Sheep Farming Company*, propriétaire de la plus grande estancia patagonienne: Condor, déjà mentionnée dans la section 3.2.4, où 30.000 moutons devaient être introduits en 5 ans. Bien entendu, les colons individuels, en accord avec leur capacité économique, se sont vu octroyer des surfaces nettement moindres, mais de toute façon mesurables en 2 ou 3 dizaines de milliers d'hectares.

Nous devons noter ici qu'il y a eu, d'emblée, deux types de moutonniers britanniques en Patagonie : les capitalistes, entrepreneurs pour qui l'élevage était une activité commerciale comme une autre (nous retrouvons chez eux les types 1 et 2 du classement présenté dans la section 4.5), et les travailleurs ruraux îliens devenus propriétaires en Patagonie (le type 3 dudit classement). Même si toutes ces personnes, à cause de leur seule condition de britanniques, ont longtemps été dédaigneusement considérés par les courants nationalistes qui se sont établis en Argentine à partir de 1930⁹¹, tel que nous l'avons expliqué dans 4.3, il faut distinguer le comportement différent des deux groupes, surtout en faveur du second, à vocation moutonnaire et vraiment attachés à

⁸⁹ «Le gouverneur est autorisé à arranger et signer des baux de location de terres avec les habitants des îles Malouines et les côtes septentrionales du détroit de Magellan qui les ont demandées ». Pereira Lahitte (1971, p. 21).

⁹⁰ (Pereira Lahitte, 1971, p.22). C'est-à-dire que la valeur d'un mouton permettait l'achat d'environ 28 hectares, si l'on admet que le prix de vente de la terre était le même que le prix fixé par les baux emphytéotiques.

leur terre. Il suffit de feuilleter l'annuaire téléphonique de Santa Cruz, Chubut ou Magellan pour retrouver encore des descendants de ces pionniers habitant toujours dans la région (et gardant encore peut-être l'estancia des aïeux). Cepparo (1997, p.364) et Bandieri (2000, p.19) ont établi une distinction entre les Britanniques provenant des Malouines, souvent des familles entières, et ceux provenant de Punta Arenas, à la mentalité plus entreprenante pour qui l'élevage n'était qu'un investissement parmi d'autres, souvent donc des absentéistes. A son tour, Barbería (1985, p.77) signale « la co-existence de deux groupes opposés dans leurs objectifs et dans la façon d'accéder à la terre, celui des spéculateurs et celui des gens de travail » et retient les noms de Halliday, Rudd et Felton comme des familles vraiment attachées à la région (1995, pp.221-226)⁹².

Le récit de Mainwaring (1983) sur les difficultés initiales d'installation d'une de ces familles est parfaitement extrapolable à beaucoup d'autres ; plus encore, les débuts éprouvants de ces familles malouines à Santa Cruz ressemblent beaucoup à ceux des familles basques au Chubut, décrites par Meisen (1983) ou par les témoignages recueillis par Fernández (2003). Nous retrouvons ainsi, aux deux extrémités de la Patagonie, les deux courants de l'avant-garde du front pionnier, nord et sud, qui opèrent quasiment de la même façon à la même époque (1890-1900).

Cependant, il y a quelques différences à noter, surtout en ce qui concerne la qualité des terres sur lesquelles s'établissaient les uns et les autres: les terres du sud de Santa Cruz bénéficient d'un climat moins sec que ceux du nord-est du Chubut. En effet, l'index d'aridité [le rapport entre la pluviosité et l'évapotranspiration potentielle]⁹³ proche de 0,2 au Chubut, dépasse 0,4 -voire 0,5- au sud de Santa Cruz (Coronato et al., 2008, p.23), ce qui augmente notablement la productivité des pâturages dans cette région.⁹⁴

⁹¹ Ce n'était pas seulement un question de dédain mais une réitération de menaces d'expropriation jusque dans les années 1970 et 1980 ! (Larra, 1983, p.163).

⁹² Dans les archives de Port Stanley nous avons consulté un document intitulé "Name of persons who have left the Falkland Islands and are now farming in Patagonia & Terra del Fuego (an others who have interest over on the coast still remaining in the islands)" qui présente une liste de 89 noms.

⁹³ MAB-UNESCO, (1979, p. 10).

⁹⁴ Les valeurs de l'index d'aridité plus élevées dans le sud sont dues à une pluviosité annuelle un peu plus élevée (300 mm vs 200 mm), mais surtout à des températures moyennes nettement plus basses (7° vs 13°) ce qui diminue également l'évapotranspiration potentielle.

Par ailleurs, en ce qui concerne le front pionnier du nord, il est clair que la possibilité d'accès terrestre a favorisé le flux spontané et non contrôlé des éleveurs et de leurs troupeaux, qui s'installaient d'abord et demandaient les terres ensuite.

Compren ovejas y caballos en el sur de la Provincia de Buenos Aires y avancen poco a poco en dirección al Chubut, eligiendo el invierno en que el agua es más abundante; atraviesen el valle [du fleuve Chubut] y continúen a lo largo de la costa hasta encontrar un sitio apropiado para instalarse. No les preocupe la propiedad del terreno... (Payró, 1898, p.57, citant à Théodore Alemann).

Pour les Falklanders, en revanche, l'accès (et par conséquence l'installation) était forcément plus restreint et conditionné par le transport maritime. En effet, différemment des côtes des Malouines, celles de Patagonie, au nord du Déroit de Magellan, n'ont que très peu de mouillages accessibles pour le débarquement de moutons. Les rias des fleuves Santa Cruz, Coy, ou Gallegos, ont donc été les premières zones d'attache des colons malouins et de leurs troupeaux, et justement à ces endroits, pour modestes qu'elles soient, il y avait des autorités argentines pour contrôler l'arrivée des nouveaux venus et pour faciliter leur installation dans des terres...de choix.

Il y avait aussi la question du coût du transport des troupeaux, qui au commencement avoisinait une livre sterling par mouton; de plus, 3 ou 4 jours de navigation, dans des conditions souvent dures, causaient une mortalité allant jusqu'à 50 % des effectifs (Magellan Times, 1933). Peut-être ne s'agit-il que de folklore, mais d'après ces versions, on pouvait suivre la trace des bateaux grâce aux carcasses de moutons flottant dans la mer (Mainwaring, 1983, p. 85). Le prix du transport et les pertes en route expliquent l'existence d'un approvisionnement alternatif à travers les arréos depuis le Rio Negro -comme nous l'avons vu dans la section 3.2.4- et aussi de quelques estancias situées à Magellan.

En ce qui concerne le prix de transport des animaux de la province de Buenos Aires jusqu'au sud du Rio Negro ou Chubut, Ferro (1970) dit qu'en 1887 chaque mouton oscillait entre 1 ou 2 pesos à Buenos Aires, et entre 4 et 5 pesos « livré » en Patagonie. C'est-à-dire que nous retrouvons grosso modo une valeur comparable d'un peu moins d'1 livre sterling par tête -car le taux de change du peso à l'époque était passé de 5 à 7 pour 1 livre sterling- (Míguez, 1985, p10).

5.1.2 Une entreprise collective: Les colonies officielles.

Qu'ils viennent du nord ou du sud, les moutons étaient assez chers dans la Patagonie des années 1890, qui ne commençait qu'à se peupler. Cette colonisation spontanée, individuelle, s'est avérée plus efficace que la colonisation officielle promue par le gouvernement argentin à plusieurs reprises et à différents endroits. En effet, les colonies de Puerto Santa Cruz (1880) et Puerto Deseado (1884) n'ont pas réussi à cette époque à s'implanter à travers l'élevage ovin. Pire encore, ces colonies n'ont pas non plus réussi à retenir les colons, et elles ont officiellement été démantelées peu après. Cependant, malgré cet échec, dans ces deux cas les quelques centaines de moutons fournis par le gouvernement au début de l'essai, ont continué à prospérer et totalisaient 19.000 têtes à Santa Cruz en 1894 et 16.000 à Deseado en 1901 selon Barbería (1995, p.96). Cet auteur donne des précisions sur l'installation de ces colonies, mais c'est surtout Lenzi (1980) qu'il faut consulter si l'on veut des détails.

Parmi les colonies officielles, celle du Chubut mérite un traitement détaillé car il s'agit d'un exemple de mauvaise gestion du cheptel ovin dans une région jugée à priori très favorable à l'élevage. Les colons gallois avaient reçu 1.000 moutons au début de leur installation en 1865, mais très vite ils se sont retrouvés sans rien (Matthews, 1893). Les projets de deux colonies pastorales à proximité, en péninsule Valdés et à Punta Ninfas, afin d'approvisionner la colonie principale dans la vallée du Chubut (Gorla, 1999) n'ont pas réussi non plus. Nous n'avons trouvé aucun travail expliquant cet échec, nous allons donc nous y attarder ci-dessous.

Ces trois colonies de Chubut, Deseado et Santa Cruz, établies sous le patronage du gouvernement de Buenos Aires, dépendaient pour leur soutien et leur approvisionnement de liaisons maritimes avec la capitale ou Carmen de Patagones. Elles étaient à l'avant-garde du front pionnier du nord dans une région très éloignée, ce qui explique les difficultés initiales qui ont failli les condamner. A l'époque de leur installation les communications avec Punta Arenas et les Malouines étaient quasiment inexistantes. Les quelques connections entre la colonie galloise du Chubut et les Malouines ont été étudiées par Coronato (1999, 2002, 2004) mais elles ne concernent pas les ovins. En fait, ces trois colonies n'ont pas connu de véritable développement jusqu'à leur captation par le front pionnier du sud et leur intégration à la région fonctionnelle de Punta Arenas.

Outre ces trois colonies que nous venons de mentionner, le gouvernement argentin, mieux focalisé, a conçu, quelques années plus tard la création de « colonies pastorales » sur des terres préalablement explorées et arpentées, afin d'y fixer des habitants soi-disant consacrés à l'élevage. Il s'agissait en fait d'un lotissement social gigantesque (125.000 hectares), même si les parcelles individuelles de 625 hectares se sont vite avérées insuffisantes pour maintenir une famille. Comme nous l'avons déjà dit dans la section 3.2.3, parmi les colonies de ce genre, deux d'entre elles ont servi à reloger les tribus rescapées de la Conquête du Désert : la Colonie San Martin (1895) pour les Sayhueque et la Colonie Cushamen (1899) pour les Nahuelquir, toutes deux sur le territoire du Chubut, (Finkelstein, 2005). La colonie Sarmiento (1897), issue de la même législation, et donc avec une même superficie et subdivisions, n'a pas connu une occupation homogène, mais plutôt des familles galloises –devenues surnuméraires dans la vallée du Chubut- et des polonais entre autres. Cette colonie a eu le gros avantage d'être située sur la plaine alluviale du delta (intérieur) du fleuve Senguerr, et par conséquent, les cultures l'ont emporté sur l'élevage.⁹⁵ Peuplée surtout par des Gallois issus de la vallée du Chubut, la *Colonia 16 de Octubre* (1888)⁹⁶, occupant aussi 125.000 hectares de vallées très fertiles au pied des Andes, n'a pas purement été pastorale car la richesse de l'environnement a permis n'importe quelle production, y compris du blé (Gonzalez, 1998). A son tour, la *Colonia Escalante* (1902) -que nous avons déjà nommée dans la section 4.4.2- a bénéficié d'une subdivision plus généreuse, (lots de 2500 hectares) sans doute pour compenser un peu le manque total d'eau en surface. En 1901 la Colonie Sarmiento a été agrandie de 62.500 hectares, en amont de la vallée du Senguerr, encore avec des lots de 625 hectares donnant sur le fleuve, il s'agit de l'*Ensanche Colonia Sarmiento*; plus tard il y a eu l'*Ensanche Norte* et l'*Ensanche Sur*, mais avec des lots de 2.500 hectares pour compenser leur éloignement du fleuve Senguerr.

Sur le territoire de Santa Cruz, hormis les Colonies de Puerto Santa Cruz et Puerto Deseado mentionnées plus haut, les soi-disant colonies sont en fait d'immenses portions de

⁹⁵ A l'heure actuelle, la plaine de Sarmiento est surtout vouée à l'élevage bovin (Hereford), avec un cheptel de 20.000 têtes.

⁹⁶ Cette colonie n'est pas née d'une initiative officielle mais de celle des gallois, qui ont constitué une expédition d'exploration commandée par le gouverneur du territoire du Chubut, Luis Fontana, nouveau venu dans la région. En fait, l'octroi d'un lot d'une lieue à chacun des expéditionnaires rappelle les « prix militaires » de la Conquête du Désert peu d'années auparavant.

cadastre en damier, des carreaux de 100 Km de côté portant une dénomination officielle⁹⁷. Ces « colonies » de 1.000.000 hectares, étaient aussi divisées en lots de 2500 hectares, et chaque candidat pouvait en acheter jusqu'à 8 en bloc. Nous ne sommes plus ici face à l'acception du terme « colonie », qui signifie un groupe de personnes qui occupent une portion de terre dans des conditions homogènes, mais nous avons tout simplement à faire à une dénomination du cadastre, sans conséquences pratiques pour une modalité d'occupation déterminée. En fait, malgré l'accès immédiat à la propriété et à des prix promotionnels, une grande partie de la superficie des colonies resta inoccupée, ou occupée de façon informelle, jusqu'à la fin de notre période d'étude et même deux de ces « colonies » n'ont eu aucun acheteur.⁹⁸

Dans le territoire du Chubut il y a aussi eu des colonies présentant le même schéma : la *Colonia Pastoril Pueyrredon*, au sud-ouest du territoire, et la *Colonia Mixta Alsina*, (Aguado, 2005). Mais là encore il ne s'agit que d'une dénomination du cadastre, à tel point qu'au nord du même territoire du Chubut, les « colonies » ne sont plus appelées comme telles mais deviennent simplement des « circonscriptions », tout en gardant des noms de présidents⁹⁹.

Les « colonies » de ce genre sont restées dans les cartons sans concrétisation dans les faits, elles ont toutes eu la même origine (l'intention gouvernementale de fixer une population) et le même destin (une occupation clairsemée et désorganisée du territoire). Une autre caractéristique commune à toutes ces « colonies » [mise à part le damier d'unités de 2500 hectares, c'est-à-dire une lieue] est venue de l'éloignement et de l'enclavement des terres à occuper, ce qui compliquait énormément l'écoulement d'une éventuelle production. Justement, le but du gouvernement était d'étaler le peuplement jusqu'aux contrées les plus reculées, mais -comme nous l'avons dit au passage dans la section 3.2.3- les projets d'un réseau de chemins de fer qui devait aller de pair avec l'occupation du territoire resta inachevé. Seule la Colonie Las Heras, où se trouvait le terminus d'un des chemins de fer interrompus, a pu bénéficier d'un écoulement facile de sa production ovine vers le monde extérieur par Puerto Deseado, ce qui a bien été expliqué par Torres et al. (2005).

⁹⁷ Ces colonies portaient le nom d'un président de l'époque: Quintana, Pellegrini, Saenz Peña, ou d'un militaire renommé: General Paz ou Las Heras. Ces dénominations figurent encore à l'heure actuelle dans la nomenclature du cadastre.

⁹⁸ Les colonies Pellegrini et General Paz, (Barbería, 1995, pp.124-129).

⁹⁹ Circonscriptions Derqui et Avellaneda.

Le gouvernement -sachant que seul l'élevage ovin assurait une occupation durable du territoire- a cherché à le développer par différents moyens ; nous venons de voir que les résultats des colonies pastorales ont été loin des attentes.

A la même époque, en 1901, un intéressant essai gouvernemental de diffusion de l'ovin s'est développé grâce à la ligne de télégraphe qui était en construction tout le long de la côte atlantique de Patagonie. En effet, chaque poste télégraphique, il y en avait un tous les 40-50 Km environ le long de la ligne, recevait 200 brebis mérinos et 4 béliers pour le profit exclusif des employés du poste. Des instructions officielles précises interdisaient leur vente, obligeaient à les tondre, à enregistrer l'agnelage et la consommation, etc., tout en permettant que le personnel partage les éventuels bénéfices de ces petits troupeaux. Le texte complet de ces instructions est présenté par Rodríguez (2003).

5.2 Les exploitations.

Bien que nous ayons déjà employé abondamment le terme argentin¹⁰⁰ « *estancia* » pour parler des exploitations rurales, il est temps d'expliquer ici qu'il s'agit du même concept qui, ailleurs en Amérique Latine, s'appelle « *hacienda* », mot qui -à son tour- signifie « bétail » en Argentine. Ce pays excepté, dans tous les pays hispanophones « *estancia* » veut dire « séjour », « permanence ». Cela étant, l'interchangeabilité des concepts est évidente, et la signification d'origine du terme tourne autour de « l'endroit où séjourne le bétail ». Cette conception nous rapproche du terme australien « station », qui est d'ailleurs employé dans les Malouines et dans quelques « *estancias* » du sud de la Patagonie.

¹⁰⁰ Il s'agit plutôt d'un terme "gaucho", c'est-à-dire de la culture des pampas, qui s'étale aussi bien sur l'ensemble de l'Uruguay et le Rio Grande do Sul, au Brésil. Dans ce pays, le terme « *estância* » existe aussi, même si « *fazenda* » est plus répandu. Il est à noter que le mot s'emploie aussi aux îles Malouines en référence aux établissements de l'époque des gauchos.

5.2.1. La taille des estancias.

Nous avons mentionné dans la section 4.2, que la périodisation proposée par Barbería (1995) pour Santa Cruz¹⁰¹ était parfaitement extrapolable à l'ensemble de l'aire de notre étude ; en revanche, nous ne sommes pas certains que sa classification des exploitations selon leur superficie le soit aussi¹⁰². En effet, dans la même province de Santa Cruz (Cepparo, 1986, p.113) a constaté des différences dans la superficie moyenne des estancias, qui diminue du sud au nord. Aussi, le recensement agronomique argentin de 1947 (c'est-à-dire à la fin de notre période d'étude) montre que la diminution de la superficie moyenne des estancias du sud au nord dépasse les frontières de Santa Cruz et est une tendance générale en Patagonie¹⁰³ ce qui fait que les moyennes de Santa Cruz ne peuvent pas être extrapolées.

Le tableau suivant compare la terminologie de différents auteurs pour classer les estancias de Patagonie selon leur superficie. La relativité des termes est évidente et il n'apparaît aucun critère objectif pour le classement, car même le nombre de classes ne coïncide pas. Les deux premiers auteurs ont limité leur classement à la province de Santa Cruz, ce qui fait que les minifundia en sont absentes (car elles n'existent pas dans la province). En revanche, les deux derniers auteurs, travaillant sur l'ensemble de la Patagonie, les ont considérées.

Tableau 5.1: Superficies (en milliers d'hectares) pour classer les exploitations selon divers auteurs.

auteur	Mini fundia	petite	moyenne	grande	Lati fundia
Barbería (1995)		<15	15-30	30-75	>75
Cepparo (1986)		<10	10-50	>50	
Cibils et Borrelli (2005)	<3	3-18		>18	
Levín (2001)	<1,5	1,5-5	5-15	15-30	>30

¹⁰¹ C'est à dire : 1880-1900, 1900-1914 et 1914-1920.

¹⁰² Petits expl. <15.000 hectares ; Moyens expl. 15.000 à 30.000 ; Grands expl. 30.000 à 75.000 ; Latifundia, > 75.000 hectares.

¹⁰³ En 1947 la superficie moyenne des exploitations en Terre de Feu était de 13.786 hectares, Santa Cruz : 12.670, Comodoro Rivadavia : 5.435, Chubut : 2.679 et Rio Negro : 1.549 hectares (Censo General, 1947). Ces données concernent la totalité des exploitations agricoles, y compris les fermes irriguées de production de fruits du Rio Negro et du Chubut ; nous n'avons pas le moyen de trier les estancias ovines afin de corriger les valeurs, mais les différences sont si fortes qu'il est évident que -même en excluant les fermes non consacrées à l'ovin- la tendance de rapetissement vers le nord se maintiendrait. Par ailleurs, dans le Chubut, le morcellement foncier des colonies mentionnées dans la section 5.12 contribue de façon non négligeable à la diminution de la superficie moyenne des exploitations.

Cela étant, du fait des différences de qualité des terres concernées (différences de réceptivité de têtes ovines allant de 0,1 à >1 ov/Ha), le nombre de têtes de chaque exploitation est le meilleur moyen d'appréhender leur « taille ». En réalité, les deux derniers auteurs ont présenté leurs classements de cette manière, mais afin de les comparer avec les deux premiers, nous les avons transformés en considérant que la réceptivité « moyenne » des steppes de Patagonie est grosso modo de 0,3 ov/Ha d'après les données présentées par Elissalde et al. (2008). Nous voyons que quel que soit le classement choisi, une estancia de 15.000 hectares sera toujours considérée de taille « moyenne » et nous retiendrons cette valeur.

Pour des questions simplement pratiques, nous allons retenir pour notre travail le classement de Cepparo (1986) tout en ajoutant la catégorie de minifundia de Cibils et Borrelli (2005) c'est-à-dire moins de 3.000 hectares, et celle de latifundia de Barbería (1995), au-dessus de 75.000 hectares. En travaillant sur la base de données du cadastre de la province du Chubut de l'année 2006, nous avons trouvé des résultats comparables qui seront montrés ci-dessous.

Les exploitations s'accroissent tant bien que mal d'un cadastre en damier où les parcelles font une lieue (2.500 hectares). Elles ont été dessinées entre la fin du 19^e et le début du 20^e siècle par des géomètres qui n'avaient qu'une cartographie fort imparfaite de la région. Dès l'introduction de notre travail nous avons dit que l'occupation de la Patagonie a été faite « à la hâte », et nous avons même parlé d'une « course colonisatrice » entre l'Argentine et le Chili. Une démonstration de plus de cet empressement est l'imposition d'un cadastre régulier à une géographie fort irrégulière ; ceci ne fut qu'un expédient fait par extrapolation des caractéristiques des plaines de la pampa (où les dénivellations sont insignifiantes et l'eau souterraine toujours présente) et dans lesquelles le damier est convenable.

En Patagonie, en revanche, l'altitude ou le manque complet d'eau peuvent rendre l'élevage tout à fait inviable sur de nombreuses « parcelles ». L'inconvénient du cadastre en damier pour la région a été signalé assez tôt par Denis (1920) et Ferro (1927), justement à l'époque où les estancias encore non clôturées devenaient rares. Avant cette époque, le manque de clôtures donnait plus de liberté de déplacements aux troupeaux, ce qui

dissimulait les limitations de certaines parcelles (Rodríguez Romero, 1966). Les moutons étaient alors surveillés de près par un berger à cheval (Burmeister, 1901), figure qui a complètement disparu depuis ; aussi, l'instinct grégaire plus fort chez les mérinos Rambouillet aurait contribué à l'acceptation générale de cette race (Vallentin, 1912). Par ailleurs, les problèmes environnementaux liés à l'application du cadastre en damier sont mentionnés par Rey Balmaceda (1976, p.250).

Quelle que soit la taille ou la forme de l'estancia, s'il s'agit d'une exploitation insérée dans la filière ovine, l'éleveur suivra un calendrier de gestion assez simple qui lui assurera la production de 4-5 Kg de laine par animal¹⁰⁴, c'est-à-dire grosso modo à peine un peu plus d'un Kg de laine par hectare et par an.

5.2.2 La gestion des exploitations.

La gestion des estancias se fait selon un calendrier simple: à l'automne la reproduction et les soins, au printemps l'agnelage, la tonte et le marquage des agneaux. Ce sont les périodes où il y a le plus de travail à l'estancia, leurs dates précises varient selon la climatologie de la zone en question : plus tôt dans le nord-est de Patagonie, plus tard dans le sud-ouest. Ainsi, la tonte qui débute fin septembre dans la péninsule Valdés, s'étale jusqu'à Noël, ou même en janvier, dans les contrées les plus froides. Bien entendu, à ce calendrier de base viennent se greffer différentes interventions qui dépendent des dispositions et des moyens de l'estancia ; cependant la gestion n'a pas subi de changements de fond par rapport au calendrier décrit par Morrison (1917).

Nous n'avons pas l'intention de répéter ici la description détaillée du calendrier des estancias de Patagonie, qui peut se trouver dans tous les manuels d'agronomie d'Argentine, comme celui de Calvo (1978), ou ceux de Helman (1941) et Bitsch (1980) consacrés exclusivement à la Patagonie, mais nous croyons que -de façon très succincte- nous devons expliquer la démarche annuelle d'une estancia afin que ceux qui ne sont pas familiarisés avec le sujet puissent comprendre la suite de notre travail.

¹⁰⁴ En Argentine en 1890, chaque mouton produisait en moyenne 2,7 Kg de laine par an (Giberti et al, 1970); depuis, le rendement a connu une augmentation constante grâce aux améliorations génétiques et aux soins vétérinaires.

L'année démarre au printemps avec les agnelages, c'est à dire dès la fin août au nord-est jusqu'à début novembre dans le sud-ouest de la région. Les brebis mettent bas -les jumeaux étant fort rares-, la viande des agneaux sera exploitée la même année ou ils serviront de reproducteurs, voire de *caponés*¹⁰⁵ pour la production de laine. Les brebis seront conservées entre 4 et 7 ans selon les zones, en fait, selon la dureté de la végétation qui conditionne la durée des dents.

Un ou deux mois après la mise bas le marquage des agneaux a lieu, il s'agit de la *señalada*.¹⁰⁶ C'est une des plus grandes manipulations de l'année, car à cette occasion les agneaux mâles sont castrés, la queue est coupée et une encoche est faite à l'oreille. C'est aussi l'occasion du premier recensement de la nouvelle génération (en comptant la quantité de queues coupées). La réussite de la saison reproductive est évaluée par rapport au nombre d'agneaux marqués et celui de brebis qui avaient été mises avec les béliers. Ce rapport exprimé en pourcentage oscille entre 90% pour une année excellente et <40% pour une mauvaise année. Borrelli (2001) présente des variations du pourcentage de marquage selon les zones et l'âge des brebis, et Coronato (1999) a analysé les variations en fonction de la vitesse du vent (refroidissement forcé) entre l'agnelage et le marquage.

A peu près un mois après le marquage c'est le temps de la tonte, même s'il y a des estancias qui font coïncider les deux tâches afin d'optimiser la main d'œuvre ; dans un tel cas les agneaux sont alors plus forts (2-3 mois) et ils supportent mieux plus de manipulations physiques et le stress.

La tonte dure plusieurs jours en fonction de la taille du troupeau ; c'est le sommet de l'activité d'une estancia et l'un des seuls moments où l'on embauche du personnel externe. En effet, même si les équipes de tondeurs sont apparues très tôt (Burmeister, 1901, p. 50), ce n'est qu'à partir des années 1930-1940 qu'elles se sont généralisées ; il s'agit d'environ une douzaine d'hommes dont les rôles sont parfaitement établis, qui vont d'une estancia à une autre en faisant la tonte. Ils sont logés et nourris par l'estancia et payés par animal tondu, selon une échelle réglée par leur tâche et un curieux système de jetons

¹⁰⁵ Des mâles castrés.

¹⁰⁶ Lit. le signalement.

échangeables en argent¹⁰⁷. Etant donné que la tonte est la principale source de revenus de l'estancia et qu'il s'agit d'une activité pittoresque et fébrile, pratiquement tous les voyageurs et chroniqueurs en ont parlé. Les récits de Morrison (1917) et de Mackinnon (2005, pp.117-120) ne montrent aucune différence de fond en dépit des 60 ans et des plus de mille kilomètres qui les séparent.

Pour notre travail, il nous semble intéressant de noter que les premières équipes étaient formées plutôt par des étrangers, même si les péones des estancias étaient des locaux pour la plupart ; Rae Smith (1912) mentionne des tondeurs croates dans le sud, et Meisen, (1983) des italiens qui venaient pour la saison ; à leur tour Fernández et al. (2004) font part de tondeurs qui -une fois la saison finie- devenaient des chasseurs de phoques sur les côtes du nord-est du Chubut, car les deux activités étaient complémentaires du point de vue du calendrier. A partir des années 1930, les forces de tonte seront remplacées par des tondeuses mécaniques mues par un moteur, capable de faire tourner jusqu'à 25 tondeuses à la fois¹⁰⁸. Les équipes formées par des travailleurs chiliotes sont devenues plus fréquentes à partir des années 1940 et ont introduit une nouveauté : ne pas lacer les pattes du mouton qu'on tond (Caminoa, 2001, p.132). En effet, la méthode de tonte par laçage des pattes de l'animal est courante chez les irlandais, les espagnols et les italiens, elle est donc courante dans le nord de l'Argentine (Figure 5.1.a,c). En revanche, les tondeurs écossais ont l'habitude de tondre sans lacer les membres (Figure 5.1.b) (Blake, 2003, p.142). Nous pourrions émettre l'hypothèse que les nombreux tondeurs écossais qui ont introduit le métier en Patagonie, ont dû faire école parmi les travailleurs locaux qui, par la suite, ont répandu cette méthode dans toute la région et qui persiste jusqu'à l'heure actuelle (Figure 5.1.d).

Les Britanniques semblent avoir été réticents à l'égard des équipes de tonte, Macchi (2007, p.78) dit que les estancias de la Argentine Southern Land Company, au Chubut, n'ont admis la première équipe qu'en 1953, et ce n'est qu'en 1977 que la première équipe itinérante s'est formée dans les îles Malouines (Summers & McAdam, 1993, p.30). Nous avons peut-être à faire à une question liée à la taille des établissements, car dans les

¹⁰⁷ On peut voir plusieurs exemples de ces jetons sur <http://patfotos.org/eng/VwSCTM> (consulté le 21 septembre 2009)

¹⁰⁸ Une telle machine n'était pas fréquente ; d'habitude le nombre de tondeuses qu'on emploie simultanément est de 10 ou 12, et encore ce nombre est jugé trop élevé par le vacarme que cela fait et le stress auquel sont soumis les moutons (Mackenzie, 1986).

deux cas il s'agit d'estancias plus étendues que la moyenne¹⁰⁹ ; donc, elles sont nanties d'assez de main d'œuvre, ce qui les rend indépendantes de l'embauche temporaire. Pourtant, l'autosuffisance britannique apparaît aussi dans l'autre extrême du classement par la taille. En effet, l'un de nos correspondants -un vieil homme d'origine malouine habitant à Santa Cruz- possédait un troupeau de 700 moutons qu'il tondait seul, même si cela lui prenait plus d'un mois de travail¹¹⁰, tandis que les tondeurs professionnels font entre 150 et 200 moutons par journée de 9 heures. La Figure 5.2.a. montre un hangar de tonte des années 1940, dans une ambiance d'une activité très masculine ; tandis que 5.2.b montre la tonte familiale des premières années chez les Britanniques.

Pendant toute la période de notre étude, le rassemblement pour la tonte était aussi utilisé pour baigner l'ensemble du troupeau afin de combattre les ectoparasites (notamment la gale); cette opération demandait d'importantes installations et de la main d'œuvre. Le traitement était répété 2 ou 3 fois par an¹¹¹. Après la tonte les moutons étaient remis au pâturage ; les agneaux venaient d'être sevrés et selon le mode de fonctionnement de l'estancia, le troupeau était classé par sexe et âge (brebis fertiles, antenais/es, béliers, agneaux et *capones*) et chaque classe placée dans un champ différent. Plus une estancia était subdivisée, mieux son cheptel et ses pâturages étaient gérés. Dans l'ouest de la Patagonie, au pied des Andes, les troupeaux montent dans les champs d'altitude l'été (*campos de veranada*) et redescendent l'hiver (*campos de invernada*), qui, en fait sont des limitants de la capacité de ces estancias où l'apport supplémentaire de fourrage n'est pas utile. Cependant, dans la plus grande partie de la Patagonie, des conditions moins rigoureuses et de grands pâturages permettent aux moutons de rester toute l'année sans jamais être déplacés (*año redondo*). Cette possibilité, qui est sans doute une commodité pour l'éleveur, devient une nuisance pour les champs de parcours si on ne leur accorde pas une période de repos, même si elle n'est pas imposée par le climat.

Lorsque arrivait l'automne les béliers étaient mis en présence des brebis durant une soixantaine de jours, puis retirés. La sex-ratio entre béliers et brebis oscillait entre 3 et 6 % selon la visibilité dans le champ, i.e. la végétation et la topographie. Quoique

¹⁰⁹ Aux Malouines la superficie moyenne était de 32.500 hectares en 1976 (Summers & McAdam, 1993, p.30).

¹¹⁰ John Halliday (93 ans), interrogé le 26-27 mars 2007 à Puerto Santa Cruz. Décédé depuis, nous reviendrons sur son témoignage.

l'insémination artificielle soit apparue dès les années 1960, son utilisation n'est pas encore générale en raison des coûts.

Pendant l'hiver, les tâches habituelles ne comportent que la vérification quotidienne le long des clôtures pour contrôler leur intégrité, surveiller l'état du troupeau, et guetter d'éventuels prédateurs : le puma (*Felis concolor*) et/ou le renard roux (*Dusicyon culpaeus*). L'hiver, il faut faire très attention à la météo car en cas de prévision de fortes chutes de neige, les animaux doivent être cantonnés dans des vallons ou des recoins abrités. Excepté l'est du Chubut et le nord-est de Santa Cruz où les hivers sont plus cléments, les tempêtes de neige peuvent devenir catastrophiques pour les éleveurs partout en Patagonie car la mortalité peut dépasser 80 %, voire 90 %, du troupeau. Sturzenbaum & Borrelli (2001) présentent la cartographie des risques hivernaux à Santa Cruz et proposent des alternatives pour les diminuer. L'histoire de l'élevage ovin en Patagonie est jalonnée par quelques hivers mortifères, dont le souvenir (et la menace) explique beaucoup de comportements régionaux. Par contre, ni les prédateurs ni les grosses chutes de neige n'existent aux Malouines, ce qui expliquerait le succès foudroyant et de très bonne heure de l'élevage ovin dans cet archipel (déjà mentionné section 3.2.4).

Si les risques de pertes à cause de l'hiver augmentent du nord-est au sud-ouest, les risques de pertes dues à la sécheresse se font dans le sens opposé. En effet, c'est le nord et l'est de Patagonie qui se trouvent les plus exposés à de graves problèmes de pluviosité. Cela étant, la zone centrale subit une double menace, et à cause de la possibilité des deux sévices climatiques est la plus vulnérable du point de vue de la production (voir Figure 5.3).

5.3 L'acheminement de la production.

Faible ou forte, la production de l'année doit être acheminée vers le marché. Nous avons vu plus haut que d'une façon ou d'une autre, que ce soit par un colon répondant à l'offre officielle, ou grâce à l'initiative individuelle d'un pionnier, ou aux instructions de l'administration, que ce soit par bateau ou à travers champs, du nord ou du sud, le nombre d'ovins en Patagonie est monté en flèche à partir des années 1890. L'atout d'une

¹¹¹ A l'heure actuelle presque partout il a été remplacé par une aspersion de l'animal, au moyen d'un matériel adéquat, ou même d'une piqûre.

production presque immédiate a été l'un des facteurs les plus appréciés par les éleveurs d'ovins (l'autre étant la rusticité, indispensable dans l'environnement de Patagonie). La promptitude du profit dépendait aussi de l'écoulement de la production ce qui dans une région immense et alors sans chemins, posa de véritables défis à l'endurance et à la rentabilité.

5.3.1 Le transport jusqu'aux ports.

A la différence des côtes déchiquetées des Malouines, qui font que les estancias avaient toujours un petit port acceptable où venait mouiller le bateau qui chargeait la laine, les côtes rectilignes et inhospitalières de la Patagonie ne favorisent pas le trafic maritime, qui doit forcément se concentrer dans les quelques ports favorables. Ainsi, qu'elles soient sur la côte ou dans les terres, les estancias patagoniennes devaient envoyer leur production vers le port le plus proche, qui par la suite allait être doté de hangars qui le transformeraient en petit village.¹¹² Les estancias ayant leur propre mouillage sont exceptionnelles.

Par conséquent, le transport terrestre conduisant la laine des estancias aux ports a été un maillon très important de la filière ovine, mais surtout un facteur clé dans l'organisation du territoire de la Patagonie. En effet, à chaque point de rupture de charge¹¹³ un noyau de peuplement a surgi et a persisté tant que la filière est restée sans changements, ou qu'une fonction de remplacement pour le noyau a surgi. Il s'agit donc d'une création spontanée d'un bon nombre de villes ou villages de Patagonie, apparus après l'occupation du territoire pour répondre aux besoins des premiers éleveurs. Cette modalité de « surgissement » des noyaux de peuplement fait contraste avec la modalité de « fondation » d'un avant-poste dans une région encore inoccupée, et qui sera occupée par la suite à partir d'un nouvel établissement. La plupart des noyaux « créés » se trouvent dans le nord de la Patagonie, et beaucoup d'entre eux sont la suite des fortins établis lors de la Conquête du Désert. Les noyaux « surgis », en revanche, sont plus fréquents dans le sud, et sont plutôt le résultat du front pionnier du sud.

¹¹² Le surgissement de San Julian décrit par Blake (2003) suit exactement ce modèle. Les hangars des estancias ont précédé de 10 ans la fondation « officielle » du village en 1901.

¹¹³ Nous ne parlons pas de l'acception géomorphologique du concept, bien entendu, mais des points de transbordement.

L'itinéraire de la laine, entre une estancia du front pionnier et le port exportateur, passait donc par une série d'étapes, délimitées par des points de rupture. Le schéma présenté dans la Figure 5.1 explique cet itinéraire vers les années 1910-20 et le moyen de transport employé dans chaque étape. Bien sûr, avant la construction des chemins de fer, la traction animale se prolongeait jusqu'aux ports ; en fait, ce fut le cas dans tous les ports qui n'étaient pas desservis par un chemin de fer, jusqu'à l'apparition des camions dans les années 1930¹¹⁴.

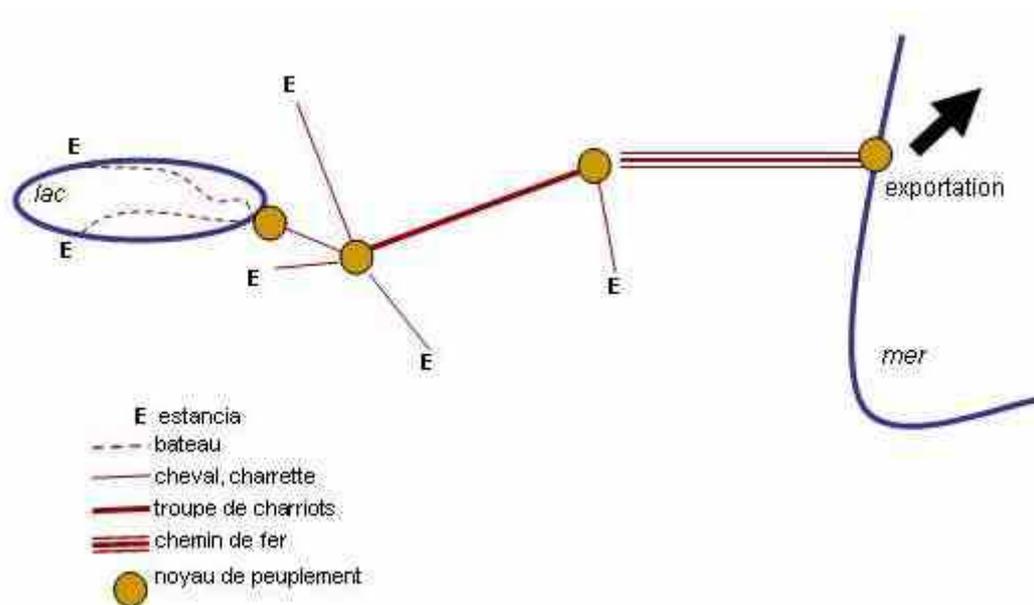


Figure 5. 1 : Les étapes du transport de la laine.

Il va sans dire aussi que quelques étapes peuvent manquer et que le schéma devienne nettement plus simple, tel qu'il était tout au début de la colonisation. Le transport lacustre surtout, ne concernait que les estancias situées en plein dans la cordillère, souvent du côté chilien, comme le témoigne Tejedor (2004, p.485). Le transport fluvial de la laine n'a pas été bien développé non plus, même sur les seuls fleuves navigables de la région, le Negro et le Santa Cruz sur le versant atlantique. En revanche, le transport de laine dans des bateaux était habituel dans les fjords chiliens pénétrant le plus vers la steppe, *senos* Otway, Skyring, et Ultima Esperanza (Martinic, 2005, p. 131).

¹¹⁴ Les ports desservis par des chemins de fer étaient, du nord au sud, San Antonio, Madryn, Comodoro Rivadavia et Deseado. Une estancia de J. Menéndez, sur le Rio Grande en Terre de Feu, avait aussi un petit chemin de fer pour l'embarquement de la laine. Le chemin de fer de Rio Gallegos est plus tardif et fut construit pour l'écoulement du bassin charbonnier de Rio Turbio dans les années 1940-50.

En ce qui concerne le transport terrestre de la laine en Patagonie -un sujet très vaste- l'information est dispersée et fragmentée car, à notre connaissance, aucune recherche systématique n'a abordé ce sujet malgré son importance et son côté pittoresque. Nous ne sommes pas en mesure de nous y attarder non plus, mais pour le but de notre travail, nos principales sources d'information ont été Morrison (1917) et Wing (1913) pour les aspects techniques, et Castro de Maté (2003) et Beecher (2007) pour les aspects sociaux.

Au début de la colonisation, le premier tronçon de l'itinéraire de la laine, c'est-à-dire, de l'estancia au premier point de rassemblement de la production, se faisait à dos de cheval sous forme de ballots, la laine en vrac, tondue à la main, au grand air et sur le sol nu. Plus tard, le progrès apportera les charrettes à deux roues, ou les chariots à quatre, et surtout la balle, de quelques 100 Kg ou deux ou trois fois plus quand l'estancia avait acquis une presse mécanique. Souvent la presse était située au premier point de rassemblement, chez un courtier. Ici commençait le deuxième tronçon, l'acheminement des balles vers le port dans plusieurs wagons¹¹⁵ tractés par des bœufs au début, plus tard par des mules ou des chevaux, de véritables caravanes à travers la steppe (Fig. 5.5.c) qui avançaient d'environ 20 Km par jour quand il s'agissait de bœufs et 30 Km quand il s'agissait de mules. Ces *tropas* mettaient donc entre 20 et 30 jours pour traverser la Patagonie d'ouest en est, en empruntant fréquemment les *rastrilladas*, les anciens sentiers indiens qui deviendront par la suite des pistes.

Une fois les balles laissées dans le port (ou à la gare du chemin de fer) (Fig 5.5. d, g) , les charrettes chargeaient les provisions pour les estancias, souvent commandées une année à l'avance, ainsi que tous les matériaux dont les éleveurs avaient besoin (notamment de la tôle ondulée pour les constructions, des produits vétérinaires contre la gale, du charbon ou du kérosène et, surtout à partir des années 1910, du fil de fer pour les clôtures). Au retour du port, les wagons étaient moins chargés (-20% environ) car ils devaient monter en altitude vers l'ouest (Morrison, 1917).

Abeijón (1983) nous introduit dans les coulisses de ce monde du transport à traction animale de la filière lainière, qui a fait vivre toute une série de métiers et même bâti quelques fortunes. Beecher (2007, p.267) et Libro del Centenario (2001, p.139)

¹¹⁵ Ceux à 2 roues chargeaient jusqu'à 2 tonnes, ceux à 4 roues, tirés par 16-18 chevaux pouvaient transporter jusqu'à 5 tonnes (Pérez, 1998, p.30)

mentionnent quelques cas de *troperos* devenus éleveurs, mais l'Espagnol Agustín Pujol, éleveur lui-même, est l'exemple achevé de la réussite dans la filière grâce à des troupes parfaitement organisées, des magasins de campagne et des abattoirs de laine à Puerto Madryn et Trelew (Album Biographique, 1924, p.40). D'autres troupes renommées pour leur organisation et promptitude étaient celles de l'Écossais John Gough et du nord Américain John Crockett (Shrewsbury, 1921, cité par Sepiurka et Miglioli, 2004, pp.187-194). Elles desservaient le nord-ouest du Chubut et le sud-ouest du Río Negro avec Trelew comme terminus, où la laine poursuivait son itinéraire par le chemin de fer de Puerto Madryn.

Les grosses estancias avaient leurs propres troupes et se passaient des transporteurs intermédiaires; tel était le cas des estancias de l'*Argentine Southern Land Company* (déjà mentionnée à la section 3.2.4). Les balles de laine de l'ASLCo étaient transportées par des troupes à Puerto Madryn, mais à partir de 1916 -où le chemin de fer venant de San Antonio s'est rapproché des estancias grâce au nouveau terminus de Jacobacci¹¹⁶- les troupes raccourcirent sensiblement leur trajet (Lolich, 2003).

Bien entendu, le prix du fret de la laine jusqu'au port était une variable à considérer dans l'équation de rentabilité d'une estancia. La distance au port le plus proche a également été prise en compte lors de la subdivision des terres pour leur vente ou concession Sarobe (1934, p. 124) ; ainsi, plus la distance à parcourir était grande, plus l'aire octroyée était importante. La même considération -mais par rapport à la proximité du chemin de fer- avait été prise par le gouvernement argentin, par l'intermédiaire de la Direction des Terres, qui a établi en 1920 une formule pour l'évaluation fiscale des terres en fonction de la gare la plus proche (Masera, 1998, p. 168).

Pour cette raison, il y a une distance «limite de rentabilité» qui oscille selon les conditions du marché, avant le boom de la Première Guerre Mondiale elle se situait à quelques 100 - 120 Km du port le plus proche (Fisch, 1932, p.144). La montée en flèche du cours de la laine provoquée par la guerre permit de rentabiliser même les champs enclavés de l'intérieur (souvent aux qualités écologiques très limitées) et le front pionnier a avancé bien au-delà de la limite mentionnée. Une fois l'euphorie passée, la chute des cours de la

¹¹⁶ A cette époque-là l'endroit portait encore son nom indien (Huahuel Niyeu), Jacobacci était justement un des ingénieurs de la construction du chemin de fer. Le nom officiel du village qui y a surgi est exactement « Ingeniero Jacobacci ».

laine de 4 à 1 a entraîné une perte de rentabilité de ces aires marginales, pour lesquelles le prix du fret jusqu'au port équivalait à 20 % de la laine transportée ¹¹⁷ (Fisch, 1932, p.144).

Ces considérations économiques du transport expliquent aussi pourquoi, à Santa Cruz, 70 % des estancias ne produisaient que de la laine, laissant la production du mouton à viande aux exploitations les plus proches des abattoirs frigorifiques (i.e. des ports) (Barbería, 1995, p. 251). Le transport des animaux vivants, en effet, avait aussi un coût considérable auquel les éleveurs devaient faire face. Après la période de la tonte, des arréos de deux, trois, voire quatre semaines de durée, avançant entre 15 et 20 Km par jour (Calderón, 1937) n'étaient pas rares en Patagonie jusqu'au début des années 1950 (Beecher, 2007, p. 92). Au début, avant l'établissement des routes, les arréos se faisaient à travers champs ; les troupeaux avaient le droit de passage gratuit, mais en revanche devaient s'acquitter d'un droit de pâturage (Denis, 1920, p.183). Le même auteur regrette qu'aucune prévision pour ce trafic n'ait pas été faite lors de la subdivision des parcelles. Cependant, assez tôt, en 1907, un décret a prévu une réservation de certains lots fiscaux pour y établir des « zones de transit », où les animaux pouvaient faire une halte (Sarobe, 1934, p.133).

Cette ancienne version ovine des « aires de repos » sur nos actuelles autoroutes ne se trouvait pas exclusivement sur le domaine public, la firme Swift possédait aussi ses propres champs-relais à usage partagé. L'utilisation de ces pâturages par les arréos à destination des abattoirs frigorifiques de San Julian ou Rio Gallegos était coordonnée de façon à ne pas surcharger le lot (Beecher, 2007, p.249).

5.3.2 L'exportation de la laine.

Après l'itinéraire que nous venons de décrire brièvement, les balles de laine parvenaient au port afin d'être, justement, « ex-portées » hors de la région. Nous avons vu que le plus souvent, surtout au sud de la Patagonie, le port est spontanément apparu du fait d'un besoin d'un point d'embarquement et ce n'est qu'après quelques années que le port a officiellement été reconnu par l'administration lors de la fondation du village homonyme. Pendant la période que nous étudions, il y a eu nombre de petits ports le long des côtes de

¹¹⁷ Le prix du fret (160 pesos par tonne) équivalait à plus d'un mois et demi de salaire d'un péon, selon les données de Fisch (1932), dans les années 1960, le fret en Europe, équivalait à environ 5 % du prix final (Giberti et al, 1970).

Patagonie, des villages, ou des hameaux, qui étaient cependant desservis par le télégraphe et qui servaient de mouillage pour les bateaux chargés d'embarquer la laine. Dans les provinces de Chubut et de Santa Cruz, au moins une dizaine de ces ports n'ont pas survécu au démantèlement de la région autarcique de Punta Arenas et ont maintenant disparu¹¹⁸.

Au début de la colonisation, la navigation de cabotage -de goélettes pour la plupart- assurait l'acheminement de la production de laine vers Punta Arenas où la charge était transbordée dans les bateaux dont la destination finale était l'Europe, Liverpool ou Londres au Royaume Uni, ou Anvers sur le continent.

Pourtant très tôt, avant 1900, les bateaux des firmes britanniques Spearing & Waldron et Thom & Cameron¹¹⁹, de Glasgow, ont commencé à mouiller à Rio Gallegos pour répondre aux besoins des pionniers de la région (Morrison, 1917). Bien sûr, avant de charger les balles de laine, ces bateaux déchargeaient sur place tous les matériaux nécessaires à l'installation des colons, parmi lesquels il nous semble important de citer du charbon, du fil de fer, et les hangars et maisons préfabriquées en bois et tôles ondulées achetées sur catalogue (Lolich, 2003, p.253 ; Baeza & Borquez, 2006-a). Ces premières exportations de laine de Santa Cruz étaient pour la plupart consignées chez John Hoare & Co. de Londres, qui les vendait aux enchères sur le marché anglais.

Avant 1900, les seules communications avec Buenos Aires étaient celles assurées par les bateaux des Transports Nationaux, deux fois par an au maximum. Pourtant, les éleveurs du sud de la Patagonie n'envoyaient pas leur production au marché de laines de Buenos Aires, qu'ils ne jugeaient pas convenable. Payró (1898, p.25) a fait part du refus des éleveurs britanniques d'exporter leur production par les Transports Nationaux, en dépit des prix avantageux, en raison du mauvais traitement que recevait la charge dans les soutes. En 1900 la ligne de navigation de la *Compañía Hamburgo Sudamericana* commença à desservir les ports du sud et par conséquent à acheminer de la laine, qui était transbordée à Buenos Aires sur d'autres bateaux de la même compagnie à destination de l'Europe (Morrison, 1917).

¹¹⁸ Juste pour mémoire, et pour entretenir la nostalgie, nous citerons –de nord au sud- Puerto Lobos, Bahía Cracker, Cabo Raso, Bahía Bustamante, Puerto Visser, dans la province du Chubut, et Mazarredo, Cabo Blanco, Bahía Oso Marino, Bahía Laura, Puerto Coig dans celle de Santa Cruz, ou encore Puerto San Pablo en Terre de Feu ; autant de villages fantômes qui sont entrés dans la légende...

¹¹⁹ Si nous citons ces firmes, ce n'est pas qu'elles soient vraiment importantes mais que les noms se répètent le long de notre recherche. Nous avons déjà mentionné Waldron dans les sections 3.2.3 et 5.1.1, et certainement, nous allons retrouver Cameron par la suite.

Les laines étaient donc transbordées à Punta Arenas d'abord, à Buenos Aires plus tard, mais il y avait aussi des embarquements directs des ports secondaires de Patagonie pour l'Europe comme nous venons de le voir dans le cas de Rio Gallegos. À son tour, Payró (1898) mentionne des exportations à partir de San Julian, tandis que les boers auraient exporté directement en Allemagne depuis Puerto Visser (Baeza & Borquez, 2006-b), et Lefebvre (1977) dit que jusqu'en 1936 il y a eu des exportations directes à partir de San Antonio, à l'extrémité nord de la région de notre étude.

La guerre 1914-18 compliqua la navigation transatlantique et le trafic direct entre les ports de Patagonie et l'Europe en a été affecté. Les exportateurs se sont ainsi tournés vers le port de Buenos Aires, où la laine était transbordée sur des bateaux qui partaient en convoi pour la traversée de l'Atlantique. Ce passage forcé par Buenos Aires finit par détourner une bonne partie du flux lainier patagonien, qui commença, seulement alors, à être industrialisé dans la capitale (Cepparo, 1986, p.107).

Pour Correa Falcón & Klappenbach (1924) la laine de Santa Cruz partait pour être vendue soit à Buenos Aires, soit à Londres, mais ils signalent qu'une proportion croissante (qu'ils estiment alors entre 25-30 %) était vendue sur place. Nous allons revenir sur les différentes modalités de commercialisation.

Comme le prix du fret des bateaux était fixé en fonction du volume de la marchandise et non pas en fonction du poids (Howat, 1989, p.61), les exportateurs avaient intérêt à faire des balles les plus compactes possibles. Les balles faites à l'estancia ou chez le courtier pesaient environ 100 Kg, mais très souvent elles étaient défaites dans le hangar du port, la laine reclassée, et remballée dans des unités de quelques 250 Kg¹²⁰. La nécessité d'un conditionnement préalable à l'exportation entraîna l'apparition d'un nouveau rôle pour les hangars des ports qui cessèrent d'être de simples entrepôts pour devenir des *barracas*, c'est-à-dire des zones de stockage, de classification et de préparation de la laine.

Ainsi, les ports les plus importants avaient chacun plusieurs *barracas* concurrentes, appartenant pour la plupart aux grandes firmes exportatrices. Bien qu'elle ne soit pas un

¹²⁰ A l'heure actuelle de telles balles sont devenues à leur tour obsolètes, remplacées par des balles de plus de 400 Kg (Mackenzie, 1986).

port, la ville de Trelew était un centre de stockage assez important qui exportait vers le port de Madryn, auquel la ralliait un chemin de fer depuis 1889.

A propos de Puerto Madryn, (Vallentin, 1912) présente un tableau, aussi bref qu'intéressant, de l'évolution des exportations par ce port du nord de la Patagonie sur un intervalle de 10 ans. Cet intervalle coïncide grosso modo avec la période d'incorporation du nord-est du Chubut à la région fonctionnelle de Punta Arenas, c'est-à-dire, le début de la colonisation ovine de la zone.¹²¹

Tableau 5.2 : Evolution des exportations par Puerto Madryn entre 1894 et 1904.

Produit (en tonnes) * (en unités)	1894	1904
Blé	4.678	355
Luzerne	17	101
Laine	23	751
Peaux de mouton	4	82
Plumes d'autruche	13	3
Manteaux de guanaco*	1.872	7

La montée en flèche des produits lainiers est frappante et va être accompagnée d'une forte croissance des cultures fourragères, mais toutes les autres denrées indiquent aussi l'abandon de l'économie traditionnelle soutenue par la culture du blé et le commerce indien. L'effondrement des manteaux de guanaco est spécialement révélateur non seulement du recul de la culture tehuelche, mais surtout du remplacement de l'herbivore dominant dans l'arrière-pays. D'ailleurs, les modestes 750 tonnes exportées par Madryn comparées aux 3300 tonnes exportées par Rio Gallegos en 1910 (Wing, 1913, p. 102) montrent que la contrée venait tout juste de démarrer son élevage ovin.

Nous avons vu au passage à la fin de la section 4.4.4 qu'à la veille de la Première Guerre Mondiale l'Allemagne était le plus grand acheteur de laine argentine, suivie par la France et, assez loin, par la Grande Bretagne (Judge, 1918). Le tableau suivant, du même auteur, élargi un peu l'information et permet de voir qu'en ce qui concerne les peaux de mouton, la France exerçait un quasi-monopole¹²².

¹²¹ Il faut rappeler que la vallée du Chubut était occupée par les gallois dès 1865 et qu'ils y avaient développé un véritable oasis agricole. Ici, pour une fois, les pionniers n'ont pas été des moutonniers.

Tableau 5.3 : Principaux acheteurs des laines argentines en 1913.

(1913; chiffres en tonnes)	Laine	Peaux
Allemagne	62.270	400
France	41.120	22.890
G. Bretagne	23.400	860
Belgique	19.940	30
Etats-Unis	17.050	280
autres	2.290	290
totaux	166.070	24.750

Nous n'avons pas trouvé d'information concernant l'apport de laines de Patagonie dans les 166.000 tonnes exportées en 1913, mais nous pouvons en avoir une estimation à partir du stock national de 1914 (43,2 millions d'ovins) et celui des territoires patagoniens (9,5 millions)¹²³, ce qui représente 22% du cheptel argentin ; si l'on assume une productivité pareille sur l'ensemble du territoire et que l'on applique la même proportion sur le total exporté, cela ferait 36.500 tonnes de laine¹²⁴.

Ce chiffre est tout à fait approximatif, mais - faute de mieux- il nous permet d'avoir une idée de l'ordre de grandeur dont nous parlons. Il est comparable aux exportations de laine du Chili (i.e. Patagonie, seule région productrice de ce pays) selon la même source (7.700 tonnes) et des Malouines (1.500 tonnes). Cela étant, si juste avant le boom lainier la Patagonie argentine produisait (rappelons qu'ici production et exportation sont des équivalents car il n'y avait pas d'industrialisation sur place) 36.500 tonnes de laine, la Patagonie chilienne en produisait 7.700.

Au demeurant, il est clair que le principal port exportateur de laine de Patagonie était Punta Arenas, du moins jusqu'à 1914, et qu'en grande partie les biens exportés étaient originaires d'Argentine, sans que cela veuille dire que les capitaux producteurs le fussent aussi, loin de là. Les chiffres d'exportations par Punta Arenas pour la période 1901-1912 présentés par Martinic (1992, p. 792) permettent de calculer que l'apport « argentin » était d'environ 30 %, avec de fortes variations -de 101 % en 1901 à 13 % en 1904- ce qui montrent une tendance décroissante. En 1906 les exportations par Punta Arenas étaient à 92

¹²² En France même, bien loin de Tourcoing-Roubaix, Mazamet et son industrie de délainage exerçait à son tour un quasi-monopole.

¹²³ Dont Rio Negro 2,8 millions, Chubut 2, Santa Cruz 3,9 et Terre de Feu 0,8. La région était encore loin d'avoir atteint sa production maximale. (Anuario Geográfico, 1941, p.259)

% d'origine ovine (dont 75% de laine), et en 1910 le rapport était monté à 97 % (dont 80 % de laine). La spécialisation du port de Punta Arenas dans la filière ovine était absolue. Il n'est pas étonnant que Rae Smith (1912) affirme que la principale activité économique de la ville était l'embarquement de laine.

Toujours dans ce domaine des estimations, si aux 7.700 tonnes produites par le Chili (et qui vraisemblablement étaient toutes exportées par Punta Arenas) nous ajoutons les 30 % qui provenaient d'Argentine, nous pouvons estimer que les exportations de laine par Punta Arenas oscillaient autour des 10.000 tonnes par an avant la guerre 1914-18.¹²⁵ Le poids de ces exportations diminuera par la suite, quand le front pionnier se déplacera vers le nord et que les ports argentins, en partie grâce à la législation protectionniste mentionnée en 4.2, canaliseront la production croissante. Comme confirmation de cette tendance nous avons les 30.000 tonnes de laine exportées par an par le port de San Antonio en 1925-1930, (Lefebvre, 1977) lorsque cette ville était le deuxième marché de laines de l'Argentine (après celui d'Avellaneda à Buenos Aires)¹²⁶ et que l'occupation de la Patagonie était quasiment achevée.

5.3.3 Les modes de commercialisation de la laine.

Comme nous l'avons vu plus haut, les pionniers britanniques qui se sont installés dans le sud de la Patagonie, envoyaient d'abord leur production en Grande Bretagne, où elle était adjugée dans le marché local, selon les mœurs anglo-saxons, tout comme les boers envoyaient la leur directement en Allemagne. Cette habitude des producteurs d'acheminer leurs laines en Europe pour la vendre introduisait dans le circuit des intermédiaires qui prélevaient une commission.

À leur tour, dès 1875, des commerçants français, bien avant que la Patagonie commence à produire de la laine, avaient fondé un comptoir à Buenos Aires afin de faciliter les achats sur place (Daumas, 2002, p.6) ; seuls les négociants les plus puissants

¹²⁴ En 1940, presque 30 ans plus tard, la Patagonie apportera 37 % des 176.000 tonnes de laine argentine (Helman, 1941, p. 199) dont 158.000 seront exportées (Anuario Geográfico, 1941, p.274)

¹²⁵ Dans un discours prononcé en 1900, le sénateur Carlos Pellegrini (ex président argentin), affirma que l'année précédente, 5000 tonnes de laine argentine avaient été exportées par Punta Arenas (www.srb.com.ar/LosCien.htm, consulté le 18 Septembre 2009)

¹²⁶ Les informations sur cet énorme marché peuvent être trouvées sur <http://www.histarmar.com.ar/Puertos/BsAs/MercadoCentraldeFrutos.htm> (consulté le 21 septembre 2009)

avaient des maisons d'achats et exportaient directement en France, les autres agissaient par l'intermédiaire de maisons de commissions. Ceci explique l'existence de *barracas* aux noms qui trahissent leur origine : Barraca Amberense (Anversoise), Barraca Francesa, dans les ports de Santa Cruz, ou encore la Barraca Lefebvre à San Antonio, en ce qui concerne les lainiers flamands, et Lahusen ou Meyer, dans les ports du Chubut, tenues par des Allemands. Ces établissements, que nous pourrions considérer comme des « comptoirs ethniques », achetaient d'abord les productions de leurs concitoyens installés sur place.

Bien entendu, il y a eu beaucoup d'autres *barracas* appartenant à différentes firmes, les plus nombreuses étaient celles de La Anónima (la société des familles Braun et Menéndez que nous avons mentionnée dans la section 4.4.3), et aussi celle de *Compañía Argentina del Sud* (Argensud), issue de l'association de trois firmes allemandes de Santa Cruz.

Comme nous l'avons dit dans la section précédente, les *barracas* se situaient au niveau du dernier nœud de distribution avant l'exportation, elles y préparaient la laine et les peaux de mouton. Normalement la laine avait trois itinéraires possibles pour arriver aux *barracas* : 1) un courtier qui l'envoyait, 2) la firme propriétaire de la *barraca* l'avait récupérée chez l'éleveur, et 3) un producteur l'envoyait lui-même.

L'itinéraire 1 correspondait à celui de la laine des petits producteurs, généralement moins de 5.000 Kg, situés dans des régions éloignées; il s'agit pour la plupart d'éleveurs dépassant à peine le stade de subsistance, souvent d'origine indienne ou métissée (Levin, 2001); ils appartenaient au groupe 5 des producteurs du classement présenté dans la section 4.5. Quant au courtier, lui, comme nous l'avons dit en 4.4.5, il s'agissait généralement d'un commerçant levantin, qui touchait en laine les dettes contractées par ses clients pendant l'année ; nous retrouvons ici le groupe 4 du classement mentionné. Le courtier emballait la laine (qu'il recevait le plus souvent en vrac) et personnellement ou moyennant une *tropa*, l'envoyait à la *barraca* pour la vendre. A l'heure actuelle cette modalité est en train d'évoluer vers des coopératives de production, afin de renforcer la capacité de négociation des producteurs les plus faibles et de leur faciliter l'accès à des techniques plus modernes.

L'itinéraire 2 concernait surtout les moyens ou grands producteurs (issus des groupes 2 et 3 du classement de 4.5), qui produisaient plus de 20.000 Kg de laine, c'est-à-dire des volumes qui justifiaient le déplacement de l'agent de la barraca jusqu'à l'estancia, afin de vérifier la laine sur place et -s'il parvenait à un accord avec l'éleveur- signer l'achat d'une poignée de mains (cela suffisait). Le paiement s'effectuait dans les 30 ou 60 jours suivants. La firme acheteuse s'occupait du transport de la laine jusqu'à sa barraca, mais le transport lui-même était souvent assuré par des tierces personnes. Bien qu'il n'y ait aucune obligation de longue durée entre le vendeur et l'acheteur, la répétition annuelle d'une bonne affaire pour les deux parties était à l'origine d'une confiance mutuelle qui facilitait les choses : encore à l'heure actuelle il n'est pas rare que l'achat de la laine se fasse avant d'être tondu, dans une opération qui s'appelle « vente sur le dos » (de l'animal). La vente directe dans les estancias connut un grand essor vers la fin de notre période d'étude et s'est répandue par la suite à des producteurs moins importants, de sorte que plus de la moitié de la production est commercialisée de cette façon. C'est une modalité bien commode pour l'éleveur, mais qui ne le place pas dans les meilleures conditions pour négocier le prix. Un de nos intervenants, agent visiteur dans les estancias¹²⁷, nous a bien renseigné sur ce système qui, dans les années 1960, canalisait la moitié des ventes (Giberti et al, 1970).

L'itinéraire 3 est le plus simple et a été le premier à se mettre en place à l'époque des pionniers. Les estancias envoyaient leur laine sur les ports dans l'attente d'exportateurs (qui l'achetaient sur place où la consignaient à l'extérieur). Il est évident que cette classe de producteurs devait avoir les moyens de transporter et de conditionner leur produit, et surtout la volonté de s'insérer dans le marché, (nous sommes en plein dans le 3^e groupe du classement 4.5). La modalité et les mentalités sont restées, tout en évoluant avec le temps : le producteur a pu faire ses propres balles, le transport a pu se faire à traction à moteur, la barraca a commencé à louer son espace d'entrepôt moyennant un « droit de barracage » qui fait que le producteur a intérêt à vendre sa laine le plus tôt possible une fois qu'elle est arrivée à la barraca.

Cette modalité de commercialisation, par l'afflux spontané de laine dans les ports déterminait traditionnellement la formation, dans les grands ports de Patagonie, de véritables marchés concentrateurs d'été (au grand air d'abord, dans les hangars plus tard)

¹²⁷ C.G. (Annexe 2, fiche n°4) interrogé à Puerto Madryn le 28 Août 2008

où les négoce se nouaient entre les producteurs et les exportateurs directs, les agents des firmes de Buenos Aires, ou les maisons de commissions. Chez les vendeurs, le système a évolué vers un appel d'offre (rappelant les enchères à l'australienne) mais la criée est remplacée par les offres sous enveloppe fermée. Pour les acheteurs, l'évolution tend à l'entente avec des exportateurs directs et une industrialisation croissante sur place, mais jusqu'à la fin de notre période d'étude, soit les années 1950, presque la totalité de la laine quittait la Patagonie à l'état brut¹²⁸ car les acheteurs la préféraient ainsi afin de la traiter selon leurs méthodes d'industrialisation (Gorla, 2004). Dans les années 1940, seule la firme Lefebvre avait établi un plan de lavage de la laine à San Antonio, mais elle se heurta à la pénurie d'eau et dut fermer peu de temps après (Lefebvre, 1977). En 1931, le pont sur le fleuve Negro qui permettait la liaison ferroviaire entre la Patagonie et Buenos Aires, sonna le glas pour le marché concentrateur de laine de San Antonio ; la ville a mis 40 ans à récupérer son niveau démographique d'alors.

¹²⁸ A Buenos Aires fonctionnaient 3 plans de lavage jusqu'à 1914, et 20 pendant la Première Guerre Mondiale (Gorla, 2004).

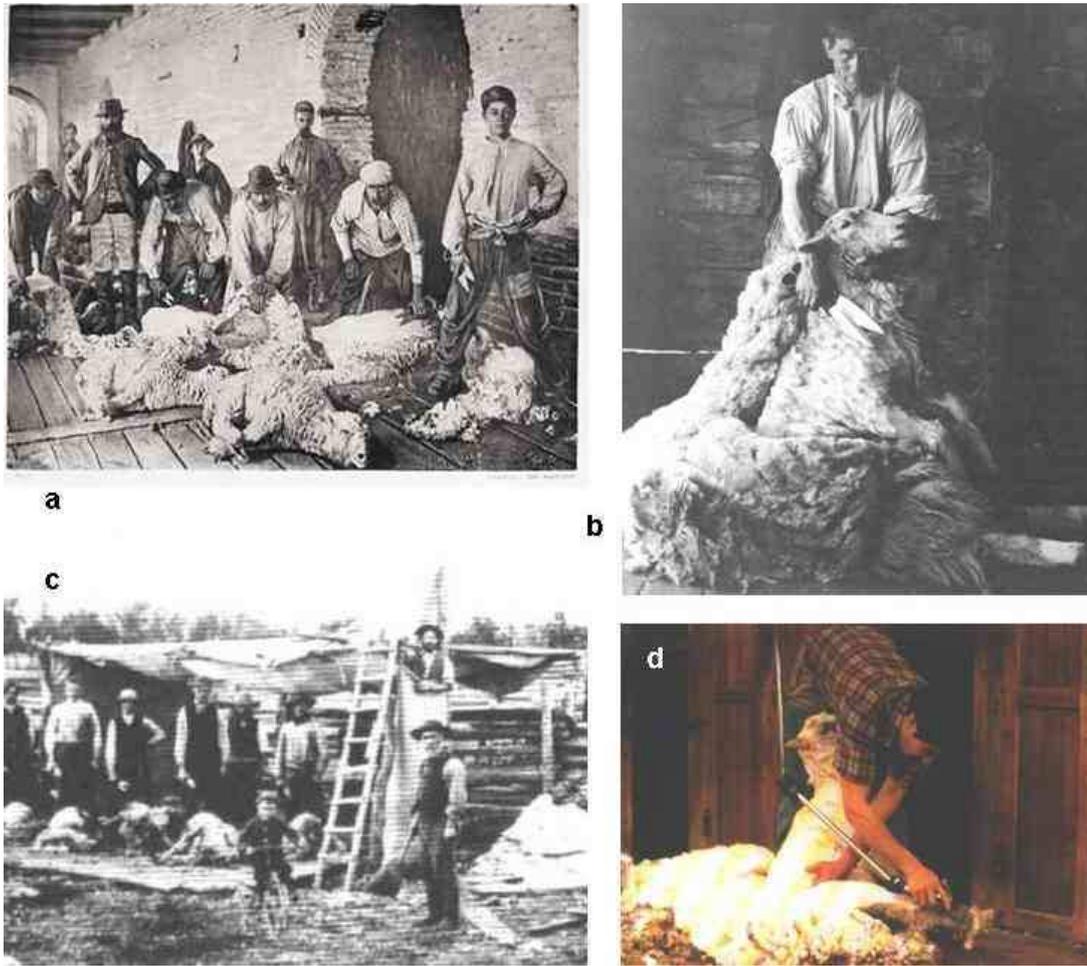


Figure 5.2 : Les deux types de tonte : 1) lacée : a. A la Pampa, 19^e siècle ; c. Trevelin (ca.1910, au grand air) ; 2) délacée : b. aux Malouines ; d) actuellement.

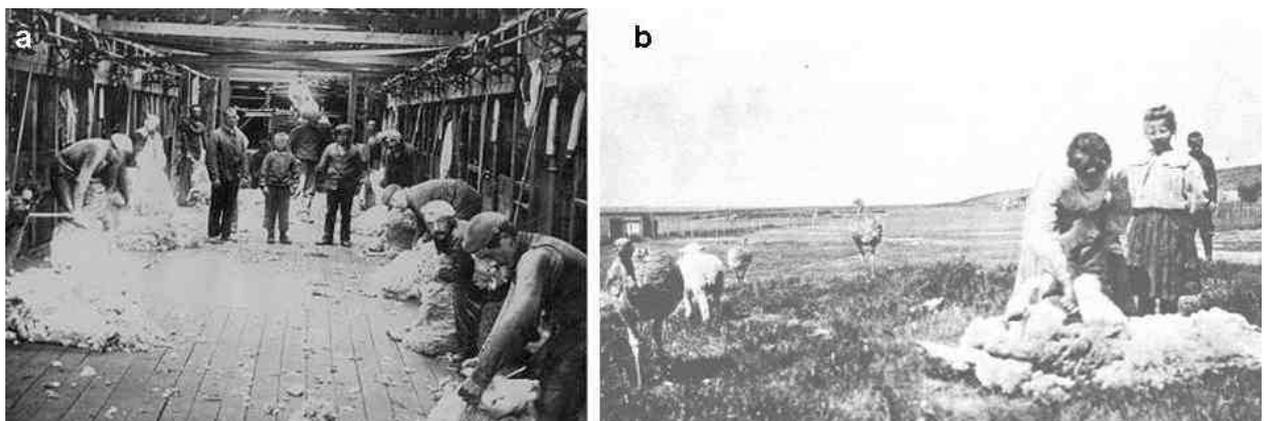
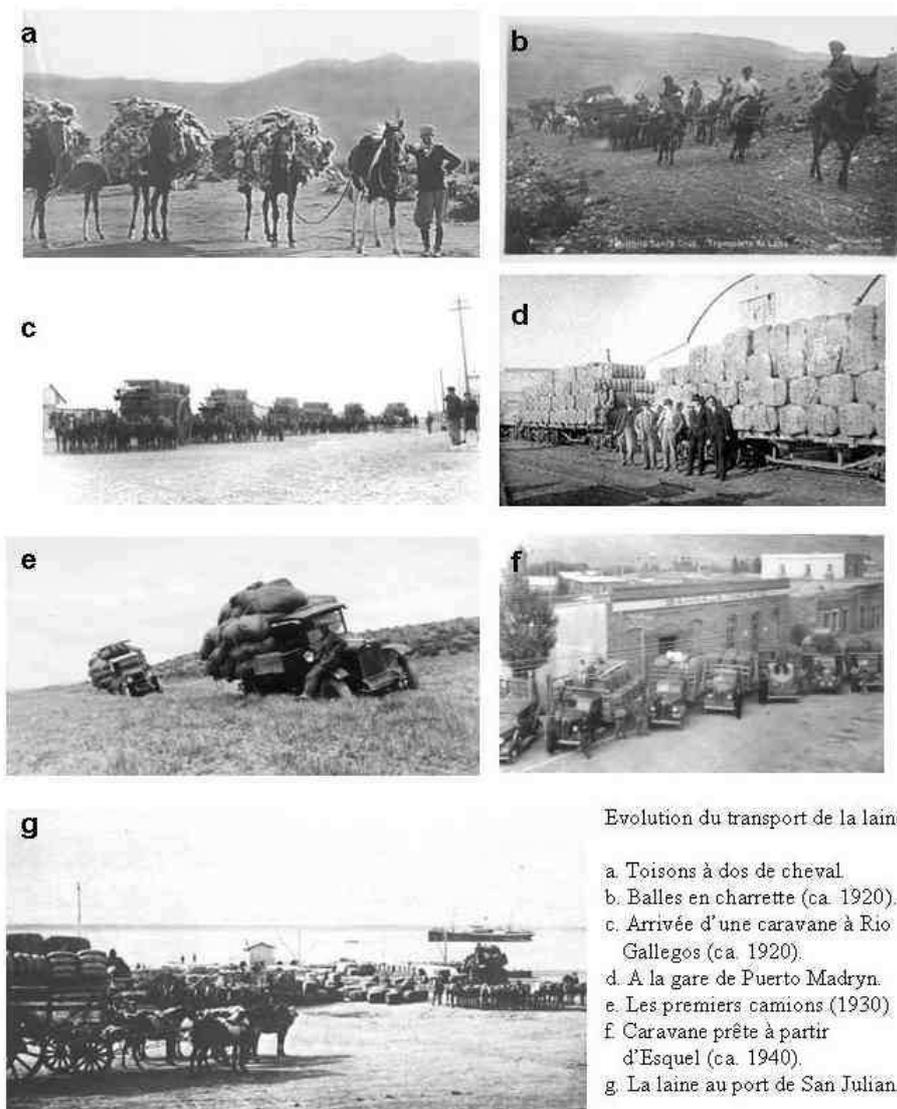


Figure 5.3 : La tonte dans deux environnements contrastants.



Figure 5.4 : Les risques de l'hiver.



Evolution du transport de la laine

Figure 5.5. L'évolution du transport de la laine de la campagne aux ports.

Chapitre 6 : Le conflit socio environnemental.

6.1 Conceptualisation du contexte.

Dans la section 2.1.1 nous avons fait un sommaire de la géographie physique de la Patagonie, ainsi qu'un sommaire ethnographique en 2.1.2. Bien que simplifiée, cette synthèse contient plus d'informations que celles qu'avaient les premiers colonisateurs qui se sont installés dans la région. Au début de la colonisation par les moutons, la Patagonie était fort mal connue de l'extérieur en dépit des nombreux « voyageurs » et explorateurs qui l'avaient sillonnée, surtout à partir de la seconde moitié du 19^e siècle.

La rencontre en 1884 d'une exploration galloise du Chubut et d'une patrouille militaire « conquérante du désert »¹²⁹, ou encore -en 1889- celle de l'explorateur Carlos Burmeister et du troupeau conduit par Jamieson et d'autres¹³⁰ (mentionné en 3.2.4), servent d'exemple pour montrer que les processus de conquête, exploration et colonisation n'ont pas forcément eu lieu dans cet ordre logique. L'emprise spatiale sur la région de la part du gouvernement était bien loin d'être complète quand la colonisation ovine a commencé ; en fait, les colons eux-mêmes ont maintes fois été les tous premiers à prendre contact avec un territoire et ses habitants autochtones.

Conquête, exploration et colonisation ont donc été des processus simultanés, ou décalés dans le désordre, au point que -en fait- nous pourrions dire qu'il s'agit d'un seul processus à trois facettes : l'occupation de la Patagonie. Ceci nous ramène à la triple approche que nous avons proposée tout au début de cette Deuxième Partie et qui cherche à analyser la question sous l'angle des Etats, des Territoires et des Communautés. Ainsi, des rapports évidents apparaissent entre la « conquête » faite par les Etats, l'« exploration » des Territoires et la « colonisation » formatrice de Communautés.

À travers la révision bibliographique des chapitres précédents, nous espérons avoir été assez clairs et montré que l'intégration de la Patagonie au monde moderne est allée de pair avec sa colonisation ovine. Le processus répond bien au concept de « front pionnier » car il réunit les quatre conditions définies par Pocard (2004, p.232), c'est-à-dire, que le front pionnier apparaît lorsqu'une société :

¹²⁹ Roberts T. (1995, p.18)

¹³⁰ Peláez & Jiménez (2006, p.148)

- *conquiert le territoire d'une autre société*
- *détruit cette dernière, ou tout au moins ne lui laisse pas de pouvoir de décision dans la nouvelle organisation du territoire qu'elle promeut*
- *opère de profonds changements dans l'utilisation de l'espace [...] sans s'appuyer sur les structures antérieures*
- * intègre cette zone marginale et l'aménage progressivement en conformité avec les lieux centraux de son propre territoire.*

Mieux, la colonisation ovine de la Patagonie remplit aussi la condition définie par Barret et al. (2000) qui considèrent que les fronts pionniers ne concernent que les régions préalablement peuplées de chasseurs-cueilleurs.

Dans ce chapitre nous aborderons la situation de la Patagonie, du point de vue de l'environnement et des populations originaires au moment de l'arrivée du front pionnier, c'est-à-dire lors du montage de la filière décrite dans le chapitre précédent ; nous aborderons donc le conflit socio environnemental provoqué par l'introduction des moutons.

Le coût de l'incorporation de la Patagonie, qu'il soit humain ou naturel, a été très élevé et la reconnaissance de ce fait n'est pas nouvelle ; Aagesen (2000) fait une bonne synthèse du processus de prise de conscience. Pour certains, la destruction de l'environnement a été si grande qu'il s'agit d'un «crime de lèse terre» (Lenzi, 1958). Nous verrons plus bas qu'il y a également eu de la lèse humanité lors de ce processus.

6.2. Le conflit environnemental.

Un simple test fait à travers le moteur de recherche Google¹³¹ avec les mots clé : *pâturage + Patagonie + ovins* nous a permis de trouver 2.190 pages en français ; les mêmes mots en espagnol (*pastizal+ Patagonia + ovinos*) ont fourni 26.200 pages, et si les mots clé sont en anglais (*rangelands + Patagonia+ sheep*) on arrive alors à 106.000 pages !

De même, si afin de cerner la recherche nous demandons « *producción ovina en la Patagonia* » le moteur trouvera 25.700 pages en espagnol.

¹³¹ Fait le 26 Septembre 2009.

Quelques minutes suffisent donc à évaluer l'immense quantité d'informations existant sur le sujet qui nous occupe, même si nous supposons qu'à peine 1 % du matériel ait de la valeur.

Cependant, l'information sur l'environnement de la Patagonie au moment du début de la colonisation fait désespérément défaut. Les récits des voyageurs et des explorateurs ne font que rarement mention de la végétation et leur information fragmentaire ne suffit pas à dresser un panorama fiable.

6.2.1 L'information du passé.

Des explorateurs espagnols de la période coloniale, seul Antonio de Viedma en 1782-83 a mentionné au passage les bonnes possibilités de l'élevage ovin à l'embouchure du fleuve Negro (Gorla, 1999, p.2), mais en revanche il n'a rien dit à ce propos lors de son exploration de la vallée du fleuve Santa Cruz la même année.

En 1829 le naturaliste Alcide D'Orbigny, envoyé en Amérique du Sud par le Musée des Sciences Naturelles de Paris, séjourna un an à Carmen de Patagones et nous a laissé beaucoup d'informations anthropologiques et zoologiques, mais très peu sur la végétation, en dépit des 117 espèces de plantes qu'il a herborisées (D'Orbigny, [1835] 1999, p. 546). Les quelques lignes qu'il a consacrées au paysage en dehors de la vallée du Negro rappellent beaucoup celles que la même contrée suscita chez Darwin quelques années plus tard:

Everywhere the landscape wears the same sterile aspect; a dry gravelly soil supports tufts of brown withered grass, and low scattered bushes armed with thorns (Darwin, 1839, p.79).

Tout comme son collègue français, Charles Darwin a surtout étudié la géologie et la zoologie, mais en revanche il a pu explorer davantage le pays ; cependant, il n'a même pas envisagé l'élevage en Patagonie, plutôt le contraire. L'arrière-pays de Puerto Deseado lui a inspiré ces lignes :

There was not a tree, [...] All was stillness and desolation. One reflected how many ages the plain had thus lasted, and how many more it was doomed thus to continue. Yet in passing over these scenes, without one bright object near, an ill-defined but strong sense of pleasure is vividly excited. (Darwin, 1839, p.198).

C'est dans la vallée du fleuve Santa Cruz, qu'il a écrit :

The country remained the same, and was extremely uninteresting. The complete similarity of the productions throughout Patagonia, is one of its most striking characters. The level plains of arid shingle support the same stunted and dwarf plants and in the valleys the same thorn bearing bushes grow. Everywhere we see the same birds and insects. Even the very banks of the river, and of the clear streamlets which entered it, were scarcely enlivened by a brighter tint of green. The curse of sterility is on the land, and the water flowing over a bed of pebbles partakes of the same curse¹³². (Darwin, 1839, p.227).

A vrai dire, l'auteur de la théorie de l'évolution a été assez sévère dans ses avis sur la Patagonie, la Terre de Feu et les Malouines, qu'il appela « des îles misérables », et a décrites dans ces termes :

An undulating land, with a desolate and wretched aspect, is everywhere covered by a peaty soil and wiry grass, of one monotonous brown color (Darwin, 1839, p.245).

Le même endroit que, moins de vingt ans plus tard, Martin de Moussy dépeindrait sous un autre aspect :

Il n'y a point d'arbres, sinon des lichens et un gazon très épais et très substantiel, qui, dans beaucoup d'endroits recouvre des amas énormes de très bonne tourbe. Le bétail y prospère, et l'on y avait même établi dans ces derniers temps (1850) un saladéro (Martin de Moussy, 1860, p.70).

En revanche, la même source fournit trop peu d'informations sur la Patagonie :

La Patagonie [...] forme un territoire à part à peu près inconnu encore.[...] C'est une plaine immense, très aride, traversée par un très petit nombre de rivières peu profondes, et qui n'offre de belles végétations qu'au bord de quelques cours d'eau, sur les versants orientaux des Andes qui la limitent à l'ouest, et dans le voisinage du détroit de Magellan (Martin de Moussy, 1860, p.59).

¹³² Voilà la célèbre phrase qui est à l'origine de l'affirmation que Darwin aurait dit que la Patagonie était une **terre maudite**. A cause de traductions peu soignées, la malédiction a touché la Patagonie entière.

L'intérieur de la Patagonie commença à être un peu moins inconnu à partir de George Musters et de son voyage longitudinal en 1869-1870, déjà mentionné dans la section 3.2.4. Chez Musters les observations sur la végétation deviennent plus précises.

A partir des années 1870 et à l'instar de ce qui se passait aux Malouines où les moutons foisonnaient, les explorateurs ont commencé à faire plus attention à la végétation en tant que pâturage. L'intérêt scientifique des décennies précédentes est devenu un intérêt pratique. Il faut dire qu'il s'agissait d'hommes qui n'étaient pas de passage mais, au contraire, se sentaient plus concernés par l'occupation de la Patagonie – voire déjà installés, comme les Gallois du Chubut. Déjà en 1868, ces colons faisaient part de la qualité de certains champs de parcours (à Punta Ninfas, au nord-est de Rawson en l'occurrence) et ils envisageaient d'y mettre des moutons¹³³.

Les moutons sont à nouveau présents dans l'esprit du commandant Enrique Simpson, de la Marine chilienne, qui en 1874 lors d'une mission à Puerto Santa Cruz, écrit :

*el ganado lanar prosperaría aquí como en ninguna otra parte*¹³⁴

Dans le récit de son exploration du sud patagon en 1876-77 Francisco P. Moreno - le champion de «l'argentinité» en Patagonie- ne se prive pas d'observer la qualité pastorale des terres situées au sud du fleuve Santa Cruz, qu'il imagine déjà peuplées de bétail (Moreno, [1879] 1997, pp. 466-469).

Son contemporain, Ramón Lista, est aussi enthousiaste sur les possibilités des terres qu'il a explorées (surtout les vallées) et sur l'introduction de l'ovin ; mais dans ses perspectives les moutons n'étaient pas encore l'outil du peuplement mais à peine de provisions, pour soutenir la présence de l'Etat...

Los mejores campos, desde el punto de vista agrícola y ganadero, están en el fertilísimo valle del río Chico. Hay allí parajes inmejorables [...] y es allí a donde el Gobierno debe mandar hacienda vacuna y lanar, destinadas a proveer de carne fresca a los buques de guerra estacionados en la bahía de Santa Cruz (Lista, [1879] 1999, p.13)

¹³³ [Des colons qui étaient partis à la chasse] « ont vu que Punta Ninfas est un excellent endroit pour l'élevage parce qu'il y a de bons pâturages ; des négociations ont été réalisées afin d'y envoyer plusieurs milliers de moutons, et à la prochaine lettre nous espérons apprendre qu'ils y sont bien arrivés» (Jones, 1868, p.122, notre traduction).

¹³⁴ Martinic (1971). En 1870 Simpson avait exploré la région d'Aysén sur la façade ouest des Andes, quasiment inabordable du côté du Pacifique.

Les explorations suivantes, notamment celles de Ramón Lista (1880) en Terre de Feu, Luis Fontana (1886) au Chubut, et Carlos Moyano (1887) à Santa Cruz, ont coïncidé avec l'installation des autorités argentines¹³⁵ dans la région et l'arrivée des premiers colons. Cela étant, la colonisation ovine a eu lieu -dans le meilleur des cas- sur des terres à peine connues et, très souvent, sur des terres inexplorées. Ainsi, les premiers éleveurs se sont installés sur des champs de parcours dont ils ignoraient complètement le fonctionnement écologique. Ce n'est donc pas étonnant qu'ils aient eu une idée fautive des réelles capacités des pâturages de Patagonie, lesquels étaient systématiquement surestimés.

6.2.2 Les erreurs de perception.

Nous avons déjà dit dans la section 5.2.1, que le cadastre foncier appliqué en Patagonie n'était qu'une extrapolation hâtive de celui de la Pampa. Nous dirons même que l'occupation de la région a été -en gros- calquée sur celle de la Pampa. La gestion des champs de parcours pampéens a été appliquée à tort dans un environnement très différent. En effet, les différences entre la Pampa et la Patagonie sont presque imperceptibles -car très graduelles- pour celui qui vient du nord. Dans la section 2.1.3 nous avons parlé de la transition graduelle entre les plaines de la Pampa et celles du nord de Patagonie. Il n'est donc pas surprenant que les éleveurs qui conduisaient les troupeaux d'une région à l'autre, ne se soient pas aperçus d'emblée de la nécessité de modifier la gestion du cheptel.

À leur tour, pour ceux qui venaient des Malouines, l'environnement qu'ils trouvaient à l'arrivée sur le continent n'était guère différent de celui des îles, et surtout, les moutons qu'ils conduisaient étaient déjà acclimatés. Ainsi, eux non plus, n'ont pas été non plus, contraints d'introduire des changements de gestion. La comparaison faite par Henniker-Heaton (1923) sur les méthodes d'élevage entre les îles et le continent n'aurait pas été possible au début de la colonisation, lorsque, sans nuances, les méthodes ont été «transplantées». Pour les éleveurs, qu'ils viennent du nord ou du sud, l'adaptation à la région allait venir plus tard dans un cycle d'épreuve/erreur.

¹³⁵ Moyano et Lista ont été, eux-mêmes, respectivement premier et deuxième gouverneur de Santa Cruz, et à son tour, Fontana a été le premier gouverneur du Chubut.

...the rangeland practices focused primarily on the quality of livestock with little regard for the vegetation that supported the animals. The vast shrub steppe expanses of Patagonia appeared to these late 19th century European settlers as an inexhaustible resource for livestock production. This philosophy fostered little desire for the conservation of these inexhaustible rangelands. Low regard for the shrub steppe rangelands of Patagonia was reinforced by the establishment of agronomy and veterinary college north of this region near Buenos Aires, which, with little exception, tended to emphasize development of the humid pampas (Defossé & Robberetch, 1987).

Mise à part l'immensité de l'espace, la perception de champs de parcours patagons inépuisables a sans doute été favorisée par le fait que la région avait accumulé une réserve de biomasse importante, lentement constituée au fil des ans, avant que le mouton n'arrive. C'est cette réserve qui permit durant plusieurs décennies des valeurs de charge animale tout à fait insoutenables à l'heure actuelle.

La Patagonie fut d'abord occupée selon les critères pampéens, qui ont mis du temps à s'avérer inadéquats en raison de la réserve de biomasse que nous venons de mentionner. D'ailleurs, au-delà de la pression animale à laquelle elles sont encore soumises à l'heure actuelle, les steppes patagoniennes étaient particulièrement fragiles en raison de leur histoire évolutive, car différemment des steppes de l'hémisphère nord ou de l'Afrique australe, les pâturages du Cône Sud américain avaient évolué sans la présence d'énormes troupeaux de grands herbivores (les guanacos ne peuvent pas être considérés comme tels, et leurs troupeaux ne dépassent guère les 30 ou 50 animaux). Ainsi, du point de vue évolutif, les pâturages du sud n'ont pas eu l'occasion de développer des adaptations au prélèvement intensif des herbivores (Milchunas et al. 1988)¹³⁶. Si le climat de la Pampa permet à l'écosystème de compenser un peu cette agression, les steppes de Patagonie -plus résistantes que résilientes- ne jouissent pas de cet avantage et sont donc spécialement vulnérables et fragiles face à un pâturage intense (Soriano & Paruelo, 1990). Ces auteurs reconnaissent aussi que le manque d'informations historiques ne permet pas de connaître les conditions de la végétation avant l'introduction des moutons. Il est vraisemblable que le paysage ait été modifié par les moutons de façon qu'il soit impossible de savoir avec certitude comment étaient les pâturages et combien ils produisaient (Aagesen, 2000, p.9).

Si la situation d'origine des pâturages de Patagonie ne peut être qu'inférée, même si nous avons le droit de la supposer comme climacique, en revanche, la situation actuelle

¹³⁶ Pour De la Vega et al. (2003) c'est exactement le contraire ; ils estiment qu'il y avait 22 millions de guanacos en Patagonie avant le mouton, et que cela conditionna l'évolution de la végétation.

nous est bien connue et beaucoup de recherches scientifiques dans le domaine de l'écologie s'y sont intéressées. Parmi les travaux les plus ambitieux, couvrant l'ensemble de la région de façon descriptive et fonctionnelle, nous retiendrons ceux de Soriano et al. (1983) et de Cibils et Borrelli (2005), ainsi que -encore que sur des aires d'études moins vastes- ceux de Boelcke et al. (1985), et Ares et al. (1990). Ces ouvrages sont des références presque obligées pour les très nombreux travaux de recherches écologiques ou agronomiques plus détaillés ; en Patagonie cette recherche est surtout menée par le CONICET (*Consejo Nacional de Investigaciones Científicas y Técnicas*)¹³⁷, l'INTA (*Instituto Nacional de Tecnología Agropecuaria*)¹³⁸ en ce qui concerne l'Argentine, et par l'*Instituto de la Patagonia*, à Punta Arenas.

Au commencement de la colonisation, la surestimation des champs de Patagonie n'était pas seulement issue de l'ignorance du fonctionnement des écosystèmes mais aussi de la spéculation foncière pure et simple.

*...la capacidad productiva y las posibilidades de la Patagonia habían sido totalmente sobrevaluadas en los alocados años previos a 1890, produciéndose una gran inflación artificial de precios, una burbuja que estalla con la crisis*¹³⁹ (Miguez, 1985, p.287).

Il semble que le phénomène spéculatif se soit prolongé pendant les premières décennies de croissance explosive ; Martinic (1976) en parle pour 1905, ainsi que Wing (1913) pour 1911 et il est certain que le boom lainier provoqué par la Première Guerre Mondiale n'a pas calmé le marché, au contraire. Ainsi, il n'est pas étonnant que les premières alertes contre le sur-pâturage, comme celle de Willis (1914), ou celle de Scott¹⁴⁰ en 1919 soient passées inaperçues ou aient été étouffées dans l'euphorie générale. Le premier est spécialement porté sur l'aspect économique de la mauvaise gestion écologique et annonce déjà la durabilité, mais ce serait plutôt un souhait qu'une constatation...

Les estancias de la Patagonie ont été exploitées en vue du profit immédiat et ont produit de grandes richesses. A l'heure actuelle, plutôt qu'à la quantité de têtes -qui d'ailleurs est probablement proche de la capacité limite des pâturages-, on commence à faire plus attention à une gestion intelligente et prévoyante, qui vient remplacer le management improvisé d'antan. [...] L'éleveur doit rejeter la supposition irréfléchie que l'herbe repousse année après année même si elle a été broutées avant que les fleurs n'aboutissent en graines et dès que les jeunes pousses bourgeonnent après les premières pluies. Ceci

¹³⁷ Notamment le CENPAT à Puerto Madryn et l'IFEVA à Buenos Aires.

¹³⁸ La recherche régionale est partagée entre les antennes de Bariloche, Trelew et Río Gallegos.

¹³⁹ La crise économique de 1890, qui ébranla la croissance argentine de cette période fleurissante.

¹⁴⁰ Déjà mentionnée en Section 4.3 (Libro del Centenario).

fait que les fourragères perdent du terrain et que les mauvaises herbes en gagnent, ainsi s'opèrent le remplacement des herbes nutritives par des épineux amers. Tous les propriétaires devraient réaliser que leur véritable capital c'est la végétation, et que quand celle-ci s'appauvrit à cause de l'excès de moutons, c'est une perte qui doit être compensée. (Willis, 1914, p.132; notre traduction)

6.2.3 Fin de fête : dissipation du mirage.

Le début de la prise de conscience sur les excès commis dans la gestion des champs de parcours et la dégradation que cela entraînait est venu de la plume d'Alberto Soriano, agronome et écologue, qui dans les années 1945-50, regrettait « la perception nulle de la détérioration » chez les éleveurs patagoniens (Soriano, 2000, p.30).

La question de l'état et de la pérennité des pâturages n'a commencé à attirer vraiment l'attention des éleveurs qu'à partir des années 1980, lorsque la détérioration est devenue trop évidente et coûteuse en termes de diminution de la production. En ce qui concerne la laine, cette diminution aurait été de 0,5 % par an entre 1940-1987 dans les estancias bien gérées de l'ASLCo dans le nord-ouest du Chubut (Soriano & Paruelo, 1990, p.51)

Le Tableau 6.1 compare diverses estimations de la capacité de charge ovine des différentes zones de Patagonie. Comme la plupart de ces estimations étaient exprimées dans la mesure habituelle de «têtes ovines par lieue», nous avons choisi de tout convertir en cette unité, il suffit de rappeler qu'une lieue équivaut à 2500 hectares¹⁴¹.

Malheureusement nous ne disposons pas d'information permettant de remplir la plupart des cases du Tableau 6.1 ; cependant il est clair que l'appauvrissement de la ressource pastorale est une tendance générale dans toute la région, indépendamment de la qualité des pâturages au départ.

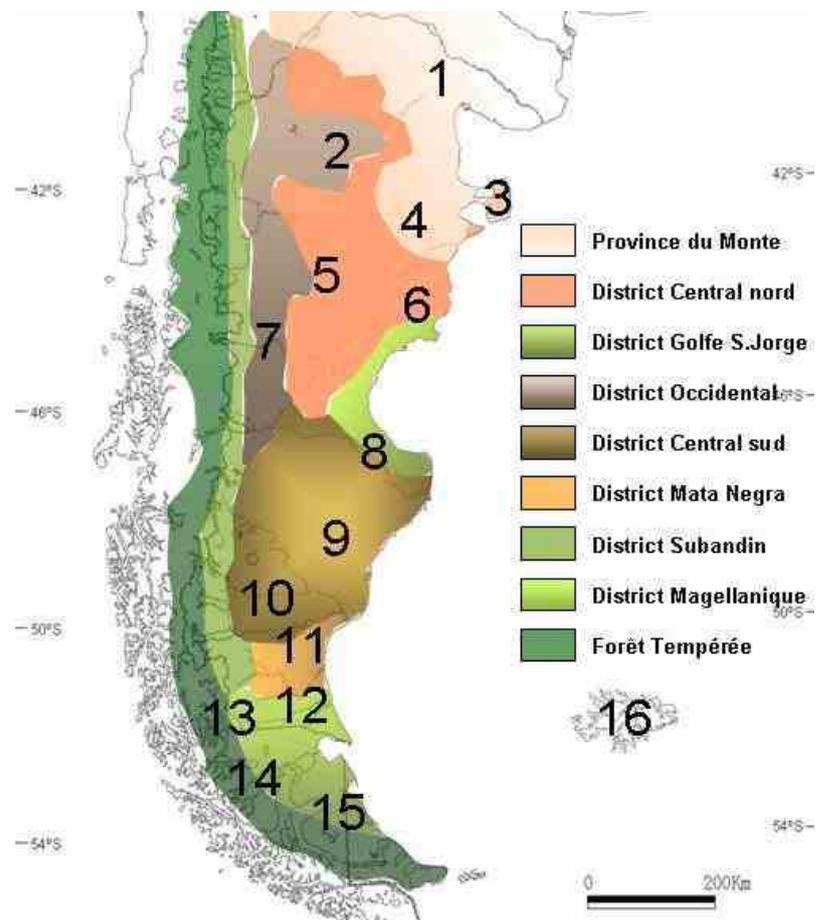
¹⁴¹ Il faut toutefois noter que les évaluations exactes des chargements obligent à différencier les consommations selon le sexe et l'âge de l'ovin. Les techniciens agronomes ont créé l'unité ovine, que l'INTA d'Argentine appelle UGO (Unidad Ganadera Ovina) basée dans les besoins alimentaires d'un mâle castré de race mérinos et d'un poids de 40 Kg, c'est-à-dire 0,92 Kg de matière sèche par jour. Ainsi p. ex., une brebis allaitante équivaut à 1,45 UGO. Bien sur les besoins alimentaires de n'importe quel herbivore peuvent être exprimés en UGO : un guanaco = 2 UGO, un lapin = 0,10 UGO, une vache = 7,2 UGO.

Tableau 6.1 : Estimations de la capacité de charge des parcours

(têtes ovines / 2500 hectares)

Zone // Année	1898	1901	1912	1913	1920	1941	1955	1957	1984	1990	1993
E R.Negro 1						700					
Somuncurá 2					1600	1600					
Pén.Valdès 3						1500			1000		
E Chubut 4				1200		800			600		
C Chubut 5						600			300		
Camarones 6	1500					1000					
W Chubut 7				4000						1000	
San Jorge 8		1500	900								
Rio Chico 9		3000									
C Sta Cruz 10		1800				1000					
S Sta Cruz 11		4000				1500					
Gallegos 12						2000					
El Turbio 13						2500		2400			
Magellan 14				3000				1800			
N T de Feu 15						3500		1800			
Malouines 16							1400				1200

Sources: 1898, Payró; 1901, Burmeister; 1912, Rae Smith; 1913, Wing (p.70); 1920, Denis (p.180); 1941, Helman (pp.71-76); 1955, Miles; 1957, Butland (pp.86-96); 1984, Fernández Duque (p.8); 1990, Soriano & Paruelo (p.50); 1993, Summers & McAdam. (en plus des abréviations des points cardinaux, ici C signifie « centre »)



Carte 6.1 : Situation des zones de capacité de charge (Tableau 6.1) par rapport aux zones phytogéographiques.

Si la situation des champs de parcours dans le passé nous échappe en grande partie, en revanche, les nouvelles technologies -notamment la télédétection- permettent d'avoir une connaissance plus approfondie et générale des pâturages patagoniens et de l'état de la ressource. Une vision d'ensemble, à l'heure actuelle, pourrait être synthétisée dans le tableau suivant.

Tableau 6.2 : Les ressources pastorales de la Patagonie

1	2	3	4	5	6	7	8
Formation végétale	Superficie (Km ²)	%	PPAN (KgMS/Ha/an)	% fourrage	Productivité de fourrage (KgMS/Ha/an)	Charge animale (ov/Ha)	Stock théorique (millions)
Semi-désert	164.200	24,1	415	25	104	0,30	4,9
Steppe arbustive	134.800	19,8	650	20	130	0,37	5,0
Steppe arbustive-herbacée	143.500	21,2	650	15	98	0,28	4,0
Steppe herbacée	48.600	7,1	900	30	270	0,77	3,7
Chaparral	188.900	27,8	640	15	96	0,27	5,1
TOTAL	680.000	100,0	610	14	118	0,34	22,7

- 1) Simplifiée à partir de Paruelo et al. (1988, p.147).
- 2) Idem. Concerne seulement les zones arides et semi-arides des 5 provinces argentines de la Patagonie, c'est-à-dire, celle de Neuquén et plus de la moitié de Rio Negro, qui ne sont pas incluses dans notre étude. En revanche, le secteur chilien de Patagonie n'est pas inclus dans ces valeurs.
- 3) Notre calcul.
- 4) Productivité Primaire Aérienne Nette calculée par Paruelo et al.,(1988, p. 150).
- 5) Fraction approximative de la PPAN effectivement broutée par les moutons ; dépendant du type et de l'état de la végétation. Valeurs adaptées de Rimoldi (2004) et d'Elissalde et al.(2008).
- 6) Application de (5) sur (4), notre calcul.
- 7) Rapport entre la consommation annuelle d'un mouton standardisé (350 Kg de matière sèche) et (6), notre calcul. Pour le total de la superficie, cette charge équivaut à une moyenne de 850 ovins par lieue.
- 8) Application de (7) sur (2). Notre calcul ; nombre estimatif du cheptel maximal selon la productivité actuelle des formations végétales en supposant que 100% de la superficie est consacrée à l'élevage.

Le Tableau 6.2 doit être considéré comme une simplification approximative de la mosaïque des écosystèmes agropastoraux de Patagonie. Pourtant, il est intéressant de noter que le stock théorique calculé -23 millions- n'est pas très loin du nombre maximum de moutons atteint par la région de notre étude pendant la période sommitale de l'élevage ovin (1945-1970), c'est-à-dire 20 millions. Nous pourrions supposer que l'inclusion de Neuquén et Rio Negro dans ces calculs compense l'exclusion de Magellan. La supposition n'est pas infondée si nous considérons qu'en 1960, par exemple, Rio Negro et Neuquén comptaient 3,8 millions de moutons, tandis que Magellan en comptait 3,1. De plus le calcul considère que la totalité de la superficie est vouée à l'élevage (ce qui est évidemment faux). Enfin, notre étude inclut le secteur du Rio Negro le plus densément occupé par les ovins, l'approximation calculée plus haut nous semble donc acceptable. D'ailleurs, les données de

la productivité primaire aérienne nette de Paruelo et al (1998) sur lesquelles nous avons basé nos calculs, décrivent une situation pastorale déjà assez dégradée.

Pour ce qui est de la dégradation, il y a presque cent ans Bailey Willis en donna des exemples concrets dans les champs du centre est du Rio Negro.

Les parcours situés à 200 km de l'Atlantique ont de bons pâturages. À l'heure actuelle leur capacité peut être estimée entre 1000 et 1200 moutons par lieue. [...] Dans les terrains fiscaux, les occupants ont réduit la capacité des pâturages à 800 moutons par lieue ou encore moins, en laissant tout le temps paître les animaux dans les mêmes champs. Il faudrait laisser les pâturages récupérer, en s'abstenant de les utiliser lors de la période de germination... (Willis, 1914, p. 148 ; notre traduction).

Tout bref qu'il soit, ce paragraphe vise juste en ce qui concerne les deux maux les plus répandus tout au long de notre période d'étude et qui ont eu de lourdes conséquences sur la détérioration des pâturages patagoniens, c'est-à-dire: 1) l'indéfinition de la propriété de la terre fomentant les abus sur la ressource pastorale -situation décrite en 3.2.3, et 2) l'utilisation des mêmes pâturages sans répit tout le long de l'année -expliquée en 5.2.2.

Nous arrivons ainsi au cœur du problème socio-environnemental de la Patagonie, la désertification, issue du montage d'un système d'élevage inadéquat dans une région écologiquement fragile. Comme nous le disions tout à fait au début de ce travail, dans le Résumé: « l'adoption de pratiques d'élevage pastoral peu respectueuses de l'environnement aurait été le principal moteur de la dégradation rapide et irréversible des écosystèmes patagoniens ». L'application du cadastre « pampéen » en damier, ajoutée aux restrictions à la propriété foncière durant des décennies, ont sérieusement compliqué la durabilité de l'élevage dans des conditions environnementales limites.

Bien entendu, de telles contraintes environnementales ne sont pas exclusives de la Patagonie, mais la combinaison des facteurs que nous venons de signaler semble être un apanage de la région. D'autres grandes zones semi arides d'élevage extensif comparable, comme l'ouest des Etats-Unis¹⁴² ou l'Australie, ont conservé énormément plus de terres publiques servant de tampon pour la gestion du cheptel si besoin est.

¹⁴² Aux USA, le Bureau of Land Management gère plus d'un million de Km² de terrains fiscaux situés pour la plupart dans les états de l'ouest. Même pour l'ensemble du pays, cela représente presque 20 % du territoire. (http://www.nass.usda.gov/Census/Create_Census_US.jsp [dernière consultation le 25 Octobre

Dans une situation très différente, Danckwerts et al. (1993) expliquent bien le même comportement erratique quant à l'environnement de la Patagonie et parviennent à des conclusions intéressantes :

L'interaction entre l'hétérogénéité spatiale et la variabilité temporelle des pluies augmente la complexité des systèmes pastoraux. Dans les régions semi arides, ceci détermine des explosions de productivité qui sont stochastiques et peu prédictibles dans le temps, l'espace et la magnitude. Dans ces conditions de non équilibre, la réponse traditionnelle a été la transhumance afin de profiter des explosions de productivité. Généralement, les systèmes nomades peuvent supporter des charges plus élevées que les systèmes permanents à cause d'une meilleure utilisation de l'espace. Les systèmes de pâturages permanents ou sédentaires seraient une pratique inadéquate dans la gestion des terres (notre traduction).

6.2.4. Le prix des erreurs : la désertification.

Au-delà des aléas climatiques ou naturels, il est clair que la gestion inadéquate de l'élevage serait donc responsable de la dégradation sévère des champs de parcours de Patagonie. Depuis les années 1980 la dégradation a été associée au concept de «désertification» qui commençait à faire son chemin dans les esprits de la région¹⁴³. Grâce à des campagnes massives de conscientisation, la désertification est un phénomène maintenant bien connu de tous les patagons, ruraux ou citadins.

De nombreux projets de recherche appliquée pour combattre le fléau se sont succédés dans les années 1990, mais nous ne citerons que les deux que nous jugeons les plus productifs et transdisciplinaires : *Prevenición y control de la desertificación en la Patagonia (PRECODEPA)* par INTA-UNPSJB-CENPAT, 1990/92; et *Lucha contra la desertificación en la Patagonia (LUDEPA)*, par INTA-GTZ (*Gesellschaft für Technische Zusammenarbeit*, l'agence allemande de coopération technique) en 1991/98. Depuis, le gouvernement argentin a créé le *Programa de Acción Nacional de Lucha contra la Desertificación (PAN)*, ce qui permet d'espérer la continuation des travaux coordonnés pour tâcher de corriger les erreurs du passé, là où cela est encore possible.

En effet, il y a de vastes zones de Patagonie où la ressource pastorale semble irrécupérable. Del Valle et al. (1997) ont évalué que le quart des zones arides de Patagonie

2009] En Patagonie la situation est toute autre : selon la base de données du Cadastre de la Province du Chubut (2006), à peine 3 % de la superficie appartenait au domaine public.

(24,8 %) présentent un niveau «sévère» de désertification et que celle-ci atteint un niveau «très sévère» dans 9,1% de la région. Autrement dit, un tiers des steppes de Patagonie est désormais incapable de soutenir l'élevage ovin tel qu'il a été pratiqué jusqu'à ce jour.

Ceci explique l'abandon de nombreuses estancias, mentionné au passage dans la section 1.2, triste phénomène affectant les zones les plus défavorisées du point de vue écologique. Dans la province de Santa Cruz, la plus touchée, plus de 300 établissements (sur un total de 1260) avaient été fermés en 1991, et le chiffre a dépassé les 500 en 1997 (Andrade, 2002, p.689). Cet auteur a conduit une recherche sur « Les représentations sociales de la désertification », élaborée en tant que mémoire de master (inédite) et dont les résultats partiels se trouvent chez Andrade (2002 et 2003). Ses résultats montrent que les éleveurs ont beaucoup de mal à se sentir comme responsables de la dégradation productive (du fait de leur gestion inadéquate ou de celle de leurs prédécesseurs) et tendent plutôt à culpabiliser autrui, tout en insistant sur un mode de gestion devenu inviable.

6.3. Le conflit humain : le chasseur chassé.

Dans ce pays où nous avons importé tant de reproducteurs à des prix fabuleux pour améliorer les races équine, bovine, ovine et porcine, nous avons laissé se perdre les Tehuelche et les Toba, les plus superbes exemplaires de la race humaine¹⁴⁴.

Nous avons vu tout au début de ce chapitre que la colonisation ovine de la Patagonie s'est opérée par l'avancement d'un front pionnier qui délogea les populations préexistantes et remplaça l'utilisation de modes de subsistances que les indiens faisaient de l'espace pour une utilisation mercantiliste. Nous avons également vu dans la section 3.1.1 que la Conquête du Désert, qui généralisa l'avancée du front, a bien été étudiée par l'historiographie argentine et échappe à notre travail de recherche. Par ailleurs, l'essentiel des campagnes militaires des années 1879-1884 s'est déroulé dans la Pampa et dans le nord de la Patagonie, dans la région qui allait devenir les territoires de Rio Negro et Neuquén, c'est-à-dire en dehors de notre région d'étude.

¹⁴³ Une telle association conceptuelle n'était pourtant pas nouvelle, car elle avait été popularisée par Aubréville (1949).

¹⁴⁴ Eduardo Schiaffino, 1905. Revista "Caras y Caretas", Buenos Aires. Les Toba sont les aborigènes du Chaco austral. <http://www.monteleon-patagonia.com/aborigenes.html> (consulté le 4 novembre 2009).

Celle-ci n'a pas été totalement à l'écart des mouvements militaires, mais seulement à la fin de la campagne quelques colonnes ont sillonné le Chubut, et aucune n'est arrivée à Santa Cruz et à la Terre de Feu. Les indiens de ces régions du sud n'ont pas été épargnés pour autant car il y a eu quelques patrouilles opérant près des côtes –notamment celle qui captura la tribu tehuelche d'Orkèke à Puerto Deseado en 1883 ; il y a également eu une activité extra officielle chez certains pionniers qui combattaient par eux-mêmes les indigènes. Nous sommes bien ici dans les situations que nous avons décrites en 6.1, dans lesquelles la conquête par l'Etat, tardive ou absente, fut remplacée par une colonisation de particuliers.

Comme nous l'avions vu en 2.1.2, le panorama ethnologique de la Patagonie permet de distinguer les chasseurs cueilleurs à pied (les Tehuelche du nord (*guénakenk*) et du sud (*aonikenk*), habitant les plateaux de la Patagonie orientale, et les Ona (*shelknam*), de la Terre de Feu) des chasseurs cueilleurs navigateurs des côtes déchiquetées et des archipels du sud-ouest. Pour riche que soit l'histoire du contact de ces navigateurs avec les blancs, leur habitat les a tenus à l'écart de la colonisation ovine et, par conséquent nous ne l'aborderons pas. En revanche, parmi les habitants des steppes, il faut aussi considérer les Araucaniens (*Mapuche*), pénétrant sous la poussée des espagnols du Chili dans le nord-ouest de la Patagonie à partir du 18^e siècle. Ce peuple andin était porteur d'une culture agricole et pastorale qui finit par imprégner les Tehuelche du nord avec lesquels il y a eu un métissage poussé et même un peuple hybride, les *Manzaneros*, autour du lac Nahuel Huapí. Chacune de ces ethnies a réagi différemment à la présence des blancs en général et à l'installation des moutonniers en particulier, avec ou sans activité militaire préalable.

Mais avant les campagnes militaires, entre 1850 et 1880, les politiques de l'Argentine et du Chili vis-à-vis des Indiens de Patagonie australe, était de pactiser avec l'Indien, seul habitant de ces vastes étendues convoitées par la nation rivale. Pendant cette période, l'Indien était donc l'un des outils de l'implantation en Patagonie, outil dont l'accord était acheté avec des flatteries, cadeaux, grades militaires et même, salaires. Les gouvernements argentin et chilien, désireux de prendre l'initiative dans l'occupation de la région se sont servis des Tehuelche pour étendre leur influence. Certains caciques ont bien profité du jeu d'influences et renchérisaient tour à tour auprès des deux pays. L'entente avec l'Indien a permis aux colons de Carmen de Patagones et Punta Arenas d'acquérir à

bas prix des peaux de guanacos et des plumes de nandous commercialisées sur le marché international, dans une timide amorce de l'insertion de la Patagonie au commerce mondial.

Une fois la conquête achevée, les indigènes rescapés des campagnes militaires, acculés par la poussée « civilisatrice », ont dû faire face à différentes stratégies de survie d'occupation de leur sol. Aussi ont-ils dû supporter la « Conquête Spirituelle »¹⁴⁵ des Salésiens, qui suivit de tout près celle des militaires, clair exemple de la vieille association entre le sabre et le goupillon. Nicoletti (2008 b) a bien décrit les conséquences de cette conquête.

Dans son malheur, la société tehuelche de Patagonie a été moins martyrisée que la société ona de la Terre de Feu. Ayant adopté le cheval dès la fin du 17^e siècle, le Tehuelche disposait d'un avantage certain pour chasser le guanaco et le nandou. En revanche, se déplaçant uniquement à pied, le Ona a vu dans le mouton une proie facile, ce qui a attiré l'ire du colon, dont il ne connaissait pas les règles et les normes. L'élimination de cette ethnie, que certains n'hésitent pas à qualifier de génocide, marque le chapitre le plus détestable de l'histoire de la colonisation ovine de la Patagonie. Si nous nous y attardons sur quelques paragraphes, ce n'est pas par curiosité morbide, mais parce que c'est le cas extrême du bouleversement produit par l'irruption du mouton en Patagonie.

La colonización pastoril fue el principal factor que provocó y contribuyó a la rápida extinción de la raza shelknam, grupo humano que antes de un cuarto de siglo acabaría por desaparecer para siempre de la faz de la tierra que antaño fuera su libre dominio (Martinic, 1973).

6.3.1 One pound par tête.

Bien évidemment un sujet aussi scabreux que l'annihilation des Ona en Terre de Feu a soulevé des réactions qui vont de pair avec l'ignominie de l'affaire. José M. Borrero, dans la préface de son œuvre «*La Patagonia trágica*» (qui raconte les grèves ouvrières de 1920-21 à Santa Cruz) cherche l'origine de la sanglante répression de ce mouvement dans le génocide des indiens. Cet auteur n'épargne pas de macabres récits d'atrocités, qui, peut-être par leur cruauté même, ont été extrapolées un peu partout en Patagonie et transposées

bien au-delà de la zone où elles ont vraiment eu lieu (ce qui par ailleurs ne diminue en rien la criminalité de l'action)¹⁴⁶.

La situation la plus violente semble avoir été celle de l'occupation de la Terre de Feu dont la partie chilienne, en 1893, était occupée par quatre compagnies à peine. Une de celles-ci possédait à elle seule les trois-quarts de la superficie : la *Sociedad Explotadora de la Tierra del Fuego*¹⁴⁷. Les trois autres compagnies se partageaient le quart restant, il s'agissait de : *The Tierra del Fuego Sheep Farming Co.*¹⁴⁸, *The Philip Bay Sheep Farming Co.*, et Wehrhahn, Hobbs & Co. Cette dernière compagnie a été la première à introduire des moutons sur l'île en 1884, mais les indigènes -des Ona- ont vite liquidé les 600 animaux. Afin de mieux traiter avec les indiens, la propriété (*Estancia Gente Grande*) fut confiée à un missionnaire anglican, le Rev. Barlett, aidé par deux Fuégiens¹⁴⁹ qui avaient séjourné à la mission de Keppel, aux Malouines. Ce ne fut pas assez pour détourner les Ona et la compagnie fit alors appel à Thomas Bridges, le fondateur de la mission d'Ushuaia, dont l'ascendant sur les indiens lui permit de pactiser avec eux. Le pacte prévoyait des rations, mais l'interférence des chercheurs d'or qui fréquentaient alors les côtes de l'île, précipita l'échec de l'entente. Malgré tout, en 1893 il y avait déjà 17.000 ovins à Gente Grande (Martinic, 1973).

Si au début de l'occupation de l'île il y a eu des essais de compatibilité entre les deux cultures, les choses allaient changer par la suite, surtout après le débarquement de la *Sociedad Explotadora* en 1893. Dès la première razzia de bétail la société riposta avec fermeté. Les vols et les attaques des indiens ont d'emblée été durement réprimés, mais la défensive tourna vite à l'offensive et on instaura la persécution systématique par des employés embauchés pour cela.

Les éleveurs ont essayé de forcer les autorités à faire le «sale travail» de transporter les indiens à la mission des salésiens sur l'île Dawson -établie en 1888- de façon à ne pas

¹⁴⁵ "La Conquista Espiritual de la Patagonia", titre d'un article de C. Dumrauf (1975), et d'un chapitre de C. Bruno (1981).

¹⁴⁶ Les tueurs auraient été payés par indien mort, ce qui était prouvé par une paire d'oreilles coupées. Il paraît que ceci se prêtait à la fraude et que pour une constatation hors de tout doute on exigea par la suite une paire de testicules ou de seins.

¹⁴⁷ Dont le capital en 1909 était à 27% anglais.

¹⁴⁸ William Blain, un employé de cette compagnie, a laissé un récit très illustratif du processus d'occupation et des changements dans le rapport avec les indiens (Blain, 1898).

avoir à distraire le personnel avec une «chasse aux indiens». Mais le flux de malheureux dépassait la capacité d'accueil des religieux qui, à partir de 1895 ont demandé une livre sterling par personne reçue.

Nous avons ainsi un cruel paradoxe : l'indien vivant valait autant que l'indien mort. La *Sociedad Explotadora*¹⁵⁰ payait *one pound* pour chaque autochtone dont elle était « débarrassée » -c'était ça qui comptait- et peu importait qui encaissait ladite somme : un tueur à gage ou un prêtre idéaliste. Par une cruelle coïncidence, *one pound* était également le coût d'une tête ovine malouine «livrée» sur le continent, tel que nous l'avons vu en 5.1.1. Ainsi, cette équivalence d'un Ona et d'un mouton et le remplacement des uns par les autres est vraiment insupportable.

Le destin des Ona était trop simple, pile ou face, déportation ou mort (et dans le deux cas ce destin valait *one pound* !). Peut-être à cause de la monnaie en question, cela nous rappelle exactement le sort des Irlandais catholiques de l'Ulster, au 17^e siècle, quand les forces de Cromwell les plaçaient face à ce choix : *Connaught or death?*

Les salésiens ont bien compris l'urgence de la situation et ils ont -sans doute- fait de leur mieux.

*Si nous nous attardons encore, combien de pauvres sauvages périront !
Leurs têtes ont été mises à prix, une livre sterling chacune. Et dire que cette barbarie est l'œuvre de gens soi-disant civilisés pour élever des moutons!*¹⁵¹

Le but des missions n'était pas seulement de cantonner les indigènes pour les sauver d'une mort sûre, mais de les «civiliser» et de les «rendre utiles» au nouveau système économique qui s'installait sur les terres desquelles ils étaient chassés.

*Nous espérons que ces indiens seront les travailleurs (péones) des grandes estancias qui s'établiront dans le territoire ; ainsi nous aurons changé les ennemis de la civilisation en facteurs de progrès pour le territoire*¹⁵².

¹⁴⁹ Tout Fuégiens qu'ils étaient, ces hommes n'avaient aucune affinité avec les Ona car ils étaient des tribus des canotiers, du sud de la Terre de Feu.

¹⁵⁰ Señoret (1896, pp. 27-28) mentionne clairement cette société. Nous n'avons pas trouvé d'information concernant d'autres sociétés, car -cela va de soit- ce n'est pas un sujet dont il faut se vanter.

¹⁵¹ Lettre de Monseigneur Fagnano, 17 Juillet 1894 (Belza, 1974, p.338).

Quelques années plus tôt, en 1889, onze de ces «ennemis de la civilisation» ont été transportés en cage et exposés en tant que sauvages et anthropophages à l'Exposition Universelle de Paris (Bancel et al., 2000).

Les missions des salésiens ont été très critiquées en leur temps, car l'isolement dans lequel les indiens étaient placés, ne contribuait pas à leur intégration dans la société «civilisée» (Señoret, 1896). Dans ce sens, un essai a été mené en 1895 avec l'installation à Punta Arenas de 165 onas qui se sont assez vite intégrés. Señoret proposait de ne pas déporter les Ona mais d'établir, chez eux, des postes militaires pour maintenir l'ordre et rassurer les éventuels colons ; aussi, les éleveurs déjà établis sur l'île devaient approvisionner les indiens en moutons (Señoret, 1896, p.37-40), pour -en quelque sorte- les «apprivoiser». Ce projet temporisateur du gouverneur de Magellan n'a pas vu le jour, de même que celui de la création d'un «*Pueblo Ona*»¹⁵³, un village maritime-pastoral conçu par les salésiens où les indigènes tiendraient leur place (Belza, 1974, p.340).

Les indiens sont chassés des terres que les particuliers ont louées aux gouvernements du Chili ou d'Argentine; donc, ils ne peuvent pas se procurer leur nourriture facilement et la faim les oblige à voler des moutons ou des chevaux aux locataires, qui combattent avec des armes, et sans aucun remord, ces malheureux.

*Il est urgent d'apporter du bétail à la Mission pour l'alimentation et l'éducation des indiens. Le mieux serait d'y envoyer des moutons, qui se plaisent tellement bien dans ces contrées et qui peuvent devenir une occupation pour les indiens, qui s'en occuperaient et profiteraient de leur viande, laine ou fromages. A mon avis, il n'y a pas de moyen plus avantageux pour civiliser les indiens...*¹⁵⁴

Pourtant, les intentions novatrices ont échoué et la formule qui finit par s'imposer fut celle de la déportation ou la mort.

Les éleveurs chiliens se sont plaints du manque de fermeté des autorités locales et réussirent, grâce à l'envoi d'une délégation à Santiago, à arracher aux autorités nationales la promesse que l'armée prendrait en main la déportation des Ona. Cependant, ceci ne s'est jamais produit et les onas furent livrés à leur sort. En 1899 la *Sociedad Explotadora* a licencié ses «chasseurs d'indiens» et le sujet des indigènes a disparu de la correspondance

¹⁵² Lettre de Monseigneur Fagnano au président J. Montt (1895), dans Prieto, A. et al. (1997).

¹⁵³ Terme forgé par la mission Beauvoir (Belza, 1974, p. 355).

¹⁵⁴ Lettre de Monseigneur Fagnano, 19 Mai 1895 (Belza, 1974, p. 343).

de la compagnie en 1900 (Martinic, 1973, p.57), ce qui permet de supposer que «le problème» était alors résolu.

Selon le même auteur, des calculs très conservateurs ont estimé à 1500 le nombre d'Onas de la Terre de Feu en 1893, année de l'installation de la *Sociedad Explotadora*. Entre 1894 et 1898 quelques 800 personnes auraient été déportées vers la mission de l'île Dawson, du moins c'est le nombre de tombes qui se trouvent dans le cimetière. C'est précisément l'entassement dans les missions qui a produit la mortalité la plus forte (Chapman, 1982). Quant aux Ona morts «au combat », leur nombre pourrait être chiffré à 200 (Martinic, 1973).

Ainsi, la population Ona fut réduite de deux tiers en l'espace de 5 ans ; les survivants ont dû assister à la longue agonie de leur culture, dans la périphérie de la nouvelle société australe qui les adopta en tant que main d'œuvre rurale (les hommes) ou domestique (les femmes). Le nettoyage ethnique et la reconversion avaient réussi. La mission de Dawson fut fermée en 1912, les quelques personnes restantes ont été relogés dans la mission de La Candelaria, du côté argentin de l'île, qui -à son tour- ferma en 1928 et dans laquelle il y a eu plus de 220 décès enregistrés (Casali et al, 2006).

Au même moment, à Viamonte sur la côte Atlantique, à l'estancia des Bridges -la famille du missionnaire anglican devenu éleveur après la dissolution de la mission d'Ushuaia- la conduite des troupeaux était entièrement effectuée par des Ona (Bridges, 1952). De même dans d'autres estancias, les Ona survivants ont fini par devenir la main d'œuvre rurale qu'imaginait Fagnano ; en 1912, un rapport officiel du gouverneur argentin du territoire informait :

A l'heure actuelle les indiens du territoire ne sont pas plus de 155, hommes, femmes et enfants. Ils travaillent dans les estancias, distribués à peu près de la façon suivante : Estancia Sara, 15 ; Mission Salésienne, 26 ; Primera et Segunda Argentina, 20 ; Viamonte et Harberton, 47 ; Cabo San Pablo, 16 ; Lago Fagnano, 2 ; Punta Remolino, 18 ; Ushuaia, 4 ; Lapataia, 1. Il y a aussi cinq indiens qui vont d'estancia en estancia dressant des chevaux.

*D'habitude ces indiens touchent leurs salaires régulièrement et sont considérés comme étant de bons péones [...]*¹⁵⁵

¹⁵⁵ Rapport de Fernández Valdés au Directeur général des Territoires Nationaux, Ruiz Moreno, du 14 Septembre 1912 (Belza, 1977, p.209).

Pour un peu, on aurait l'impression qu'il n'y a jamais eu de problèmes en Terre de Feu, justement à l'époque où l'appropriation de la terre était quasiment terminée.

Tout ce processus qui ressemble à un nouveau débarquement, se perfectionne entre 1909 et 1913 (Belza, 1977, p. 140).

Il en résulta qu'en Terre de Feu argentine, trois sociétés anonymes concentraient les $\frac{3}{4}$ des terres disponibles pour l'élevage : Braun et Menéndez Behety, 815.000 hectares ; Bridges et Reynolds, 120.000 hectares ; José Montes et cie., 120.000 hectares (Belza, 1977, p.147). En même temps, du côté chilien, la *Sociedad Explotadora* occupait 850.000 hectares où paissaient 600.000 moutons (Lausic, 2004).

6.3.2 Le sort des Tehuelche.

Bien qu'avec le même résultat d'éradication d'une culture, les choses sur le continent semblent avoir été moins dramatiques. Diverses causes peuvent l'expliquer. Tout d'abord, les indigènes continentaux, les Tehuelche, avaient eu nettement plus de contacts avec les blancs depuis le 16^e siècle ; de ce contact ils avaient acquis un atout majeur, le cheval, qui, à son tour, leur permit d'établir des liens réguliers avec les populations blanches et qui devint pour eux un outil indispensable pour la chasse.

Donc, habitués à traiter avec les blancs (et à s'en méfier!), connaissant le sens que ceux-ci donnaient à la propriété privée, les Tehuelche ont accepté les «nouvelles règles» avec moins de difficultés que leurs voisins du sud, les Ona de la Terre de Feu. En tout cas, l'extension même de la Patagonie permettait aux Tehuelche de s'éloigner au fur et à mesure que le front pionnier pénétrait vers l'intérieur et occupait les terrains de chasse des indiens (Martinic, 1997). Les dernières terres, certes très pauvres, n'ont été occupées que dans les années 1940-50. Ce n'est donc pas par hasard, mais par ce lent refoulement, que les contrées les plus reculées et les terres les plus pauvres de Patagonie sont, encore occupées de nos jours par des populations indigènes.

Nicoletti (2008 a) signale la politique différente des salésiens en Terre de Feu et sur le continent, où la poussée des éleveurs était moins agressive et le secours aux indiens

moins pressant. Aussi, des conflits personnels entre le gouverneur de Santa Cruz, Ramón Lista, et les prêtres (Barbería, 1987, p.27) ont pratiquement interdit l'activité de ceux-ci sur le territoire jusqu'à 1892. Pour paradoxal que cela puisse paraître, l'absence de missions sur le continent a été un avantage énorme pour les Tehuelche, qui ont ainsi été épargnés du confinement et de l'entassement qui ont été mortels pour les onas.

L'autre avantage des Tehuelche par rapport aux Ona vient d'un parcellement foncier plus fragmenté de leurs terres sur lesquelles la forme de propriété familiale n'était pas aussi rare qu'en Terre de Feu. Les familles (peut-être à cause de leur faiblesse et de leur isolement) -à la différence de ce qui se passait avec les compagnies- ont été nettement plus tolérantes, sinon compatissantes, avec les indiens. Chez les vieilles familles, indépendamment de leur origine, on retrouve toujours des photos ou des récits montrant une convivialité entre colons et indiens (Beecher, 2007). Quelques mariages mixtes ont aussi été enregistrés et Barbería (1995) retient les noms de Halliday, Rudd et Felton comme des familles vraiment attachées à la région (y compris à ses indigènes) contrastant avec d'autres noms pour qui l'élevage n'était qu'un investissement parmi d'autres, souvent donc des absentéistes, peu soucieux du sort d'autrui.

Quant aux gouvernements argentin et chilien, le souci du sort des indiens semble erratique et incohérent, en tout cas pas très efficace. La déportation du cacique Orkèke¹⁵⁶ et de sa pacifique tribu à Buenos Aires en 1883 est d'un cynisme flagrant : une fois dans la capitale argentine, le cacique fut reçu par le président Roca, invité au gala dans l'opéra, mais mourut de nostalgie peu de temps après. Son cadavre décharné a été exposé à l'hôpital Militaire (Vignati, 1946). Au Chili, l'hypocrisie n'était pas moindre : en 1893 le cacique tehuelche Mulato¹⁵⁷ fut considéré comme propriétaire à part entière...et contraint à suivre les mêmes exigences que les autres (faire des clôtures, introduire des troupeaux, payer les impôts). Dans l'impossibilité de satisfaire ces exigences, les terres de la tribu ont été mises aux enchères en 1905, pour être achetées par une des grosses compagnies.

En 1898 le gouvernement argentin octroya aux Tehuelche 50.000 hectares en pleine meseta pour y établir la «réserve» de Camousou Aïke, en 1920 celle de Lago Viedma, de

¹⁵⁶ Orkèke commandait l'une des tribus tehuelches qui accompagna George Musters en 1869-1870.

¹⁵⁷ Le cacique Mulato, sa femme et quatre autres tehuelches ont été «exposés» à la Foire Internationale de Saint Louis (USA) en 1904 ; à son retour il reçut la propriété des terres mentionnées (Sosa, 2004).

25.000 hectares, et en 1922 celle de Lago Cardiel de 20.000 hectares. La première était habitée par quelques 400 personnes en 1908, 300 en 1910, 260 en 1912... Le déclin était inexorable malgré le « patronage » des propriétaires voisins qui aidaient les indiens tout en laissant leurs troupeaux paître sur les terres de la réserve. Cantonnés, encerclés, sans pouvoir chasser librement, les Tehuelche sont devenus la main d'œuvre des environs. En 1953 la superficie de la réserve de Camousou Aïke fut rétrécie à 11.000 hectares, et avec le temps l'ensemble des réserves de la province de Santa Cruz, 140.000 hectares au début, n'en totalisait que 24.000 en 1966. On ne connaît que trois Tehuelche devenus éleveurs (Barbería, 1987).

Au début du 20^e siècle, dans le territoire du Chubut il y a également eu une création de réserves pour y loger les derniers Tehuelche: les colonies Quilchamal et Tramaleo, les deux dans le sud-ouest du territoire. Ces « colonies » étaient des propriétés communautaires et ne devaient pas être confondues avec les autres colonies mentionnées en 3.2.3, San Martín et Cushamen, qui étaient en fait des lotissements sociaux occupés par des autochtones. Bien que morcelée en lots de 625 hectares, à Cushamen il y a eu, au début, une utilisation commune des pâturages (Filkenstein, 2005) qui par la suite a été abandonnée.

A l'heure actuelle, dans la province du Chubut, les communautés indigènes sont en train de récupérer la propriété des terres qu'elles occupent même si elles ne sont pas toujours « ancestrales ». En 1989 les communautés indigènes, d'origine tehuelche et/ou mapuche, possédaient plus de 730.000 hectares¹⁵⁸.

Même si traditionnellement les indiens préfèrent l'élevage des chevaux à celui des moutons (Barbería, 1987, p.40) ces dernières années ces communautés se sont organisées dans la production lainière, grâce aux plans officiels d'insertion et de développement (Ressel & Silva, 2008).

¹⁵⁸ Loi n° 3247. Boletín Oficial de la Provincia del Chubut, 10-01-1989.

6.4. Conclusion du chapitre.

Le conflit entre les indigènes et les éleveurs comporte des degrés différents, car à l'intérieur même des deux groupes antagoniques il y a des acteurs différents. De plus, dans le cas des rapports entre Tehuelche et colons gallois du Chubut, nous n'avons pas le droit de parler de groupes antagoniques car les actes de violence entre les deux groupes ont été exceptionnels et accidentels. Les rapports initiaux se sont établis sur une complémentarité plutôt que sur une concurrence sur la ressource des parcours : les colons se limitaient à occuper la vallée irrigable tandis que les Tehuelche maintenaient leurs terrains de chasse dans les plateaux. La vocation pastorale des Gallois n'est apparue que tardivement, après la campagne militaire de 1879-1884, quand le rapport de forces avait complètement été inversé.

En revanche, dans le sud de la Patagonie, la concurrence sur les champs de parcours a été la règle dans le contact entre les indigènes et les éleveurs. Peut-être à cause de la qualité croissante des terres vers le sud ; plus on va vers l'extrémité du continent plus l'affrontement a été violent. Cette relation directe entre la qualité des terres et la violence de l'affrontement se retrouve aussi à l'extrémité nord de la Patagonie, dans sa transition vers les riches prairies de la pampa.

Il faut distinguer entre les grosses propriétés des compagnies gérées ailleurs qu'en Patagonie, souvent à capitaux britanniques, et des établissements bien plus modestes et familiaux, appartenant souvent à des ressortissants britanniques. Les rapports des uns et des autres avec les indiens ont été très différents, peut-être pour une simple question de rapport de forces ou, plus profondément, à cause d'un degré différent d'attachement aux terres qu'ils exploitaient.

Les indigènes de la Terre de Feu ont été décimés par une action directe (tueries) ou indirecte (déportations). Les Tehuelche du sud ont connu un sort un peu moins violent mais tout aussi dramatique car ils ont aussi été décimés par l'alcool, les maladies introduites ou le confinement dans des réserves. Pour ces peuples nomades depuis le fond des âges, le choix a été simple : sédentarisation ou disparition, et même souvent la sédentarisation ne fit qu'ajourner leur disparition.

Si à l'heure actuelle nous assistons en quelque sorte à une certaine « dévolution » des droits sur les terres de parcours, c'est peut-être parce que les terres sont maintenant désertifiées et que l'élevage a perdu beaucoup de son intérêt d'antan.

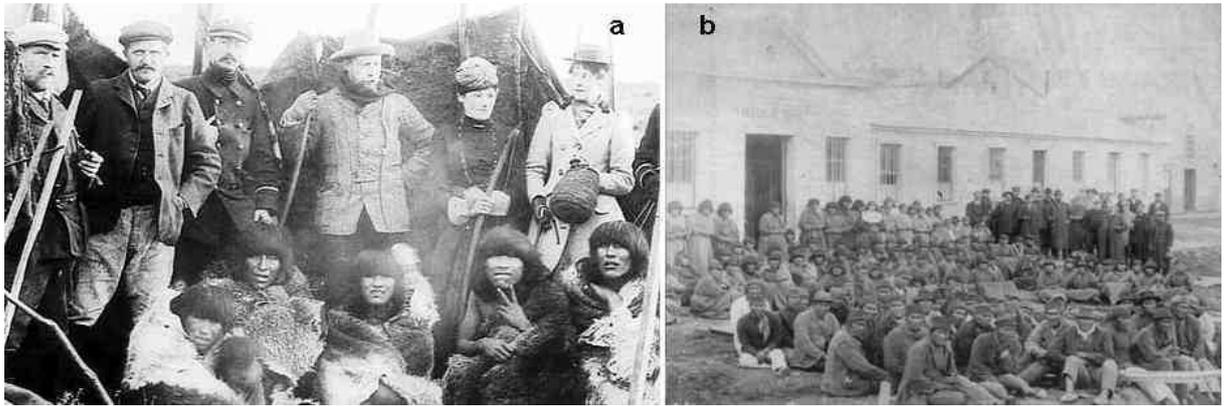


Figure 6.1 : Deux moments du drame des Ona : a) désarmés et placés en dessous les blancs ; b) Confinés dans la Mission de l'île Dawson. (Dans les deux cas, on les fait poser).



Figure 6.2 : Convivialité interethnique à Santa Cruz (ca.1920).

Troisième Partie : Résultats.

Nous présenterons les résultats originaux de notre travail suivant le même schéma de la triple approche de la question. Ainsi, dans ce Chapitre 7 nous présentons les résultats qu'on peut considérer dans la sphère socioculturelle. En suite, dans le Chapitre 8 nous montrerons les résultats agro écologiques et puis, en fin, les résultats concernant le rôle des états et des politiques publiques dans la colonisation ovine de la Patagonie, seront exposés dans le Chapitre 9.

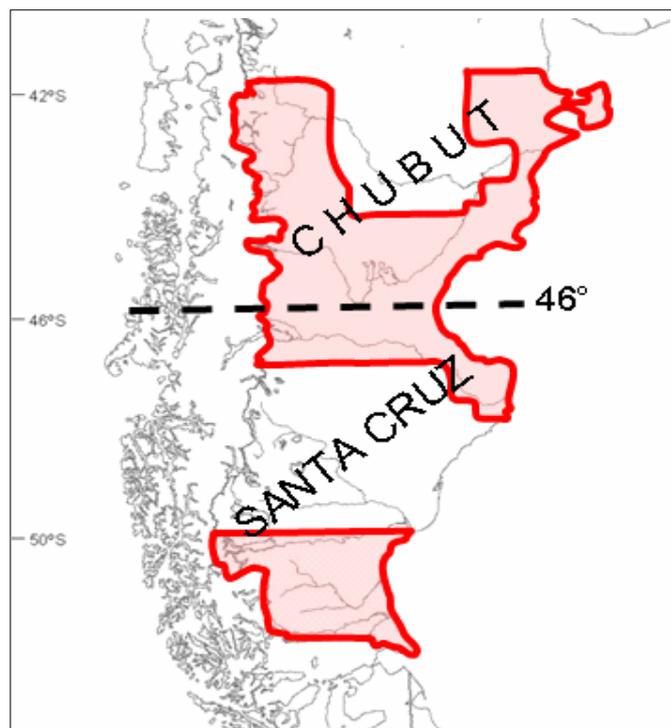
Chapitre 7 : Résultats dans le domaine socioculturel.

7.1. Fréquence patronymique groupée.

7.1.1. Qualité des données.

Comme nous avons expliqué dans la section 2.2.1, nous avons listé environ 1500 noms de propriétés ou noms de famille des propriétaires dans la province du Chubut et 700 dans celle de Santa Cruz, à partir de la cartographie au 100.000^e élaborée par l'IGN dans les années 1940 pour la plupart. De cette liste, nous avons retenu seulement les noms de famille des propriétaires, les patronymes, **en assumant que cela reflète la distribution des diverses communautés ethniques dans l'espace considéré.**

Fort malheureusement la cartographie à l'échelle de l'analyse présentait d'importantes lacunes dans le centre des provinces du Chubut et de Santa Cruz dans les années de l'étude. Même si les lacunes ont été largement comblées à l'heure actuelle, le décalage temporaire avec l'ensemble des cartes employées rendrait méthodologiquement inutile l'utilisation de cette cartographie plus récente. Cela étant, notre analyse latitudinale démarre dans la limite nord du Chubut, le parallèle de 42°S, et s'étale jusqu'aux 47°20' où elle s'interrompt l'espace de 3 degrés de latitude, pour reprendre ensuite des 50° au 52°20'S c'est-à-dire l'extrémité australe de Santa Cruz. Cependant, comme plus de la moitié de la superficie des deux provinces a été couverte, nous croyons que l'échantillonnage est suffisamment représentatif de l'ensemble. La superficie étudiée est montrée dans la Carte 7.1



Carte 7. 1 : Aire couverte par le répertoire des patronymes à l'échelle de 1 / 100.000^e

Une autre défaillance sur laquelle nous devons insister ici, c'est la difficulté posée par les patronymes espagnols qui peuvent masquer des ressortissants du Chili, d'Argentine, et même des amérindiens de souche, dans une proportion que nous ne sommes pas en mesure d'évaluer.

Afin de faciliter l'analyse, nous n'avons pas considéré les groupes patronymiques ayant une représentation de moins de 0,5 % du total, ce qui concerne quelques cas isolés de patronymes portugais, scandinaves et grecs. Les treize groupes patronymiques qui dépassent ce seuil sont les suivants (après chacun nous notons l'acronyme qui sera fréquemment employé dans l'analyse) : Allemands (All), Basques (Bas), Boers (Boe), Britanniques (Brit), Croates (Cro), Espagnols (Esp), Français (Fra), Gallois¹⁵⁹ (Gall), Italiens (Ita), Levantins (Lev), Mapuche (Map), Polonais (Pol) et Tehuelche (Teh).

¹⁵⁹ Une fois de plus nous rappelons que -pour Britanniques qu'ils soient- nous tenons à considérer les Gallois séparément étant donné les singularités de leur colonie et les rapports assez restreints qu'ils ont eus avec l'ensemble des Britanniques. Nous allons voir par la suite que certaines différences surgissent clairement de nos analyses.

En somme, le nombre des patronymes répertoriés pour chacun des groupes constituent les données brutes pour l'analyse et apparaissent dans le Tableau 7.1 repartis dans des zones entre parallèles.

Tableau 7.1 : Nombre des patronymes répertoriés sur les cartes au 1/100.000^e.

1940s	42°- 43°	43°- 44°	44°- 45°	45°- 46°	46°- 47°	50°- 52°	42°- 52°
Allemands	3	0	8	11	6	4	32
Basques	71	31	22	58	26	4	212
Boers	0	0	8	41	0	0	49
Britanniques	2	4	1	5	12	7	31
Croates	0	0	0	1	0	7	8
Espagnols	109	64	60	165	67	19	484
Français	5	1	0	8	4	1	19
Gallois	10	18	2	8	0	0	38
Italiens	21	5	16	28	9	1	80
Levantins	8	4	3	8	2	0	25
Mapuche	57	26	16	31	4	0	134
Polonais	0	0	1	17	1	1	20
Tehuelche	5	5	1	11	2	2	26
totaux	291	158	138	392	133	46	1158

Nous avons voulu tester la méthode employée et pour cela nous nous sommes servis de la base de données informatisée du cadastre de la province du Chubut pour l'an 2006. Nous avons répété le procédé de classification, cette fois sur un n = 2680. Les pourcentages obtenus par les deux méthodes sont comparés dans le Tableau 7.2. Il est à noter que la comparaison ne comporte que les quatre premières colonnes du Tableau 7.1, car la latitude 46°S marque la limite sud du Chubut.

Tableau 7.2 : Comparaison des répertoires 2006 et 1940.

	2006	1940
Allemands	2,6	2,2
Basques	12,7	18,5
Boers	1,8	5,0
Britanniques	2,8	1,2
Croates	0,2	0,1
Espagnols	39,0	40,5
Français	1,3	1,4
Gallois	3,6	3,9
Italiens	7,8	7,1
Levantins	4,4	2,3
Mapuche	13,5	13,2
Polonais	0,8	1,8
Tehuelche	1,1	2,2

La régression entre les deux variables apparaît dans la Figure 7.1.

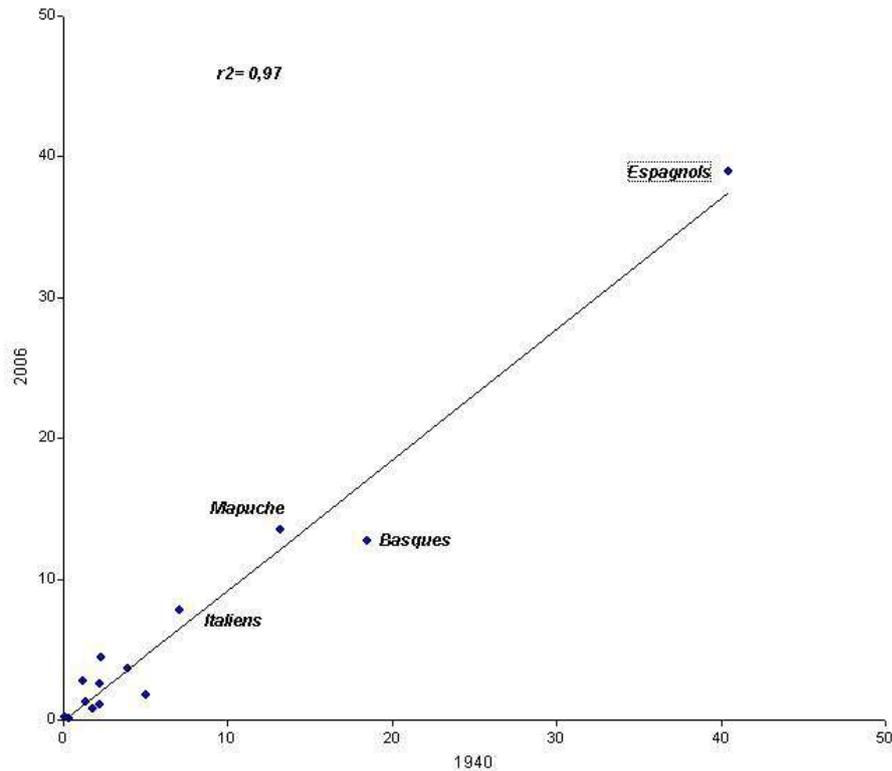


Figure 7.1 : Régression entre les résultats des répertoires 1940 et 2006.

Le résultat de l'analyse de la corrélation ($r^2=0,97$; $p < 0,01$) nous rassura sur la fiabilité du répertoire basé sur la cartographie IGN. Fort malheureusement nous n'avons pas réussi à obtenir une version complète de la base de données du cadastre de Santa Cruz, (le nom des propriétaires étant jugé «information sensible») et cette restriction nous empêcha de répéter l'exercice méthodologique que nous avons fait au Chubut.

7.2. Patrons spatiaux des patronymes.

Les données brutes présentées dans le Tableau 7.1 ont été analysées en double entrée, c'est-à-dire par file et par colonne. L'analyse par ligne renseigne sur le mode d'étalement des différents groupes patronymiques le long d'un transect nord-sud, autrement dit, elle renseignerait sur le **patron de distribution latitudinale** de chacune des communautés. À son tour, l'analyse par colonne permet de connaître la proportion de chaque groupe patronymique dans l'ensemble de la population dans la zone parallèle concernée. Ainsi, les colonnes renseigneraient sur la **variation latitudinale de la composition** ethnique. Encore que ces deux variables (des pourcentages) seront toutes

deux dépendantes de la matrice des données brutes (Tableau 1), les analyses séparées renseignent différemment sur l'étalement des patronymes, des communautés ethniques donc, en Patagonie.

Nous avons également essayé une analyse longitudinale de la distribution et la variation des proportions des patronymes, mais étant donnée la forme élancée de la région, seulement une subdivision en deux fuseaux (est-ouest) nous sembla porter un certain sens et en tout cas n'a pas mérité une analyse bien poussée.

7.2.1. Répartition des groupes patronymiques.

Comme nous venons de dire, nous avons considéré la répartition des groupes patronymiques dans les sens des files de la matrice des données brutes (distribution latitudinale) et dans le sens des colonnes (variation des proportions).

La distribution latitudinale des groupes patronymiques apparaît (en pourcentage) dans le Tableau 3. Afin de comparer les patrons de distribution, nous avons défini une distribution moyenne (M) en fonction du numéro de possibilités, c'est-à-dire les six zones entre parallèles.

Ainsi, $100 \% / 6 = 16,6 \%$.

$$M = 16,6 \% \pm (16,6\%/2) = 8,3\% < M < 25,0\%$$

Nous considérons, donc, que les valeurs moyennes indiquant une distribution homogène sont celles comprises entre 8,3 et 25,0 %. Un groupe patronymique présentant moins de 8,3 % de ses effectifs dans une zone quelconque y sera faiblement représenté, tandis qu'il sera fortement représenté si plus de 25 % de ses effectifs s'y concentrent. Cela va de soi, plus il y aura des valeurs « moyennes », plus la distribution dudit groupe sera homogène.

Tableau 7.3 : Distribution latitudinale des groupes patronymiques

	42°- 43°	43°- 44°	44°- 45°	45°- 46°	46°- 47°	50°- 52°	42°- 52°
Allemands	9,4	0,0	25,0	34,4	18,8	12,5	100,0
Basques	33,5	14,6	10,4	27,4	12,3	1,9	100,0
Boers	0,0	0,0	16,3	83,7	0,0	0,0	100,0
Britanniques	6,5	12,9	3,2	16,1	38,7	22,6	100,0
Croates	0,0	0,0	0,0	12,5	0,0	87,5	100,0
Espagnols	22,5	13,2	12,4	34,1	13,8	3,9	100,0
Français	26,3	5,3	0,0	42,1	21,1	5,3	100,0
Gallois	26,3	47,4	5,3	21,1	0,0	0,0	100,0
Italiens	26,3	6,3	20,0	35,0	11,3	1,3	100,0
Levantins	32,0	16,0	12,0	32,0	8,0	0,0	100,0
Mapuche	42,5	19,4	11,9	23,1	3,0	0,0	100,0
Polonais	0,0	0,0	5,0	85,0	5,0	5,0	100,0
Tehuelche	19,2	19,2	3,8	42,3	7,7	7,7	100,0

% < 8,3		participation faible
8,3 < % < 25,0		participation moyenne
% > 25,0		participation forte

Tableau 7.4: Distribution longitudinale des groupes patronymiques.

	Ouest	Est
Allemands	66,7	33,3
Basques	51,4	48,6
Boers	2,9	97,1
Britanniques	51,5	48,5
Croates	12,5	87,5
Espagnols	66,7	33,3
Français	57,9	42,1
Gallois	65,8	34,2
Italiens	61,4	38,6
Levantins	84,0	16,0
Mapuche	87,6	12,4
Polonais	87,5	12,5
Tehuelche	88,9	11,1

25 < % < 75		distribution balancée
% < 25 ou > 75		distribution non balancée

La variation latitudinale des proportions de chaque groupe patronymiques dans les successives zones parallèles apparaît dans le Tableau 7.5.

De façon analogue à ce que nous avons fait dans le Tableau 7.3, nous avons défini ici des rangs dans la proportion des groupes. Dans ce cas, le 100 % de la « population » doit se partager entre tous les groupes patronymiques identifiés, c'est à dire, 13.

Ainsi, $100 \% / 13 = 7,6 \%$.

$$M = 7,6 \% \pm (7,6 \% / 2) = 3,9\% < M < 11,5\%$$

Tableau 7.5 : Variation latitudinale de la proportion de patronymes.

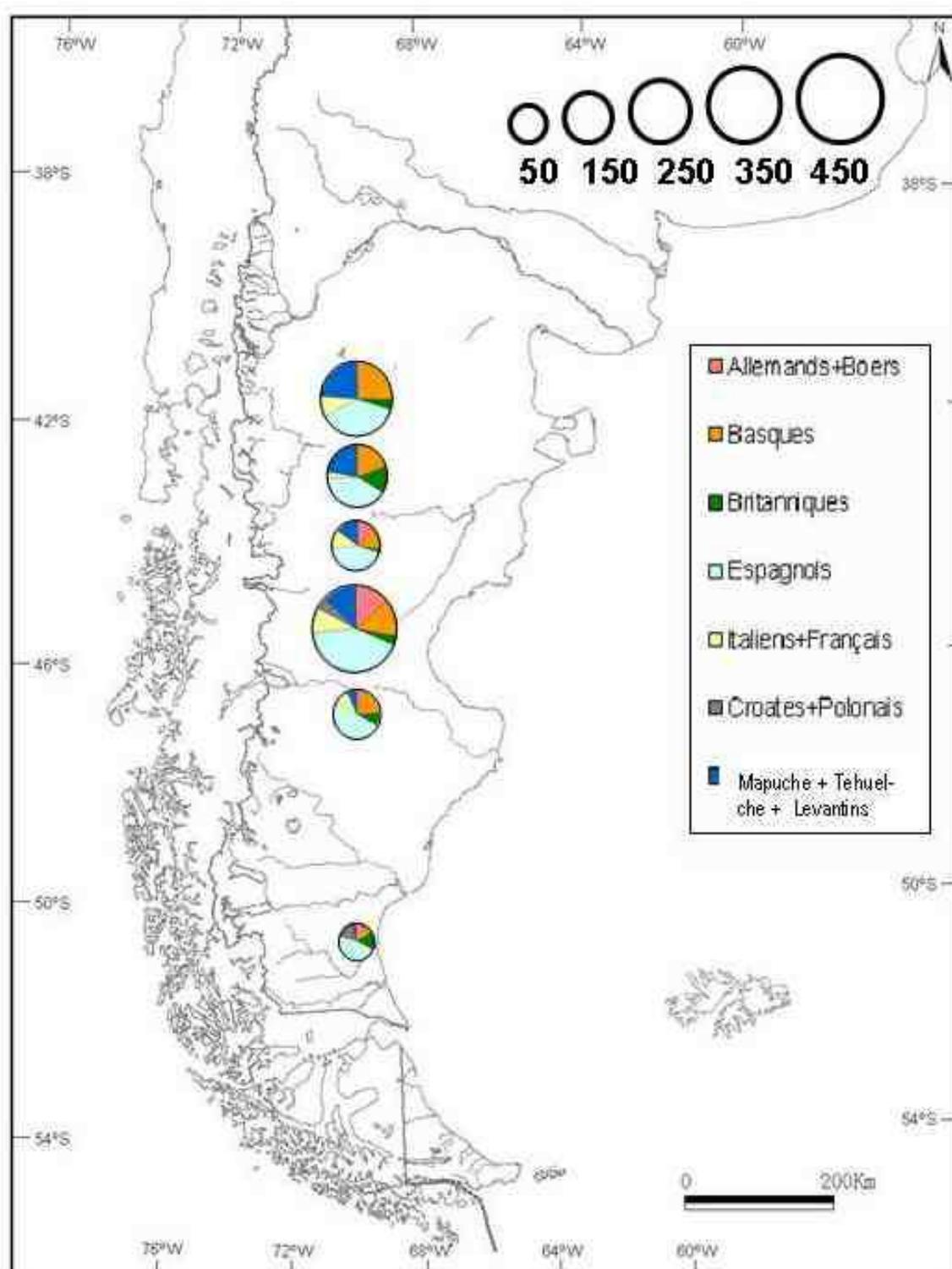
	42°- 43°	43°- 44°	44°- 45°	45°- 46°	46°- 47°	50°- 52°	42°- 52°
Allemands	1,0	0,0	5,8	2,8	4,5	8,7	2,8
Basques	24,4	19,6	15,9	14,8	19,5	8,7	18,3
Boers	0,0	0,0	5,8	10,5	0,0	0,0	4,2
Britanniques	0,8	2,5	0,7	1,3	9,0	15,2	2,7
Croates	0,0	0,0	0,0	0,3	0,0	15,2	0,7
Espagnols	37,5	40,5	43,5	42,1	50,4	41,3	41,8
Français	1,7	0,6	0,0	2,0	3,0	2,2	1,6
Gallois	3,4	11,4	1,4	2,0	0,0	0,0	3,3
Italiens	7,2	3,2	11,6	7,1	6,8	2,2	6,9
Levantins	2,7	2,5	2,2	2,0	1,5	0,0	2,2
Mapuche	19,6	16,5	11,6	7,9	3,0	0,0	11,6
Polonais	0,0	0,0	0,7	4,3	0,8	2,2	1,7
Tehuelche	1,7	3,2	0,7	2,8	1,5	4,3	2,2
	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0

% < 3,9		proportion faible
3,9<%<11,5		proportion moyenne
%>11,5		proportion forte

Nous constatons qu'il y a des groupes patronymiques qui ont partout une proportion forte, nous pourrions les appeler « majoritaires », tandis que d'autres sont toujours « minoritaires ». Bien entendu, l'analyse devient plus intéressante lorsqu'il y a des variations latitudinales au sein d'un même groupe patronymique, ce qui nous ramène directement à l'emplacement des diverses « colonies », reconnues comme telles ou non.

La Carte 7.2 présente l'information sur les proportions des groupes patronymiques dans le total de la population et la taille de celle-ci ; c'est en quelque sorte l'ébauche d'une carte de la composition ethnique régionale (ce qui à notre connaissance n'a jamais été fait dans les provinces de Santa Cruz et Chubut)¹⁶⁰.

¹⁶⁰ Dans l'appendice de son admirable travail, Barbería (1995) présente les données pour faire une analyse comparable à la nôtre, quoique limitée à Santa Cruz et à la période où l'occupation n'était pas encore achevée (1920's).



Carte 7.2 : Variation latitudinale des proportions des groupes patronymiques.

La Figure 7.2 montre la même information du Tableau 7.5 présentée autrement. Il est clairement observable l'existence de quatre patrons de variation de la proportion des patronymes de façon à pouvoir classer chacun des treize groupes patronymiques.

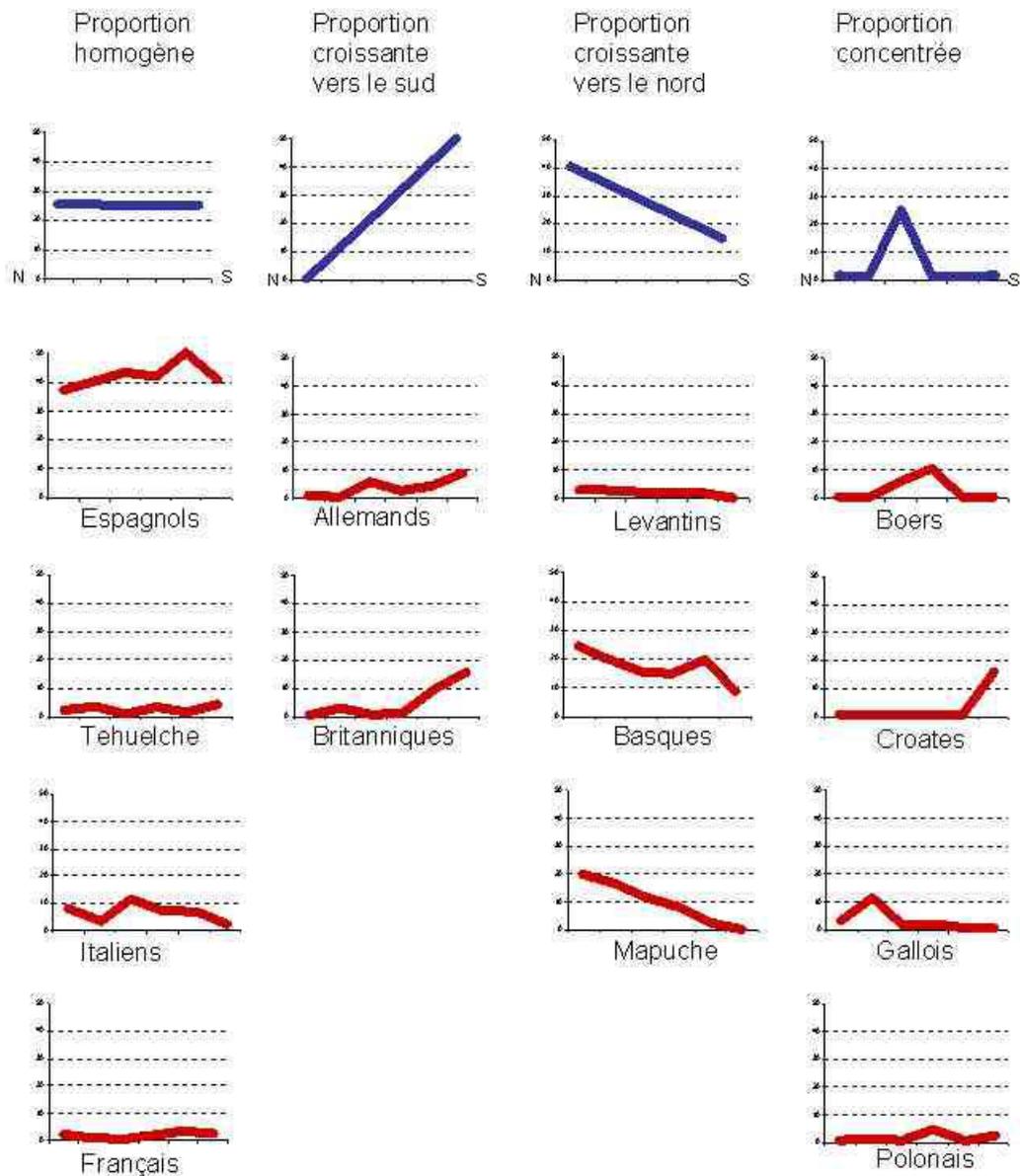


Figure 7.2 : Patrons de variation des proportions des groupes patronymiques.

Une rapide visualisation permet d’expliquer les différences entre les groupes qui sont entrés en Patagonie par le sud surtout (Britanniques, Allemands), de ceux qui l’ont fait par le nord (Levantins, Basques et Mapuche). A leur tour, le patron homogène s’explique par les groupes qui sont entrés dans la région par les deux cotés (Espagnols, Italiens, Français) ou qui y étaient préalablement (Tehuelche). En fin, les groupes aux colonies à l’emplacement bien précis -presque des enclaves- et qui n’ont pas montré une diffusion appréciable, présentent un patron concentré dont le pic coïncide avec l’emplacement latitudinal de la colonie en question (du nord au sud, Gallois, Boers, Polonais et Croates).

7.2.2. Classification automatique des groupes patronymiques.

Dans l'essai de formaliser les différents patrons de distribution et de variation des proportions des patronymes déjà repérés grosso modo sur les Tableaux 7.3 et 7.5 et la Figure 7.2, et éventuellement aboutir à l'identification de groupements aux patrons similaires, nous avons fait les matrices de corrélation des variables figurant sur ces tableaux-là, aussi bien que sa classification hiérarchique automatique par la méthode du voisin le plus proche, présentées sous forme de dendrogrammes.

Le Tableau 7.6 montre la matrice des corrélations de la distribution latitudinale des groupes patronymiques. La matrice de variation des proportions n'est pas montrée car elle n'apporte pas d'information nouvelle, étant donné l'interdépendance des deux variables.

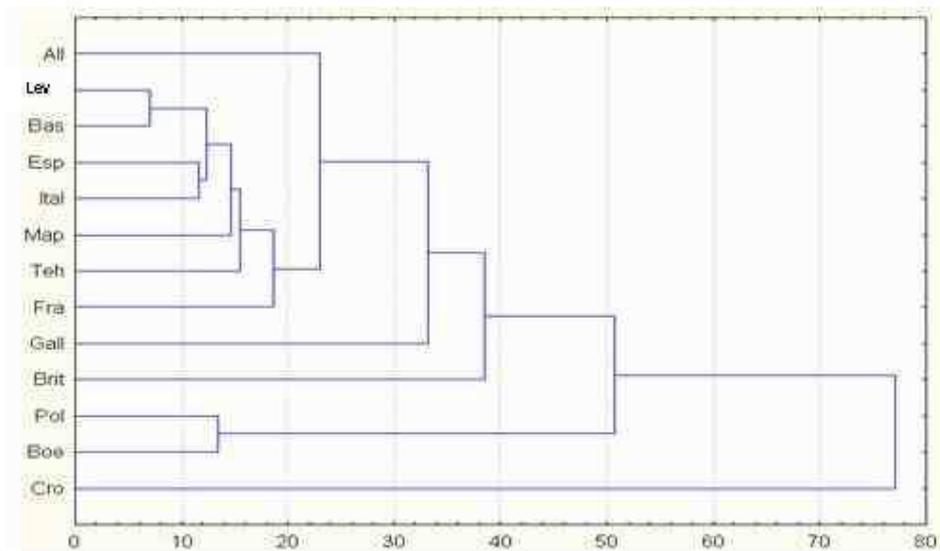
Tableau 7.6 : Matrice des corrélations de la distribution latitudinale des groupes patronymiques.

	All	Lev	Bas	Boe	Brit	Cro	Esp	Fra	Gall	Ita	Map	Pol	Teh
All	1,00	0,23	0,14	0,80	0,05	-0,07	0,53	0,50	-0,50	0,66	-0,13	0,75	0,36
Lev	0,23	1,00	0,97	0,55	-0,47	-0,56	0,91	0,74	0,55	0,87	0,90	0,53	0,78
Bas	0,14	0,97	1,00	0,41	-0,36	-0,57	0,86	0,76	0,49	0,82	0,92	0,40	0,69
Boe	0,80	0,55	0,41	1,00	-0,12	-0,11	0,80	0,69	0,06	0,74	0,18	0,98	0,82
Brit	0,05	-0,47	-0,36	-0,12	1,00	0,23	-0,21	0,18	-0,44	-0,40	-0,62	0,01	-0,14
Cro	-0,07	-0,56	-0,57	-0,11	0,23	1,00	-0,49	-0,24	-0,43	-0,50	-0,51	-0,03	-0,19
Esp	0,53	0,91	0,86	0,80	-0,21	-0,49	1,00	0,89	0,35	0,92	0,65	0,79	0,88
Fra	0,50	0,74	0,76	0,69	0,18	-0,24	0,89	1,00	0,11	0,75	0,47	0,76	0,81
Gall	-0,50	0,55	0,49	0,06	-0,44	-0,43	0,35	0,11	1,00	0,14	0,64	0,05	0,50
Ita	0,66	0,87	0,82	0,74	-0,40	-0,50	0,92	0,75	0,14	1,00	0,66	0,69	0,68
Map	-0,13	0,90	0,92	0,18	-0,62	-0,51	0,65	0,47	0,64	0,66	1,00	0,14	0,52
Pol	0,75	0,53	0,40	0,98	0,01	-0,03	0,79	0,76	0,05	0,69	0,14	1,00	0,86
Teh	0,36	0,78	0,69	0,82	-0,14	-0,19	0,88	0,81	0,50	0,68	0,52	0,86	1,00

Les corrélations marquées en rouge sont significatives ($p < 0,05$).

Encore que similaires, les dendrogrammes de la classification hiérarchique des groupes patronymiques nous ont suggéré de pousser l'analyse des patrons de distribution latitudinale plutôt que ceux de variation des proportions, qui naturellement apparaissent trop déterminés par la taille du groupe patronymique; ainsi, dans le dendrogramme des proportions de groupes patronymiques (Figure 7.3-b), les Espagnols, les Basques et les Mapuche se détachent clairement du reste mais tout en demeurant isolés. Ces trois groupes, plus celui des Italiens en quatrième place, sont les plus nombreux et apparaissent dans l'ordre dans le bas du dendrogramme.

a) Distribution



b) Composition

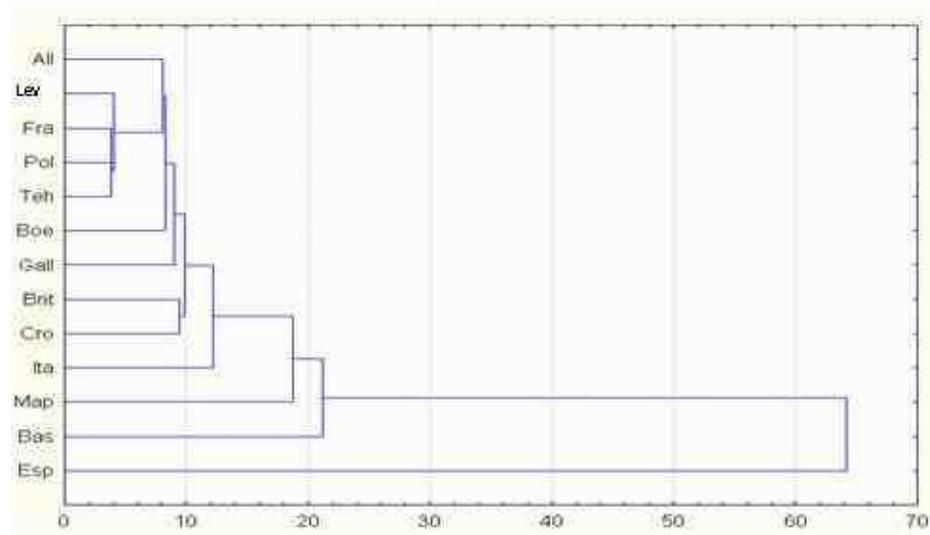


Figure 7.3 : Classification hiérarchique des groupes patronymiques : a) par les valeurs de distribution, b) par les valeurs des proportions dans la composition.

A son tour, la matrice des distances euclidiennes entre les valeurs (pourcentages) de distribution des groupes patronymiques (nos variables, Tableau 7.7) nous a permis d'aborder autrement la ressemblance ou dissemblance entre elles, aussi que leur éventuelle fusion en groupements ou associations. Nous avons ajouté une colonne à la matrice, à

droite, où figure la distance moyenne entre chaque variable et toutes les autres. Ceci permet de saisir facilement l'existence de groupes patronymiques plus « éloignés », c'est-à-dire plus « originaux » dans sa distribution et, en revanche, d'autres qui sont plus « sociables », avec un patron de distribution plus commun. Nous avons en outre classé les distances dans des rangs définis par la distance moyenne (x) et la moitié de la moyenne ($x/2$). Ainsi, nous avons considéré que deux variables se trouvant à une distance (d) plus petite que $x/2$ sont «très proches» l'une de l'autre ; si la distance est plus grande que $x/2$ mais plus petite que x les variables seront « proches », tandis qu'elles seront «éloignées » si leur séparation dépasse la distance moyenne x .

Tableau 7.7 : Matrice des distances euclidiennes (d) entre les valeurs de distribution des groupes patronymiques.

	All	Bas	Boe	Brit	Cro	Esp	Fra	Gall	Ita	Lev	Map	Pol	Teh	X
All	0	35	56	38	85	25	33	60	23	35	47	57	34	40
Bas	35	0	69	45	96	13	24	37	17	7	15	69	23	34
Boe	56	69	0	83	114	58	56	84	57	64	77	13	52	60
Brit	38	45	83	0	77	40	42	60	48	49	57	80	46	51
Cro	85	96	114	77	0	92	94	103	96	98	101	110	90	89
Esp	25	13	58	40	92	0	19	40	12	12	26	58	15	32
Fra	33	24	56	42	94	19	0	52	24	24	36	53	21	37
Gall	60	37	84	60	103	40	52	0	47	35	33	84	38	52
Ita	23	17	57	48	96	12	24	47	0	15	27	59	24	34
Lev	35	7	64	49	98	12	24	35	15	0	15	65	20	34
Map	47	15	77	57	101	26	36	33	27	15	0	78	33	42
Pol	57	69	13	80	110	58	53	84	59	65	78	0	51	60
Teh	34	23	52	46	90	15	21	38	24	20	33	51	0	34

$d < x/2$		variables très proches
$x/2 < d < x$		variables proches
$d > x$		variables éloignées

Il est à noter ici que les rangs de dessus ne sont pas les mêmes pour toutes les variables puisqu'ils sont définis selon la distance moyenne de chacune d'elles ; c'est pour cela que la matrice -encore que symétrique pour les valeurs- n'est pas toujours symétrique pour les rangs colorés. Ceux-ci ont été construits pour chaque variable suivant les colonnes exclusivement. Ainsi, par exemple, la distance ($d = 47$) séparant Gallois et Italiens, est « proche » pour les Gallois mais « éloignée » pour les Italiens, une variable nettement plus sociable que la première.

Le Tableau 7.8 est un extrait du précédent dans lequel nous n'avons retenu que les valeurs concernant trois groupes patronymiques, variables que nous allons considérer « indépendantes ». Le tri a été fait par un critère sociologique d'abord, car il s'agit des trois communautés basiques de la Patagonie auxquelles les autres pourraient éventuellement s'associer. De toute façon, on voit bien que le reste des variables (les « dépendantes ») se comportent bien différemment selon le groupe de référence.

Tableau 7.8 : Distances euclidiennes aux groupes de référence.

x =51	x =32	x =42
Brit 0	Esp 0	Map 0
All 38	Ita 12	Bas 15
Esp 40	Ara 12	Ara 15
Fra 42	Bas 13	Esp 26
Bas 45	Teh 15	Ita 27
Teh 46	Fra 19	Teh 33
Ita 48	All 25	Gall 33
Ara 49	Map 26	Fra 36
Map 57	Gall 40	All 47
Gall 60	Brit 40	Brit 57
Cro 77	Boe 58	Boe 77
Pol 80	Pol 58	Pol 78
Boe 83	Cro 92	Cro 101

Le groupe des patronymes espagnols apparaît comme la variable la plus « sociable » (le plus petit x et quatre variables proches) tandis que celui des patronymes britanniques se place à l'opposé (le plus grand x et aucune variable proche). L'intérêt de cette classification se voit dans le fait que pour chacun des trois groupes de référence considérés (qui bien évidemment occupe le premier rang de proximité), les deux autres groupes se trouvent dans des rangs réciproquement différents sans qu'il y ait de superpositions.

Rangs des distances		
<i>très proche</i>	<i>proche</i>	<i>éloignée</i>
Britanniques	Espagnols	Mapuche
Espagnols	Mapuche	Britanniques
Mapuche	Espagnol	Britanniques

Nous retrouvons ici le manque de symétrie mentionné plus haut et qui reflète indirectement la « sociabilité » des variables. Ainsi, si pour les Britanniques les Espagnols sont proches, pour ceux-ci les proches sont les Mapuche tandis que les Britanniques sont éloignées.

À partir de ces groupes de référence nous avons construit un diagramme tridimensionnel où sont placées les autres groupes patronymiques afin de mieux visualiser les relations entre eux et leurs éventuels groupements ou associations. (Figure 7.4 a-b).

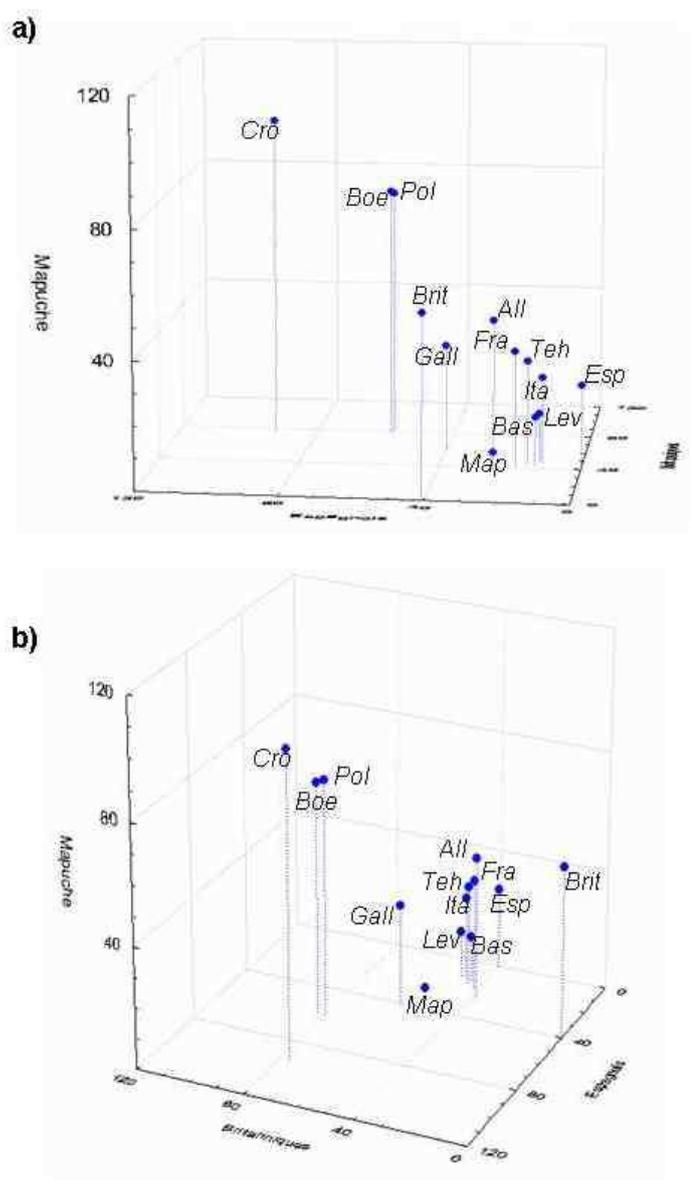


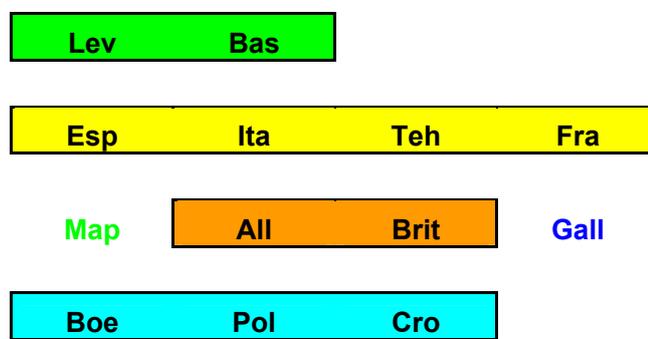
Figure 7. 4 : Diagrammes 3D des distances euclidiennes des valeurs de distribution des patronymes.

Nous retrouvons dans ces figures les mêmes résultats des analyses précédents sur la similarité de la variation de la proportion des patronymes. Quelques groupements deviennent évidentes : les « dissemblants » éloignés (Cro-Pol-Boe ; les deux derniers

constituant une forme forte déjà visible dans le dendrogramme 5-b), tout comme la forme forte Lev-Bas autour de laquelle se forme le groupement des « sociables » qui comporte Esp-Ita-Teh-Fra. En dehors de ce groupement, en tant que satellites, on retrouve d'abord Map et All, suivis de Brit et Gall.

Par ces groupements basés dans le degré de ressemblance des **patrons de distribution**, nous confirmons ainsi des associations déjà remarquées lors de la comparaison des **patrons de variation de la proportion** des groupes patronymiques (Fig.7.2).

Tableau 7.9 : Associations entre groupes patronymiques.



Les associations de groupes patronymiques décelées à partir de la similarité de leur **distribution** sont placées dans les lignes tandis que les cartouches colorées enferment les associations basées sur la **proportion** des patronymes (vert = décroissante vers le sud ; jaune = homogène ; orange= croissante vers le sud ; bleu=concentrée. La couleur des variables exclues des cartouches suit la même classification).

Quoique prévisible, cette convergence de résultats de l'analyse par lignes ou par colonnes de la matrice des données brutes (Tableau 7.1), souligne les traits caractéristiques des groupes patronymiques et leurs patrons communs.

7.2.3. Relations entre ovins et patronymes.

Au-delà de l'intérêt sociologique qui présentent les patrons de répartition des groupes patronymiques que nous venons de traiter, nous avons recherché l'existence de possibles relations entre ces patrons et quelques indicateurs de l'élevage ovin. Pour cela faire, nos sources de données sur les ovins ont été les recensements agricoles de 1937 et

1947 car ils renseignent grosso modo sur la même période de notre analyse de la fréquence patronymique.

La plus grosse difficulté pour cette exploration a été le manque d'uniformité entre les unités administratives auxquelles sont référées les données des recensements (les départements) et les unités d'échantillonnage que nous avons employées dans l'analyse patronymique, c'est à dire les zones parallèles. Pour résoudre ce désaccord nous avons supposé l'uniformité des indicateurs ovins à l'intérieur de chaque département, ce qui nous a permis de fractionner les données départementales proportionnellement à la fraction située dans des différentes zones parallèles contiguës. Autrement dit, pour les départements partagés entre deux zones parallèles, nous avons partagé les données dans la même proportion (avec une marge de tolérance de 20 % de chevauchement).

Les recensements agricoles de 1937 et 1947 renseignent sur le nombre d'exploitations dans chaque département et le nombre de têtes ovines. Nous avons ensuite calculé le nombre de têtes par exploitation aussi que la variation décennale des trois variables précédentes. Ces données apparaissent (redistribuées dans les zones parallèles) sur le Tableau 10.

Tableau 7.10 : Indicateurs ovins par zone parallèle.

1937	Exploitations	Ovins (milliers)	Ov / Expl.
42°- 43°	1495	1310	876
43°- 44°	1079	1086	1006
44°- 45°	693	1283	1851
45°- 46°	902	1584	1756
46°- 47°	642	2346	3654
50°- 52°	382	3280	8586
1947			
42°- 43°	1178	1516	1287
43°- 44°	867	1033	1191
44°- 45°	458	1201	2622
45°- 46°	866	2199	2539
46°- 47°	653	2491	3815
50°- 52°	431	3554	8246
Variation 1937-47 (en %)			
42°- 43°	-21,2	15,7	46,9
43°- 44°	-19,6	-0,5	18,4
44°- 45°	-33,9	-0,6	41,6
45°- 46°	-4,0	38,8	44,6
46°- 47°	1,7	6,2	4,4
50°- 52°	12,8	8,4	-4,0

Nous avons cherché à établir les corrélations entre ces variables « ovines » et les variables « patronymiques », c'est-à-dire la distribution latitudinale (Tableau 7.3) et la variation des proportions (Tableau 7.5). Pour cela, nous avons fait d'abord les matrices des corrélations entre les variables ovines et la distribution et la proportion de des patronymes, en prenant chacun des groupes patronymiques individuellement. Ces corrélations sont présentées dans le Tableaux 7.11 a-b.

Tableau 7.11 : a) Matrice des corrélations entre indicateurs ovins et la distribution latitudinale (D) des groupes patronymiques. b) Matrice des corrélations entre indicateurs ovins et la variation des proportions (P) des groupes patronymiques.

a)	DAII	DLev	DBas	DBoe	DBrit	DCro	DEsp	DFra	DGall	DIta	DMap	DPol	DTeh
Variable													
E37	-0,31	0,83	0,87	0,00	-0,51	-0,61	0,55	0,38	0,73	0,51	0,96	-0,02	0,42
O37	0,05	-0,68	-0,61	-0,20	0,66	0,85	-0,51	-0,12	-0,71	-0,53	-0,70	-0,09	-0,34
OE37	-0,03	-0,75	-0,72	-0,24	0,49	0,93	-0,63	-0,30	-0,65	-0,62	-0,73	-0,15	-0,40
E47	-0,25	0,85	0,91	0,12	-0,27	-0,51	0,66	0,60	0,70	0,52	0,91	0,15	0,59
O47	0,19	-0,49	-0,44	0,02	0,65	0,83	-0,28	0,12	-0,66	-0,33	-0,58	0,15	-0,10
OE47	0,07	-0,73	-0,71	-0,17	0,47	0,93	-0,58	-0,27	-0,70	-0,55	-0,73	-0,09	-0,38
VE	0,07	-0,40	-0,34	0,06	0,78	0,71	-0,17	0,25	-0,42	-0,36	-0,53	0,22	0,08
VO	0,62	0,67	0,62	0,85	0,02	0,03	0,85	0,91	0,05	0,74	0,38	0,90	0,87
VOE	0,38	0,85	0,78	0,51	-0,75	-0,60	0,74	0,42	0,35	0,89	0,79	0,40	0,50

b)	PAII	PLev	PBas	PBoe	PBrit	PCro	PEsp	PFra	PGall	PIta	PMap	PPol	PTeh
Variable													
E37	-0,87	0,84	0,84	-0,07	-0,73	-0,61	-0,59	-0,21	0,53	0,14	0,91	-0,36	-0,28
O37	0,80	-0,97	-0,68	-0,29	0,97	0,85	0,33	0,65	-0,62	-0,49	-0,88	0,31	0,54
OE37	0,85	-0,99	-0,79	-0,29	0,95	0,94	0,20	0,45	-0,53	-0,52	-0,83	0,28	0,61
E47	-0,87	0,71	0,78	-0,06	-0,58	-0,53	-0,50	0,08	0,45	-0,03	0,74	-0,17	-0,11
O47	0,73	-0,92	-0,68	-0,12	0,89	0,81	0,27	0,74	-0,66	-0,48	-0,87	0,51	0,58
OE47	0,89	-0,99	-0,83	-0,20	0,93	0,93	0,21	0,44	-0,59	-0,44	-0,86	0,34	0,57
VE	0,48	-0,81	-0,55	-0,17	0,84	0,67	0,31	0,84	-0,43	-0,66	-0,81	0,51	0,68
VO	-0,15	0,06	-0,09	0,66	-0,21	-0,08	-0,18	0,42	-0,26	0,04	-0,08	0,81	0,18
VOE	-0,50	0,77	0,46	0,60	-0,91	-0,64	-0,45	-0,46	0,12	0,68	0,70	0,09	-0,54

Les corrélations marquées en rouge sont significatives à $p < 0,05$.

E37=exploitations en 1937; O37=ovins en 1937; OE37=ovins par exploitation en 1937; (idem en 1947) ; VE=variation décennale du nombre d'exploitations, etc.

En comparant les deux matrices on voit tout de suite que les indicateurs ovins présentent davantage de corrélations avec les valeurs des proportions des patronymes qu'avec celles de leur distribution latitudinale; autrement dit, l'intensité de l'élevage ovin serait grosso modo plus en accord avec la composition ethnique des différentes zones parallèles qu'avec la distribution de chacune des communautés ethniques, nonobstant l'interdépendance entre distribution et composition.

Dans la **matrice des distributions** (Tableau 7.11.a) on repère facilement le caractère hasardeux des corrélations du groupe des Croates, le plus dissemblant de tous selon nous avons vu dans la section précédente. Hormis ce groupe, les seuls groupes ayant plus d'une corrélation significative sont les Levantins, les Basques et les Mapuche, qui forment une association déjà décelée dans la section précédente. La distribution de ces patronymes est donc positivement et significativement corrélée avec le nombre d'exploitations en 1937 et 1947, en outre, aucun autre groupe patronymique n'est associé à ces variables.

Les seuls groupes dont la distribution n'apparaît pas liée à aucune des variables ovines sont Britanniques, Gallois et Allemands ; leur association avait déjà été repérée dans les diagrammes 3D (Figure 7.4).

La **matrice de la variation des proportions** (Tableau 7.11.b) nous semble plus riche en information, du moment où sept des treize groupes n'ont aucune (ou une seule) corrélation significative, tandis que chez les autres il y a des corrélations de signe opposé pour une même variable ovine. Les groupes patronymiques mal corrélés aux variables analysées sont -encore cette fois- une association préalablement définie : ceux de la distribution homogène (Espagnols, Italiens, Français et Tehuelche), auxquels nous ajouterons ici ceux de la distribution concentrée (Gallois, Boer, Polonais). Le groupe des patronymes Croates présente encore un comportement incongru : ses trois corrélations significatives ne font pas de sens logique et seraient attribuables à la petitesse du groupe (le plus petit des treize) faussant les statistiques.

En enlevant les huit groupes mentionnés jusqu'ici, l'analyse se réduit à cinq groupes qui présentent l'intérêt de deux comportements opposés : les Britanniques et les Allemands d'un côté, et les Levantins, Basques et Mapuche (LMB) de l'autre. Tel que dans la matrice des distributions, ces derniers groupes sont positivement liés au nombre d'exploitations en 1937 (mais curieusement pas en 1947). Toutes les autres corrélations significatives sont négatives, et toutes concernent le nombre de moutons (O ; OE).

En revanche, Britanniques et Allemands (groupement que nous pourrions appeler Anglo-Saxon à proprement parler) apparaissent positivement liés aux indicateurs concernant le nombre de moutons, mais sont négativement liés au nombre d'exploitations (les Allemands plus étroitement que les Britanniques).

Pour essayer d'expliquer ces comportements opposés il faut tenir en compte les patrons de variation des proportions des groupes patronymiques (Figure 7.2) et les données des recensements agricoles (Tableau 7.10). Ces dernières montrent clairement une tendance croissante en ce qui concerne la taille des estancias : plus on va vers le sud, plus il y a de moutons et plus les estancias sont grandes, tel que nous l'avons déjà montré dans la Section 5.2.1.

Cette augmentation dans la taille des exploitations en allant vers le sud va de pair avec le patron de variation des proportions des Anglo-Saxons, et c'est justement l'inverse du patron de l'association LMB décroissant vers le sud. La distribution latitudinale des deux groupements suit le même comportement, que nous pourrions qualifier de « complémentaire » (Figure 7.5).

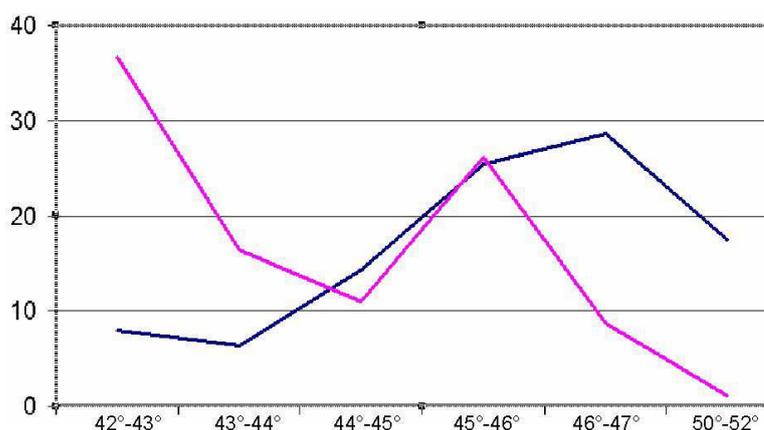


Figure 7.5 : Pourcentages de distribution latitudinale des groupements Levantin-Mapuche-Basque et Anglo-Saxon. En mauve : LMB ; en bleu : Anglo-Saxons.

La comparaison approfondie de ces deux groupements échappe à l'objectif de notre travail et nous ne pouvons pas nous y attarder. Pour revenir aux indicateurs ovins, nous pourrions synthétiser ces quelques résultats en disant qu'ils montrent une relation entre le morcellement foncier et les petits éleveurs dans le groupement LMB, et d'autre part une autre relation entre les grandes estancias et les Anglo-Saxons. Le premier groupement s'exprime mieux dans le nord de Patagonie tandis que le deuxième le fait plutôt dans le sud. Nous retrouvons ici l'observation de la plus grande expression de chaque groupement se tient là où ils se sont établis en premier dans la région, autrement dit, dans la zone par laquelle ils ont abordé la Patagonie.

Mise à part leur entrée commune en Patagonie par le nord, il reste à expliquer pour quoi des communautés si hétérogènes telles que Levantins, Mapuche et Basques paraissent si étroitement associées dans les analyses que nous venons de faire. Nous avons expliqué dans la section 4.4.5 comment les Levantins se sont d'abord établis dans les mêmes contrées reculées où habitaient les Indiens : les terres marginales, délaissés par les autres communautés à vocation moutonnaire. Ni les Mapuche ni les Levantins, n'avaient au début cette vocation, répétons-le. Ces quelques caractéristiques en commun pourraient expliquer l'association que nous retrouvons de façon répétée dans les analyses que nous venons de faire.

En revanche, il est beaucoup moins simple d'expliquer l'association des Basques dans ce tandem. Ils partagent l'accès par le nord, certes, mais les Basques étaient des éleveurs chevronnés. Nous allons voir tout de suite des différences au sein du groupement LMB.

7.3. Groupes patronymiques et patrimoine foncier.

Comme nous avons dit en 7.1.1, nous nous sommes servis de la base de données informatisée du cadastre du Chubut (an 2006) pour tester la méthodologie du répertoire de patronymes sur les cartes de l'IGN. Bien évidemment, nous avons profité de cet outil performant pour faire quelques analyses supplémentaires concernant non seulement la taille et la répartition des groupes patronymiques mais la superficie possédée pour chacun d'eux, données que la méthodologie cartographique des années 1940 n'apportait pas. Bien que cette information de l'an 2006 se place tout à fait en deçà de notre période d'étude, nous croyons qu'elle apporte des renseignements permettant de mieux comprendre les résultats obtenus dans la section précédente. Un sous-produit bien utile certes.

7.3.1. Superficie des exploitations.

La base de données du cadastre du Chubut (2006) comporte originellement 4366 cas. Nous les avons triés en fonction du propriétaire et de la taille, en excluant les parcelles appartenant à l'État (aux trois niveaux, national, provincial ou municipal) et -surtout- en excluant les parcelles de moins de 250 hectares. Etant focalisés sur l'élevage ovin, et en ayant compte le caractère extensif qu'il présente en Patagonie, nous avons considéré que

les propriétés de moins de 250 hectares ne sont pas vouées aux moutons, du moins pas à l'échelle d'intégration dans la filière. Le seuil de 250 hectares répond à 1/10 de lieue, l'unité habituelle pour les superficies rurales.

Cela étant, la base de données fut réduite à 2750 cas ; parmi ceux-ci nous avons retenu les parcelles appartenant à des Sociétés Anonymes (SA), qui n'avaient pas été considérées dans la comparaison méthodologique du début de ce chapitre. Comme dans le répertoire basé sur la cartographie de 1940 nous n'avons pas eu de moyen de distinguer les SA, nous avons dû les exclure aussi de la série à comparer.

Or, la distribution du nombre des parcelles en fonction de leur taille ne présente pas de surprises: la courbe est biaisée à gauche à cause de la suppression des parcelles plus petites (Figure 7.6). Néanmoins, la concentration vers les petites propriétés est très claire. Il suffit de comparer la moyenne (6243 hectares) avec la médiane (3272 hectares), ou mieux encore, de savoir que le dixième inférieur ne possède que 0,7 % des terres, tandis que le dixième supérieur en accumule le 39,8 %.

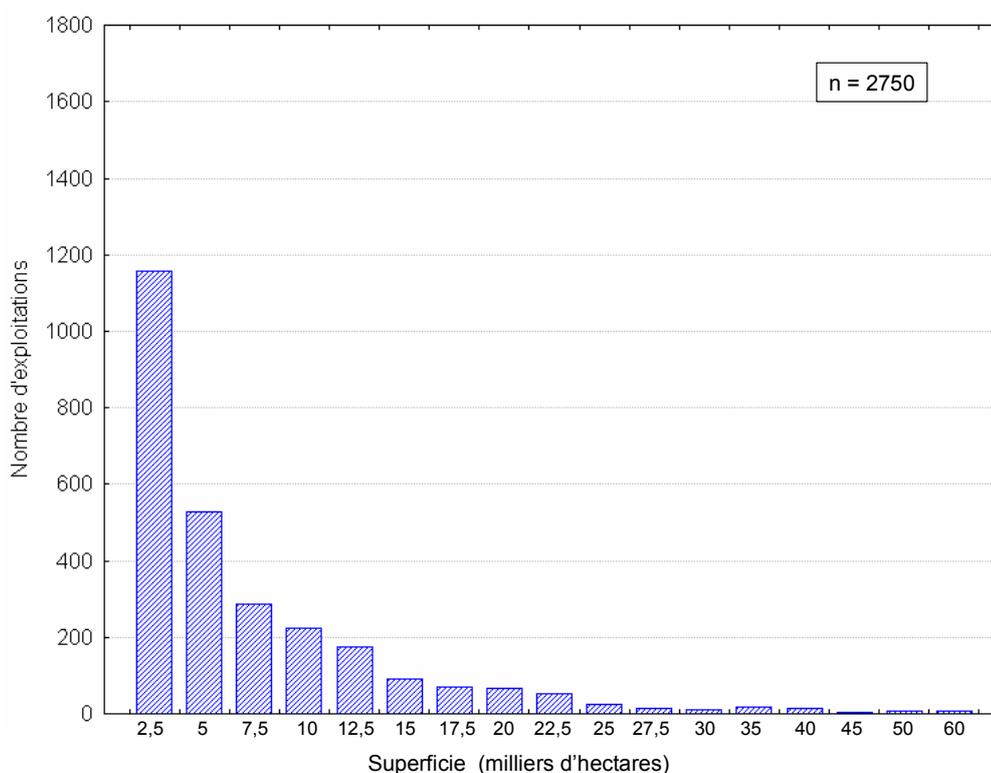


Figure 7. 6 : Distribution des exploitations du Chubut par superficie.

Le Tableau 7.12 répète la même analyse sur la concentration de la terre appliquée aux quatre zones latitudinales de la province du Chubut. On constate une fois de plus l'augmentation de la superficie moyenne des exploitations en allant vers le sud, même si la zone la plus australe représente une exception. Dans la même direction on constate également une tendance vers une distribution moins inéquitable de la terre¹⁶¹. Ici encore, la zone entre les parallèles 45° et 46°S présente des singularités observables depuis le début du chapitre (Tableau 7.3) où les treize groupes patronymiques (assimilables à des communautés ethniques) y montrent une participation moyenne ou forte.

Tableau 7.12 : Variation latitudinale de la concentration de la terre au Chubut.

Zone entre parallèles	Exploitations (> 250 Ha)	Sup.moyenne	Terres du 10 ^e inférieur	Terres du 10 ^e supérieur
42° - 43°	1545	4736	0,8 %	43,2 %
43° - 44°	990	6413	0,6 %	42,0 %
44° - 45°	553	8510	0,6 %	37,0 %
45° - 46°	630	5403	0,9 %	35,8 %

De même, si l'on compare le nombre d'exploitations fourni par le cadastre en 2006 (Tableau 7.12) avec celui du recensement agricole 1947 (Tableau 7.10), on observe que la zone en question est la seule où la quantité d'exploitations a diminué dans ce laps ; elle montrait également la plus forte diminution dans le décennie 1937-1947).

Les causes des singularités décelées dans la zone 45°-46°S ne sont pas simples à expliquer, mais sans doute la présence de Comodoro Rivadavia, la plus grande ville de la Patagonie y serait pour beaucoup, de même que le bassin pétrolier du Golfo San Jorge.

¹⁶¹ En ce qui concerne la zone 42°-43°, nous rappellerons ici le brutal contraste signalé à la fin de la section 3.2.4, entre les lopins de la Colonia Cushamen avoisinant les immenses estancias de l'Argentine Southern Land Co. Même si à l'heure actuelle ces latifundia ne sont plus aux mains britanniques, le contraste demeure.

Il est évident que le phénomène mériterait une étude approfondie et localisée qui irait bien au-delà des moutons qui nous occupent. Il y a des projets de recherche en cours sur la région que certainement apporteront quelques réponses là-dessus.¹⁶²

7. 3.2. La « performance foncière » des patronymes.

La base de données du cadastre du Chubut (2006) nous permet également d’analyser « la performance foncière » de chaque groupe patronymique. Nous entendons par là la capacité des différentes communautés ethniques pour occuper des terres et pour en garder la propriété, ceci -bien entendu- paramétrisé par les superficies associées aux groupes patronymiques.

La Figure 7.7 montre la taille moyenne des propriétés de chaque groupe patronymique avec un intervalle de confiance de $\pm 0,95$. Cela permet d’identifier différences significatives entre certains groupes, comme par exemple celui des Sociétés Anonymes, qui se détache seul vers les latifundia, ou, à l’extrême opposé, les groupes aborigènes cantonnés dans les minifundia et la subsistance.

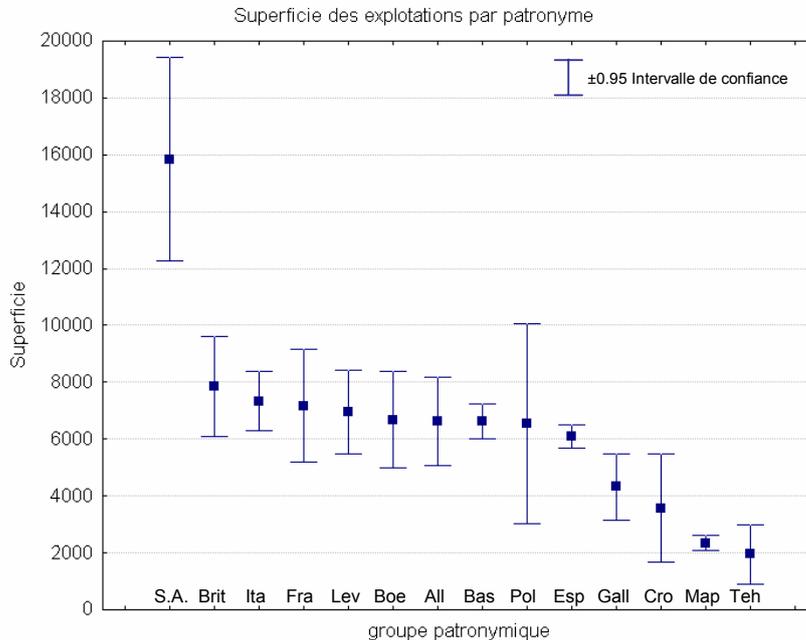


Figure 7. 7 : Superficie moyenne des explotations par patronyme.

¹⁶² Comme “Diagnóstico territorial y sistemas de monitoreo para la reconversión del espacio petrolero del Golfo San Jorge”. (Projet CONICET/UNPA n° 37054/2006) sur l’aménagement du territoire et sa gestion durable.

Entre les deux extrêmes il y a tout un peloton assez homogène formé par la plupart des groupes patronymiques, sauf Gallois et Croates et les aborigènes déjà signalés. Pour homogène qu'il semble, il y a 2000 hectares d'écart (25 %) entre la propriété moyenne des Britanniques, en tête, et celles des Espagnols en queue du peloton.

Il y a une chute significative entre Espagnols et Gallois, en fait ceux-ci et les Croates sont les groupes allochtones les moins « performants » et qui se rapprochent davantage des autochtones. Ici, nous ne pouvons pas laisser de remarquer le paradoxe que les autochtones et les premiers arrivés à la région (les Gallois) sont parmi les moins lotis.

Peut-être, l'explication de ce fait passe par le manque de vocation ovine initiale chez ces groupes, tandis que tous les communautés portées d'emblée vers le mouton (Britanniques, Boers, Basques) ont réussi à coloniser et à retenir (jusqu'à 2006 !) de vastes surfaces. Les autres communautés bien performantes ont appris le pastoralisme ultérieurement, après leur installation en Patagonie ; certaines d'entre elles ont eu un point de départ assez défavorable, les Levantins en occurrence, et ont par la suite montré une remarquable capacité d'avancement social, rendue évidente par la 4^e place qu'ils occupent dans le palmarès des possesseurs d'estancias.

Ce commentaire sur la bonne performance des Levantins et des Basques, qui contraste fortement avec celle des Mapuche, nous oblige à analyser plus en détail les raisons de la constitution du groupement Levantins-Mapuche-Basques (LMB), qui est apparu comme une forme forte dans la section 7.2.3.

Jusqu'ici nous n'avons rien dit de l'information présentée dans le Tableau 7.4, celui de la distribution longitudinale des groupes patronymiques. On y observe que Levantins et Mapuche se concentrent dans l'ouest de Patagonie, tandis que les Basques ont une distribution est-ouest très équilibrée. Dans le cas des Mapuche, l'explication est simple en ayant compte leur origine andine ; chez les Levantins -que comme nous avons dit s'installaient préférentiellement aux carrefours des pistes indiennes- l'explication serait justement une question de marché. Ils partageaient donc la situation géographique, mais les parallèles s'arrêtent là, car les trajectoires de vie des deux communautés ont été divergentes par la suite. Comme nous avons dit en 4.4.5, « les Turcs » bolichéros avaient la réputation de ruser leurs clients pour s'emparer de leurs terres et/ou troupeaux.

Nous ne sommes pas en mesure de faire une analyse sociologique capable de fournir une autre explication plausible et plus élaborée des différences entre Levantins, Mapuche et Basques –qui apparaissent groupés dans les analyses précédentes. Nous nous risquerions à hypothétiser que les trois groupes, ethniquement si disparates, partagent non seulement la distribution nord-sud de leurs effectifs mais aussi -et surtout- le manque de capital initial au moment de leur installation. Si les points de départ, géographiquement et économiquement, étaient comparables pour les trois groupes, la sociologie expliquerait la suite.

Ceci dit, nous devrions nuancer l’information présentée dans que Figure 7.8, qui montre la taille moyenne des propriétés cette fois par association ou groupement patronymique. Bien sur, il n’y a pas de changements pour les SA, mais on constate qu’il n’y a pas de différences significatives entre les Anglo-Saxons et l’association Ita-Fra-Esp-Teh (que nous avons dénommée « Latine » « Lat » malgré le dernier élément). En revanche, le groupement LMB reste significativement derrière, mais -comme nous venons de voir- cela n’est dû qu’au poids des Mapuche.

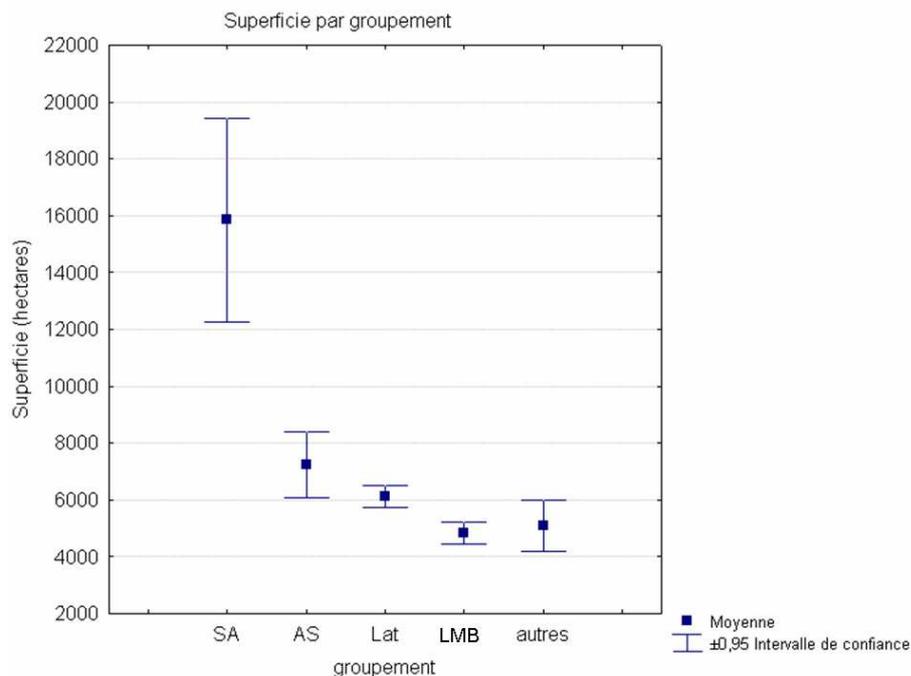


Figure 7.8 : Superficie moyenne des exploitations par association de groupes patronymiques.

7.4. Analyse de cadastres plus anciens.

7.4.1. Cartes cadastrales de 1903 (Santa Cruz) et 1904 (Chubut).

Nous avons également analysé des cartes cadastrales de la première période du cycle d'occupation de la région et de conformation du territoire, afin de les comparer avec l'analyse des années 1940, quand le cycle était pratiquement bouclé. Il s'agit de la carte de 1903 pour Santa Cruz et 1904 pour Chubut.

Pour ce qui concerne le territoire du Chubut, nous avons répété la méthodologie du répertoire patronymique par zones entre parallèles, encore que le cadastre de 1904 présente encore d'immenses zones vides. En dehors des « colonies » déjà connues¹⁶³, qui sont cartographiées en bloc sans doute parce que le morcellement empêche d'y consigner le nom du propriétaire ou l'occupant, il n'y a que 264 patronymes marqués sur la carte en tout et pour tout. La Figure 7.9 présente le résultat du répertoire des patronymes effectué sur cette carte-là.

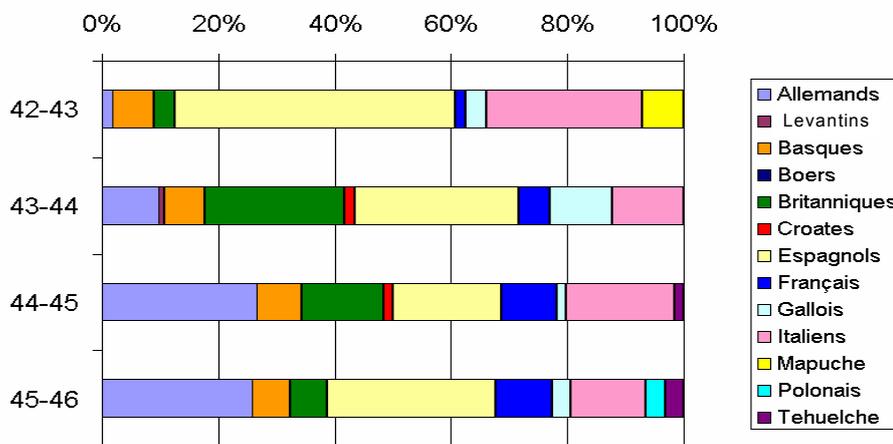


Figure 7.9 : Variation des proportions des patronymes par zone parallèle (Chubut, 1904).

Parmi les observations les plus évidentes nous remarquons :

*la distribution « australe » des Allemands (et des Français),

*l'association des Britanniques aux Gallois dans la deuxième zone,

¹⁶³ Celles des Gallois dans la basse vallée du Chubut et au pied des Andes, celles des aborigènes à Cushamen et San Martin, et celle des Boers à Escalante.

- *l'homogénéité de la distribution des Basques,
- *le confinement des Mapuche dans le nord et des Tehuelche dans le Sud,
- *l'absence des Boers (en dehors de leur colonie),
- *la quasi absence des Levantins.

Cet échantillon présente le spécial intérêt d'être antérieur à la découverte du pétrole à Comodoro Rivadavia (1907), comme quoi l'influence mentionnée à la fin de 7.3.1 n'existait pas encore.

La comparaison des proportions des groupes patronymiques dans les trois répertoires effectués (1904, 1940 et 2006) permet d'apprécier les changements temporels dans le poids relatif de chaque communauté et ainsi mettre en évidence des tendances dans le processus de colonisation du territoire. Nous aurions pu comparer les proportions dans chacune des lignes parallèles du Chubut, mais nous croyons que les totaux pour l'ensemble du territoire, présentés dans le Tableau 14, suffisent à décrire les tendances générales. Les 3 premières colonnes du tableau sont identiques à celles du Tableau 2, l'intérêt vient donné par les données de 1904, et le recul de 40 ans qu'elles permettent.

Tableau 7.13: Evolution des proportions de patronymes au Chubut.

source	cadastre	IGN	cadastre
groupe // an	1904	1940	2006
Allemands	14,0	2,2	2,6
Basques	7,2	18,5	12,7
Boers	0,0	5,0	1,8
Britanniques	15,2	1,2	2,8
Croates	1,1	0,1	0,2
Espagnols	30,3	40,5	39,0
Français	6,1	1,4	1,3
Gallois	6,1	3,9	3,6
Grecs	0,0	0,3	0,1
Italiens	17,0	7,1	7,8
Levantins	0,4	2,3	4,4
Mapuche	1,5	13,2	13,5
Polonais	0,4	1,8	0,8
Tehuelche	0,8	2,2	1,1
n	264	982	2590

Nous allons discuter ces résultats plus bas, mais les observations les plus frappantes que nous pouvons avancer sont :

- *la dégringolade des Allemands et les Britanniques,
- *la descente, moins brusque mais perceptible, des Italiens et des Français,
- *la maintenance des Espagnols et à un autre niveau, celle des Basques et Gallois,
- *le boom des Boers
- *la montée des Levantins,
- *l'explosion des Mapuche.

Tableau 7.14 : Comparaison des proportions de patronymes à Santa Cruz au sud des 50°S.

source	Cadastre	IGN
groupe // an	1903	1940
Allemands	20,8	8,7
Basques	1,7	8,7
Boers	0	0
Britanniques	35,8	15,2
Croates	0	15,2
Espagnols	23,3	41,3
Français	7,5	2,2
Gallois	0	0
Italiens	10	2,2
Levantins	0	0
Mapuche	0	0
Polonais	0	2,2
Tehuelche	0,8	4,3
n	120	46

Pour le territoire de Santa Cruz, nous avons également répertorié les patronymes du cadastre de 1903 afin de les comparer avec ceux des années 1940. Une fois de plus nous regrettons l'impossibilité d'avoir eu accès au cadastre informatisé de cette province ; cela étant la comparaison des proportions des patronymes ne comporte que les deux années mentionnées, qui marquent grosso modo le début et le déclin de l'époque dorée de la laine en Patagonie. Nous avons eu une restriction de plus : la lacune cartographique de 1940 entre les 47°20' et les 50°S, ce qui nous a obligé à ne pas considérer les données de 1903 dans la même aire (les environs de San Julian, majoritairement occupés par des Britanniques) ; de même, nous avons dû négliger les données patronymiques de 1940 au nord des 47°20'S car la région apparaît comme entièrement inoccupée dans le cadastre de 1903, il n'y a pas -donc- de comparaison possible dans la région nord non plus. En somme, cette fois la comparaison des proportions des patronymes à Santa Cruz a été restreinte dans le temps et dans l'espace ; les résultats apparaissent dans le Tableau 7.14. Les observations les plus évidentes sont :

- *absence de Levantins, Mapuche, Boers et Gallois, existants pourtant au Chubut,
- *brusque descente des Allemands, Britanniques, Italiens et Français,
- *forte augmentation des Basques et Tehuelche,
- *surgissement des Polonais et les Croates.

7.4.2. Cartes cadastrales de 1927 (Santa Cruz) et 1928 (Chubut).

Si la carte cadastrale de Santa Cruz de 1903 montre d'immenses étendues encore non occupées, celle de 1927 présente une situation très différente : la plupart du territoire a été colonisée à partir du boom lainier de la Première Guerre Mondiale. Il y a encore des zones inoccupées, certes, mais par rapport à 1903 nous dirions que les proportions se sont inversées.

Nous n'avons pas approfondi l'analyse de la carte de 1927 parce que Barbería (1995) a déjà fait une analyse minutieuse d'elle, ce qui nous épargne d'avoir à nous y attarder et, surtout, limite sérieusement notre possibilité d'apports originaux.

Cependant nous avons fait une comparaison entre les cartes de Santa Cruz de 1927 et de 1903, afin de repérer les changements dans la propriété des parcelles et éventuellement déceler des tendances liées à la communauté ethnique du propriétaire, toujours selon le patronyme.

Pour cela nous avons identifié chacune des parcelles sur les deux cartes afin d'établir une relation biunivoque, parcelle par parcelle, entre le propriétaire de 1903 et celui de 1927. Ainsi nous avons repéré des parcelles qui sont restées dans les mêmes mains et d'autres qui ont changé de propriétaire. A la limite, pour le but de notre travail, nous avons fait fi des propriétaires en tant que personnes car nous n'avons retenu que le groupe patronymique auquel ils appartiennent. Ainsi, en fait, nous n'avons repéré les changements (ou le maintien) des individus mais des groupes patronymiques. Une fois encore, l'analyse individuelle a été faite par Barbería (1995) et nous ne saurions pas le répéter. Notre apport original c'est l'analyse du flux de propriétés entre communautés ethniques et non pas entre individus, une autre façon d'évaluer la «performance foncière» des groupes, définie dans la section 7.3.2.

Avant d'entamer la comparaison entre 1903 et 1927 il faut expliquer le traitement que nous avons donné aux plus gros propriétaires fonciers régionaux de la période : les Braun. En effet, comme nous avons vu en 4.5, les Braun étaient des juifs originaires de Lettonie, à l'époque où leur pays formait la Fédération Baltique pour échapper aux influences polonaises ou l'emprise de l'Empire Russe ; bref, les Braun sont issus d'un carrefour d'identités nationales et leur filiation reste donc très évasive. En outre, ils siégeaient au Chili, mais bien évidemment ce serait un tort les considérer comme des Chiliens à cette époque. Ainsi, nous avons décidé de les assimiler aux Allemands, en ayant compte les origines de leur mère, Sofia Hamburger. Son exclamation "*Mein Gott..., das ist Punta Arenas...?*" ¹⁶⁴, en arrivant au village qui deviendrait leur «capitale», nous permet de supposer que la langue maternelle de Moritz et Sara Braun était bien l'allemand.

Il faut dire aussi que cette fois nous n'avons pas eu de lacunes cartographiques et par conséquent le répertoire comparatif couvre le territoire de Santa Cruz en entier...dont le cadastre ne comportait que 162 patronymes en 1903. Le nombre de propriétés appartenant aux différents groupes patronymiques en 1903 et 1927 apparaît dans le Tableau 7.15.

Tableau 7.15 : Nombre et pourcentage de propriétés par groupe patronymique.

source	cadastre		%	
groupe // an	1903	1927	1903	1927
Allemands	27	31	16,7	19,1
Basques	5	1	3,1	0,6
Britanniques	51	36	31,5	22,2
Espagnols	38	48	23,5	29,6
Français	15	5	9,3	3,1
Italiens	11	2	6,8	1,2
Tehuelche	1	1	0,6	0,6
S.A.	14	38	8,6	23,5
n =	162	162	100	100

Pour ce que nous venons d'expliquer sur la famille Braun, les chiffres concernant les Allemands sont fortement biaisés. Des 27 propriétés « allemandes » en 1903, cinq appartenaient aux Braun, mais en 1927 ils avaient sur leur nom 19 des 31 propriétés du groupe. Autrement dit, les Allemands qui apparaissent comme des gagnants, ne le sont pas vraiment, sinon exclusivement à travers les Braun.

¹⁶⁴ www.fundacionbraun.org/pag/braun.htm (consulté le 23 Décembre 2009)

Une remarque doit être faite aussi pour les Français. En fait, plusieurs des patronymes de ce groupe sont en réalité des Belges ; comme nous avons vu en 3.2.3 et en 4.4.4, la Banque d'Anvers possédait quelques centaines de milliers d'hectares en 1903 qui -à la suite du délabrement du pôle lainier de Flandres dû à la Première Guerre Mondiale- ont changé de mains. Nous allons voir tout de suite qui les aura prises, mais en regardant le Tableau 16, il est facile à anticiper que le seul groupe patronymique qui -en tant que tel- accrut le nombre des propriétés c'est celui des Espagnols ; pourtant, la plus forte augmentation a été enregistrée par les Sociétés Anonymes, qui ont triplé leur nombre.

Le Tableau 7.16 présente le détail du passage de propriétés entre groupes patronymiques Il doit être lu dans le sens normal de lecture, ligne par ligne (la lecture par colonnes ne fait aucun sens). Les chiffres expriment le nombre de parcelles appartenant en 1903 au groupe patronymique de la ligne qui ont été prises par le groupe patronymique de la colonne en 1927.

Cela va de soi, les valeurs de la diagonale consignent le nombre de parcelles qui n'ont pas changé de groupe patronymique. Prenons par exemple les Italiens : trois des propriétés « italiennes » en 1903 sont devenues « allemandes »¹⁶⁵ en 1927, une parcelle a été prise par des Britanniques, cinq par ces Espagnols, et seulement deux parcelles ont été conservées par le groupe. L'adition de toute la ligne, onze, c'est le nombre des parcelles du groupe au départ.

Tableau 7.16 : Passage de propriétés entre groupes patronymiques (Santa Cruz, 1903-1927).

	All	Bas	Brit	Esp	Fra	Ita	Teh	SA	Fisc
All	12	0	4	2	0	0	0	8	1
Bas	1	0	1	3	0	0	0	0	0
Brit	5	1	20	6	2	0	0	17	0
Esp	4	0	4	24	1	0	0	2	1
Fra	2	0	4	3	2	0	0	4	0
Ita	3	0	1	5	0	2	0	0	0
Teh	0	0	0	0	0	0	1	0	0
SA	3	0	2	3	0	0	0	6	0
Fiscal	0	0	0	0	0	0	0	0	0

Pour ce qui concerne la carte cadastrale du Chubut de 1928, nous avons limité notre comparaison à la zone de colonisation ovine la plus ancienne, c'est-à-dire les plateaux côtiers du centre du territoire autour du port de Camarones. Notre choix pour cette région s'explique justement pour la continuité temporelle de l'élevage ovin ce qui fait que le secteur apparaît déjà bien occupé sur la carte de 1903.

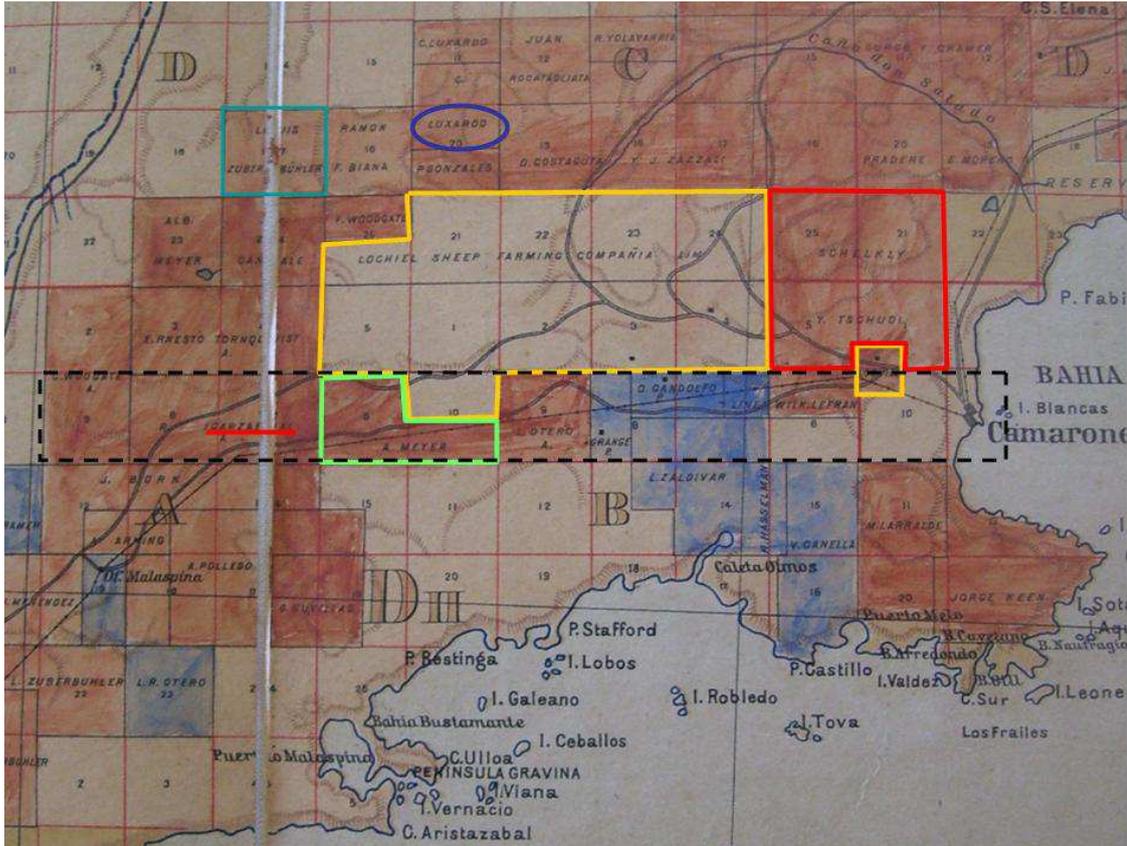
Par ailleurs, cette région mériterait à elle seule une étude approfondie car elle a été un véritable carrefour ou point de rencontre pour les différentes colonisations de Patagonie.

En effet, des Malouins ont été les premiers à s'y installer, mais ils ont été suivi de très près par des Allemands. En suite il y a eu des Gallois issus de la vallée du Chubut qui s'y sont installés, aussi bien que des Basques et des Espagnols ; plus tard, les Boers se sont fixés dans le sud de l'aire. Caminoa de Heinken (2001) a bien étudié les trajectoires de ces familles et nous ne saurions pas nous y attarder.

Mise à part sa multi ethnicité, la région de Camarones présente aussi l'intérêt d'être restée à l'écart d'activités économiques alternatives à l'élevage ovin. Aucune influence n'a altéré la monoculture ovine depuis plus d'un siècle, ce qui n'est pas toujours le cas dans d'autres zones de la Patagonie. Ainsi, nous croyons ne pas exagérer si nous disons que la contrée de Camarones enferme la quintessence de la Patagonie des moutonniers. Ce n'est donc pas par hasard que la « laine Camarones » soit devenue une spécificité de cette région qui persiste dans l'amélioration de ses atouts traditionnels.

Nous avons fait une comparaison visuelle des cartes cadastrales de 1904, 1928 et 2006 (Cartes 7.3, 7.4 et 7.5) que nous allons d'abord commenter à fur et à mesure.

¹⁶⁵ Plutôt des Braun à vrai dire.

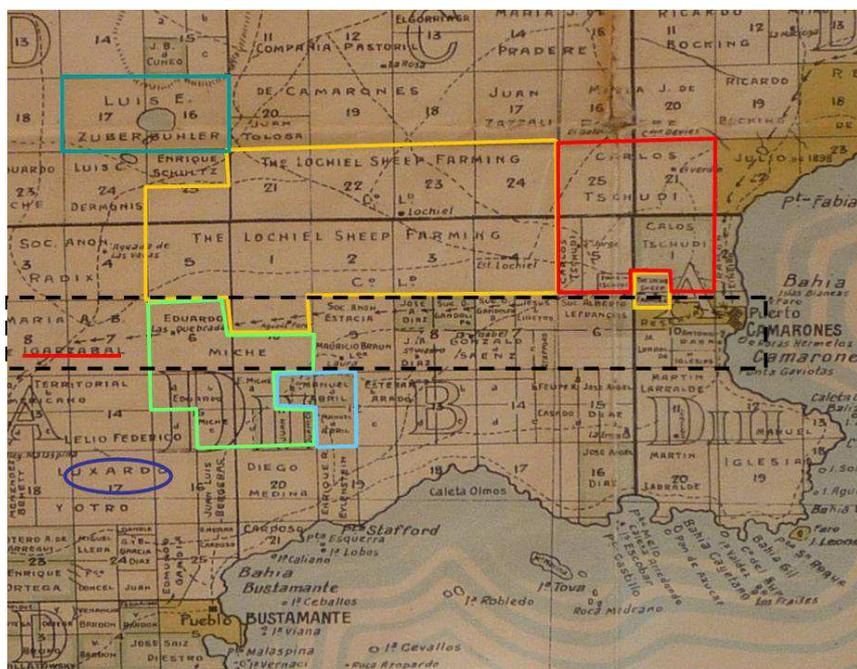


Carte 7. 3 : Cadastre de la zone de Camarones en 1904.

Le damier est composé par des cases de 4 lieues, c'est-à-dire 10.000 hectares. Il est donc très simple d'estimer les surfaces des propriétés, qui épousent assez bien le damier. Les lots colorés en rougeâtre sont des terres en propriété ferme, tandis que les lots bleus sont des terres louées à l'Etat. On voit que tout le secteur nord-ouest est encore vacant, de même que la côte du sud-ouest ; sans doute le relief abrupt de ce secteur de la côte y est pour beaucoup.

Nous avons marqué certaines parcelles pour mieux les repérer sur les cartes postérieures. La plus vaste des estancias, Lochiel (en jaune, 110.000 hectares à l'époque) est aussi la plus ancienne (1897). Ici, le fait qu'elle ne soit pas peinte en rouge ne veut pas dire qu'elle ne soit pas une propriété, plutôt le contraire (le cartographe ne s'est pas donné la peine de la colorer car c'était évident, et d'ailleurs Lochiel est encerclée par des propriétés). Une rapide lecture des patronymes figurant sur la carte nous rassure sur la multi ethnicité dont nous parlions plus haut : des Allemands (Zuberbuhler, Meyer, Tschudi), des Britanniques (Keen ou Woodgate, pour ne pas parler de la Lochiel Sheep Farming Company, siégeant à Londres), des Italiens (Zazzali, Canella, Luxardo), des

Basques (Yolavarría, Larralde, Zaldivar), des Espagnols (le fameux José Menéndez, González ou Biana), etc. On constate sur la carte que la plupart des propriétés occupent entre 1 et 3 cases, c'est-à-dire entre 10.000 et 30.000 hectares.



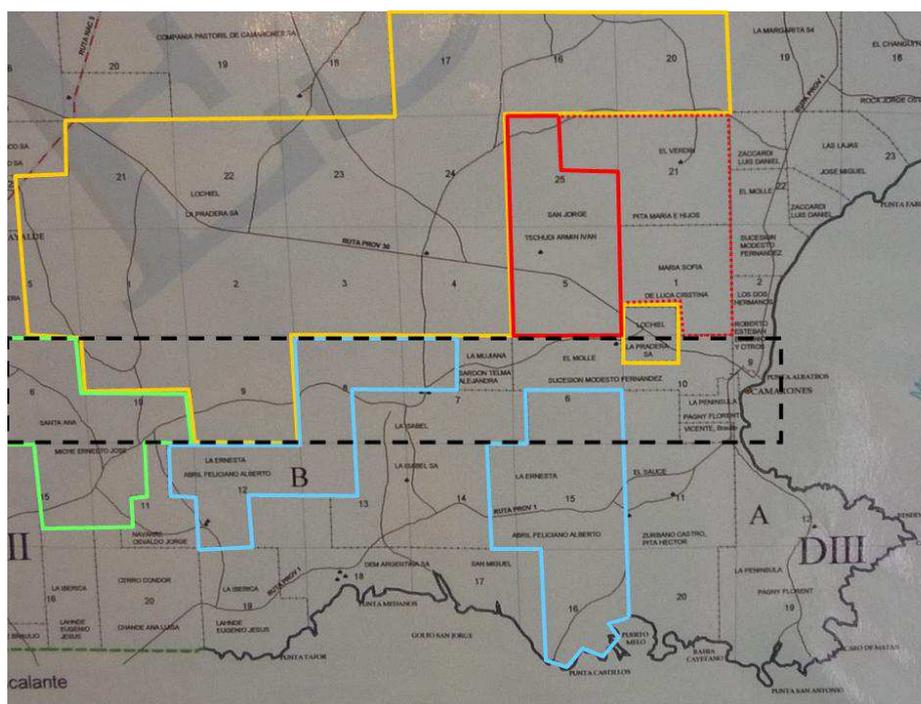
Carte 7.4 : Cadastre de la zone de Camarones en 1928.

Vingt-cinq ans plus tard l'occupation du territoire est beaucoup plus dense et beaucoup de patronymes nouveaux sont apparus : des Français (Lefrançois, Bergerac), et des Levantins (Medina). Bien sur, la plupart des nouveaux venus ont un patronyme espagnol : nous noterons Abril (en bleu clair) ou Iglesias (qui acheta à Keen l'estancia de la pointe du sud-est). Les deux plus gros capitalistes de la Patagonie, les Menéndez-Behety et les Braun, sont apparus sans la région; le premier à l'ouest de Luxardo (remarqué en bleu) et le deuxième au nord d'Abril.

Nous retrouvons plusieurs des noms de 1903 : Luxardo, Gandolfo ou Pradere parmi les Italiens, Igarzabal ou Larralde parmi les Basques.

L'estancia Lochiel demeure telle quelle, de même que celle de l'Allemand Tschudi (en rouge), mais celle de son compatriote Miche (en vert) a plus que doublé sa superficie, de même que Zuberbuhler au nord-ouest. Quelques sociétés anonymes se sont formées également, notamment la Compañía Pastoril de Camarones (50.000 hectares au nord de Lochiel).

En dépit de ces quelques cas de concentration de terres (dans des mains Anglo-saxonnes), il est évident que le morcellement foncier s'est accru entre 1903 et 1928. Une foule de petits propriétaires -aux patronymes espagnols pour la plupart- est apparue. Ces « arrivants » (au double sens du terme) se sont surtout installés dans la zone sud, sur les terres qui étaient inoccupées en 1903.



Carte 7.5 : Cadastre de la zone de Camarones en 2006.

La concentration de la propriété est frappante par rapport à la carte précédente. L'estancia Lochiel fait maintenant 170.000 hectares, mais elle n'appartient plus à une « *Sheep Farming Company* » mais à une société anonyme au nom anodin, confortablement hispanophone : « La Pradera ». La Compañía Pastoral de Camarones demeure à peu près pareille, mais en revanche l'estancia des Tschudi s'est rétrécie à la moitié. Quant aux Miche (en vert) leur estancia n'a pas changé. La propriété d'un tel Abril, qu'en 1928 ne comportait que 7.500 hectares (en bleu clair), à l'heure actuelle en a 45.000 ! L'estancia de la pointe du sud-est, au paysage privilégié, successivement propriété d'un Britannique, puis d'un Espagnol, appartient maintenant à un Français (Florent Pagny) qui n'a point de tradition ovine.

Afin d'établir une comparaison plus systématique entre les trois cartes, nous avons marqué un transect de 10 Km de large partant de Camarones directement vers l'ouest (en pointillé noir sur les figures). Nous avons répertorié les propriétés croisées et noté les propriétaires car nous croyons que le nombre et le patronyme reflètent bien les changements que nous cherchons à définir.

Tableau 7.17 : Liste comparative des propriétaires à l'ouest de Camarones.

1903	1928	2006
Lochiel Sheep Farming Co.	Parra	Robert
Wilkinson-Le François	Iglesias	Pagny
Gandolfo	Lochiel Sheep Farming Co.	Vicente
Otero	Larralde	Lochiel La Pradera SA.
Meyer	Le François	Fernández
Igarzabal	Stafford	Abril
	Lineyro	Bardón
	Gandolfo	Miche
	Saenz	
	Díaz	
	Moritz Braun	
	Miche	
	Igarzabal	

Il n'y avait qu'un Espagnol en 1903, quand la répartition des patronymes était parfaitement équilibrée (un de chaque groupe) ; en 1928 les Espagnols grimpent à 40%. C'est justement quand il y a le plus de propriétaires. Des nouveaux propriétaires, quatre sur sept sont des Espagnols. A l'heure actuelle, les propriétés des patronymes espagnols occupent plus de la moitié de la superficie du transect.

7.5 Les éléments de l'identité régionale.

Comme nous avons dit dans le chapitre sur la méthodologie (section 2.2.3), nous cherchons aussi à déceler l'importance du mouton dans la construction de l'identité régionale de la Patagonie. Nous avons recherché le poids de l'élevage ovin dans la définition de l'identité patagonienne à l'intérieur et à l'extérieur de la région, ou plutôt, chez les Patagoniens eux-mêmes et chez les visiteurs extrarégionaux.

7.5.1 Enquête sur les facteurs d'identité chez les touristes.

Pour évaluer les facteurs d'identité tels qu'ils sont perçus par les étrangers, nous avons fait une enquête auprès des magasins de vente de souvenirs ou d'artisanat régional dans la plupart des villes (25), personnellement ou par courrier. Nous avons demandé aux responsables des magasins d'évaluer l'intérêt manifesté par leurs clients sur facteurs d'identité, à travers la demande d'objets d'artisanat, cartes postales, T-shirts, souvenirs. Deux facteurs sont du domaine de l'homme: 1) colonisation et immigrants, 2) cultures aborigènes ; trois sont du domaine de la nature : 3) paysages, 4) faune terrestre et 5) faune marine ou amphibie, tandis que la 6) moutons et estancias, peut être considérée à l'intersection des deux sphères.

Les données collectées ont été classées par thème, le plus demandé occupant le premier rang et le moins demandé le rang 6. Nous avons distribué trois enquêtes dans chacune des 25 villes, indépendamment de leur marché touristique. Dans l'Annexe 1 nous présentons une copie du questionnaire de l'enquête.

Nous avons eu 59 réponses en tout, c'est-à-dire un taux de retour de presque 80 %. Dans plusieurs cas nous avons dû faire les enquêtes personnellement car celles par courrier, (même avec enveloppe-retour préalablement affranchie), n'ont pas toujours eu de réponse; somme toute, nous avons eu au moins deux réponses par ville. Le Tableau 19 présente les valeurs moyennes obtenues pour chaque ville.

Afin de rendre plus facile une première interprétation des résultats nous avons coloré le premier rang pour chaque ville à condition qu'il soit < 2 .

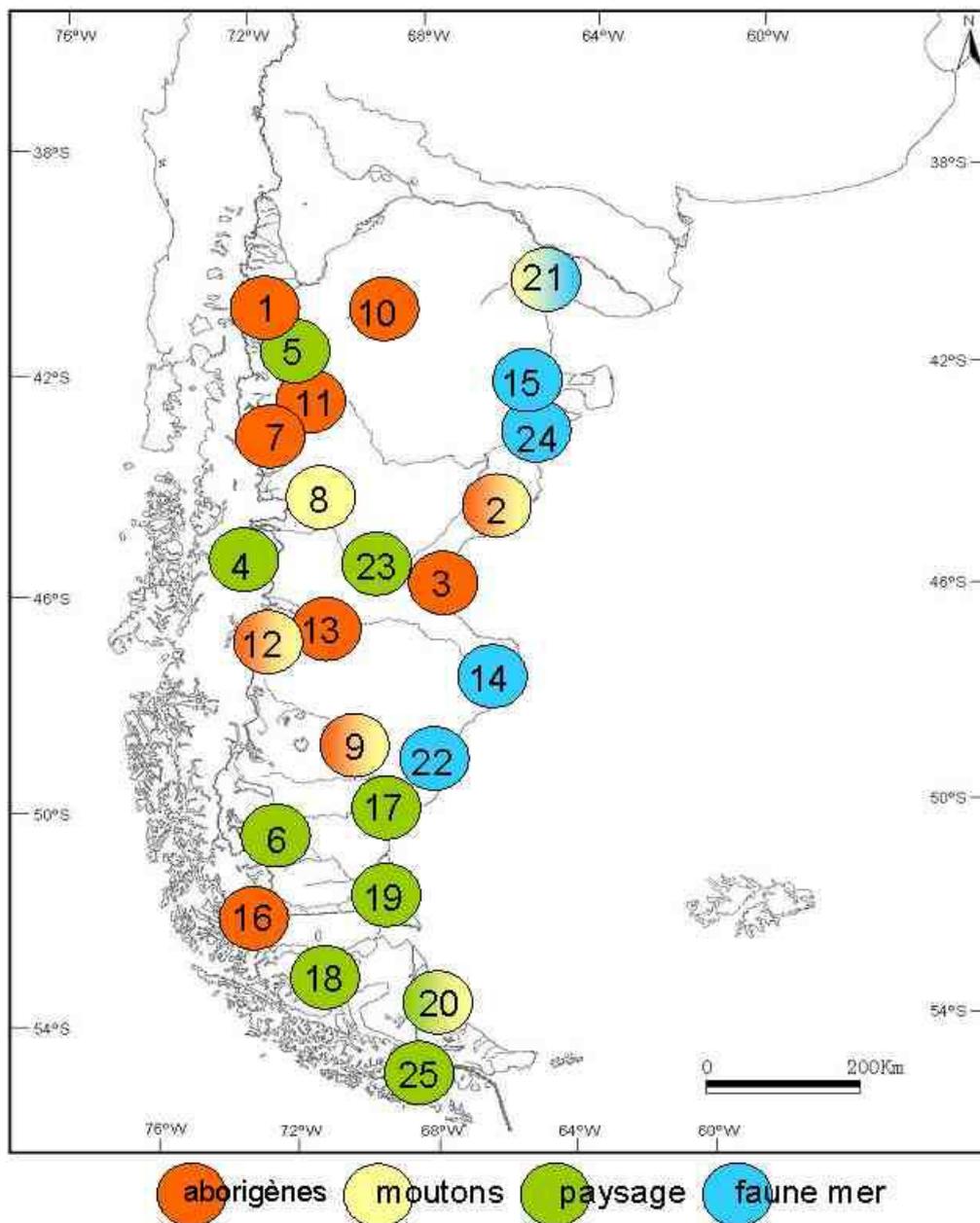
On voit que les facteurs « colons » et « faune terre » n'atteignent jamais le premier rang. Aussi, il est clair qu'il y a trois cas où le premier rang est partagé entre deux facteurs, et dans les trois cas le facteur « moutons » y intervient. En regardant les moyennes générales on constate que « moutons » occupe la position la plus équidistante, presque l'exacte moyenne ; deux facteurs occupent des rangs plus avancés (aborigènes et paysage), tandis que trois sont relégués aux derniers rangs (faune terre, faune mer, et colons).

Tableau 7.18 : Rangs moyens des facteurs d'identité par ville.

VILLE // FACTEUR	colons	aborigènes	moutons	paysage	Faune terre	Faune mer
1 Bariloche	5,0	1,0	2,0	3,0	5,0	5,0
2 Camarones	4,5	1,5	1,5	4,5	2,5	2,5
3 Comodoro R.	3,5	1,0	3,5	6,0	3,5	3,5
4 Coyhaique	4,7	2,3	2,3	2,0	3,7	6,0
5 El Bolsón	4,7	2,0	3,3	1,7	3,7	5,7
6 El Calafate	5,0	2,0	3,5	1,0	3,5	6,0
7 Esquel	3,0	1,7	2,7	4,7	5,3	2,5
8 Gob. Costa	6,0	2,3	1,7	2,0	4,0	5,0
9 Gob. Gregores	5,0	1,5	1,5	3,5	3,5	6,0
10 Ing. Jacobacci	4,5	2,0	3,5	2,5	2,5	6,0
11 Lago Puelo	5,0	1,0	2,0	3,5	3,5	6,0
12 Los Antiguos	5,0	2,0	2,0	2,0	4,0	6,0
13 Perito Moreno	3,0	1,5	3,0	4,5	3,0	5,5
14 Pto Deseado	5,7	5,3	4,0	2,3	3,3	1,0
15 Pto Madryn	5,3	4,3	3,3	4,3	2,7	1,0
16 Pto Natales	5,7	1,3	3,7	1,7	3,3	5,3
17 Pto Santa Cruz	6,0	3,3	3,0	2,3	3,7	2,7
18 Punta Arenas	5,0	2,7	5,0	1,0	3,0	4,3
19 Río Gallegos	6,0	4,5	3,0	1,0	2,0	4,5
20 Río Grande	5,5	3,0	2,0	2,0	5,0	3,5
21 San Antonio	5,5	5,5	1,5	4,0	3,0	1,5
22 San Julián	3,3	4,0	4,3	4,7	3,0	1,7
23 Sarmiento	5,0	3,5	3,5	1,0	2,0	6,0
24 Trelew-Rawson	5,0	3,7	4,3	2,0	4,7	1,3
25 Ushuaia	5,3	3,3	5,7	1,7	3,0	2,0
moyenne générale	4,89	2,65	3,03	2,75	3,45	4,02

PREMIER RANG (coloré si <2)		aborigènes
		moutons
		paysage
		faune mer

La Carte 7. 6 présente la distribution géographique des premiers rangs, autrement dit c'est la carte des principaux facteurs d'identité. Les codes numériques des villes et les couleurs des facteurs sont les mêmes du Tableau 7.18.



Carte 7.6 : Distribution géographique des facteurs d'identité du premier rang.

Il apparaît clairement que les deux facteurs le plus répandus (Aborigènes et Paysage) ont une distribution à peu près complémentaire : le premier est mieux représenté vers le nord-ouest de la région tandis que le second l'est vers le sud ; bien évidemment, la « faune marine » n'est représentée que sur le littoral et encore sur la partie nord de celui-ci (peut-être là où la baignade est encore possible ?). En ce qui concerne les ovins, ils n'ont qu'une représentation à part entière (à Gobernador Costa, 8), une région manquant d'un attrait alternatif capable de déloger la représentativité des moutons. Il y a des résultats

quelque peu incongrus, ou en tout cas étonnants, comme la présence du facteur « paysage » à Puerto Santa Cruz (17) ou Rio Gallegos (19), deux localités vraiment pas gâtées à ce point de vue. L'explication viendrait par le poids démesuré du facteur en amont de l'hinterland : les glaciers du Lago Argentino, à El Calafate (6). Nous verrons plus tard d'autres observations sur ces résultats.

La Figure 7.10 montre les résultats de l'ANOVA des facteurs d'identité. Nous retrouvons la position intermédiaire du facteur « ovins » tant dans sa valeur coïncidant avec la moyenne comme dans la déviation standard. Nous constatons ici que le facteur « colons » se détache du reste dans le sens d'une faible représentativité. C'est étonnant que ce facteur n'atteigne pas des valeurs plus élevées même pas dans les régions où l'empreinte des colons est reconnue : Gallois à Trelew (24), Boers à Comodoro Rivadavia (3), Allemands à Bariloche (1).

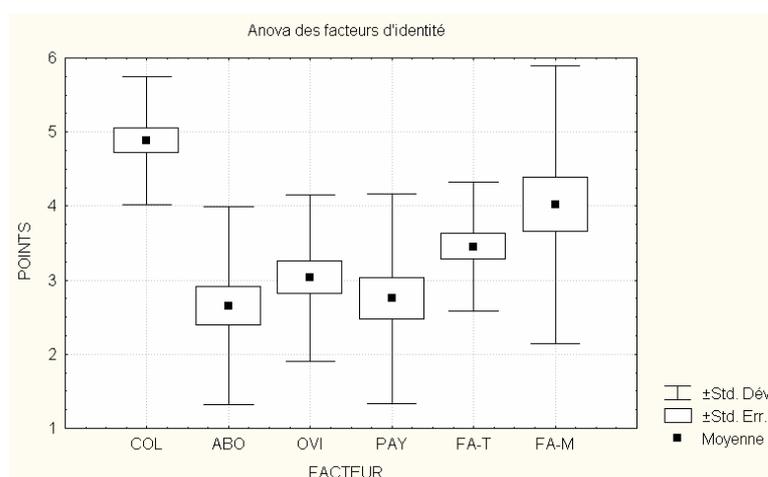


Figure 7.10 : ANOVA des facteurs d'identité. COL = colons, ABO = aborigènes ; OVI = ovins ; PAY = paysage ; FA-T = faune terrestre ; FA-M = faune marine.

Le Tableau 7.19 présente la matrice des corrélations entre les facteurs d'identité. On constate que le Facteur Ovin a un comportement particulier qui n'est significativement associé à aucun autre. Les seules corrélations significatives sont positives entre Colons et Aborigènes et négatives entre ces facteurs et « Paysage » et « Faune marine » respectivement. Ceci suggère l'existence de deux types des facteurs qui répondraient aux sphères thématiques signalées au début de la section : les facteurs humains (Colons et Aborigènes) et les naturels (Paysage et Faunes).

Tableau 7.19 : Matrice des corrélations entre les facteurs d'identité.

	COL	ABO	OVI	PAY	FA-T	FA-M
COL	1,00	0,40	-0,09	-0,64	-0,11	-0,02
ABO	0,40	1,00	0,27	-0,19	-0,32	-0,64
OVI	-0,09	0,27	1,00	-0,27	-0,25	-0,29
PAY	-0,64	-0,19	-0,27	1,00	0,08	-0,36
FA-T	-0,11	-0,32	-0,25	0,08	1,00	-0,06
FA-M	-0,02	-0,64	-0,29	-0,36	-0,06	1,00

Les corrélations marquées en rouge sont significatives à $p < 0,05$

Nous avons fait une classification automatique de la matrice de données (Tableau 7.20) afin de détecter des comportements ressemblants des facteurs d'identité de façon à pouvoir déceler d'éventuelles associations de villes partageant un « profil identitaire ». Le dendrogramme issu de cette classification est présenté dans la Figure 7.17 :

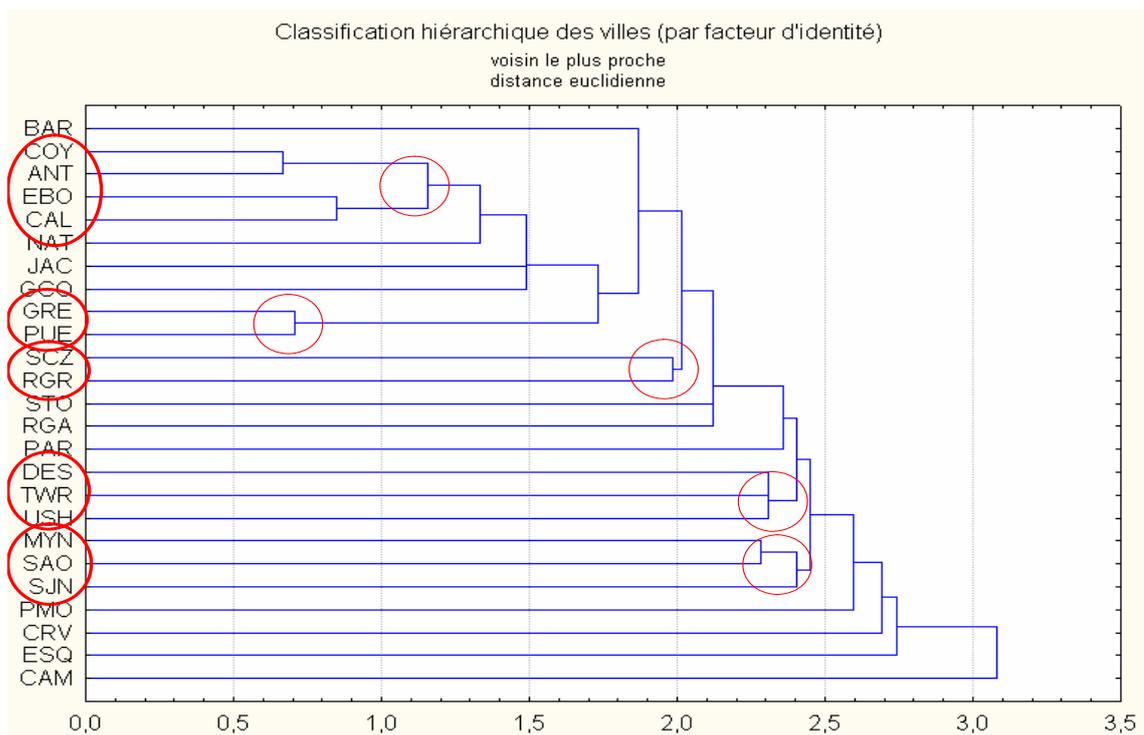


Figure 7.11 : Dendrogramme du comportement des facteurs d'identité par ville.

Acronymes : BAR=Bariloche, COY=Coyhaique, ANT=Los Antiguos, EBO=El Bolsón, CAL=El Calafate, NAT=Puerto Natales, JAC=Ing. Jacobacci, GCO=Gobernador Costa, GRE=Gobernador Gregores, PUE=Lago Puelo, SCZ=Puerto Santa Cruz, RGR=Rio Grande, STO=Sarmiento, RGA=Rio Gallegos, PAR=Punta Arenas, DES=Puerto Deseado, TWR=Trelew-Rawson, USH=Ushuaia, MYN=Puerto Madryn, SAO=San Antonio, SJN=San Julian, PMO=Perito Moreno, CRV=Comodoro Rivadavia, ESQ=Esquel, CAM=Camarones.

Nous avons marqué sur la figure les associations les plus étroites de jusqu'à quatre intégrants. Dans l'ordre de formation elles sont: 1) Gobernador Gregores / Lago Puelo ; 2)

Coyhaique / Los Antiguos / El Bolsón / El Calafate ; 3) Puerto Santa Cruz / Rio Grande; 4) Puerto Deseado / Trelew-Rawson / Ushuaia; 5) Puerto Madryn / San Antonio / San Julian . Ensuite, afin de connaître le « profil identitaire » de chacune de ces associations, nous sommes revenus sur le Tableau 7.18 et nous avons fait les moyennes des facteurs d'identité pour les cinq associations, ce qui est présentés dans le Tableau 7.20.

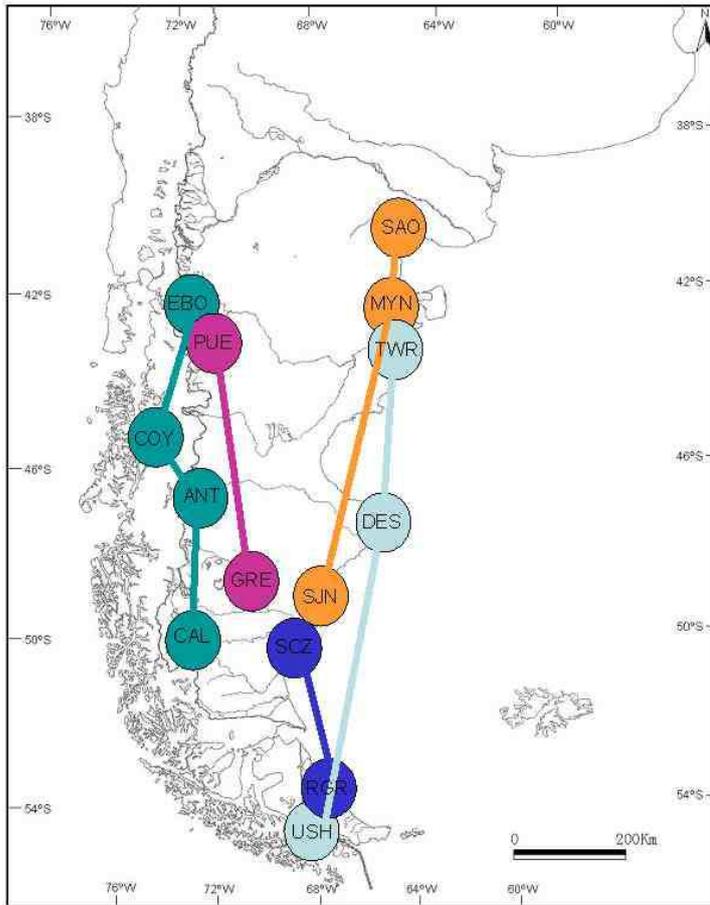
Tableau 7.20 : Rangs moyens des facteurs d'identité pour les associations trouvées.

N° des associations et intégrantes		Facteurs d'identité					
		COL	ABO	OVI	PAY	FA-T	FA-M
1	GRE / PUE	5,0	1,3	1,8	3,5	3,5	6,0
2	COY / ANT / EBO / CAL	4,9	2,1	2,8	1,7	3,7	5,9
3	SCZ / RGR	5,8	3,2	2,5	2,2	4,4	3,1
4	DES / TWR / USH	5,3	4,1	4,7	2,0	3,7	1,4
5	MYN / SAO / SJN	4,7	4,6	3,0	4,3	2,9	1,4

On constate que l'ordre de formation des associations est directement lié à l'augmentation du Facteur Aborigènes et inversement à celle de Faune marine. Nous pourrions donc imaginer un continuum du comportement identitaire défini par la forte valorisation des aborigènes dans un extrême, et celle de la faune marine à l'extrême opposé. Ainsi, les associations 1 et 2, à forte assise continentale et présence « indienne » s'opposent aux associations 4 et 5, littorales et marquées par ce fait.

Nous voulons remarquer ici que le Facteur Ovin adopte des valeurs intermédiaires assez constantes tout le long du continuum. Le Facteur Colons est aussi bien constant, mais dans de niveaux reflétant un grand manque d'intérêt en tant que facteur identitaire.

La localisation de ces associations sur la carte s'est avérée fort intéressante (Carte 7.7). On y voit une distribution latitudinale bien nette, presque sans croisements, si bien que pour un peu nous serions tentés de dessiner des bandes parallèles nord-sud, allongées entre l'Atlantique et les Andes, coïncidant grosso modo avec la régionalisation physique de la Patagonie. A la limite, ce résultat souligne le macro contrôle de la géographie, pourtant pas du tout explicitée sur les enquêtes.



Carte 7.7 : Localisation géographique des associations des profils identitaires.

Bien sur, concernant les associations des profils identitaires il y a bien d'autres observations à faire, mais nous ne sommes pas en mesure de nous y attarder. Étant donné que, plutôt que le comportement individuel de chaque facteur d'identité, nous sommes intéressés à suivre le comportement du Facteur Ovin, nous avons listé le rang qu'il occupe et, au cas de le partager avec un autre facteur, quel est ce partenaire.

Cette liste est présentée dans le Tableau 7.21 ; on y voit que les Facteur Ovin occupe six fois le 1^{er} rang (qu'il partage cinq fois), cinq fois le 2^e rang, huit fois le 3^e, quatre fois le 4^e, deux fois le 5^e et une seule fois le 6^e rang. Cette distribution ne fait que souligner le comportement intermédiaire du Facteur Ovin. Quant aux onze situations de partage de rang, les partenaires les plus fréquents sont les Facteur Aborigènes (cinq fois) et Faune terrestre (trois fois). Nous allons retrouver ailleurs cette association identitaire de moutons et Indiens.

Tableau 7.21 : Rang occupé par le Facteur Ovin dans les différentes villes.

Ville	Rang Ovin	Partagé avec
1- Bariloche	2	
2- Camarones	1	ABO
3- Comodoro Rivadavia	2	FA-T
4- Coyhaique	2	ABO
5- El Bolsón	3	
6- El Calafate	3	FA-T
7- Esquel	3	
8- Gobernador Costa	1	
9- Gobernador Gregores	1	ABO
10- Ing. Jacobacci	3	
11- Lago Puelo	2	
12- Los Antiguos	1	ABO/PAY
13- Perito Moreno	2	FA-T
14- Puerto Deseado	4	
15- Puerto Madryn	3	
16- Puerto Natales	4	
17- Puerto Santa Cruz	3	
18- Punta Arenas	5	COL
19- Río Gallegos	3	
20- Río Grande	1	PAY
21- San Antonio Oeste	1	FA-M
22- San Julián	5	
23- Sarmiento	3	ABO
24- Trelew-Rawson	4	
25- Ushuaia	6	

Afin d'analyser les profils identitaires à une échelle moins détaillée, nous avons fusionné les facteurs d'identité selon les « sphères thématiques » mentionnées en début de chapitre. Même si l'ANOVA présenté dans la Figure 7.10 montre que le Facteur Colons et le Facteur Aborigènes sont significativement différents, la matrice des corrélations (Tableau 7.19) montre que ces variables sont positivement et significativement associées, et à leur tour, négativement associées soit au Facteur Paysage soit à la « Faune marine ». Ces résultats nous ont rassuré au moment d'additionner les valeurs des facteurs Paysage, Faune terrestre et Faune marine pour en faire un « Facteur Nature » ; de manière analogue, le « Facteur Humain » n'est que l'addition des Facteurs Colons et Aborigènes.

Comme nous avons déjà dit, le « Facteur Ovin » n'apparaît significativement lié à aucun autre, ce qui serait dû à l'ambiguïté de son caractère entre le naturel et l'humain.

Cela étant, le comportement de ces deux nouveaux macro facteurs vis-à-vis du Facteur Ovin est montré dans le Tableau 7.22.

Tableau 7.22 : Facteurs d'identité fusionnés.

Ville // Facteur	Humain	Ovin	Naturel
1 Bariloche	3,0	2,0	4,3
2 Camarones	3,0	1,5	3,2
3 Comodoro Rivadavia	2,3	3,5	4,3
4 Coyhaique	3,5	2,3	3,9
5 El Bolsón	3,3	3,3	3,7
6 El Calafate	3,5	3,5	3,5
7 Esquel	2,3	2,7	4,2
8 Gobernador Costa	4,2	1,7	3,7
9 Gobernador Gregores	3,3	1,5	4,3
10 Ing. Jacobacci	3,3	3,5	3,7
11 Lago Puelo	3,0	2,0	4,3
12 Los Antiguos	3,5	2,0	4,0
13 Perito Moreno	2,3	3,0	4,3
14 Puerto Deseado	5,5	4,0	2,2
15 Puerto Madryn	4,8	3,3	2,7
16 Puerto Natales	3,5	3,7	3,4
17 Puerto Santa Cruz	4,7	3,0	2,9
18 Punta Arenas	3,8	5,0	2,8
19 Río Gallegos	5,3	3,0	2,5
20 Río Grande	4,3	2,0	3,5
21 San Antonio Oeste	5,5	1,5	2,8
22 San Julián	3,7	4,3	3,1
23 Sarmiento	4,3	3,5	3,0
24 Trelew-Rawson	4,3	4,3	2,7
25 Ushuaia	4,3	5,7	2,2

En suite, nous avons voulu ramener ces valeurs sur un diagramme triangulaire. Pour cela nous avons réélaboré la matrice précédente en créant une autre où chaque valeur est le complémentaire de 6 de la valeur précédente. Ceci nous a permis d'avoir une nouvelle matrice avec des valeurs directement proportionnelles au « poids » du facteur et non l'inverse, comme c'était le cas jusqu'ici (un facteur de rang 1 était plus forte qu'un de rang 6). Le prochain pas a été la conversion de chaque ligne de la matrice à des pourcentages, ainsi, p. ex, les valeurs pour Bariloche dans le Tableau précédent (c'est-à-dire 3 ; 2 ; 4,3) se sont transformées en (3 ; 4 ; 1,7) dans la deuxième matrice [qui n'est pas montrée], et en suite en pourcentage (34,5 ; 46,0 ; 19,5) %. C'est à partir de ces dernières valeurs que nous

avons construit la Figure 7.12, où les codes des villes sont les mêmes employés précédemment.

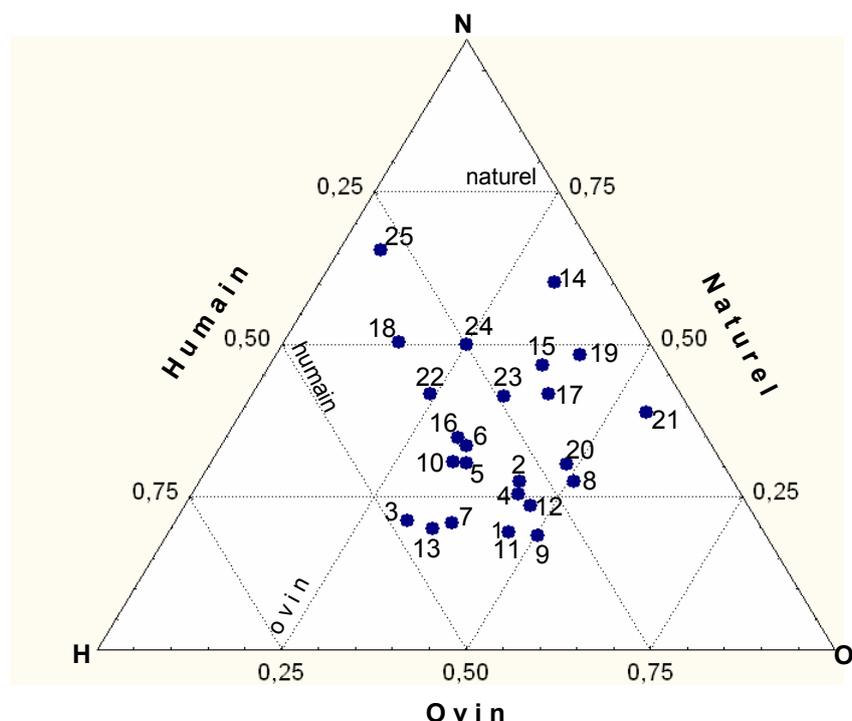


Figure 7.12 : Le Facteur Ovin par rapport aux facteurs Naturel et Humain.

De nouvelles associations apparaissent ici mais leur localisation sur la carte fait moins de sens que celles de la Carte 7.7. Bien que les liaisons nord-sud soient toujours majoritaires, certaines liaisons est-ouest apparaissent, telles que 2-4 (Camarones-Coyhaique), 3-13 (Comodoro Rivadavia - Perito Moreno) et 5-10 (El Bolsón - Ing. Jacobacci). L'analyse profonde de cette redistribution des ressemblances identitaires échappe à notre but, encore que nous ne pouvons pas manquer à noter la présence de quelques associations déjà signalées par la classification automatique (Figure 7.11 et Tableau 7.19). Ainsi, nous repérons quelques formes fortes qui résistent à de différentes analyses : 4-12 (Coyhaique - Los Antiguos), 5-6 (El Bolsón - El Calafate) et 9-11 (Gobernador Gregores – Lago Puelo).

Les villes où le Facteur Ovin porte, à lui tout seul, un pourcentage de l'identité locale avoisinant le 50 % sont : (8) Gobernador Costa, (9) Gobernador Gregores, (11) Lago Puelo, (12) Los Antiguos, (20) Rio Grande et (21) San Antonio. A l'exception de

Lago Puelo (située dans la verdoyante cordillère des Andes), toutes les autres villes se situent à l'orée de la steppe sinon entourées par elle ; surtout, elles manquent d'une alternative identitaire forte, capable d'éclipser les moutons. Sauf Lago Puelo -où le Facteur Aborigène l'emporte- toutes ces villes présentent le Facteur Ovin en premier rang.

Pour finir avec cette section sur l'identité régionale évaluée à travers les boutiques de souvenirs, nous devrions faire un bref commentaire sur la situation aux îles Malouines. Bien que nous n'ayons pas distribué d'enquêtes aux trois boutiques de Port Stanley, nous avons systématiquement observé les thèmes étalés dans leurs vitrines. Ainsi, nous avons noté que le facteur le plus présent est -de loin- la Faune marine (les manchots sont les grandes vedettes), suivie du Facteur Paysage (côtier) et des moutons.

Bien évidemment, les aborigènes sont complètement absents aussi bien que la faune terrestre. En revanche, on constate une présence assez forte de l'histoire nautique des îles et surtout de la guerre de 1982, cette dernière absolument inexistante dans les boutiques de Patagonie (tout simplement par une question de vainqueurs et vaincus, sans doute). Il y a également assez de références à l'Antarctique, ou plutôt au rôle de « seuil » de l'Antarctique joué par les îles Malouines. Somme toute, le Facteur Ovin occupe un rang intermédiaire comparable à sa situation en Patagonie.

7.5.2 Le mouton dans l'identité régionale selon les habitants.

Pour évaluer la participation de l'élevage ovin dans la construction de l'identité de la Patagonie chez les locaux nous avons fait appel à de diverses manifestations symboliques repérées dans la région.

Il y a d'abord les monuments, qui comme dit Cosgrove (1989), peuvent être construits pour « fabriquer » un emblème ou pour en reconnaître son existence préalable. La première formule est souvent l'outil des pouvoirs publics pour forcer une identité déterminée ; en revanche, la seconde formule surgit spontanément au sein d'une communauté qui se reconnaît telle, ou qui veut exprimer sa reconnaissance à certains valeurs. Mis à part les monuments issus de la première formule, qui déploient généreusement les panthéons nationalistes respectifs à chaque côté de la frontière

argentino-chilienne, et mis à part les monuments religieux -qui répondent surtout à la seconde formule- il y a en Patagonie une série de monuments aussi simples que symboliques, qui reflètent vraiment la reconnaissance de la communauté qui les dressa et les fit siens car elle s'y retrouve: les monuments concernant l'élevage ovin. De façon très intéressante, on les trouve pareillement des deux cotés de la frontière.

L'un des monuments les plus populaires de Punta Arenas, depuis 1944, est le « *Monumento al Ovejero* »¹⁶⁶ duquel le moteur de recherche Google retrouve 8180 pages sur Internet¹⁶⁷ (Figure 7.13.a). La même scène d'un péon et des moutons on la retrouve dans le principal monument de Coyhaique, avec le détail très éloquent que la place sur laquelle se trouve le monument s'appelle « *Plaza del Pionero* ». L'association d'idées « moutons = pionniers » est parfaitement exprimée dans cet ensemble (Figure 7.13.b; le nom remarqué en jaune).

Les autres photos de la Figure 7.13 montrent la même thématique, inaltérée partout en Patagonie, même si l'homme disparaît de la scène dans les Figures 7.13.d et 7.13.f. Ce dernier monument, situé à Las Plumas (un village reculé de quelques 300 habitants dans le nord-est du Chubut, qui représente en quelque sorte l'opposé géographique et socio-économique de Punta Arenas) rappelle les béliers sacrés des Egyptiens ou autres. S'il ne s'agit ici d'une déification, bien sûr, il est clairement une curieuse manifestation locale de l'expression reconnaissante de toute une région.

Cette identification n'est pas passée avec le temps ; comme le même style artistique le montre, le monument à la tonte (Figure 7.13.e) n'a qu'une dizaine d'années, à peu près le même âge que celui de Trelew (7.13.d).

L'héraldique constitue aussi une autre source de la symbolique d'une communauté. Dans le secteur argentin de Patagonie l'héraldique n'est pas plus vieille que les provinces, c'est-à-dire seulement de 1957, et elle est bien plus récente au Chili¹⁶⁸. Nous ne sommes pas ici en présence d'une obscure symbolique aux origines reculés, mais d'un choix conscient et recherché des emblèmes communautaires. Même si l'héraldique en Patagonie est fréquemment d'inspiration officielle, les pouvoirs publics ont bien soin de consulter

¹⁶⁶ Ovejero = Moutonnier, mais dans le sens de travailleur subalterne, berger.

¹⁶⁷ Recherche effectuée le 3 Décembre 2009, avec les mots-clé « Punta Arenas + Monumento al Ovejero »

¹⁶⁸ Les armoiries de Magellan n'ont été officiellement adoptées qu'en 1996.

l'opinion et le sentiment des gens ; ainsi, le plus souvent, les armoiries sont le fruit d'un concours ouvert et d'un procès de sélection. Par conséquent, nous croyons que les emblèmes présents dans l'héraldique de Patagonie sont de bons indicateurs des éléments constituant le système d'appartenance régionale.

Nous dirons tout de suite que les ovins sont absents de toutes les armoiries des unités administratives de premier ordre, que ce soit en Argentine ou au Chili. Cependant un mouton domine les armoiries des Malouines (Figure 7.14) lesquelles sont incluses aussi dans le drapeau de l'archipel.

En revanche, les moutons apparaissent dans l'héraldique de deuxième ordre, celle des municipalités ; nous les retrouvons sur les armoiries de cinq des 18 communes du Chubut (28%) et sur deux de Santa Cruz (11%). Aucune des armoiries municipales de la Terre de Feu ou du Neuquén ne contient des ovins. En ce qui concerne le Rio Negro, les moutons en tant que symbole apparaissent seulement dans les municipalités du sud de la province (Sierra Grande, Valcheta, Maquinchao et Pilcaniyeu), c'est-à-dire à très exactement à la frontière nord de notre aire d'étude, que nous avons délimitée en 2.1.3. Plus au nord, en dehors des frontières politiques de la Patagonie, les moutons disparaissent complètement des armoiries des municipalités de La Pampa, où ils sont remplacés par des bovins, présents dans le 50 % de cas.

La Figure 7.15 présente quelques cas d'armoiries municipales où les moutons participent de la symbolique. Nous y retrouvons les moutons emblématiques accompagnés d'autres emblèmes locaux (sommets enneigés, phares, pétrole, une route...). Nous le retrouvons ici dans des plaques minéralogiques anciennes. Ce que nous notons ici c'est l'ubiquité du mouton en tant que symbole régional, en tant que « facteur commun » de diverses géographies ; autrement dit, en tant que élément identitaire transfrontalier. Sur la Figure 7.16, l'association entre les moutons et les pionniers apparaît en noir sur blanc sur le monument central de la place principale de Punta Arenas. Nous sommes bien face à l'activité fondatrice de la région (et de ses fortunes): l'élevage ovin.

Nous n'avons pas l'intention de faire ici une étude approfondie de l'identité patagonienne car nous n'avons ni la formation ni le temps. Nous avons volontairement omis les questions identitaires dans l'Etat de l'Art car le sujet est toujours ouvert et en

évolution permanente (Echarren 2005, Navarro Floria, 2008). La Figure 7.17 montre que l'association identitaire entre la Patagonie et les moutons est toujours bien vivante, dans le domaine privé (7.17.a,b,d) aussi bien que dans les secteurs publics (7.17.c,e); sur la Figure 7.17.f nous retrouvons encore l'association moutons = pionniers.

Dans cette section 7.5 nous n'avons voulu que montrer la participation de l'élevage ovin dans la construction du système d'appartenance à la région. Le fait que les moutons continuent d'être un repère identitaire pour les habitants et pour les visiteurs de Patagonie en dépit du déclin évident de l'élevage sera question de quelques réflexions au moment venu. Les paroles suivantes rendront plus facile notre tâche:

*Hablar de la producción ovina en la Patagonia es hablar de la historia misma de esta tierra; no existe identidad de esta región que no pase por la oveja, como no existe tampoco alternativa agropecuaria que altere sustantivamente esta realidad. Durante muchos años la producción ovina fue base económica de la Patagonia y gracias a ella se consolidó un principio de poblamiento y desarrollo. El ovejero reafirmó fronteras, ganó espacios y dio nacimiento a innumerables pueblos del interior; su actividad y permanencia jugó un rol geopolítico que nadie puede negar.*¹⁶⁹

¹⁶⁹ Fragment du discours du président de la Société Rurale de Comodoro Rivadavia, Pablo Serres, prononcé lors de l'inauguration de l'exposition annuelle (n°55) en 1993. « Parler de l'élevage ovin en Patagonie équivaut à parler de l'histoire même de cette terre. Il n'existe pas d'identité de cette région qui ne passe pas par le mouton; il n'existe pas non plus d'alternative agricole qui puisse modifier sérieusement cette réalité. Pendant beaucoup d'années la production ovine fut la base économique de la Patagonie et grâce à elle les fondements du peuplement et du développement furent établis. Le moutonnier affirma les frontières, conquiert des espaces et fit naître d'innombrables localités de l'intérieur. Sa permanence et son activité ont joué un rôle géopolitique que nul ne pourra dénier ».

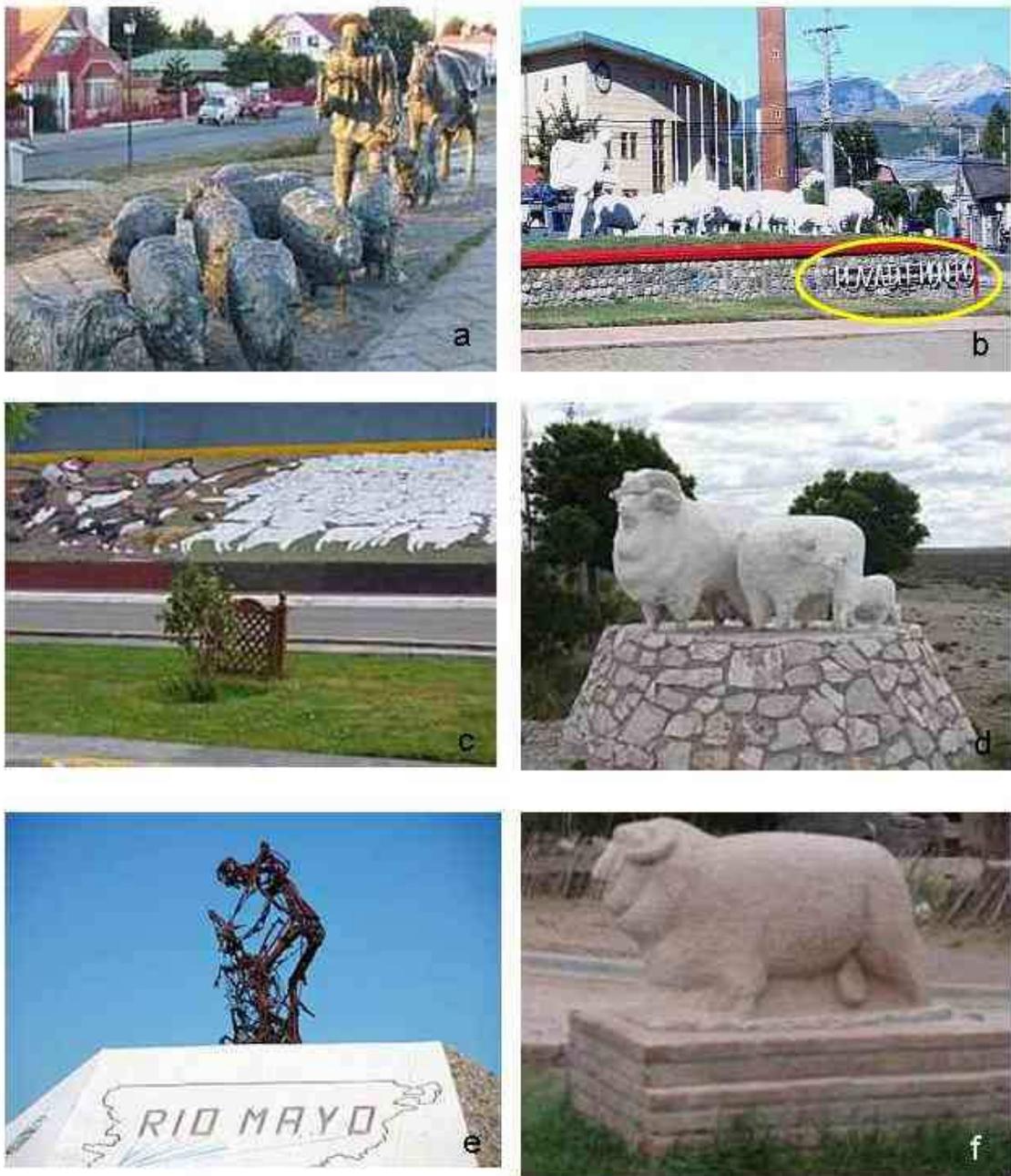


Figure 7.13 : L'identité ovine dans les monuments. a) Punta Arenas ; b) Coyhaique ; c) Piedra Buena ; d) Trelew ; e) Río Mayo; f) Las Plumas.



Figure 7.14: Le mouton dans le drapeau et les armoiries des îles Malouines.



Figure 7. 15 : Le mouton dans l'héraldique régionale. a) Rawson ; b) Cholila ; c) Jaramillo ; d) Rio Mayo ; e) Comodoro Rivadavia.



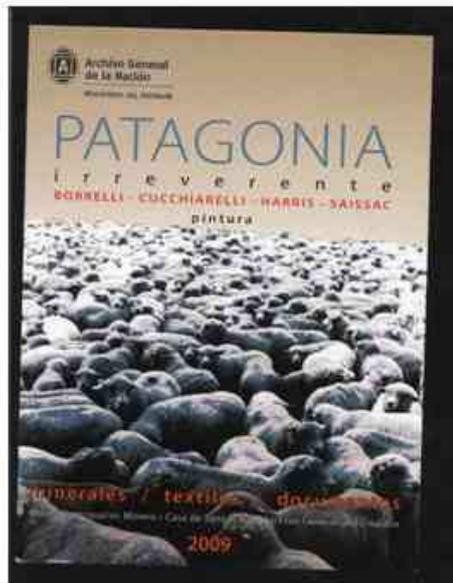
Figure 7. 16 : La reconnaissance implicite au mouton. (*José Menéndez, pionnier du développement économique et du progrès social, dans le centenaire de son installation à Punta Arenas, 1875-1975*).



a



b



c

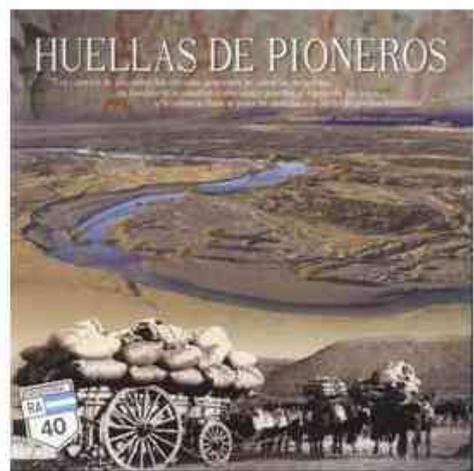
d



a-b): centres commerciaux à Punta Arenas.
 c): exposition de peinture à Buenos Aires.
 d): magasin de souvenirs à Pto. Natales.
 e): Publicité fête populaire à Pto. Madryn.
 f): Dépliant touristique sud ouest Chubut.



e



f

Figure 7. 17 : Le mouton dans le symbolique régional actuel.

Chapitre 8 : Les aspects agro-écologiques.

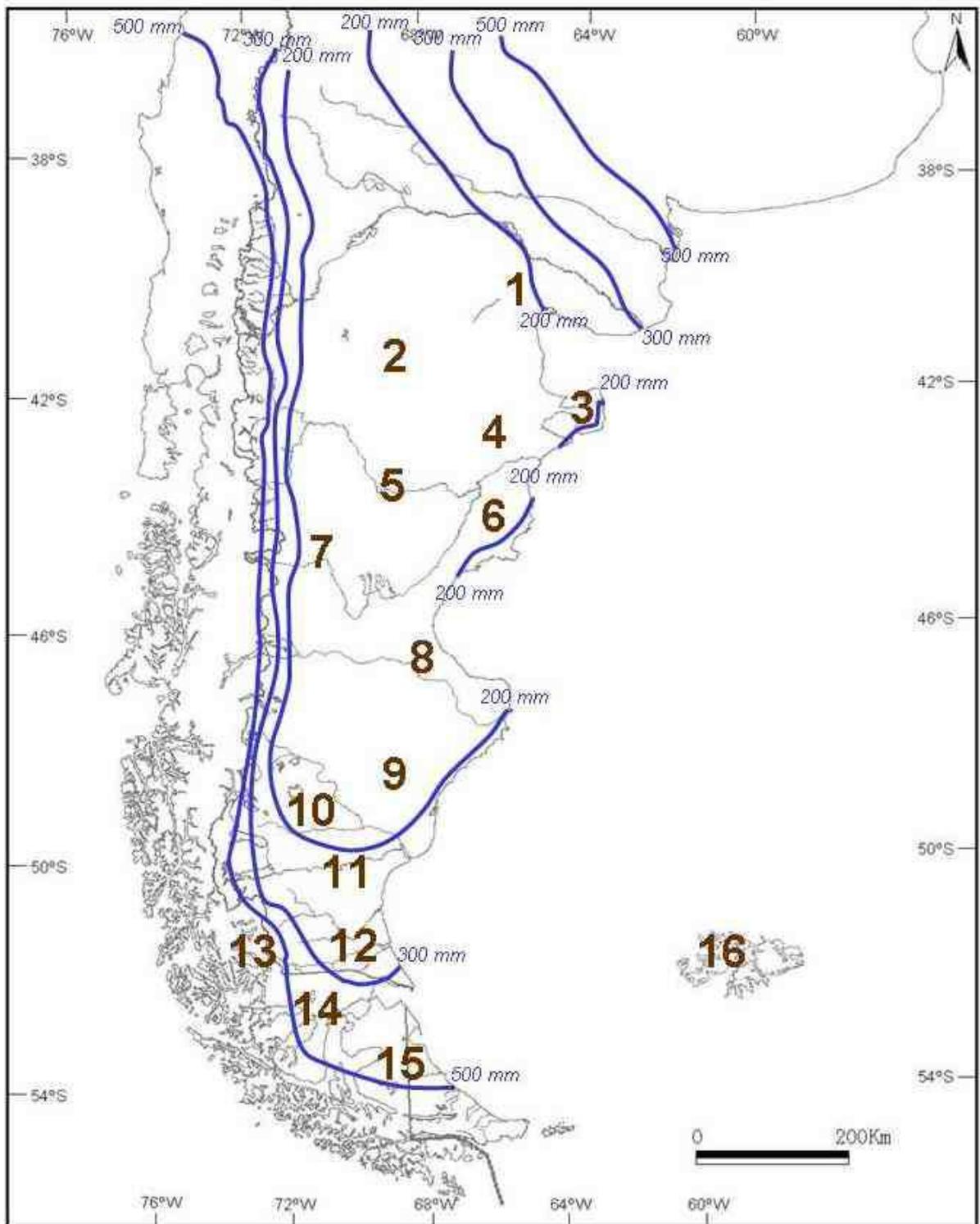
8.1. Les parcours.

Les estimations historiques de la capacité de charge ovine de différentes zones de Patagonie que nous avons présentées dans le Tableau 6.1 (page 117), ont été placées sur la carte de la Figure 8.1, où nous avons également dessiné des isohyètes significatives. Nous les avons marquées afin de pouvoir estimer rapidement le CEP (coefficient d'efficacité pluviale) tel que le décrit Le Houérou (1992, p.206), c'est-à-dire la production primaire (en Kg de matière sèche) produite par hectare par millimètre de pluviométrie annuelle. Dans les steppes de Patagonie on estime un CEP maximum de l'ordre de 4, pour un parcours bien conservé –situation que nous supposons était la condition des pâturages au début de la colonisation ovine.

La Figure 8.1 nous permet d'estimer que la plupart de Patagonie aurait présenté au début de l'occupation une production primaire d'environ 800 Kg MS/Ha/an. Supposant un taux d'utilisation de 50 % (bien supérieur aux plus élevés de ceux mentionnés en 6.2.3), cela fait 400 Kg MS/Ha/an. D'ailleurs, à partir de l'ingestion journalière d'un UGO, on calcule une valeur annuelle de 335 Kg MS. Il s'en suit que la capacité de charge des steppes patagoniennes « au départ » aurait été grosso modo de 1,2 moutons par hectare, c'est-à-dire 3000 par lieue. Si l'on refait ces calculs avec une pluviométrie de 300 mm (celle des régions où l'élevage a démarré), on arrive à 4.500 moutons par lieue! Comme l'on peut voir dans le Tableau 6.1, des valeurs comparables sont mentionnées pour le sud de Santa Cruz en 1901 et l'ouest du Chubut en 1913.

Nos calculs sont tout à fait approximatifs étant donné toutes les variables en jeu ; fort probablement ces résultats sont surestimés, mais ils permettent d'expliquer l'euphorie initiale, les charges exagérées du commencement, aussi bien que l'ampleur de la dilapidation postérieure et la profondeur de la chute.

En effet, il suffit que le CEP diminue à 3 et ramener le taux d'utilisation aux maxima actuels (30%) pour que la capacité de charge tombe en dessous de 0,9 ov/Ha. Cela va de soi, ces valeurs sont encore très bonnes par rapport à celles de l'heure actuelle, déjà présentées dans le Tableau 6.2 (page 118).



Carte 8.1 : Relation entre capacité de charge et isohiètes. La numérotation correspond aux zones géographiques présentées dans le Tableau 6.1 (page 117).

8.2. Comparaison de modèles de gestion des exploitations.

8.2.1. Les sources.

Lors de la révision bibliographique nous avons trouvé quatre modèles de gestion agro économique d'estancias dans des différentes régions et périodes. Chacun d'eux fait le point sur les détails qui intéressaient l'auteur et pour cela ils ne sont pas tout à fait identiques. Cependant, les points principaux sont les mêmes dans les quatre modèles, ce qui nous a permis une comparaison que nous jugeons assez éclairante. Elle met en évidence les différences issues des diverses périodes aussi que des régions. Nous avons homogénéisé l'information de chaque auteur afin d'élaborer un tableau avec leurs données brutes (Tableau 8.1). En suite, nous avons recalculé les données pour les standardiser, surtout en exprimant les valeurs par unité de surface, et permettre ainsi une comparaison plus poussée (Tableau 8.2).

Les modèles couvrent une vingtaine d'années seulement (1913-1934), mais permettent de bien cerner le boom lainier de la Première Guerre Mondiale avec des situations avant, pendant et après la « fièvre ovine ».

Ainsi, Wing (1913, pp. 145-148) présente la situation préalable au boom avec des estimations faites lors de sa visite en 1911. Bien que le point fort de son rapport soit la région du Magellan et le sud de Santa Cruz, son modèle décrit une exploitation située dans le nord-est du Chubut, une aire qui venait tout juste de s'ouvrir à la colonisation ovine.

A son tour, Morrison (1917, pp. 168 et suivantes) grâce à sa condition de propriétaire et connaisseur, analyse avec beaucoup de détail la gestion d'une exploitation dans le sud de Santa Cruz au moment du climax de l'élevage ovin dans la région.

Le modèle présenté par Ferro (1927) fait pendant à celui de Morrison, car il s'agit encore d'un agronome et propriétaire qui décrit parfaitement la marche d'une exploitation comme la sienne. Cependant Ferro donne un panorama d'après le boom et dans une région moins favorable que celle de Morrison : le nord-est du Chubut.

En fin il y a le modèle présenté par Sarobe (1943, pp.145-147) qui est le moins riche en information sans doute parce que son auteur n'était pas directement familiarisé

avec l'élevage. Le modèle de Sarobe n'a pas de localisation précise, quelque part à Santa Cruz; en revanche il présente la situation foncière de la terre la plus fréquente dans cette période, c'est-à-dire le bail emphytéotique.

Barbería (1995, pp.253-263) a analysé le modèle de Morrison et a fait l'exercice d'appliquer le modèle original (40.000 hectares) successivement sur des propriétés de 20.000 et de 10.000 hectares afin de montrer le décroît de la rentabilité avec la diminution de la superficie. Il est à noter que Barbería a altéré les données du prix de la terre en jugeant que le prix donné par Morrison ne répondait pas aux conditions du marché en vigueur lors de la formation de l'exploitation (environ 1900). Nous n'allons pas juger si cette modification est à tort ou pas, mais nous croyons que les autres valeurs auraient dû être modifiées en conséquence pour ne pas fausser le bilan final. Le prix d'un hectare de terre consigné par Morrison est de 15 pesos, tandis que Barbería le réduit à 2,50 pesos. Ainsi, ce n'est pas étonnant que la rentabilité annuelle de l'exploitation de 40.000 hectares (déjà très élevée chez Morrison : 19 %) grimpe à 49 % chez Barbería ! En ce qui nous concerne, nous avons respecté les données consignées par les auteurs afin de donner plus de force aux comparaisons élaborées.

8.2.2. Les données.

Le Tableau 8.1 présente les quatre modèles dans les items où une comparaison est possible, en prenant les données sans modification. Le Tableau 8.2 c'est une réélaboration des données précédentes visant à rendre plus claire l'analyse comparative.

8.2.3. L'interprétation des données.

L'information présentée dans ces deux tableaux permet d'intéressantes observations. Nous allons développer quelques unes plus tard, mais dès maintenant nous signalons les suivantes pour le Tableau 8.1:

*Le prix de la terre a quadruplé entre 1913 et 1917, tandis que le prix des brebis a « seulement » doublé. En suite, les prix se sont stabilisés dans un niveau intermédiaire.



*La marche du prix de la laine suit une courbe à peu près semblable, en triplant lors du boom, pour se stabiliser dans un niveau intermédiaire par la suite.

*Morrison et Ferro, les deux auteurs propriétaires, ne considèrent pas la location de terres. En revanche, Sarobe, après la crise de 1930, ne considère pas d'autre possibilité que la location. À son tour, Wing envisage les deux options, mais la moitié des terres sont squattées, sans paiement de redevance, ce qui a commencé à se faire en 1913.

*Ferro ne considère pas les frais de tonte, serait-ce parce qu'il considérerait la tonte faite par le patron lui-même ? (Tel le cas de notre intervenant J.H., Annexe 2, fiche n°6).

*En modélisant sur le Chubut, où il n'y avait pas d'abattoirs, Wing ne considère pas la vente des animaux ; aussi au Chubut, Ferro envisage tout de même la décharge des pâturages. A cette époque là, les arréos vers le nord étaient fort courants, tel que notre intervenant M. I. le note (Annexe 2, fiche n°8).

*Les ventes de viande (à la limite un sous-produit) suffissent à elles seules à payer les dépenses annuelles chez Morrison et quasiment aussi chez Ferro. Autrement dit, la laine est entièrement du bénéfice.

En ce qui concerne le Tableau 8.2, nos premières observations sont :

*Le rapport entre le prix d'un hectare et celui d'une brebis était 1 en 1913, mais il devient 2 en 1917. Une fois le boom passé, il redescend à 1,3. Ces chiffres montrent la surévaluation de la terre lors du boom.

*Des sex ratios comparables entre Wing et Morrison. Cependant, le chiffre un peu plus élevé au Chubut suggère un rapport avec la végétation plus dense, ce qui complique un peu les rencontres bélier/brebis. Ferro préfère louer le service des béliers. En tout cas, ces sex ratio semblent trop faibles pour les valeurs actuelles, qui vont jusqu'à 1/20.

*Des taux d'agnelage très optimistes chez Wing et Morrison et plus réalistes chez Ferro. Les aléas climatiques semblent ne pas compter dans ces modèles.

*Les chargements décroissent visiblement avec le temps. Serait-ce la preuve d'un épuisement de la ressource pastorale, ou de la réserve initiale de biomasse ? Il y aurait un facteur géographique, bien sûr, mais même les deux valeurs du nord-est Chubut sont sensiblement différentes. Le chargement de Sarobe est très proche des valeurs moyennes actuelles.

*En accord avec l'observation précédente, la production de laine par hectare décroît aussi, mais chez Sarobe les améliorations génétiques augmentant la production par tête, commencent à se faire sentir. Les terres modélisées par Ferro produisent trois fois moins que celles de Wing. En revanche la production par animal demeure bien plus constante (22% d'écart entre les extrêmes)

*La contribution de la laine dans les gains est partout plus grande (>30%) que la viande.

*La composition des dépenses demeure assez stable ; les dépenses par unité de superficie demeurent quasiment inchangées à partir de 1917.

Afin de ne pas rallonger de trop la liste d'observations, nous finirons en disant que le modèle de Wing a été basé sur l'estancia d'un Basque, M. Alzúa, tandis que Morrison est Britannique et Ferro est Italien et donc assimilable - comme nous avons vu dans la section 7.3- au groupe des Espagnols. Cependant, les modèles ne montrent pas des variations qui pourraient refléter ces différences d'origine.

Les variations semblent plutôt liées à la période concernée et aux situations foncières.

En effet, la rentabilité des locataires de terres fiscales est un peu plus élevée car le capital initial n'inclut pas la terre, ce qui augmente le rapport des gains. Cependant l'investissement en biens d'équipement plantés au sol (bâtiments, clôtures, etc) doit être considéré comme une perte car ces biens demeurent sur place même lors du départ de l'éleveur. Ainsi, afin d'amortir cet investissement au bout de la durée du bail emphytéotique -10 ans- il faudrait augmenter de 10 % les dépenses annuelles, en réduisant la rentabilité dans la même proportion.



Source: R. Franck, Series históricas de precios de productos agropecuarios. (www.anav.org.ar/sites_personales/5/PRHISTOR.xls)

Figure 8.1. Prix de la laine de 1830 à 2000 (en dollars de 1996).

La Figure 8.1 montre les secousses subies par les prix en dollars. Si l'on considère que presque la totalité de la production était vouée à l'exportation, on comprend bien comment ces changements brutaux affectaient tellement l'ensemble de la filière. Au-delà de quelques pics bien marqués, la tendance générale vers la baisse est très claire.

Tableau 8.1 : Comparaison de 4 modèles de gestion ovine.

TABLEAU 8.1	Wing (1913)	Morrison (1917)	Ferro (1927)	Sarobe (1934)
cote du peso argentin (en dollars)	0,42	0,43	0,42	0,30
zone du modèle	nord est Chubut	sud Santa Cruz	nord est Chubut	Santa Cruz
distance au port	indéterminée	90 Km	<100 Km	250 Km
Calcul du CAPITAL				
superficie de l'exploitation	10.000 hectares (<i>propres</i>) 10.000 hectares (<i>louées</i>)	40.000 hectares (<i>propres</i>)	2.500 hectares (<i>propres</i>)	20.000 hectares (<i>louées</i>)
prix d'une hectare	4 pesos	15 pesos	8 pesos	
capital foncier	40.000	600.000	20.000	0
nombre de brebis	8.000 têtes	12.000 têtes	400 têtes	6.400 têtes
prix d'une brebis	4 pesos	8 pesos	6 pesos	
nombre de beliers	240 têtes	300 têtes	(+ 150 <i>capones</i> , 6 pesos (+ 250 antenais, 3 pesos)	
prix d'un belier	50 pesos	20 pesos		
capital en moutons au départ	44.000	102.000	4.050	35.000
agnelage de la 1ere année	6.400 têtes	10.500 têtes	250 têtes	
capital en moutons ajouté	25.600	76.750	750	
ensemble du cheptel	14.640 têtes	22.800 têtes	1050 têtes	
valeur du cheptel	69.600	178.750	4.800	35.000
habitations et installations	14.400	28.600	4.000	
clôtures	9.600	31.200	11.650	
véhicules et outils	4.500	10.000	300	
valeur des biens de production	28.500	69.800	15.950	80.000
TOTAL DU CAPITAL INVESTI	138.100	848.550	40.750	115.000

(continue dans la page suivante)

(transport, vient de la page précédente)

TOTAL DU CAPITAL INVESTI

138.100

848.550

40.750

115.000

(continuation)

	Wing (1913)	Morrison (1917)	Ferro (1927)	Sarobe (1934)
Calcul des GAINS				
prix de la laine (peso / Kg)	0,56	1,50	1,16	1,23
production totale de laine	49.000 Kg	71.000 Kg	2.175 Kg	22.400 Kg
production de laine par tête	3,34 Kg	3,11 Kg	2,72 Kg	3,50 Kg
ventes de peaux et autres		3.100		1.000
valeur de la laine tondue	27.440	106.500	2.535	28.552
animaux vendus au frigorifique	0	8.560 têtes	400 têtes	1.200 têtes
prix moyen par animal		9,47 pesos	4,50 pesos	5,00 pesos
valeur de la viande vendue	0	81.110	1.800	6.000
TOTAL DES GAINS	27.440	187.610	4.335	34.552
Calcul des DÉPENSES				
salaires du personnel	3.600	13.760	1.200	
frais de tonte	1.000	2.605		
intrants (bain, carburants, vivres, etc)	2.000	12.045	700	
acquit du bail emphytéotique				2.200
TOTAL DES DÉPENSES	6.600	28.410	1.900	16.920
BILAN				
Investissements	138.100	848.550	40.750	115.000
Gains	27.440	187.610	4.335	34.552
Dépenses	6.600	28.410	1.900	16.920
Bénéfices	20.840	159.200	2.435	17.632
Rentabilité annuelle	15%	19%	6%	15%

Tableau 8.2: Comparaison des modèles de gestion par unité de superficie.

	Wing (1913)	Morrison (1917)	Ferro (1927)	Sarobe (1934)
CAPITAL FONCIER				
superficie exploitée	20.000 Ha	40.000 Ha	2.500 Ha	20.000 Ha
% en propriété	50%	100%	100%	0%
prix d'une hectare	4 pesos	15 pesos	8 pesos	0,11 peso / Ha / an
CHEPTEL				
nombre de brebis	8.000 têtes	12.000 têtes	400 têtes	6.400 têtes
prix d'une brebis	4 pesos	8 pesos	6 pesos	5,50 pesos
nombre de beliers	240 têtes	300 têtes	reproducteurs louées	
sex ratio	1/33	1/40		
agnelage de la 1ere année	80%	88%	63%	
chargement ovin	0,73 ov / Ha	0,57 ov / Ha	0,42 ov / Ha	0,32 ov / Ha
COMPOSITION DU CAPITAL				
biens-fonds	29 %	71 %	49 %	
cheptel	50 %	21 %	12 %	30%
biens d'équipement	21 %	8 %	39 %	
Investissement / superficie	6,90 peso / Ha	21,21 peso / Ha	16,30 peso / Ha	5,75 peso / Ha
GAINS				
prix de la laine (peso / Kg)	0,56	1,50	1,16	1,23
production de laine par Ha	2,45 Kg / Ha	1,78 Kg / Ha	0,87 Kg / Ha	1,12 Kg / Ha
production de laine par tête	3,34 Kg / ov	3,11 Kg / ov	2,72 Kg / ov	3,50 Kg / ov
revenus par tête	1,87 peso	4,67 peso	3,15 peso	4,31 peso
participation laine gains	100%	57%	58%	83%
animaux vendus	pas de ventes	37 % du cheptel	38 % du cheptel	20 % du cheptel
prix moyen par animal	pas de ventes	9,47 peso	4,50 peso	5,00 peso
participation viande gains	pas de ventes	43%	42%	17%
Gains / superficie	1,37 peso / Ha	4,69 peso / Ha	1,73 peso / Ha	1,73 peso / Ha
Composition des DÉPENSES				
salaires du personnel	55%	48%	63%	
frais de tonte	15%	9%		
intrants	30%	42%	37%	
Paiement redevances				13%
Dépenses par tête	0,45 peso / ov	1,25 peso / ov	1,81 peso / ov	2,64 peso / ov
Dépenses / superficie	0,33 peso / Ha	0,71 peso / Ha	0,76 peso / Ha	0,85 peso / Ha
BILAN				
Investissement / superficie	6,90 peso / Ha	21,21 peso / Ha	16,30 peso / Ha	5,75 peso / Ha
Gains / superficie	1,37 peso / Ha	4,69 peso / Ha	1,73 peso / Ha	1,73 peso / Ha
Dépenses / superficie	0,33 peso / Ha	0,71 peso / Ha	0,76 peso / Ha	0,85 peso / Ha
Bénéfices /superficie	1,04 peso / Ha	3,98 peso / Ha	0,97 peso / Ha	0,88 peso / Ha
Rentabilité annuelle (%)	15	19	6	15
Investissement (=100)	100	100	100	100
Gains (%)	19,9	22,1	10,6	30,0
Dépenses (%)	4,8	3,3	4,7	14,7
Bénéfices (%)	15,1	18,8	5,9	15,3

Chapitre 9 : Les aspects des politiques publiques.

9.1. Les facteurs de forçage du développement.

Nous avons dit à plusieurs reprises que la colonisation ovine de la Patagonie pourrait être considérée comme un outil, le plus efficace, que les gouvernements d'Argentine et Chili ont eu pour occuper les territoires le plus rapidement possible, dans la « course colonisatrice » que nous avons mentionnée déjà en 1.1. L'identification de la région avec l'ovin a été un constant dans la première moitié du 20^e siècle ; ce n'est pas par hasard si dans un des premiers travaux modernes de régionalisation de l'Argentine (Denis, 1920) le chapitre consacrée à la Patagonie s'intitule « La Patagonie et l'élevage de moutons », comme si le mouton était un élément de définition de la région.

Or, si l'ovin a été le pionnier, le premier outil employé, il n'a pas été le seul. Une fois que les états se sont implantés dans la région, ils ont tourné leur regard vers d'autres « facteurs de forçage » du développement, d'autres *drivers*. Si l'image nous est permise, nous dirons que les gouvernements nationaux ont confié la marche du train du progrès à d'autres locomotives, une fois que la première avait commencé à montrer des signes d'essoufflement.

Ceci dit, le développement et l'occupation de la Patagonie, qui ont démarré grâce aux moutons, reposa ensuite sur le facteur énergétique (pétrole d'abord, charbon en suite, barrages enfin) et, alors que ce driver est loin d'être révolu, un nouveau facteur a pris le dessus : l'industrialisation et le tourisme. En effet, la Patagonie n'est pas considérée seulement comme un réservoir énergétique, mais aussi un spectacle, un panorama à consommer (Nouzeilles, 1999). Bien évidemment l'explication de ces changements ne tient pas en quelques lignes -et d'ailleurs dépasserait largement le but de notre travail- mais il est aussi évident que le passage, graduel, d'un driver à un autre n'est pas spontané ni hasardeux. Derrière ces changements il y a la volonté politique d'agir (ou de ne pas agir) ; certes, c'est la volonté politique des gouvernements concernés, mais qui n'échappe pas aux influences externes (au secteur politique, et même à l'état en question). Ainsi, les politiques publiques répondent à des intérêts divers, qui ne sauraient pas être forcément

tout le temps d'accord avec le développement régional. Nous allons voir comment la Patagonie en est un bel exemple.

9.1.1 L'omniprésence des politiques publiques.

Lors de la délimitation de la période d'étude en 2.1.4, nous avons déterminé qu'elle irait de 1885 à 1950. Nous avons exposé les raisonnements qui nous avaient emmené à telle conclusion : il nous semble indéniable que le processus d'occupation et d'organisation du territoire de Patagonie qui s'était ouvert vers 1885, était bel et bien terminé en 1950.

Cependant, il est aussi indéniable que les périodisations ont des limites souvent floues, et surtout que si l'on veut saisir un processus il faut prendre du recul pour expliquer les causes aussi que pour apprécier les conséquences.

D'autre part, le troisième point de vue du triple abord que nous proposons, la sphère des politiques publiques, diffuse spécialement sur les deux précédentes : socioculturelle et agro environnementale. Nous avons déjà présenté les résultats de notre travail dans ces derniers domaines dans les deux derniers chapitres. Pour ce qui concerne les résultats dans la sphère des politiques publiques, par leur même nature diffuse, on les retrouve partout et essayer de les délimiter n'est pas une mince affaire. Ainsi nous avons préféré d'élaborer un tableau comparatif des acteurs, les processus et les étapes, pour chacune des sphères, afin de pouvoir visualiser leurs interactions. Le tableau 9.1 est donc une synthèse des renseignements déployés dans l'Etat de l'Art et en même temps préannonce les directions qui prendra la discussion qui suivra.

Comme nous venons de dire dans le premier paragraphe, nous avons choisi d'élargir les limites de cette périodisation, et nous les avons légèrement modifiés pour des questions simplement mnémotechniques : un cycle ovin divisé en trois étapes à durée égale de 40 ans. Ainsi, nous considérons que l'étape de **croissance** va de 1880 à 1920, celle de **stagnation** de 1920 à 1960 et celle de **déclin** de 1960 à 2000. Cela va de soi, notre travail se focalise dans la première étape et une partie de la deuxième, mais nous n'avons pas résisté la tentation de prolonger les tendances principales autant que possible jusqu'au présent.

Tableau 9.1 : Les acteurs des étapes du cycle ovin.

Période	1 ^e étape : 1880-1920	2 ^e étape : 1920-1960	3 ^e étape : 1960-2000
Étape du cycle ovin	Croissance	Stagnation	Déclin
Driver	Ovins	Énergie	Tourisme - Industrie
Amérindiens	Concurrence par l'espace avec les ovins, troc, génocide, soumission, missions religieuses, réserves. Disparition de la culture Ona.	«Blanchissement» statistique ; empiètement sur les réserves. Disparition de la culture Tehuelche	Réclamation de terres, dévolution, reconnaissance officielle, identité régionale. Assimilation des Tehuelche par les Mapuche.
Éleveurs:	1 ^e génération cosmopolite, pionniers, main-d'œuvre ports, bergers.	Acquisition d'expériences. Sociétés rurales. renforcées.	Installation en ville, multifonctionnalité.
Relation avec l'exploitation	Projet de vie ; réalisation du « rêve américain », endurance :	Moyen de vie, culture ovine, épanouissement familial rural;	Héritage familial, exploitation à perte, conservation affective.
Groupes économiques	Capitaux anglais ; Banque d'Anvers ; fortunes de Magellan ; sociétés transfrontalières. <i>Sheep farming Companies.</i>	Argentinisation /chilienisation des sociétés. Chili, réforme agraire. Entreprises de l'Etat.	Nouveaux investisseurs, privatisations.

POUVOIRS PUBLICS

Période	1 ^e étape: 1880-1920	2 ^e étape: 1920-1960	3 ^e étape: 1960-2000
Étape du cycle ovin	Croissance	Stagnation	Déclin
Driver	Ovins	Énergie	Tourisme - Industrie
Gouvernements (Argentine et Chili)	Anglophilie, charte patente UK au sud du 50°S, frontières perméables. Population locale sans représentation politique.	Nationalisme croissant, frontières durcies, douanes, chauvinisme, étatisations, syndicalisations. Décisions centralisées aux capitales respectives.	Mise en marche des provinces: identité fabriquée. Organismes techniques d'extension. Prudente intégration frontalière.
Législation foncière	Libéralité des concessions ; législation confuse ; permissivité officielle ; vente en propriété ; Installation de « colonies »	Arrêt des ventes; Baux emphytéotiques. Révision des droits d'occupation. Reforme agraire (Chili)	Fin de l'état bailleur, octroi des propriétés. Dévolution de terres aux indiens
Voies de transport	Réseau ferroviaire fragmentaire ; Premiers ports. Navigation basée à	Restrictions aux bateaux chiliens. Aménagement portuaire, renforcement	Démantèlement ferroviaire; renforcement routier ; déclin du transport

	Punta Arenas.	du cabotage. Construction du réseau routier	maritime.
Fiscalité	Suppression des douanes, zones franches, libre circulation du bétail. Transfrontalité pleine.	Contrôles douaniers ; taxes d'exportation, confiscations de bétail (AR, 1950s). Zones franches d'importation	Suppression des zones franches (AR) ; contrôles douaniers rigoureux ; législation favorable sélective.
Emprise sur les ressources énergétiques	Importation de charbon britannique. Découverte de pétrole au Chubut (1907)	Régie nationale du pétrole ; Exploitation du charbon à Santa Cruz. Pétrole en Terre de Feu chilienne (1946).	Barrages en Patagonie nord. Expansion gazière ; éleveurs dédommagés par les infra structures énergétiques.

AGRONOMIE ET FILIÈRE

période	1 ^o étape : 1880-1920	2 ^o étape : 1920-1960	3 ^o étape : 1960-2000
Etape du cycle ovine	Croissance	Stagnation	Déclin
Colonisation ovine	Géographie ignorée ; Damier à outrance ; occupation des zones favorables. Introduction d'ovins.	Diffusion horizontale des ovins. Occupation complète de l'espace. Distribution maximale des ovins.	Abandon des zones marginales; quelques exploitations condamnées. Décharge ovine des parcours
Environnement	Ecosystèmes méconnus ; front pionnier ovine ; premiers parcs nationaux	Multiplication des fronts pétroliers. Nouveaux parcs nationaux. Désertification	Lutte contre désertification ; début de conscience écologique ; Réseau de réserves naturelles ;
Cheptel	Essai de races, ajustement aux zones.	Essor du corriedale	Mérinisation ; création de nouvelles races.
Exploitation	Charges élevées, champs ouverts, troupeaux surveillés ; tonte faite maison;	Clôtures, parcours surchargés, équipes de tonte ; bains sanitaires.	Nouvelles méthodes de tonte ; remplacement des bains par vaccins ; insémination artificielle.
Filière laine	Laine grossière à Fr et Belgique ; laine fine à UK. Exportation directe ;	Marché concentrateur à Buenos Aires. Transport par bateau, puis camion.	Amélioration génétique du produit. Installation de lavoirs à Trelew.
Filière viande	Graisse, cuir, frigorifiques au capital anglais ou nord-américain.	Davantage de frigorifiques; puis, achat par des nationaux.	Réduction des marchés. Fermeture des frigorifiques. Réouverture sélective aux 1990s.

Bien évidemment le tableau précédent est un schéma où le détail est sacrifié pour la clarté conceptuelle. Si nous voulions être minutieux il faudrait commencer par mettre en pointillé les lignes séparant les colonnes, et pas droites mais en zigzag, ou à la limite, les supprimer complètement et se résigner au continuum des processus dans l'espace et le temps.



9.2. Les repères chronologiques du cycle ovin.

Pour apporter un peu plus de précisions au Tableau 9.1, nous avons élaboré un tableau chronologique référencié dans l'espace des trois secteurs de notre étude. Bien entendu, sur Internet il y a des sites¹⁷⁰ où l'on peut trouver la même information, ou beaucoup plus à vrai dire, mais l'intérêt de ce tableau c'est premièrement le tri que nous avons fait pour ne consigner que ce qui concerne les ovins, et deuxièmement l'organisation géographique de l'information. Tout comme le tableau précédent, ce Tableau 9.2 présente une synthèse organisée des renseignements déjà mentionnés.

Tableau 9.2 : Le cycle ovin dans le temps et l'espace.

MALOUINES	PATAGONIE		AILLEURS
	SECTEUR ARGENTIN	SECTEUR CHILIEN	
1842. Introduction d'ovins depuis Montévideo.		1843. Installation de Fuerte Bulnes au détroit de Magellan	1847. <i>Patagonian Missionary Society</i> fondé en UK par Allen Gardiner.
1851. Création de la <i>Falkland Islands Company</i>	1854. Essai raté d'exploitation des bovins sauvages au Chubut.	1849 Fondation de Punta Arenas.	1848 Fièvre de l'or en Californie. Navigation inter océanique.
1852. Introduction d'ovins de Patagones et Montévideo.			
1855. <i>Patagonian Missionary Society</i> installée à l'île Keppel.	1859. Comptoir de Piedra Buena à l'estuaire du Santa Cruz		1855. Installation des colons allemands à Valdivia.
1866 La Malouine de l'ouest s'ouvre à la colonisation	1865 Colonie Galloise dans la vallée du fleuve Chubut	1867 Décret de colonisation agricole à Punta Arenas.	
1867. Introduction de moutons de Patagones au Rio Negro :	1869. Mission Anglicane à Ushuaia en Terre de Feu.	1868 Elimination des douanes. Ligne de la <i>Pacific Steam Navigation Company</i> par le détroit de Magellan.	1869. Train au Pacifique aux USA : la navigation au détroit de Magellan diminue.
1870. Boom lainier à cause de la guerre en Europe.	1871. Délégation de Marine à Patagones.		1870. Guerre Franco-prussienne.
1875. Usine de suif à Goose Green.	1873. Selon le Chilien Simpson, les moutons se plairaient bien à Santa Cruz.	1874. La famille Braun s'installe à Punta Arenas.	1874. José Menéndez débarque à Buenos Aires.
1876. Visite du préfet de Magellan pour attirer des colons.	1875. Selon le Gallois Davies, les moutons se plaisaient bien dans la péninsule Valdès (Chubut).	1876. Moutons malouins ramenés par le préfet Dublé. Première introduction en Patagonie sud. José Menéndez s'installe à Punta Arenas. José Nogueira idem.	
	1877. Le capitaine Carlos Moyano s'installe à Santa Cruz.	1877. Sanglant mutin à Punta Arenas. Colonie ébranlée.	

¹⁷⁰ Comme par exemple www.patagoniadixit.com.ar.

	1878. Délégation de la Marine à Santa Cruz. Moutons introduits.	1878. J. Nogueira obtient la première concession de terres.	
	1879. Contrat avec la compagnie de navigation pour le cabotage en Patagonie.		1879 . Création de la race Corriedale en Nouvelle Zélande.
	1880. Une poignée de familles à Santa Cruz : 250 moutons avec.	1880. M .Braun commence à travailler avec J. Nogueira.	1879. Début de la Guerre du Pacifique : le Chili contre le Pérou et la Bolivie. Début de la Conquête du Désert (AR)
	1881. Traité de délimitation de la frontière internationale. Par méconnaissance géographique il est inapplicable en Patagonie. Définition de la frontière entre Santa Cruz et Magellan.		
1881. La <i>Falkland Islands Co.</i> veut acheter des terres en péninsule Valdès.	1881. Péninsule Valdès arpentée.	1881. Découverte de l'or à Boqueron, en Terre de Feu. José Nogueira fournisseur.	
	1884. Dernières campagnes militaires de conquête au Chubut.	1882. Pacification de l'Araucanie.	
	1884. Création des territoires nationaux : Rio Negro, Chubut, Santa Cruz et Terre de Feu.	1884. Moritz Braun obtient sa première concession de terres.	
1885. Visite du gouverneur de Santa Cruz pour attirer des colons. Premières installations d'iliens à Santa Cruz	1884. Délégations de Marine en Terre de Feu. Colons à Pto. Deseado. Découverte de l'or à l'entrée du détroit de Magellan.	.	
	1885. Délégation de Marine à Rio Gallegos.	1885. Première estancia en Terre de Feu: Gente Grande	
	1886. Début du cabotage régulier assuré par la Marine, transport <i>Villarino</i> . Découverte de l'or à S.Sébastien, T.de Feu.	1886. Société commerciale Nogueira & Blanchard. Nogueira épouse Sara Braun.	
	1887. Concession de Harberton aux Bridges. Première estancia en Terre de Feu (AR). Popper s'installe à S.Sébastien.		
	1888. La capitale du territoire change de Santa Cruz à Rio Gallegos.	1888. Mission salésienne à l'île Dawson. Mission anglicane à l'île Bayley, au Cap Horn.	
	1889. Création de <i>Argentine South Land Co. (ASLCo)</i> au Chubut. Fondation des estancias Lochiel et Maciega, à Camarones.		1891. Guerre civile au Chili ; 4000 morts.
	1892. Création de <i>Santa Cruz Sheep Farming Company</i> . Coy Aike : première estancia des Braun en Argentine.	1892. Menéndez achète l' <i>Amadeo</i> , premier bateau de la flotte régionale.	
	1893. Mort de Julius Popper à Buenos Aires. Pas	1893. Mort de José Nogueira à Arequipa. Héritière Sara	

	d'héritiers.	Braun.	
	1893. Un million d'hectares au choix vendues à Grünbein.	1893. Création de la <i>Sociedad Explotadora de la Tierra del Fuego (SETF)</i> sur l'héritage de José Nogueira.	
	1895. Colonie San Martin, au Chubut, pour y reloger la tribu de Sayhueque.	1895. La Mission de l'île Dawson reçoit les premiers Ona.	
	1896. Fondation de l'estancia de J.Menéndez à Rio Grande.	1895. Moritz Braun épouse la fille de José Menéndez.	
	1897. Succursale de Braun & Blanchard à Rio Gallegos. Création de <i>Patagonia Sheep Farming Co</i> et <i>Lochiel Sheep Farming Co.</i>	1897. Impôt à l'importation de bétail.	
	1897. Fondation de Colonia Sarmiento et Estancia Lubecka, au Chubut.		
1898. Maximum d'ovins jamais atteint : 810.000	1898. Succursale de Braun & Blanchard à Santa Cruz.		
	1899. Rencontre des présidents Roca et Errazuriz à Punta Arenas. Invitation argentine aux capitaux chiliens.		
	1899. Elimination des douanes. Colonie Cushamen, au Chubut, pour la tribu Nahuelquir.		
	1900. Succursale de Braun & Blanchard à San Julian.		1900. UK ferme l'importation de bétail vivant.
	1900. Hiver rigoureux : inondations au Chubut et Rio Negro. 14 millions d'ovins tués par le froid à Santa Cruz et Magellan		
	1902. Le télégraphe argentin arrive au détroit de Magellan : Punta Arenas communiquée à Santiago via Buenos Aires. Arbitrage britannique des conflits frontaliers.		
	1902. Arrivée des Boers au Chubut. Création de Colonie Escalante.	1903. Terres vendues aux enchères après expiration des premières concessions. Fondation de la <i>Sociedad Ganadera e Industrial de Aysén.</i>	
	1904. Le télégraphe atteint les Andes du Chubut. 1905. <i>Port Madryn Land Co.</i> Se dégage de l'ASLCo.	1905. Premier frigorifique au Magellan, aux capitaux anglais et des Braun. La SETF obtient la plupart des terres d'Ultima Esperanza.	
	1907. Succursale de Braun & Blanchard à Puerto Madryn. Découverte du pétrole à Com. Rivadavia, au Chubut.	1906. La mission d'Ushuaia s'installe à Rio Douglas, dans l'île Navarino.	
1908. Publication dans le <i>Falklands Gazette</i> de la Carte patente du roi annexant la Patagonie au sud des 50°S.	1908. Loi de Promotion des territoires : début construction chemin de fer à San Antonio.	1908. 2 ^e frigorifique au Magellan, aux capitaux anglais et des Menéndez.	
	1908. Association commerciale entre Braun et Menéndez. Fondation de la <i>Sociedad Anonima Importadora y Exportadora de la Patagonia.</i> (La Anonima)		
	1909. Fondation d'Argensud par Stubenrauch & Delfino.		

	1 ^{ère} société rurale à Camarones. Frigorifique à San Julian.		
	1910. Cabotage sous pavillon argentin obligatoire.	1910. Colonisation de la zone du Lac San Martin.	
1911. Fermeture de la Mission Anglicane à Keppel.	1911. Mission pour les derniers Ona au Lac Fagnano.	1911. Fédération Ouvrière de Magellan.	
	1912. Création de la <i>Southern Argentina Sheep Farming company</i> . Frigorifique à Rio Gallegos. <i>Swift</i> achète frigorifique de San Julian.	1912. Fermeture de la Mission salésienne à Dawson. Installation des douanes. Fin du port libre.	
	1913. Instauration du paiement de redevance pour l'occupation des terres publiques. <i>La Anonima</i> achète son premier paquebot: <i>El Asturiano</i> . Braun achète Est. La Maciega. Fédération Ouvrière à Sta.Cruz.	1913. Dévolution partielle de quelques latifundia. Redistribution à des nouveaux colons.	
	1914. Suspension des travaux du chemin de fer de Puerto Deseado.	1914. Fondation de Chile Chico au sud de l'Aysén.	1914. Ouverture du canal de Panama : coup dur à la navigation par le Déroit.
DEBUT DE LA PREMIERE GUERRE MONDIALE, boom lainier.			
1914. Bataille navale au large de Port Stanley.	1915. La guerre restreint les exportations directes en Europe. Concentration des laines à B. Aires pour des convois.	1915. Frigorifique de la SETF à Puerto Bories.	1915. Délabrement du pôle lainier de Flandres.
	1916. Succursale de la Banque de Punta Arenas à San Julian.	1916. 1 ^{ère} grève au Magellan. Abattoir à Punta Arenas. Fondation de l'estancia Baker.	1916. Gouvernement populaire élu en Argentine.
	1918. Succursale de la Banque de Punta Arenas à R.Gallegos. Frigorifique à Rio Grande, capitaux Braun et Menéndez.	1917. Fondation de Balmaceda en Aysén.	
	Impôt sur l'exportation de laines.	1918. Les QG de La Anonima quittent Punta Arenas et s'installent à Buenos Aires. José Menéndez y meurt en avril.	
FIN DE LA PREMIERE GUERRE MONDIALE, effondrement du prix de la laine.			
	1919. Derniers campements indiens traditionnels au Chubut.		
	1920. Frigorifique <i>Armour</i> à Santa Cruz.	1920. Frigorifique à Puerto Natales.	
	1921. Grèves ouvrières dans la campagne et les ports. Répression sanglante.	1921. Grévistes rescapés de Santa Cruz se réfugient au Chili.	1921. Des soldats envoyés de Buenos Aires pour étouffer la révolte.
	1922. Les éleveurs refusent de vendre aux frigorifiques.		1922. La Régie Nationale du Pétrole (YPF) crée à Buenos Aires.

1923. 10.000 moutons embarqués à un frigorifique de Bahía Blanca (AR)	1923. Fermeture de la Banque de Punta Arenas à San Julian.	1923. Encore un frigorifique au Magellan (Tres puentes).	
	1924. Fermeture de la Banque de Punta Arenas à Rio Gallegos et Santa Cruz.	1924. La SETF rend 200.000 hectares, qui sont redistribuées.	1924. Intervention militaire au gouvernement chilien.
	1925. Fondation de Gregores, au centre de Santa Cruz.		
	1926. Frigorifique à Puerto Deseado, aux capitaux locaux.	1928. L'année la plus sèche du siècle à Punta Arenas : 180 mm. Aysén devient territoire et Magellan devient province.	
1930 : CRISE ECONOMIQUE MONDIALE : effondrement du commerce international.			
	1931. Inauguration du pont sur le Negro : l'exportation de laine par San Antonio dérive vers Bahía Blanca.		1930. Coup d'état militaire en Argentine. Montée du nationalisme.
			1932. Traité d'Ottawa. Protectionnisme britannique. Création de l'Administration Nationale de Voierie (AR).
	1934. Le chemin de fer de San Antonio atteint Bariloche, sur les Andes.	1933. Punta Arenas redevient port libre d'impôts.	1933. Traité de « réciprocité commerciale » entre UK et Argentine. Création de la Régie Nationale des Viandes
	1936. Fin de l'exportation de laine par le port de San Antonio.	1937. Début de Réforme agraire. Subdivision de latifundia.	1934. Création de la <i>Corporación Argentina de Productores de Carne</i> (CAP)
DEBUT DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE. Neutralité d'Argentine et Chili.			
	1940. Les Frigorifiques de San Julian et Rio Grande achetés par la CAP.		
	1943. Début de l'exploitation du charbon à Rio Turbio (S.Cruz).		1943. Coup d'état par des militaires philo nazis en ARG.
	1944. Création de la Gobernacion Militar de Comodoro Rivadavia.		
	Listes noires aux entreprises allemandes en Patagonie.		
FIN DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE.			
		1946. Découverte de pétrole en Terre de Feu.	1946. Etatisation du commerce externe argentin.
1953. Inauguration d'un frigorifique à Ajax Bay,			1953. Moritz Braun meurt à Buenos Aires.
1955. Fermeture du frigorifique à Ajax Bay.	1957. Les territoires deviennent des provinces.		1958. Création de l'INTA à Buenos Aires.
	1962. Fermeture du frigorifique à Pto. Santa Cruz.		
	1967. Fermeture du frigorifique à San Julian.		
	1970. Fermeture du frigorifique à Rio Gallegos.		

9.3 Les entretiens.

Comme nous l'avons dit au début de ce chapitre, les politiques publiques sont partout présentes dans le quotidien des personnes, d'un façon ou une autre. Les entretiens faits auprès de personnes-ressources de l'élevage ovin présentent, bien évidemment, une vision globale (pour ne pas dire pêle-mêle) et subjective de la question, mais elles nous ont permis de croiser l'information recueillie entre les différentes sources. Il est toujours rassurant d'entendre de vive voix et de première main, un témoignage qui coïncide avec ce « que les livres dissent », même si l'opinion peut être différente.

Encore une fois, nous avons sacrifié beaucoup d'information et nous n'avons retenu que celle qui pouvait être systématisée, permettant l'analyse comparative. Nous avons raccourci et systématisé l'information fournie par les entretiens de façon de la présenter dans des fiches, qui sont incluses dans l'Annexe 2.

Les noms des intervenants ont été changés pour préserver leur confidentialité, mais tout en conservant la sonorité du patronyme réel. Les autres éléments pouvant les identifier, tel que le nom de l'estancia ont été également modifiés.

Si nous avons placé cette information dans ce chapitre consacré aux politiques publiques c'est parce que tous les interviewés en ont parlé, même à leur insu, comme nous allons le montrer tout de suite.

9.3.1. Références aux politiques publiques chez les intervenants.

Nous nous empressons à dire que -en ce qui concerne les politiques publiques- l'information recueillie par les entretiens n'est pas originale, au sens de qu'elle a été déjà dite par quelqu'un d'autre et publiée quelque part. D'où la satisfaction, comme nous avons dit plus haut, de confirmer les sources. Il n'y a qu'un témoin qui apporta une complète nouveauté de laquelle nous n'avions jamais su : Manuel Ituriarte (fiche n°8) et sa référence aux confiscations de bétail aux temps du national-populisme (1943-1955). En apprenant cela, nous avons bien sûr questionné d'autres gens là-dessus et les témoignages sont coïncidents.

A part cela, l'éventail de références aux politiques publiques chez nos interviewés est très large, comme la liste suivante le montre bien. Nous ne sommes pas en mesure d'en faire une analyse approfondie, mais nous y reviendrons lors de la Discussion).

- Réponse des Malouins à l'appel officiel du gouverneur Moyano (n° 6 et 9).
- Terrains fiscaux disponibles jusqu'aux années 1950 (n°4)
- Contrariété des autorités argentines aux exploitations « étrangères » (n°3)
- TVA diminuée pour les produits agricoles (10 % contre 21 %) (n°2)
- Sociétés Rurales porte parole auprès des autorités (n°5 et 13)
- Exportations de moutons au Chili, importation des Malouines (n°3 et 6)
- Réforme agraire aux Malouines (n°3 et 10).
- Elevé coût de l'emploi dans le budget de l'exploitation (n°13)
- Programmes officiels pour améliorer la filière (n°2, 4, 5 et 13)
- Souci officiel pour la voirie (n°4)
- Dédommagement pour l'utilisation publique de la terre (n°1)
- Remboursement pour développer les ports régionaux (n°7)
- Intervention de l'Armée dans des conflits ouvriers (n°6)
- Communications avec les Malouines rendues difficiles (n°3)
- Conditions macro économiques défavorables aux 1990 (n°4 et 12)
- Evolution des baux emphytéotiques à la propriété (n°12).

Quatrième partie: Discussion.

Chapitre 10 : Une approche sociale de l'élevage ovin.

10.1 Présentation.

Nous pensons avoir suffisamment décrit le contexte de la question de l'élevage ovin en Patagonie dans les Chapitres 3 à 6 et avoir apporté une contribution sur le sujet par les résultats des Chapitres 7 à 9. Nous n'entendons pas y revenir et nous avons préféré organiser une discussion autour de quelques axes thématiques qui vont nous permettre de mieux cerner les points que nous tenons à développer, tout en respectant toujours la triple approche sociale, politique et territoriale, que nous avons employée jusqu'ici.

Le premier de ces axes concerne l'approche sociale. Nous allons l'aborder par le biais de l'analyse d'un cas déterminé de colonisation afin de retrouver dans ces circonstances spécifiques les tendances générales, que nous avons déjà traitées, et pour faire des projections vers d'autres communautés et situations.

10.2 Les Gallois : n'est pas éleveur de mouton qui veut.

La colonisation galloise du Chubut se prête bien à notre propos car elle a été conçue, dès le début, comme un établissement civil **pour habiter** un nouveau territoire ; ce ne fut pas le cas de Punta Arenas, conçu d'abord comme un pénitencier, un lieu de séjour, pas d'installation. D'ailleurs, du point de vue géographique, bien qu'en retrait des voies de navigation, la colonie du Chubut occupait une position plus centrale, intermédiaire, ce qui l'a transformée en lieu de rencontre des fronts pionniers du sud et du nord. De même, la basse vallée du Chubut a été le point de départ de l'occupation de l'ouest de la Patagonie. La Colonie Galloise a joué en quelque sorte le rôle de plaque tournante des différentes colonisations de la Patagonie et, encore que tardivement, participa activement à la colonisation ovine d'un vaste hinterland, puisqu'elle a été incorporée à la région fonctionnelle de Punta Arenas.

La Colonie a eu lieu après un accord passé entre le gouvernement argentin du président Bartolomé Mitre (1862-1868) et une association nationaliste galloise décidée à établir « Un Nouveau Pays de Galles en Amérique du Sud »¹⁷¹. Les Argentins voulaient placer un pion sur l'échiquier patagon où les Chiliens avaient déjà placé le leur à Punta Arenas ; les Gallois, quant à eux, cherchaient une région la plus vide possible et surtout la plus éloignée possible de l'influence anglaise, qu'ils entendaient fuir. Bien que l'étude de cette colonisation ait produit une littérature assez riche en espagnol, anglais et gallois, il y a peu de travaux en français consacrés à cette dernière. À notre connaissance il n'y a qu'une thèse doctorale française sur le sujet, celle de Françoise Maurel (2003)¹⁷² ; nous pouvons également citer les articles de Maurel (2000 a, b), Coronato et Maurel (2003) et Coronato (2003).

Nous n'avons nullement l'intention de nous attarder ici sur l'histoire de cette colonie. Nous cherchons juste à faire le point sur les rapports que ces colons ont eu avec l'élevage ovin car nous y retrouvons grosso modo les grandes lignes de la question concernant l'ensemble de la Patagonie.

10.2.1. Des moutons dans un mirage.

Comme nous l'avons dit dans les sections 3.1 et 3.2.1, le rapport de l'exploration de Robert Fitz Roy en 1839 est le témoignage le plus concret de l'établissement d'une colonie de Britanniques à l'embouchure du rio Chubut. Lorsque les nationalistes Gallois se renseignaient sur les endroits susceptibles d'être colonisés, l'avis favorable du capitaine de l'Amirauté ne leur aurait pas été indifférent.

Début 1863, l'accord signé à Buenos-Aires entre le ministre de l'Intérieur argentin, Guillermo Rawson, et les émissaires de l'association galloise, Lewis Jones et Sir Love Jones Parry, prévoyait -en plus de l'octroi des terres- un don de bétail (chevaux, bovins et ovins) de la part du gouvernement:

¹⁷¹ Tel était le titre du récit des premières années de l'établissement. Son auteur, Lewis Jones, a été le leader de la colonie dès sa fondation.

¹⁷² Thèse de Doctorat de l'Université (UBO) intitulée « La Colonie Galloise du Chubut, 1865-1915 ».

Art.10.

*El gobierno nacional, en razón de lo despoblado y remoto de aquellos lugares, proveerá a la compañía de inmigrantes con 4 piezas de artillería, 50 fanegas de maíz, 50 fanegas de trigo, 50 toneladas de madera para construcciones, 200 caballos mansos, 50 vacas lecheras y 3000 ovejas.*¹⁷³

Même si cet accord fut refusé par le Sénat et que le ministre Rawson força l'installation des colons arguant d'une loi précédente, qui ne prévoyait pas de dons de bétail, il est clair que la formation d'un cheptel ovin en Patagonie faisait partie des préoccupations du gouvernement argentin.

Une autre preuve de cette intention apparaît dans un traité signé entre le gouvernement et les caciques tehuelches, maîtres de la zone où les Gallois allaient s'installer. En effet, les autorités voulant acheter la paix des tribus et assurer la défense de la colonie galloise, conclurent en 1865, avec quatre chefs indiens régionaux, un accord très intéressant à plusieurs points de vue, y compris en ce qui concerne notre travail :

*8°. El gobierno argentino se obliga asimismo, tan luego como se sitúen otros tres caciques con sus tribus cerca de la población del Chubut, darles para cría, a mas de las raciones por esta única vez, seiscientas ovejas para cría, que se distribuirán de a doscientas cada uno de los caciques, con la indispensable obligación de cuidar de su procreo, para que de ellas distribuyan cada año una parte a los jefes de familia de sus respectivas tribus; también para que cuiden de su conservación y procreos. Podrán únicamente disponer del producto de los cueros y lana y de los machos para el consumo; conservando y dejando aumentar las hembras, que se les prohíbe consumir. Sujetándose al examen del Jefe de la Colonia y observando sus órdenes para conseguir la mejora de la especie y el refinamiento de las lanas.*¹⁷⁴

Malgré une rédaction quelque peu compliquée, le souci de diffuser parmi les indiens un élevage ovin présentant une bonne qualité de laine apparaît clairement exprimé.

¹⁷³ « Le gouvernement national, considérant l'isolement et la solitude de ces contrées, donnera à la compagnie d'immigrants 4 pièces d'artillerie, 50 mesures de maïs, 50 mesures de blé, 50 tonnes de bois de charpente, 200 chevaux dressés, 50 vaches laitières, et 3000 moutons » (Dumrauf, 2008, p.87).

¹⁷⁴ « 8°: Le gouvernement argentin s'engage également, dès que les trois autres caciques et leurs tribus se placeront près du Chubut, à leur donner, en plus des rations et, en une seule fois, 600 moutons pour l'élevage, à raison de 200 par cacique. Ils auront l'indispensable obligation de veiller à leur reproduction, afin de distribuer chaque année des têtes aux familles de leurs tribus respectives, qui, elles, devront aussi veiller à leur conservation et reproduction. Ils ne pourront profiter que des cuirs, de la laine et des mâles pour la consommation ; ils devront garder et laisser augmenter le nombre des femelles dont la consommation est interdite. Ils seront contrôlés par le Chef de la Colonie et devront lui obéir pour pouvoir améliorer l'espèce et la qualité de la laine ». (Dumrauf, 2008, p.130).

D'ailleurs, il est évident que les autorités faisaient confiance aux capacités « ovines » des colons gallois.

Néanmoins, les choses se déroulèrent autrement. Les colons du premier contingent n'avaient guère de connaissances agricoles et les Tehuelche (qui n'en avaient pas non plus) n'ont reçu ni rations ni bétail, du moins pas à la date convenue. Si dès 1865, les projets gouvernementaux d'introduction de moutons en Patagonie avaient pu se concrétiser, la colonisation ovine de l'ensemble de la région aurait fonctionné de façon bien différente. Non seulement le gouvernement comptait sur les moutons pour aider à cette première installation de colons en Patagonie, mais les colons eux-mêmes y tenaient grandement.

Après sa visite en Argentine en 1863 et lors d'une conférence de propagande au Pays de Galles en 1865, Lewis Jones a présenté la filière ovine avec un optimisme débordant. Il était sûrement inspiré par ce qu'il avait pu voir dans la province de Buenos Aires, qui vivait alors son boom lainier (décrit dans la section 3.2.2).

Les moutons sont élevés seulement pour la laine ; on les laisse vivre autant que possible, entre 10 et 14 ans, et on leur enlève environ 6 livres de laine à chaque tonte. D'habitude les brebis mettent bas trois agneaux, de telle sorte que des éleveurs qui ont commencé avec 100 têtes et ont progressé à peu près de la manière suivante :

*Première année: 100 brebis donnant 6 livres de laine chacune, à 10 shillings livre et mettant bas 2 agneaux, cela fait: 25 £
Deuxième année: idem 300 brebis 75 £
Troisième année: idem 900 brebis 225 £
Quatrième année: idem 2700 brebis 675 £
Cinquième année: idem 8100 brebis 2025 £ total: 3055 £*

Ainsi, il n'est pas étonnant que les éleveurs de Buenos Aires fassent fortune rapidement ; comme l'élevage de moutons est une activité facile et qui n'a pas besoin de beaucoup de main d'œuvre (qui n'est pas abondante, comme ce sera le cas dans la colonie galloise, sauf pendant la période de tonte), il en résulte une activité lucrative, comme il y en a peu. (Ms BMS 78627 AX 15 GWL, p.24-31, original en gallois, notre traduction)

Un autre paragraphe du même manuscrit nous renseigne sur le coût d'une brebis : 10 shillings, ce qui nous semble trop bon marché par rapport à la laine. Il est vrai qu'à l'époque les moutons foisonnaient au Rio Negro (où selon Gorla (1999) leur nombre aurait été multiplié par 30 entre 1862 et 1867 !). Toutefois, le fait qu'une brebis coûte un demi

kilo de laine ne nous semble pas fiable. Comme nous le montrons dans les résultats (Tableaux 8.1 et 8.2), le rapport entre le prix d'une brebis et celui d'un Kg de laine oscille entre 5 et 7. Certes, nos calculs sont basés sur des données d'au moins 50 ans plus tard, et à la limite ce rapport économique aurait pu décupler pendant ce laps de temps; en revanche, nous avons beaucoup de mal à croire qu'une question comme le taux d'agnelage ait pu souffrir un changement aussi brutal, passant de 200 % chez Jones à environ 75 % selon nos sources et les données actuelles.

La progression économique présentée par Jones, avec un capital initial de 50£, signifie une rentabilité de 50% au cours de la première année. Une telle performance n'est pas étonnante, étant donné qu'il ne considère aucun frais, même pas la main d'œuvre comme nous venons de le voir.

Nous sommes portés à croire que l'enthousiasme débordant des fondateurs de la colonie altérerait quelque peu leur perception de la réalité, tout au moins sur les questions agronomiques, domaine dans lequel -il faut le dire- leur expérience était nulle (même si le gouvernement comptait sur eux pour établir le mouton en Patagonie).

Ainsi, nous ne saurons peut-être jamais la vérité en ce qui concerne l'accord que Lewis Jones aurait conclu à Patagones avec les deux plus gros éleveurs locaux, MM. Aguirre et Murga (que nous avons déjà mentionnés dans la section 3.2.4), au sujet l'achat de 50.000 moutons pour la colonie naissante.

Aujourd'hui j'ai passé un accord avec le commandant militaire de Patagones, J.Murga, et son associé, M. Aguirre, rien de moins que l'achat de 50.000 moutons! à environ 10 schillings par tête livrée au Golfe Nuevo, avec une année de crédit à partir de la réception de chaque lot. Ici la tonte a lieu en septembre, et en considérant qu'ils mettront cinq mois avant d'envoyer la totalité des bêtes, vous voyez que nous aurons deux récoltes de laine avant de payer, ce qui devrait suffire, avec en prime les agneaux. Les propriétaires ont l'intention de les expédier dans le premier vapeur mais par rapport à cette grande affaire je dépends complètement de l'énergie que vous mettrez là-bas, au Pays de Galles, pour envoyer plus d'émigrants. Le premier contingent ne suffira pas pour s'occuper d'une telle quantité de moutons et labourer la terre, ainsi je vous demande d'envoyer un deuxième contingent, nombreux, aussitôt que possible.

(Lettre de Lewis Jones à Michael D. Jones, 3 Juin 1865, Ms BMS 78627 AX 15 GWL, pp.14-15, original en gallois, notre traduction)

L'attente de l'arrivée des 50.000 moutons apparaît souvent dans les lettres des premières semaines après l'installation des Gallois au Chubut, mais les animaux n'y sont jamais arrivés. Quelques mois plus tard Lewis Jones lui-même propose une explication à ce gigantesque faux-bond :

[...] Certainly there are some things which would be a valuable addition to the comfort and prosperity of the colonists, for instance, several flocks of sheep. The camp beyond the occupied farms is rich and convenient and with a view of occupying that land, as well as occupying the people, I contracted with a firm at Patagones for 50.000 sheep to be delivered at the New Bay within the present year; but it seems that contract is not to be carried out, probably because the estancieros have thought it more to their advantage to endeavour to bring the colonists to the sheep than take the sheep to the colonists¹⁷⁵.
(Lettre de Lewis Jones, 9 Novembre 1865, Ms BMS 78627 AX 15 GWL pp.92-93)

Au-delà de l'importance de la chose, qui aurait sensiblement réduit le cheptel ovin Patagones, il semble raisonnable que les puissants éleveurs aient analysé l'affaire en perspective et s'être aperçus des inconvénients que produirait dans l'avenir l'apparition d'un pôle éleveur concurrent. Ce raisonnement est bien documenté pour des questions autres que l'élevage, comme celle du commerce avec les aborigènes ; pire encore, les intérêts commerciaux de Patagones ont même poussé la colonie galloise à déménager du Chubut au Rio Negro (Coronato, 2000, p.22).

Ces intrigues commerciales ont peu à voir avec notre sujet, mais en revanche, l'intention de Lewis Jones d'employer des moutons pour occuper des terres nous semble être une indication très claire du rôle « démarcatif » des moutons, autrement dit, de leur rôle d'outil d'appropriation du territoire. Notons qu'ici les troupeaux précèdent les hommes, la vieille tactique d'expansion des peuples éleveurs, ou des gouvernements engagés dans une « course colonisatrice »... Permettons-nous de rappeler encore une fois la consigne du président Avellaneda en 1879 :

« La colonisation de la Patagonie doit partir de Patagones, en avançant au pas des troupeaux ».

¹⁷⁵ « Il y a certainement des choses qui seraient bien utiles pour le bien être et la prospérité des colons, par exemple plusieurs troupeaux de moutons. Les terres au-delà des fermes occupées sont riches et favorables, et afin de les occuper, et aussi d'occuper les gens, j'ai passé un accord avec une firme de Patagones pour qu'elle nous livre 50.000 moutons à New Bay cette année. Il semble pourtant que le contrat ne sera pas

Il est évident que les Gallois ont cru pouvoir répéter en Patagonie l'excellente performance ovine de la Pampa. L'élevage ovin de la province de Buenos Aires les éblouissait, les faisait rêver, et écrire des choses comme :

L'exportation de laine est maintenant le point le plus important de la République, en 1864 elle a dépassé 75 millions de pesos et la plupart de cette laine est de la meilleure qualité. Cette riche production double tous les 6 ou 7 ans. La cause de cette énorme production est due au climat et aux pâturages qui sont les plus favorables au monde pour les moutons. Le prix de la terre a été multiplié par 10 depuis 1852 et dans la ville de Buenos Aires la valeur des maisons a quadruplé dans le même laps de temps.

Les moutons ne se plaisent pas bien dans des climats froids ni dans des climats chauds, les climats tempérés leur conviennent mieux, or, il est facile de déduire que pour les moutons le climat du Chubut doit être nettement plus favorable que celui de Buenos Aires. En admettant ceci, qu'est-ce qui pourrait empêcher les Gallois de suivre l'exemple des Hispaniques, c'est-à-dire de faire fortune en peu d'années de façon à pouvoir vivre en toute indépendance et maîtres de leurs terres, maison et moutons ? (Lettre de W. Thomas, 11 Décembre 1865, Ms BMS 78627 AX 15 GWL, pp.70-71, original en gallois, notre traduction)

Par rapport à leur nombre, les habitants de la Plata sont ceux qui ont le plus de moutons au monde. Là-bas, il est fréquent qu'un estanciero ait 60.000 moutons. Plus on va vers le sud, mieux les moutons se plairont, c'est-à-dire qu'à Patagones aux 41°Sud, ils sont mieux qu'à Buenos Aires. En 1863 nos explorateurs ont connu un estanciero de Patagones qui possédait 70.000 moutons¹⁷⁶ et 5.000 chevaux. En 1863 un estanciero de Buenos Aires a vendu sa laine à Liverpool pour 14.000 £. Les chevaux et les bovins prospèrent très bien, mais ils élèvent davantage de moutons car ils paient mieux. L'accord de 50.000 moutons que Lewis Jones a fait, est une réussite et une base solide. Dans sept ans, beaucoup de colons gallois auront autant de moutons que ceux du Rio Negro ou le Rio de la Plata [...]

Dans ce pays, les bergers ne vont pas à pied avec la canne à la main et leur chien à côté; ils vont tous à cheval [...] Ce sont des cavaliers chevronnés, ils rassemblent le troupeau une fois par semaine, au galop. [...] peut-être que dans 3 ou 4 ans plusieurs de nos lecteurs seront en train d'effectuer ce simple, agréable, sain et rentable travail de garder des moutons à cheval sur les plaines de Patagonie, en pleine liberté et totale indépendance. (Article journalistique, « Patagonie, terre d'immigration », Ms BMS 78627 AX 15 GWL, pp.74-71, original en gallois, notre traduction)

Nous remarquons ici l'idéalisation des colons et de leurs supporters. Les rêves de fortune et de liberté -communs à tous les immigrants- apparaissent dans ce cas bien nourris par les misérables conditions de ces mineurs de charbon qui formaient la grande majorité

rempli, peut-être parce que les estancieros ont pensé que c'était plus à leur avantage de rapprocher les colons des moutons plutôt que les moutons des colons ».

¹⁷⁶ Les « explorateurs » étaient Lewis Jones et Sir Love Jones Parry, que nous venons de mentionner ; fort probablement l'estanciero en question était Aguirre ou Murga, également mentionné.

du premier groupe de Gallois en Patagonie. Nous retrouvons les mêmes projets et les mêmes illusions, à des degrés différents, chez tous les immigrants de Patagonie et d'ailleurs. Nous constatons que les moutons y jouaient un rôle important. Comme nous venons de le voir, ils participaient aux projets géopolitiques du gouvernement, ainsi qu'aux projets communautaires d'occupation d'un territoire, et même à des projets individuels d'enrichissement.

Nous verrons par la suite comment ces rêves sont restés inassouvis.

10.2.2. Le mirage s'estompe.

Comme nous l'avons déjà dit, l'énorme troupeau de moutons que les Gallois attendaient n'est jamais arrivé. Au départ ils n'ont eu que mille moutons, achetés aussi à Patagones, qui ont été transportés par bateau en deux ou trois voyages. Rappelons-nous qu'à la même époque des moutons de Patagones étaient embarqués pour les Malouines (Section 5.1.1)¹⁷⁷.

Les nouveaux arrivants au Chubut avaient aussi du gros bétail. Tous ces animaux avaient été débarqués à New Bay, à l'endroit qui bientôt serait nommé Puerto Madryn. Ils ont dû improviser quelques corrals, clôturés à l'aide d'arbustes, comme ceux que l'entretien N°8 (Annexe 2) nous décrivait pour l'année 1920. Les troupeaux étaient gardés par quelques péons gauchos embauchés à Patagones car, répétons-le, même si les colons entendaient former une colonie agricole, ils n'avaient aucune connaissance ; parmi les 40 et quelques hommes adultes il n'y avait que deux fermiers.

On avait noté que les bergers qui gardaient les moutons étaient des irresponsables, ainsi - afin d'économiser les salaires et d'assurer la garde du troupeaux- le Conseil décida de donner congé aux péons et de laisser la garde des moutons à quelqu'un des nôtres, qui demanderait de l'aide le cas échéant. J'ai été parmi ceux désignés pour cette fatigante tâche. Lors du changement d'un berger au suivant il fallait compter les moutons et ainsi nous nous sommes rendus compte que des mille qu'on avait achetés au début, leur nombre été descendu à 700 en peu de temps (Jones, T., 2000, p. 37).

¹⁷⁷ En 5.1.1 nous parlions d'embarquements de moutons pour les Malouines dans les années 1850, mais il y a des registres plus tardifs, jusqu'en 1867, quand l'île de l'ouest venait de s'ouvrir à la colonisation (Jones J., 1998, p.32). Vingt ans plus tard le sens du trafic allait s'inverser.

Parmi les lettres écrites par les colons pendant les premiers mois de leur séjour en Patagonie, il y a bon nombre de mentions concernant la perte de moutons par simple inattention des responsables. Il faut compter aussi les animaux tués pour l'alimentation du groupe, encore que strictement rationnés :

Le Conseil autorisa à tuer un seul mouton par jour, ce qui faisait moins d'un demi kilo de viande pour quatre [...] Le Conseil faisait attention à ce qu'on ne tue que les animaux nécessaires, jusqu'au moment où l'on pourrait faire leur distribution entre les familles (Jones T., 2000, p. 48). [...] Après tellement de pénuries, nous n'avions mangé que très peu de nos moutons, mais sans doute les indiens et les pumas en ont-ils fait une chasse abondante¹⁷⁸ (p.65).

Ainsi, six mois après leur arrivée en Patagonie les colons n'avaient plus que trois moutons, démonstration flagrante de leur manque de savoir faire. Nous en avons encore une preuve dans le commentaire suivant :

Les brebis mettent bas à n'importe quelle saison. Tandis qu'il y en a qui sont suivies, d'autres reçoivent les béliers. Ce sont des moutons semblables aux anglais, à la laine âpre. (Lettre de William Jones, 7 Novembre 1865, dans Coronato, 2000, p.26).

Les trois premières années de la colonie Chubut ont été marquées par une extrême pénurie. Il est certain que les colons ont beaucoup regretté la mauvaise gestion de leur modeste cheptel initial, surtout parce qu'ils ont vite réalisé les qualités agro-pastorales des environs et étaient conscients de la rentabilité de l'élevage :

[Les colons qui étaient partis à la chasse] ont vu que Punta Ninfas est un excellent endroit pour l'élevage parce qu'il y a de très bons pâturages. On a entamé des pourparlers pour y envoyer plusieurs milliers de moutons [...] (Lettre de Michael D. Jones, 1868, Ms BMS AX15 78629, p.122, original en gallois, notre traduction)

Nous sommes en manque de moutons ici, dans toute la colonie il n'y en a que trois. Nous pourrions en avoir des milliers, et sûrement nous gagnerons davantage d'argent avec l'élevage des moutons qu'en labourant la terre. (Lettre de Griffith Hughes, 15 Février 1869, Ms BMS AX15 78629, p.140, original en gallois, notre traduction)

¹⁷⁸ Il est intéressant de noter ici qu'à Noël 1865, l'explorateur suisse Claraz trouva, en pleine steppe, une brebis qui "avait sa queue coupée, signe certain qu'elle n'appartenait pas aux indiens mais venait du côté des Anglais [...]. Elle était pleine". La trouvaille eut lieu à environ 180 Km de l'établissement des gallois, et le fait qu'elle était grosse signifie qu'elle faisait partie d'un troupeau au plus tard 5 mois avant (Claraz, 2008, p.129).

Les colons n'avaient pas tort, les parcours de Punta Ninfas (et du sud de la péninsule Valdès située juste en face) sont parmi les meilleurs de la côte atlantique de la Patagonie. Ce n'est donc pas par hasard si en 1875, au même moment où elle ouvrait son premier magasin dans la colonie galloise, la firme londonienne Rooke, Parry & cie. demandait l'autorisation de coloniser Punta Ninfas avec du bétail afin d'en fournir à la Colonie Chubut et (voici l'intérêt pour les autorités) « faire un autre pas vers l'occupation graduelle et permanente des territoires du sud »¹⁷⁹. Nous retrouvons, une fois de plus, le mouton en tant qu'outil d'occupation.

L'idée d'occuper les parcours voisins de la Colonie Chubut avec des ovins n'était pas nouvelle, nous l'avons vu ; Lewis Jones ne l'avait pas abandonnée malgré l'échec complet des Gallois en tant que éleveurs de moutons. Dans le journal anglais de Buenos Aires, en 1867, il insiste :

Sheep for the Welsh Colony.

To the editors of The Standard.

In your impression of the 24th inst. you mention it as a rumour that a fine concession of land is to be obtained in the Welsh Colony for putting sheep down there. The rumour is quite correct. If any capitalist or estanciero will put 5000 or 6000 on those camps, he shall have a free grant of 4 to 5 leagues of excellent camp land, direct from the government, on the condition of leaving the care of the flocks to some of the colonists, on halves, for a term of years.

These camps are situated on the shores of New Bay and have a good port right in front, so that the sheep can easily be landed, and the wool shipped without delay or expense - when there is no direct ship to England, then either to Buenos Aires or the Falklands. The extent of the clean camp in the vicinity is some 200 sq. miles, with good sweet spring water trickling down the sides of the hills, the latter forming a splendid shelter, and affording plenty of stone for houses and corrals.

(Lettre de Lewis Jones, The Standard, n°1669, 27 Août 1867).

En dépit du panorama encourageant que Lewis Jones continuait à décrire,

Les colons n'ont pas eu assez d'argent pour acheter des moutons, mais grâce aux bénéfices obtenus par le commerce avec les Indiens, ils ont commencé à ramener des moutons de Patagones. L'Australien Evan Jones et W. Hughes, du Wisconsin, ont introduit quelques moutons dans la vallée.

(Lettre de Michael D. Jones à Thomas B. Phillips, 12 Mars 1867; Sepiurka et Miglioli, 2004, p.53-54)

¹⁷⁹ AGN, 1875, dossier n°6.

Différemment des colons du premier contingent, il est évident que ces nouveaux venus étaient des connaisseurs qui sans doute -et bien modestement- ont fait école. Ainsi, alors que les cultures irriguées connaissaient des difficultés, quelques colons songèrent à se reconverter dans l'élevage, mais, vu le peu de bétail qu'il y avait dans la colonie, ils en demandaient à l'extérieur.

7th November 1871

To His Excellency the British Minister in Buenos Ayres

Sir

We the undersigned beg leave to state before your Excellency our present position, we are convinced that we cannot depend on getting crops of wheat every year because there is no certainty of having rain in due time to the wheat to sprout from the earth, and again there is no dependence to be given on this river [...] And so we do make this humble petition, in our behalf, with the Argentine Government to help us with cows and sheep. If the Argentine Government cannot do it, to authorise the English authorities in Buenos Ayres to act on our behalf [...] (TNA: FO 6/144B Folio 14)

La pétition était signée par seize colons qui demandaient au total 166 vaches. Seulement deux d'entre eux demandaient des brebis, à peine cinq chacun. Ceci ne fait que confirmer la préférence des Gallois de Patagonie pour les bovins, du moins à cette période de leur histoire, au point que dix ans après leur installation, malgré la potentialité ovine de la région et les apports des nouveaux arrivants, la colonie avait encore très peu de moutons :

C'est la région la plus favorable pour l'élevage de moutons, car il n'y a pas ici ces petits chardons qui s'accrochent à la laine comme à Buenos Aires. Pourtant, quand j'ai été là-bas, il y avait 76 moutons à peine, et 11 se sont perdus un jour de vent, par simple mégarde. Il devrait y avoir des milliers de moutons gardés par des bergers. Avec 2000 moutons, on ne mettrait pas longtemps à remplir toute la région car chaque brebis met bas deux fois par an. Les moutons sont gros et leur toison est épaisse. (Davies, 1875.)

En 1875 les autorités argentines se sont installées au Chubut et à partir de ce moment la demande d'introduction de moutons dans la colonie a pris un caractère officiel. Au moins à deux reprises pendant sa gestion, l'agent gouvernemental, Antonio Oneto, a fait part à ses supérieurs de la nécessité de ladite introduction :

*...para poder mirar impávidos y sin temor a sufrir miseria ante dos o tres años de cosechas nulas de cereales, no hay otro remedio sino introducir no importa a qué precio, 5 ó 6 mil ovejas merinas en la Colonia.*¹⁸⁰ Lettre d'Oneto au Commissariat général d'immigration, 1875; Paesa, 1967, p.417)

Toujours à cause du manque de fiabilité des cultures dans la vallée, Oneto propose au gouvernement

*...conceder a cada jefe de familia de buena conducta, 50 ovejas merino cuando las demandase, con obligación al mismo de pagarlas en especie o con la lana de las mismas o de sus crías, gradualmente que esquilará las mismas*¹⁸¹.

En 1876, toujours selon l'agent Oneto, le nombre de moutons atteignit 250¹⁸². Une quantité encore bien modeste mais suffisante -si elle est bien gérée- pour générer une croissance rapide. L'observation de Davies (1875) à propos du double agnelage annuel en tant que pratique régulière, qui pourrait être carrément démentie du point de vue vétérinaire dans les conditions extensives de l'élevage en Patagonie, s'expliquerait plutôt par l'observation de William Jones (1865) concernant l'apparent « désordre » dans la reproduction.

En effet, à cette époque là les clôtures n'existaient pas encore au Chubut, ce qui rendait pratiquement impossible pour les éleveurs d'empêcher que les béliers saillissent les brebis. Celles-ci, c'est bien connu, ont leur oestrus au moment où les jours raccourcissent, ce qui, en Patagonie, signifie de février à juin ; normalement donc, l'agnelage « libre » pourrait avoir lieu à n'importe quel moment entre juillet et novembre. Mais il faut compter aussi sur l'induction de l'oestrus en dehors de la saison normale par la simple proximité du bélier (ce qu'on appelle « l'effet mâle »). De nos jours encore, il y a des éleveurs qui lâchent les béliers en décembre afin qu'il y ait monte en janvier et des agneaux en juin. Cette modalité ne peut se faire que dans des régions à hivers doux, comme c'est le cas de la péninsule Valdès (température moyenne d'hiver 7°).

¹⁸⁰ « Afin de pouvoir regarder (l'avenir) tranquillement et sans crainte de souffrir de pénuries face à deux ou trois ans sans récoltes de céréales, il n'y a pas d'autres remèdes que d'introduire, à n'importe quel prix, 5 ou 6 mille mérinos dans la Colonie ».

¹⁸¹ AGN, 1879, dossier n°2. « Octroyer à chaque chef de famille ayant un bon comportement, 50 brebis mérinos si elles le demandent, avec l'obligation de les payer en espèces ou avec la laine de ces animaux ou de leurs petits, qu'elles tondront graduellement ».

¹⁸² AGN, 1876, dossier n°2.

Gibson (1893, p.77) propose le même calendrier pour la province de Buenos Aires et pour les races autres que le mérinos, alors fréquentes, telles que lincoln ou romney marsh. Pour le mérinos il propose les montes fin octobre, ce qui donne l'agnelage en mars-avril. Nous ne pouvons pas imaginer pourquoi un éleveur expert comme Gibson propose un calendrier normal pour l'hémisphère nord mais inadéquat pour le sud. De toute façon, il est évident que ces calendriers, applicables peut-être pour les moutons venant de la Pampa, n'étaient pas ceux des moutons venant des Malouines, où les agneaux naissent en novembre. Par conséquent, il est facile d'imaginer le dérèglement des premiers troupeaux et les efforts d'ajustement des premiers éleveurs du Chubut. L'actuel calendrier ovin en Patagonie, que nous avons détaillé dans la section 5.2.2, est le fruit d'innombrables expériences d'épreuves et d'erreurs.

Dans ce contexte « expérimental » l'évolution postérieure du cheptel ovin du Chubut peut être suivie à travers les rapports des capitaines des bateaux de l'Amirauté Britannique qui visitaient la colonie régulièrement. En effet, si pendant les quinze premières années la Colonie Galloise reçut la visite de trois bateaux, à partir de 1880 elle en recevait pratiquement une par an.¹⁸³ A la même époque, les colons britanniques de Santa Cruz demandaient davantage la présence des bateaux de Sa Majesté pour défendre leurs intérêts (TNA ADM 147/1 123021, voir Annexe 3, Document 2).

Les rapports officiels de l'Amirauté apportent des renseignements sur divers aspects du développement de la colonie Chubut (qui devenait de moins en moins galloise et de plus en plus britannique) ; dans ces rapports, l'élevage apparaît éclipsé par les cultures, notamment du blé, qui fleurissaient à ce moment. Cependant certaines informations illustrent des processus d'occupation de la Patagonie qui ne sont pas toujours bien nets :

Unfortunately for the prosperity and advancement of the Welsh settlers, the Argentine Government are now alive to the value of the land in this neighborhood and have taken possession of all the remaining lots suitable for emigrants ; consequently, no further grants

¹⁸³ 1866, Triton ; 1871, Cracker ; 1876, Volage ; 1880, Garnet ; 1882, Rifleman ; 1883, Amethyst ; 1884, Algerine ; 1885, Amethyst ; 1886, 87 et 88, Ruby ; 1890 Cleopatre ; 1891, Basilik ; 1893, Sirius ; 1895, Beagle ; 1896, Acorn ; 1898, Basilik ; 1899, Pegasus ; 1900, Flora ; 1901, Basilik et 1902 Nymphé. Après 1902 les visites se sont interrompues.

*of land are obtainable except by buying or renting land from the Argentine officials. [...]Already many Argentine officials have enriched themselves by absorbing lots of land suitable for grazing or agricultural purposes, securing extensive grants, either in their own names or that of their servants, with a view to selling the same at exorbitant interest.*¹⁸⁴
(Report by Captain Kennedy, TNA FO 881/5606)

Parmi ces rapports britanniques, il y en a qui sont antérieurs au premier recensement national où le bétail du Chubut est consigné (1895), et par conséquent ils fournissent des données uniques. D'après le recensement de 1895 il y avait au Chubut 47.300 moutons¹⁸⁵, or, d'après le rapport de 1893 il y en avait 22.000, et seulement 290 en 1876 (TNA, ADM 147/1 123021).

Il en ressort clairement que nous devons placer le tournant entre un élevage de subsistance et un élevage commercial, quelque part entre 1876 et 1890. Comme nous l'avons dit dans les chapitres précédents, notamment dans la Section 2.1.4, il est évident que le tournant historique se situe au moment de cette soi-disant « conquête du désert » (1879-1884) qui atteignit le Chubut en 1884. Ce n'est qu'à cette époque que le déplacement terrestre des troupeaux pampéens vers le sud-est devenu sûr. Nous avons vu, dans la section 3.2.4, que plusieurs transhumances ont été faites (officielles ou privées, avec Santa Cruz pour destination). Il est certain que quelques-unes d'entre elles sont passées par la Colonie Chubut et que fort probablement elles y ont laissé des effectifs. Bien entendu, il y eu aussi aussi des colons de Patagones, des Basques surtout, qui ont choisi de rester au Chubut -notamment en péninsule Valdès, l'un des endroits les plus favorables de la côte. Il faut noter ici que celui que l'histoire enregistre comme le premier à s'installer en péninsule Valdès, Gumersindo Paz en 1882, est en réalité arrivé en tant que guide des géomètres envoyés par le gouvernement national pour arpenter la zone (Fernández et al, 2004). Ici l'initiative est donc venue des pouvoirs publics, quoique peut-être éveillée par l'intérêt de la *Falkland Islands Company* sur la région, que nous avons déjà mentionné à plusieurs reprises (Annexe 3, Document 1).

¹⁸⁴ En effet, le prix d'une ferme dans la vallée était de 100 pesos en 1870, 700 pesos en 1880 et 5000 en 1890 ! (TNA, FO 881/6097)

¹⁸⁵ Anuario Geográfico Argentino, 1941, p. 259.

Certes, le Chubut était sur la route des déplacements des troupeaux vers le sud, mais si le recensement de 1895 dénombre 47.300 ovins au Chubut, il en donne 370.000 à Santa Cruz.

Cette différence viendrait souligner l'importance que l'introduction de moutons des Malouines et de Magellan a eu sur la colonisation ovine de Santa Cruz; en 1895 il y avait 900.000 ovins à Magellan (Calderón, 1937) et en 1898 le nombre d'ovins des Malouines atteignaient un maximum: 807.000 (Bernhardson, 1989, p.475).

Ainsi, l'avantage numérique de Santa Cruz par rapport au Chubut (les deux territoires ayant pourtant été ouverts à la colonisation ovine en même temps) s'expliquerait non seulement par la proximité géographique du foyer de diffusion, mais aussi par un environnement plus favorable aux moutons, et surtout par le savoir faire des Malouins dans la gestion des troupeaux, ce qui manquait aux Gallois.

Les Gallois étaient restés vingt ans dans la basse vallée du Chubut, l'économie de leur colonie n'avait vraiment démarré qu'en 1875 avec l'arrivée de renforts des États-Unis et de leur mère patrie. Jusqu'alors, ils avaient survécu grâce aux échanges avec les Tehuelche que nous avons déjà signalés dans la section 6.3.3. et qui ont été analysés par Gavirati et al (1998). Le tableau des exportations par Puerto Madryn, élaboré par Vallentin (1912) que nous avons présenté dans la section 5.3.2, permet de bien visualiser la fin du commerce indien et l'ouverture de la colonie galloise vers les plateaux. Justement, l'un des rapports britanniques, celui de 1900¹⁸⁶, présentant des données de 1898, permet une interpolation du tableau de Vallentin qui ne fait que souligner les tendances mentionnées.

Tableau 10.1: Exportations de la colonie galloise au tournant du 19^e siècle.

	1894 ^a	1898 ^b	1904 ^a
Blé	4678	2943	355
Plumes	13	10	3
Laine	23	234	751

[Sources: a. Vallentin (1912), b.Report 1900. Chiffres en tonnes.]

Le tableau de Vallentin (1912) montre également une forte expansion des cultures de luzerne dans la vallée du Chubut, indice sûr d'une ouverture vers l'élevage¹⁸⁷. Le rapport britannique de 1902 (TNA FO881/7656) fait également part des premiers embarquements

¹⁸⁶ Report on the Welsh Colony at Chubut in the Argentine Republic. Darling & son., London, 1900.

¹⁸⁷ Le fourrage était surtout destiné aux chevaux plutôt qu'aux ovins ; ce comportement subsiste encore.

de luzerne... à destination des ports de Santa Cruz. La laine, cela va sans dire, partait dans la plupart des cas vers l'Angleterre.

Voilà que l'économie de la Colonie Chubut, qui s'était insérée dans le marché international grâce à son blé réputé excellent, élargissait ses bases grâce à l'incorporation de l'élevage ovin dans son hinterland. Le développement de l'activité dans cette région n'a pas été spontané, ni pionnier comme à Santa Cruz, mais par imitation de ce qui se passait plus au sud, ou plutôt par l'incorporation de la vallée du Chubut à la région fonctionnelle de Punta Arenas. Comme nous l'avons dit plus haut, ce processus va de pair avec la « britannisation » croissante du Chubut (jusqu'ici le mouton noir des Britanniques en Argentine), sujet que nous ne sommes pas en mesure d'aborder ici.

10.2.3. L'essaimage.

La dernière décennie du 19^e siècle a donc vu les Gallois du Chubut essaimer vers l'intérieur, où - comme tous les autres pionniers du nord ou du sud de la Patagonie - ils devinrent éleveurs. La basse vallée du Chubut était devenue trop étroite, aussi bien d'un point de vue physique que social (comme le rapport du Capitaine Kennedy l'a montré plus haut). C'est à ce moment que les capitaux anglais construisent le chemin de fer de la vallée à Puerto Madryn, qui facilite les exportations et concourt au développement économique. La voie ferrée est reliée au port à un point situé à mi-chemin entre Rawson et Gaiman, les deux seuls villages existants jusqu'alors, et à ce terminus émerge bien vite le village de Trelew.

Cette période prospère conduit les Gallois aux pieds des Andes, à 600 Km plus à l'ouest. Là, ils établissent une nouvelle colonie à Trevelin. Une autre est fondée à 450 Km en direction du sud-ouest, dans la plaine de Sarmiento. Elle est à l'origine de Comodoro Rivadavia, actuellement la plus grande ville de Patagonie. Il n'est pas exagéré de dire que l'établissement gallois dans la basse vallée du Chubut a ouvert la voie à la colonisation de tout le centre de la Patagonie, et qu'une fois la vallée quittée, le mouton s'est imposé. Les inondations catastrophiques qui ont ravagé la vallée du Chubut en 1899 et 1901, n'ont fait qu'accentuer la migration des colons vers l'hinterland, où ils se reconvertissaient comme éleveurs, ou - par simple affinité culturelle - étaient embauchés dans les estancias des

sociétés britanniques (notamment celles de l'*Argentine Southern Land Company*) qui venaient de s'établir.

L'hiver 1899 a été très sévère d'un bout à l'autre de la Patagonie, pas seulement au Chubut ; les inondations du rio Negro n'ont pas épargné Patagones non plus, et de grosses chutes de neige à Santa Cruz ont tué énormément de moutons (Correa Falcón et Klappenbach, 1924 ; Endlichter et Santana, 1988). Au-delà du secours gouvernemental que reçut le Chubut, des dons d'argent ont été organisés parmi les Britanniques de Buenos Aires, Montevideo et des Malouines¹⁸⁸. Il s'agit d'une indication très claire des étroits liens sociaux qui existaient alors entre les îles et le continent, ou - du moins - à l'intérieur de l'establishment anglo-pastoral.

Le plus important des établissements gallois de deuxième génération a été sans aucun doute la Colonia 16 Octubre (tel était le nom anodin donné par l'Administration à la « Vallée Charmante» [*Cwm Hyfryd*] des colons, où surgiraient les villes de Trevelin et Esquel). Malgré l'enclavement de la nouvelle colonie, les conditions géographiques des contreforts des Andes étaient beaucoup plus favorables à l'agriculture : il n'est pas nécessaire d'irriguer les cultures ni de rentrer le bétail à l'étable. Les premiers troupeaux y ont été introduits à partir de 1888, après de longs déplacements vers l'ouest, aussi épiques que celles qui allaient vers le sud. Deux sources complètement différentes¹⁸⁹ coïncident et nous disent que les moutons introduits à *Cwm Hyfryd* à cette période étaient de la race pampa. Ceci suggérerait que les mérinos que demandait l'agent Oneto lors de la décennie précédente, n'étaient toujours pas arrivés au Chubut.

En fait, les premières introductions de mérinos en Patagonie auraient seulement eu lieu en 1898 et 1901. La première, à l'estancia Lochiel (Elissalde, 2002) que nous avons mentionnée plusieurs fois, et la seconde à l'estancia Ninfas de M. Fernández Beschtedt, éleveur pampéen qui fit transporter environ 10.000 moutons dans les bateaux des Transportes Nacionales. Nous noterons ici deux choses : 1) l'élevage ovin plus « soigné » prit place dans les deux endroits signalés de façon répétée comme les plus favorables : Valdès-Ninfas et Camarones. 2) ceux qui ont eu l'initiative sont dans les deux cas des

¹⁸⁸ The Falkland Islands Magazine, 18(11), septembre 1899.

¹⁸⁹ Témoin de S. Whitty (Diario Esquel, 50 años) et rapport de l'Amirauté de 1902 (TNA FO 881/7656).

hommes d'affaires de l'élevage, avec une vision et des possibilités d'une portée hors du commun.

A partir des années 1890-1900, les Gallois sont entrés en contact avec des colons d'autres origines qui s'installaient aussi dans les campagnes, les Basques dans le nord-est du Chubut, les Boers dans le sud-est, les Mapuche dans l'ouest, les Espagnols et les Italiens en ville, les Anglais en tant que cadres des grosses estancias de cette origine, les Argentins un peu partout... Comme nous l'avons vu dans la Section 7.2.1, d'après les répertoires des patronymes la diffusion des Gallois dans les campagnes de Patagonie en dehors de leurs colonies - c'est-à-dire en tant qu'éleveurs - aurait été assez limitée. Cela se voit aussi dans leur discrète « performance foncière » analysée dans la Section 7.3.2.

Les colons Gallois ont beau avoir été les premiers à s'installer durablement en Patagonie, à cohabiter pacifiquement avec les Indiens, à explorer la région jusqu'aux Andes, à creuser des canaux d'irrigation qui sont encore en service, en ce qui concerne les moutons ils ont été plutôt discrets. Là-dessus ils n'ont été qu'une communauté parmi d'autres, parlant la langue commune de l'élevage ovin, sans particularités identitaires. Au contraire, la convergence socio-écologique autour du mouton, la culture ovine partagée par toutes les communautés fondatrices de la société patagonienne a estompé les différences d'origine et est devenue un facteur d'identité régionale de premier ordre.

10.3. L'identité de la Patagonie.

Dans les résultats nous avons essayé de montrer le poids du mouton dans l'identité de la Patagonie, tant pour les personnes qui y habitent comme pour les visiteurs. Il est maintenant question d'étudier l'origine de ce système d'appartenance régionale, son évolution et la place que le mouton peut éventuellement occuper. Voici donc le deuxième axe thématique de cette étude toujours analysé sous l'aspect social et communautaire.

En los comienzos del siglo XX, el estado chileno cae en un olvido profundo, una desvinculación con el sur que provoca un quiebre con sus habitantes, el sentirse excluidos del proyecto nación, provoca un sentimiento de abandono con quienes empujaron su nacimiento. Ante este escenario, agrupan con mayor ahínco una confección del nosotros

*configurando una identidad colectiva que bordea dos espacios, el nosotros patagónico y el nosotros nacional*¹⁹⁰.

L'éloignement et la distance ont souvent engendré des sentiments opposés, l'abandon d'un côté et l'indépendance de l'autre. Les communautés pionnières de Patagonie ont ressenti les deux. Que ce soit du côté argentin ou du côté chilien, le sentiment était le même, la région était la même...

Au Chapitre 7 nous avons essayé d'évaluer la présence des différentes communautés dans les campagnes et les différents éléments constitutifs de l'identité régionale. Le mouton y apparaît comme un passe-partout qui représente, tant bien que mal, l'identité de l'ensemble de la Patagonie, un facteur commun agglutinant des zones et des personnes par ailleurs assez différentes.

Nous avons pu également esquisser, dans la Section 7.2.3 quelques associations entre le mouton et les communautés, ce qui indique un modèle de distribution spatiale complémentaire : Les colonisations venues du nord (Basques, Levantins, Mapuche) apparaissent mieux représentées dans le nord de la région, où les propriétés sont plus petites et les moutons moins nombreux ; les colonisations venues du sud (Britanniques et Allemands) sont plus présentes dans le sud, où les estancias sont plus grandes et comportent davantage de moutons. Nous pourrions ajouter un élément à ce schéma simplifié : le nord élève des mérinos tandis que le sud élève des corriedale, et le fait concret - et encore en cours- du déplacement de la frontière entre mérinos et corriedale vers le sud¹⁹¹, est d'abord purement agro économique. Il pourrait d'ailleurs refléter des tendances socioculturelles plus profondes.

Dans ce schéma nord-sud simplifié, la superposition de deux communautés de distribution homogène (Espagnols et Italiens, ou plus probablement des Argentins de ces origines¹⁹²) estompe de plus en plus ces différences d'emblée assez subtiles.

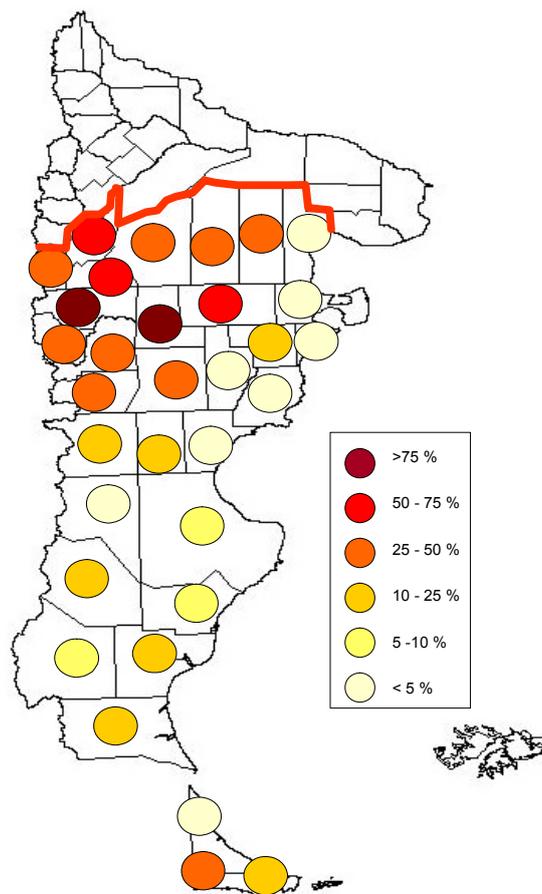
¹⁹⁰ « Au début du 20e siècle l'état chilien tombe dans un oubli profond, une séparation avec le sud qui provoque une cassure avec ses habitants, un sentiment d'exclusion du projet national, d'abandon de ceux qui ont créé la région. Face à ce scénario, ils ont poursuivi avec plus de fermeté la création du « nous », en configurant une identité collective qui circule au sein de deux espaces : le « nous » patagorien et le « nous » national » (Facchinetti et al, 2000).

¹⁹¹ Par exemple, l'Estancia Medialuna (45°40'S) fit ce changement entre 1982 et 1984 (Ayling, 2006) ; l'Estancia Hill Station, Río Gallegos, adopta le mérinos en 1989 (Patagonia Agropecuaria, n°25, 1992, p.49)

¹⁹² Il faut appeler que le ¾ des Argentins sont de ces origines.

Mis à part l'ubiquité du mouton, le facteur identitaire qui se détache dans nos résultats est celui de la Culture Indienne. La littérature consacrée à la question indienne est inépuisable, mais la diversité d'opinions qu'elle reflète tient en trois mots : pour ou contre, car il n'est pas facile de rester objectif sur un sujet jalousement gardé par certains secteurs, après avoir été soigneusement oublié pendant des décennies par d'autres secteurs. Nous ne saurions pas dévier l'attention de notre travail sur des discussions presque dogmatiques, et simplement (et pour ne parler que de travaux récents) nous renvoyons ceux qui s'y intéressent aux entretiens d'intégrants des communautés indiennes du Chubut effectués par Doyle (2004), ou pour ceux qui préfèrent une vision moins condescendante à M. Segret (2006).

Pour rester aussi objectif que possible et respectueux de notre formation géographique, nous présentons une carte de la fréquence des toponymes indigènes dans le secteur argentin de notre aire d'étude. Nous sommes conscients qu'il s'agit d'un résultat que nous aurions dû montrer avant. Néanmoins, ce simple répertoire cartographique trouve une place plus appropriée au sein de cette étude.



Carte 10.1 : Distribution des toponymes aborigènes dans la cartographie officielle.

La cartographie utilisée à été celle des Atlas de l'IGN, éditions 1954 et 1968 (échelle 1 :2.500.000) Nous avons répertorié en tout 698 toponymes, dont 155 étaient d'origine indigène, les plus nombreux étant d'origine mapuche, tehuelche ensuite et enfin yahgan.

La carte précédente n'est guère différente de celle de la distribution géographique des facteurs d'identité du premier rang (Carte 7.6). La zone nord-ouest du Chubut et sud-ouest du Rio Negro présente la plus forte concentration de toponymes indigènes, ainsi que le plus fort intérêt sur la question de la part des visiteurs.

S'il est simple d'associer les communautés étrangères aux moutons, notamment les Britanniques et les Basques qui les ont introduits dans la région, il est moins simple de trouver une association entre les communautés indigènes et l'élevage, surtout parce que c'est bien à cause de l'élevage ovin qu'ils ont été chassés de leurs terres.

Nous avons signalé dans la section 4.5 que les indiens rescapés des campagnes militaires étaient devenus des petits producteurs ou embauchés comme péons dans les estancias. Or, c'est en se sédentarisant que l'indien s'est familiarisé avec les moutons (et les chèvres), même si son faible ancestral est le cheval¹⁹³.

Bon gré mal gré, ces natifs sont devenus des travailleurs ruraux, ou au moins des habitants ruraux, des « *paisanos* » comme ils s'appellent eux-mêmes, et les habitants des campagnes en Patagonie, quelle que soit leur condition socio-économique, ont dû organiser leur vie autour du mouton. Ce n'est qu'à partir des années de 1930-1940, quand les gouvernements nationaux ont commencé à durcir leur emprise sur la région, que sont apparus des moyens de vie autres que le mouton en Patagonie.

A l'autre extrême de l'échelle sociale qui commençait à se former dans les deux dernières décennies du 19^e siècle, se trouvait l'élément britannique (voir Figure 10.1). Plus que par apports démographiques - car hormis les Gallois, les Britanniques, on l'a vu, n'ont jamais été nombreux - c'est par leur position dominante que cet apport britannique, en capital humain et économique, a jeté en Patagonie les fondements d'une société différente de celle du reste de l'Argentine ou du Chili. Quand nous parlons de « Britanniques », nous ne songeons pas *stricto sensu* à ceux qui sont nés outre-Manche ou à leurs descendants, mais plutôt à ceux qui ont adopté des comportements sociaux ou économiques caractéristiques des Britanniques. Ainsi, peut-être devrions nous parler de « britannisés ».

Bien que l'immigration ait transformé la composition démographique et la structure sociale des deux pays (encore que plus profondément en Argentine), les vieux substrats nationaux, traditionnels et hispaniques, étaient suffisamment forts pour préserver l'identité de l'ensemble. En Patagonie en revanche, le substrat hispanique se manifestait seulement à Patagones et était remplacé par l'élément britannique, avec une intensité croissante vers le sud.

Nous avons maintes fois parlé des fronts pionniers du nord et du sud, les deux principaux courants qui ont peuplé la Patagonie d'hommes et de moutons. Partis respectivement de Patagones et de Punta Arenas, ces deux courants convergents ont formé

¹⁹³ Les Tehuelches surtout étaient appréciés dans les estancias pour leur dextérité à dresser des chevaux.

le substrat de la société patagonienne où, bien entendu, il y eut des apports de nationalités diverses, y compris indigènes, même si la puissance de ce dernier a été submergée. Dans tous les cas, tous ces groupes avaient une vocation d'éleveurs de moutons, ou l'ont adoptée sur place, car seul l'élevage ouvrait les portes à l'ensemble du territoire, surtout lors de cette période initiale.

Pour nombreuses et diverses qu'elles soient, les communautés immigrantes qui ont formé la société patagonienne dès la fin du 19^e siècle et tout au long du 20^e, peuvent être partagées en deux groupes liés aux deux éléments principaux du substrat : les nationalités latines et catholiques, aisément assimilables à l'hispanité (Italiens, Français, Portugais, Espagnols, Basques, Chiliens, les Croates dans une certaine mesure, et même les Levantins), et les nationalités non-latines, notamment les Britanniques, y compris les Gallois, mais aussi les Allemands, Scandinaves, Boers sud Africains et le reste des européens.

D'une certaine façon ces deux courants constituants de la société patagonienne nous ramènent encore à la vieille dialectique hispano-britannique, devenue maintenant complémentaire et non plus rivale. Elle a été remplacée par une autre dichotomie, celle entre indiens et blancs, qui malheureusement n'a pas encore dépassé le stade de la confrontation. Encore une fois, le mouton est un trait d'union, peut-être le seul, entre autochtones et allochtones.

Voilà donc les trois composantes de la société patagonienne, indigènes, britannisés et latins, que nous assimilons aisément aux trois groupements mis en évidence par la Classification automatique des groupes patronymiques (Section 7.2.2).

Bien sûr, le passage du temps et les brassages de sang ont contribué à l'homogénéisation des trois sphères culturelles et à leur fusion dans une identité patagonienne. A ce processus interne, il faut ajouter l'afflux constant d'Argentins du reste de la République, le plus souvent spontané, mais parfois officiellement fomenté, timidement commencé dans les années 1940-50 et qui n'a pas cessé de se renforcer. Depuis un peu plus de 10 ans, un nouvel élément est apparu : les immigrants boliviens,

mais pour l'instant ils n'ont gagné la campagne que comme horticulteurs dans la basse vallée du Chubut.

Si à ces processus nous ajoutons l'actuelle mondialisation, il en résulte une identité régionale complètement menacée et harcelée. Cependant, comme une saine réaction à l'estompage généralisée des différences culturelles, les identités régionales ont commencé à être recherchées, voire considérées comme nécessaires (telle une ancre pour un bateau égaré).

La Patagonie a une identité particulière, issue de l'interaction entre trois sphères culturelles, indigène, britannique et hispanique. Le penchant pour cette dernière que nous constatons souvent chez les formateurs d'opinion, n'est pas toujours d'origine régionale mais souvent d'origine centrale. Il existe dans certains milieux un effort acharné pour minimiser la composante britannique, créant ce qu'Anderson (1983) qualifierait d'« amnésie nationale ». Il existe aussi des milieux indigénistes radicalisés¹⁹⁴ parmi les Mapuche, dont l'idéologie s'éloigne de l'acceptation d'une Patagonie multiethnique et pluriculturelle.

La négation d'une quelconque partie constituante de l'identité patagonienne et la volonté d'effacer les différences « génétiques » qu'elle a avec le reste de l'Argentine, pourraient s'interpréter comme une continuation de la « conquête du désert », ou plutôt de la « conquête spirituelle » des salésiens, déjà mentionnée en 6.3. C'est la récurrence des vieux nationalismes des années 1930 (Bohoslavsky, 2007) dont le mot d'ordre était « *Argentinizar la Patagonia* » ou « *Chilenizar la Patagonia* » (Serrano, 1935) selon le côté de la frontière où l'on se plaçait.

Cependant le simple fait que le concept même de Patagonie soit antérieur à celui d'Argentine¹⁹⁵ permet de faire une distinction entre les deux entités aux histoires, aux sociétés et, qui sait, aux avenir différents.

¹⁹⁴ Une des stations du Via Crucis de Junin de los Andes, à Neuquén, est très claire dans ce sens : le Christ mapuche est crucifié par le conquistador espagnol Pizarro et le général Roca, connu pour son anglophilie. Un symbolisme suicide pour une Patagonie qui ne se veut pas écartelée.

¹⁹⁵ Le terme **Patagonie** est apparu pour la première fois dans le livre d'Antonio Pigafetta, le chroniqueur de Magellan, en 1523 ; **Argentine** a été forgé par Martín del Barco Centenera en 1602.

La Patagonie est née comme une entité à part. Comme nous l'avons dit dans la section 2.1.3, la plupart des géographes du 19^e siècle la considéraient ainsi et même les atlas argentins d'avant 1879 la mettaient à l'écart. Encore à l'heure actuelle il y a des livres d'enseignement qui, très souvent, l'amputent de la carte de l'Argentine (peut-être pour des raisons d'espace graphique, mais aussi peut-être pour des causes plus profondes).

Dans la perception collective, au sud du rio Colorado, ou plutôt du Negro, on sent que « ce n'est pas pareil ». En Patagonie, tout se vend, se définit ou s'identifie comme «Patagonia argentina ». Dénomination d'origine ou Marque commerciale si l'on veut, mais aussi marque d'identité.

La « Patagonie argentine » sans virgule entre les deux mots et argentine avec un petit a, signifie que Patagonie est un nom et argentine un adjectif. En fait la Patagonie peut-être argentine ou ne pas l'être. Les Chiliens sont aussi fiers de leur « Patagonie chilienne ». On ne dit pas « Patagonie, Argentine » comme s'il s'agissait d'un sous-ensemble, d'une partie, on l'écrit sans virgule et avec un petit a, comme « Amazonie colombienne » ou « Sahara espagnol ».

Il est évident que tout le monde ne fait pas cette analyse sémantique, mais si la langue reflète la mentalité d'un peuple, l'utilisation généralisée de cette expression entraîne des implications assez claires.

À notre avis, il n'y a qu'une seule Patagonie, divisée par une frontière qui vient du nord, imposée par Buenos Aires et Santiago. Les conflits frontaliers ont toujours été fomentés par les gouvernements centraux afin de justifier la militarisation et l'État. Dans la société de la Patagonie argentine les Chiliens sont partout chez eux et il n'y a pas de conflits. De même, chez les Patagonsiens de souche, ceux d'origine britannique sont innombrables et se retrouvent dans toutes les strates de la société. Les Patagonsiens d'origine indienne, sont aussi nombreux, comme le sont aussi les ancêtres moutonniers des uns et des autres.

Si l'on entend par identité « ce qui nous fait différents des autres », et si l'on est vraiment sur le chemin d'un renforcement de l'identité patagonienne, alors il est clair que

l'on doit renforcer ce qui rend originaux les patagoniens : le triple amalgame des éléments indigènes, britannique et hispanique, tous trois insérés dans la culture ovine et interconnectés par elle.

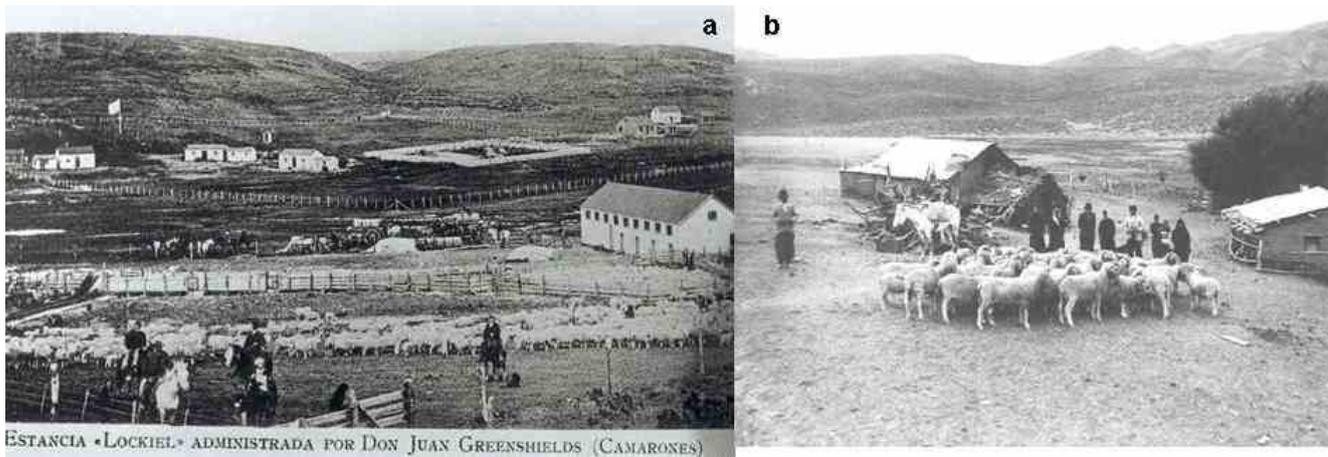


Figure 10.1 : Les ovins aux deux bouts de l'échelle. a) chez les capitalistes britanniques ; b) chez les indiens en subsistance.

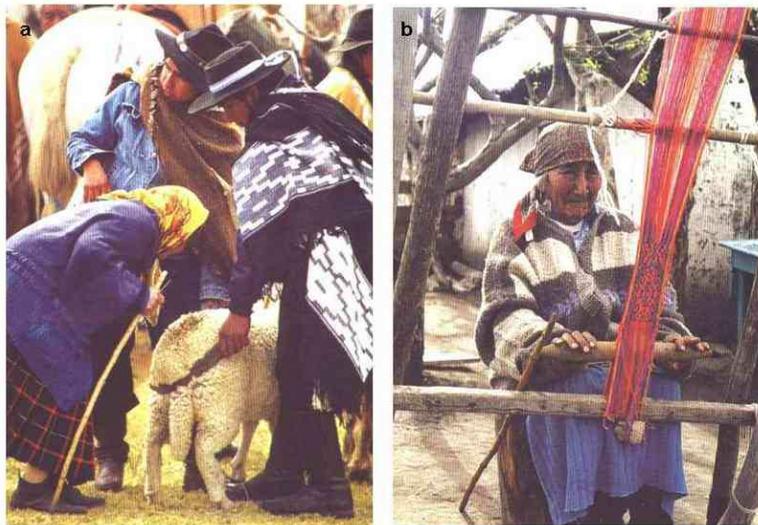


Figure 10.2: Le mouton intégré dans la culture mapuche, a) lors d'un rituel ; b) par l'artisanat en laine.



Figure 10.3 : Le premier bistrot de San Julian (ca. 1900).

Chapitre 11 : Le déclin de la culture ovine.

La triple approche de la question ovine en Patagonie se poursuit par le point de vue politique, c'est-à-dire l'analyse de la façon dont les politiques publiques ont conditionné et agi pour ou contre l'évolution de l'élevage ovin dans la région. Dans ce chapitre l'axe thématique sera le déclin de la culture ovine au gré des va-et-vient des conditions politiques qui misent sur différents logiciels de développement régional.

11.1 Le mouton n'est plus ce qu'il était.

Nous avons montré dans les chapitres précédents comment la filière ovine a créé autour d'elle une immense région originellement désarticulée. Nous venons de dire que la culture ovine a été le ciment qui a donné sa cohésion aux éléments disparates autour desquels s'est constitué la société patagonienne et qui, d'une certaine manière, continue encore en dépit des facteurs diluants qui se sont accumulés au fil des années, au fur et à mesure que l'ovine a cessé d'être le seul moteur régional.

Nous allons maintenant discuter ces facteurs, responsables du lent déclin de la culture ovine en Patagonie et de la lente dilution de la région. Aucun d'entre eux n'a été déterminant en tant que tel, mais le travail de sape de l'un après (ou avec) l'autre, a fini par miner la vitalité de la région ovine et l'a poussée vers un lent déclin dont on ne voit pas encore la fin.

Nous avons déjà parlé un peu des causes qui ont commencé à affaiblir les fondements de la région ovine dans le Chapitre 4, dont nous avons intitulé la première section « Des rafales au sommet ». En effet, quand l'autarcie et la puissance de la région étaient à leur sommet, la Première Guerre Mondiale montra les risques qu'il y avait à s'ouvrir à part entière à une mondialisation qui était entrée dans une crise violente. La guerre a eu beau générer une demande inouïe de viande en conserve et de laine (il fallait vêtir les soldats certes, mais il fallait aussi de la lanoline pour fabriquer de la glycérine !) elle ruina l'industrie textile de Flandres, qui était alors le deuxième client des laines de

Patagonie, en même temps qu'elle rayait de la carte les acheteurs allemands, qui en étaient le premier, et faisait tomber en disgrâce les capitalistes allemands en Patagonie. Les centaines de milliers d'hectares de la Banque d'Anvers ont alors changé de mains, passant dans celles des sociétés des Braun Menéndez ou des compagnies lainières anglaises.

Même si la Grande Bretagne est sortie à peu près indemne de la guerre, beaucoup de ses entreprises installées en Argentine ont été en quelque sorte « décapitées » à cause du départ de leurs cadres vers le front (Macchi, 2007). Les capitaux du véritable vainqueur de la guerre 1914-18, les États-Unis, ont commencé à déloger les Britanniques de l'industrie frigorifique argentine, plusieurs abattoirs frigorifiques de Patagonie ont changé de mains et, à une plus large échelle, la scène mondiale a commencé à être dominée par une nation productrice des mêmes matières premières que l'Argentine. Tout cela ne pouvait pas contribuer à l'essor de la filière ovine en Patagonie.

La Première Guerre Mondiale engendra également la Révolution Russe, dont les rebondissements politiques causés par de nouvelles doctrines allaient atteindre la lointaine Patagonie : les grèves ouvrières de 1921 à Santa Cruz ont surgi dans la chaleur des idées révolutionnaires autant que par réaction aux abus patronaux. Elles ont ébranlé la filière ovine de la région pendant deux ou trois ans, et ont été l'occasion d'une forte intervention des pouvoirs de l'État, (militaires en l'occurrence) dans une société jusqu'alors assez à l'écart de ces influences.

Dans la section 4.3 nous avons traité l'intervention croissante des pouvoirs publics dans la vie des territoires nationaux. Il faut peut-être expliquer que le statut de « territoire national » signifie, en Argentine, que les autorités sont nommées par le gouvernement central, sans prise en compte de l'opinion de la population locale qui n'a pas droit de vote. La législation appliquée sur place n'est pas issue, non plus, des besoins locaux, sauf au travers d'une douteuse bienveillance d'un fonctionnaire qui se trouve à des milliers de kilomètres. Si à l'époque l'Argentine était comparable à une « semi colonie » britannique (Lénine, 1916), la Patagonie était une « colonie » argentine dans le meilleur des cas, ou chilienne, si nous considérons que le Chili agissait réellement à travers Punta Arenas (rappelons qu'ils voulaient, eux aussi, *chilenizar* Magellan).

Ceci dit, nous comprenons bien le refus généralisé et le malaise provoqué chez les producteurs de Patagonie par l'imposition de lois issues des caprices du pouvoir central, comme celle qui instaurait des inspections de l'occupation foncière et des révisions des baux emphytéotiques (Fisch, 1932), pour parler de l'Argentine, ou la loi de création des douanes en 1912 à Magellan (Gómez García, 1914), pour parler du Chili. Ces lois ont peut-être été conçues pour d'autres régions de ces républiques, mais leur application en Patagonie a eu des résultats négatifs. La réinstauration des douanes à Magellan a fortement restreint les échanges entre les deux secteurs de la Patagonie et Punta Arenas commença à perdre son élan, l'ouverture du canal de Panama y contribua aussi. A son tour, en Argentine, la suspension des ventes de terres publiques et l'instauration de baux emphytéotiques comme seule formule d'accès à la terre¹⁹⁶, soumis en plus à des inspections aux pouvoirs de révocation, engendra une sensation de précarité chez le producteur, qui sans être sûr de la propriété de son exploitation, diminua ses investissements et chercha à tirer les plus grands profits immédiats, faisant fi des pratiques conservatrices ou d'une gestion moins exigeante pour les écosystèmes fragiles de la Patagonie. Pour reprendre Louis XV, un exploitant contraint à un bail de ce type aurait pu dire : « Après moi, le désert ». Pour l'immense majorité des exploitations qui avaient démarré après le boom lainier, l'acte de propriété ne viendrait qu'en 1958, après la provincialisation des territoires nationaux. Mais il était déjà trop tard ! L'érosion et la désertification étaient déjà bien évidentes à cette époque. Ainsi en 1958, au Chili, le gouvernement du président Alessandri a entamé une réforme agraire longuement attendue, mais à Magellan les expropriations se sont limitées à 300.000 hectares (Martinic, 2006, p.20).

Voici un bel exemple de comment des politiques publiques agissant différemment des deux côtés d'une frontière, peuvent déterminer des processus pratiquement opposés dans une région qui était à l'unisson lorsqu'il n'y avait pas d'interférences politiques. Même si cela est en dehors de notre période d'étude, nous ne pouvons pas omettre de mentionner que, vingt ans plus tard, en 1978, des politiques paradoxalement identiques des deux côtés de la frontière (belliciste et dictatoriale), ont failli opposer « les deux

¹⁹⁶ Rappelons qu'une fois le bail révolu, le locataire avait droit à l'achat de la moitié de la superficie exploitée (pas plus de 20.000 hectares) ; la location de lots contigus à des membres d'une famille était interdite. Les baux ne pouvaient pas faire partie d'un héritage.

Patagonies » sur les champs de bataille. Leur divorce aurait alors été dramatique, presque définitif, tout comme il l'a été dans le cas des Malouines et de l'Argentine, après la guerre de 1982, qui détruisit d'un coup la discrète entente entre l'archipel et *the mainland*, timide rapprochement patiemment construit pendant la décennie précédente

11.2 Nationaliser avec énergie.

Entre 1880 et 1920 la filière ovine avait construit, à partir de rien, une région binationale (ou tri nationale si nous incluons les Malouines). Sur le Tableau 9.1 nous avons fait la liste des principaux points qui jalonnent le progrès de l'emprise étatique sur la région, emprise qui - on le devine - n'avait pas toujours le développement de l'élevage parmi ses buts.

A partir des années 1920, en effet, l'ovin ne fut plus placé au centre des attentes officielles du développement de la Patagonie. Le déclin que la Première Guerre Mondiale avait initié s'est poursuivi par le changement des politiques publiques à l'égard de l'élevage. L'activité - au début défendue par des gouvernements, qui par la suite l'avait laissée se développer - cessa d'être prioritaire quand l'autarcie de la région, le cosmopolitisme débridé et l'establishment anglo-pastoral sont devenus insupportables pour les idées nationalistes ou centralistes qui avaient pris le pouvoir à Buenos Aires et puis à Santiago. Tout se passe comme si les gouvernements avaient tourné le dos à la production ovine, désormais jugée comme « bien établie », ou plutôt, comme s'ils s'étaient tournés vers de nouvelles priorités.

Si l'élevage ovin a été le premier facteur de développement en Patagonie, son premier *driver*, il est évident que le suivant a été l'énergie. La découverte du pétrole à Comodoro Rivadavia en 1907, a transformé ce petit port né pour servir aux besoins de la colonie agricole de la plaine de Sarmiento, en une vivante petite ville à la population extrêmement cosmopolite¹⁹⁷ qui est finalement devenue une tête de pont de l'installation de l'état national en Patagonie. Dans ce sens, en 1922, la création de YPF, la Régie Nationale du Pétrole, qui pendant des décennies a été la plus grande entreprise

¹⁹⁷ En 1905, 94% de la population était étrangère.

d'Argentine, a organisé et rythmé la vie de cette véritable enclave métropolitaine. L'argentinisation de Comodoro Rivadavia était beaucoup plus pressante en ce qui concerne le port maritime que pour le gisement découvert en 1918, celui de Plaza Huinca, à Neuquén, dans le nord de la Patagonie et enclavé dans les terres. La thèse de Carrizo (2003) nous permet de ne pas nous attarder sur le rôle de ces pôles pétroliers dans l'organisation du territoire de la Patagonie.

Nous avons dit dans la section 4.4.2 que la colonie des Boers, installée près de Comodoro Rivadavia quelques années avant la découverte du pétrole, en avait souffert au moment de son développement. Toutefois, malgré l'aubaine du pétrole, la ville a continué à organiser l'élevage ovin de son arrière-pays et le port a commencé à exporter de la laine d'un hinterland sans cesse croissant, puisqu'il allait jusqu'à la région chilienne d'Aysén. Ainsi, les 300 tonnes de laine exportées en 1905, étaient-elles passées à 1.200 tonnes puis à 3.753 en 1914.

En 1937, à peu près à la même époque que les sociétés rurales d'Esquel et de Trelew, la *Sociedad Rural de Comodoro Rivadavia* a été fondée. Celle-ci deviendrait avec le temps la plus importante de Patagonie. D'après les résultats de nos répertoires patronymiques, il n'est pas surprenant que les étrangers aient eu une forte participation dans ces associations de propriétaires. Pourtant ces sociétés étaient plutôt considérées comme des entités de diffusion des valeurs de la nationalité, peut-être parce que l'élevage et la terre ont toujours eu, à cause de l'héritage des gauchos, un symbolisme très fort dans la définition de l'argentinité. L'un de nos intervenants (F.W, Annexe 2, fiche n°13) remarque :

Les Sociétés Rurales étaient importantes à l'époque où les communications étaient difficiles ; depuis, elles ont perdu beaucoup de leur « raison d'exister », la diffusion des informations d'intérêt pour le secteur, et se sont transformées en une voix collective, une opinion à base politique.

Nous ajouterions qu'elles ont un rôle important en ce qui concerne les échanges visant à l'amélioration des races et les technologies. Les expositions annuelles de chacune de ces associations sont une occasion pour ausculter la vitalité du secteur dans les différentes zones (voir Figure 11.1)

Pour revenir aux années 1920, d'autres associations composées dans une même proportion d'étrangers que les sociétés rurales, voire moins, comme les syndicats ouvriers, étaient considérées comme des entités à « assainir » et à « contrôler » (Bohoslavsky, 2007). Les grèves ouvrières de 1921, bien étudiées par Bayer (1980), ont fourni un clair exemple de cette idéologie, sans fondement réel, qui fit que les intérêts des sociétés rurales aient été confondus avec ceux de la Patrie¹⁹⁸.

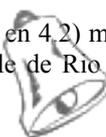
Un autre exemple des tendances nationalistes alors en cours en Patagonie, et qui nous ramène directement à la section 10.3, est celui, en 1938, de la création de la première station de radio de la région qui a été baptisée « Radio Patagonia argentina », nom qu'elle porte encore à l'heure actuelle.

Les états nations sont donc arrivés en force en Patagonie par le biais de l'exploitation d'énergie, du pétrole d'abord, puis, plus tard du charbon, car à partir de 1942, lors de la Deuxième Guerre Mondiale, l'Argentine a été obligée de rechercher des alternatives au charbon britannique. Tout comme YPF que nous venons de mentionner, la Régie Nationale du Charbon (YCF) a été le visage visible de l'état providence dans l'extrême sud de Santa Cruz dès 1957. Du pétrole a également été découvert en 1945 dans le secteur chilien de la Terre de Feu, et son exploitation a vite remplacé la filière ovine comme principal source de revenus de Magellan.

Ainsi, dans le deuxième quart du 20^e siècle nous voyons surgir des activités productives de premier ordre, génératrices d'une économie totalement indépendante de celle du mouton, qui, jusqu'ici, avait été le seul moteur du développement régional. A partir des années 1930-1940, il a été possible de trouver des Patagoniens pour qui la vie ne passait pas -de loin ou de près- par l'ovin.

Le débarquement de l'état en Patagonie a concerné des fronts divers, nous en avons déjà donné un aperçu dans la section 4.2 : la voirie, les chemins de fer, les parcs nationaux, YPF et YCF, les transports maritimes et aériens, l'installation de régiments, les bureaux des terres publiques... tout y passait. Par rapport à notre sujet d'étude, nous voyons bien

¹⁹⁸ Une des scènes culminantes du film "*La Patagonia rebelde*" (mentionné en 4.2) montre bien la situation paradoxale d'un groupe d'estancieros qui, lors d'un dîner à la société rurale de Rio Gallegos, remercie le



que l'élevage ovin avait cessé d'être le facteur d'organisation territoriale. Bien entendu, l'élevage continua à prospérer, il continua même à occuper des zones jusqu'alors inexploitées et à l'agronomie pas toujours favorable¹⁹⁹, mais il était en train de perdre du poids dans l'économie et la vie sociale de la région.

Entre 1932 et 1939, à l'issue des restrictions commerciales britanniques, que nous avons résumées dans la section 4.3, l'exportation de viande de Patagonie avait diminué d'un tiers (Gorla, 1998, p.459). Toujours à ce propos, en juin 1939, une réclamation de la Fédération des Sociétés Rurales de Patagonie demandant la modification des quotas d'exportations, est spécialement éloquent sur les rebondissements socio-environnementaux de politiques publiques mal gérées.

[s'il n'y a pas de modifications dans les quotas] *“podría producirse despoblación o abandono de los campos en extensas regiones donde hoy, por circunstancias del clima y otros factores, no puede realizarse otra clase de explotación que la ganadería ovina [...] no puede ser que una región que se dice hay que “argentinar” vaya descapitalizándose por aceptar un régimen implantado por otra nación.”*²⁰⁰ (La Prensa, 9 Juin 1939, dans Gorla, 1998, p.461)

La richesse de ce bref paragraphe provient du fait que nous y retrouvons plusieurs idées-forces dont nous avons parlé séparément :

- *l'abandon des exploitations non rentables.
- *la menace du dépeuplement (autrement dit, les éleveurs sont des bastions de souveraineté)
- *l'ovin comme seule activité possible à cause de l'environnement.
- *l'argentinsation de la Patagonie comme consigne.
- *la dépendance économique de la Grande Bretagne
- *les Sociétés Rurales comme porte-parole des producteurs

commandant des troupes pour l'accomplissement de sa mission patriotique .en chantant en anglais « *For he's a jolly good fellow* ». Noter sur la Figure 11.1. la consigne « Peupler la campagne c'est servir à la patrie ».

¹⁹⁹ Songeons par exemple aux estancias Policarpo, Bahia Aguirre ou Puerto Rancho, installées dans la péninsule Mitre, à l'extrémité orientale de la Terre de Feu, où les forêts alternent avec des tourbières ; ou encore les estancias chiliennes sur les îles Navarino, Picton et Lennox. Même si ces exploitations ont démarré avec des ovins entre 1920 et 1940, elles ont dû se reconverter aux bovins pour des questions environnementales telles que le climat ou le terrain.

²⁰⁰ [s'il n'y a pas de modifications dans les quotas] il pourrait y avoir un dépeuplement ou l'abandon des exploitations dans de vastes régions où à présent, à cause du climat et d'autres facteurs, il n'y a qu'une exploitation ovine possible [...] il n'est pas possible qu'une région qui selon les dires il faut argentinsier, soit décapitalisée parce qu'elle a accepté un régime implanté par une autre nation.

*le centralisme des décisions (il fallait s'exprimer à Buenos Aires si on voulait être entendu)

* le sentiment d'appartenance régionale (Fédération de Sociétés Rurales de la Patagonie).

11.3 Des loups dans une peau de mouton.

En Argentine, la présence de l'état national en Patagonie s'est renforcée à partir du coup d'état de 1943. Les tendances étatiques, anglophobes, nationalistes, voire philo nazies qui avaient commencé à s'implanter à partir de 1930, se sont renforcées avec ce nouveau coup de force des militaires. Nous n'allons pas aborder cette période de l'histoire argentine qui a soulevé tant de passions et fait couler tant d'encre ; parmi les travaux les plus récents, la compilation de Lazzaro et Galafassi (2005) en donne un bon panorama général, tandis que Barros (2009) se focalise sur la Patagonie centrale.

Pour ce qui concerne l'influence de ce régime quasi-totalitaire sur notre sujet de travail, nous signalerons seulement les mesures qui ont eu le plus de conséquences sur l'élevage dans la région. L'intervention gouvernementale de la CAP (*Corporación Argentina de Productores de Carne*) en 1943 n'améliora pas le sort des frigorifiques de Patagonie et, comme nous l'avons expliqué dans la section 4.3, le dérèglement des exportations de viande a poussé les producteurs vers la laine, autrement dit vers le mérinos et le corriedale. La nationalisation du commerce extérieur à travers la création de l'*Instituto de Promoción del Intercambio* (IAPI, voir Figure 11.2) en 1946, n'arrangea pas non plus les choses, au contraire. Les producteurs agricoles étaient payés à un prix fixe pour leurs denrées qui étaient revendues bien plus chères à l'extérieur. Les bénéfices ainsi obtenus par le gouvernement étaient pour la plupart destinés à subventionner l'industrialisation des zones centrales du pays, notamment les grandes villes de Buenos Aires, Rosario et Córdoba, dont le prolétariat des banlieues industrielles devint ainsi un bastion du régime. Pour le prolétariat rural, le « statut du péon » en 1944, vint combler une série de lacunes dans la législation sociale de l'époque en octroyant aux travailleurs plusieurs droits dont la demande avait été à l'origine des grèves de 1921.

Avec des prix de vente de la production en baisse et des charges sociales en hausse, il est évident que l'équation commerciale des éleveurs ovins de Patagonie avait bien

changé. D'ailleurs, la Deuxième Guerre Mondiale ramena les problèmes déjà signalés lors de la Première, comme des perturbations dans la navigation et la formation de convois de cargos partant de Buenos Aires, des listes noires des entreprises de ressortissants allemands, belges ou hollandais, suspectes de collaborer avec les nazis, ou le départ de nombreux cadres des firmes anglaises installées en Argentine.

Quelques lignes plus haut nous avons dit que l'instabilité du marché de la viande avait poussé les producteurs vers la laine, cela veut dire que les parcours ont été surchargés, car – au contraire de ce qui se passe avec la production de viande - plus d'animaux sur place signifie plus de production.

Atour des années 1950, le nombre de moutons en Patagonie atteint son maximum historique: 20 millions dans la région de notre étude ; toute la région a enfin été occupée. Mais l'après-guerre apportera de nouveaux problèmes pour l'activité, en plus de la baisse de productivité des parcours trop chargés : la diffusion des fibres synthétiques, qui devinrent vite un concurrent redoutable pour la laine, et la forte dévaluation (30%) de la livre sterling en 1949, qui réduisit sérieusement les achats britanniques.

Des mesures pour « débritanniser » l'Argentine ont été prises sur tous les fronts : du plus géopolitique (la nationalisation des chemins de fer en 1946), au plus quotidien (la suppression de la conduite à gauche en 1945). Dans le même sens, nous pouvons aussi citer la politique de durcissement des réclamations sur les îles Malouines - jalonnée par quelques incidents mineurs entre les Marines des deux pays - et un isolement croissant de l'archipel. Les communications directes entre les îles et la Patagonie devinrent plus compliquées et les liens familiaux et commerciaux se relâchèrent.

L'un de nos témoignages (Annexe 2, fiche n°3) signale clairement que les rapports entre les îles et l'Argentine étaient assez fluides jusqu'au début des années 1950. Par la suite, les contacts avec le continent se seraient prolongés jusqu'aux années 1960, mais restreints à Punta Arenas et Montevideo. En ce qui concerne l'élevage ovin, la même personne rappelle l'importation de béliers corriedales des estancias chiliennes de Rio Verde et Skyring, et l'exceptionnel envoi de moutons vivants vers un abattoir frigorifique argentin en 1972.

Pour clairsemés qu'ils fussent (et pour mal enregistrés qu'ils sont), ces envois doivent toujours avoir été une solution au problème permanent de la surcharge des parcours des Malouines. Nous avons signalé l'échec de l'abattoir frigorifique installé à Ajax Bay, qui n'a fonctionné que deux ans (1953-1955) ; cela étant, nous pouvons supposer que des animaux réformés étaient envoyés sur le continent plus souvent qu'on ne le dit. *The Standard en River Plate News* du 22 Mars 1923, sous le titre de « *Large shipment of live sheep* » relate l'embarquement de 9.800 moutons malouins (pour la plupart des mâles castrés de 10 ans). La firme qui s'en occupait était Sidey & Poels, installée à Buenos Aires depuis 1914 au moins (Baldwin, 1914), et le port de destination était Ingeniero White, à Bahía Blanca.

Le témoignage le plus éloquent des difficultés traversées par l'élevage ovin pendant le régime national-populiste instauré après le coup d'état de 1943, est sans doute celui de notre entretien avec M.I. sur les confiscations de bétail (Annexe 2, Fiche N°8).

Au début des années 1950 le gouvernement nous prenait 8 % du troupeau. J'avais 4.000 bêtes, ils en confisquaient 320, les plus grosses, soi-disant pour les institutions de charité. Si on refusait de rendre les moutons, il y avait la police. On n'avait pas d'échappatoire car on devait présenter l'attestation de tonte et le reçu de l'équipe de tonte. Ils ne prenaient que des animaux, pas de laine. Ils annonçaient leur visite par note. Il y a eu des mouvements contre ça de la part des sociétés rurales.

Nous n'avons pas trouvé de références écrites sur ces confiscations ; nous avons, bien entendu, questionné deux autres éleveurs d'autres zones du territoire sur ce problème et ils ont répondu affirmativement à cette question. Mais il faut croire que le sujet est devenu tabou, sans doute parce qu'il met trop en évidence les perversités d'un régime qui n'est pas encore entré dans une phase d'analyse dépassionnée.

À l'écart de ces passions, il est clair que le vent avait tourné pour l'élevage ovin en Patagonie à partir du moment où le laisser-faire des gouvernements d'avant la guerre 1914-18 (précisément au moment où tout était à faire !) a été remplacé par un interventionnisme croissant. À ses débuts lors du gouvernement d'Yrigoyen (1916-1922), l'interventionnisme s'accrut à partir de la crise de 1930 et de l'arrivée des militaires au pouvoir, il se transforma en dirigisme à partir de 1943.

Il est évident que le développement d'un état nationaliste et industriel allait de pair avec le recul de ce que nous avons appelé « l'establishment anglo pastoral ». Parallèlement, la région que cet establishment avait construite autour du mouton se défaisait sous la pression de nouvelles forces, conduites par le secteur de l'énergie et par la doctrine du nationalisme.

Aux facteurs externes du déclin de l'élevage ovin en Patagonie, tels que la crise de 1930, la Guerre 1939-1945, la perte d'influence de la Grande Bretagne, l'apparition des fibres concurrentes, il faut ajouter des facteurs internes issus des politiques publiques pour qui l'élevage n'était pas prioritaire, ou du surgissement d'activités économiques concurrentes, ou encore d'une ressource pastorale sans cesse appauvrie.

11.4 Le facteur de forçage de l'industrialisation.

Sur le Tableau 9.1 nous avons considéré que la période où le développement de la Patagonie a suivi le *driver* « énergie » s'étale jusqu'en 1960, et qu'à partir de cette date il a cédé sa place à l'industrie et au tourisme. Cependant, nous avons également mentionné que ces limites temporelles sont relatives, plus didactiques que réelles. En réalité l'énergie a continué à être un facteur d'amplification du développement régional pendant encore quelques années et - en fait - même à l'heure actuelle, elle n'a pas été entièrement remplacée par une industrialisation qui reste encore très partielle. A vrai dire, ce passage de l'énergie à l'industrie, pour logique qu'il semble, n'est pas automatique ni spontané mais le fruit d'une volonté politique. En Argentine, cette étape de transition (1958-1966) est connue sous le nom de « *desarrollismo* » (de *desarrollo*, développement), et a certainement jeté les bases de l'industrialisation.

Nous n'allons pas nous arrêter sur ces sujets qui nous éloignent du nôtre. Quelques lignes devront suffire pour expliquer la transition menée par le « développementisme ». Le rôle de fournisseur de pétrole, gaz et charbon auquel la Patagonie fut reléguée pendant la première moitié du 20^e siècle a mis du temps avant d'être révisé. Vers la fin des années 1960 la vassalité énergétique envers la zone centrale du pays prit la forme de l'hydroélectricité à travers la construction de gigantesques barrages au nord de la Patagonie, sur les fleuves Neuquén et Limay. L'inauguration des centrales de El Chocón et

Cerros Colorados²⁰¹ en 1972 a été vécue comme une « deuxième conquête du désert »... même si les deux millions d'hectares qui allaient être irrigués et mis en culture ne l'ont jamais été. D'autres centrales hydroélectriques ont suivi, toujours dans le nord de la Patagonie²⁰². De plus, les ressources énergétiques retirées de la région incluaient aussi l'uranium du Chubut, qui a fourni la première centrale nucléaire d'Amérique Latine, inaugurée à la même période²⁰³.

En plus de la création de la *Petroquímica Comodoro Rivadavia*, en 1973, un autre gros aboutissement de l'industrialisation en Patagonie est venu de l'installation d'une usine d'aluminium à Puerto Madryn, en 1974, démonstration achevée de volontarisme géographique. En effet, le point choisi pour l'installation n'avait aucun des atouts nécessaires pour l'entreprise : il a fallu construire un port, et importer de l'énergie²⁰⁴, de la matière première et même de la main d'œuvre, ce qui altéra sensiblement la démographie locale.

Nous tenons à remarquer que ces faits de développement, que ce soit les barrages, les usines ou les mines, sont tous très localisés et concernent des portions vraiment restreintes du territoire. Il va sans dire que les espaces intermédiaires, vacants, négligés par le « progrès » ne sont occupés, mis en valeur et rentabilisé que par l'élevage ovin.

Cette constatation évidente n'est pas récente, elle revient de temps en temps et est inévitablement reconnue par chaque travail effectué sur l'aménagement du territoire, même les plus récents:

*El poder para organizar el territorio que la ganadería ovina asume en la región (entre otras formas económicas) junto a los rasgos del dominio ecológico extraandino con bajas posibilidades de permitir actividades alternativas, implican una asociación prioritaria entre la ganadería ovina y la Patagonia*²⁰⁵ (p. 189)

²⁰¹ Les puissances installées sont respectivement de 1320 et 450 mégawatts (MW).

²⁰² Sur le fleuve Limay, Piedra del Aguila (1400 MW) et Alicurá (1000 MW).

²⁰³ La centrale d'Atucha (335 MW) inaugurée en 1974 près de Buenos Aires.

²⁰⁴ Une centrale hydroélectrique (450 MW) a été construite sur le fleuve Futaleufú, dans les Andes du Chubut.

²⁰⁵ « Le pouvoir pour organiser le territoire que l'élevage ovin représente dans la région (parmi d'autres formes économiques), par cause des traits de l'environnement extra andin qui font qu'il y ait peu de possibilités pour des activités alternatives, signifie une association prioritaire entre l'élevage ovin et la Patagonie » (Lascano, 2004).

Si l'espace demeure ovin, la société l'est de moins en moins. Nous avons dit dans la section 10.4.1 qu'à partir des années 1930-1940, sont apparus les premiers Patagoniens pour qui la vie ne passait pas par l'ovin. Dès 1970, à cause des migrations en provenance du reste de l'Argentine et causées par le développement, nous pouvons dire que pour la plupart des Patagoniens la vie ne passe pas par l'ovin. En fait, pour l'économie de la région, la vie ne passe plus par l'ovin.

Le repli de l'élevage ovin ne se reflète pas par le nombre de têtes, mais par un retrait graduel de chacun des acteurs de la pièce. Dans nos résultats, la fin de Tableau 9.2 pointe les fermetures successives des abattoirs frigorifiques patagoniens dans les années 1970, même si le premier des grands acteurs à sortir de la scène avait été l'abattoir frigorifique de Puerto Bories en 1947. Les grosses exploitations des *sheep farming companies*, les légendaires « *estancias inglesas* » ont aussi été vendues à la même période. L'un après l'autre, les noms de la génération fondatrice ont été remplacés par d'autres, par des patronymes latins portés par des ressortissants argentins, qui n'étaient pas forcément des arrivants.

Ainsi, *The Tecka Land Company* a été vendue à la société Menéndez, Ochoa et Paz en 1952 ; mais l'effet domino démarra dans les années 1970 : les Waldron ont vendu l'estancia *Cullen* en Terre de Feu à son manager Barbieri en 1972 ; l'estancia *Lochiel*, au Chubut, fut achetée par Siracusa en 1973. En 1974, les anciennes propriétés de José Menéndez, gérées jusqu'ici par une seule société, ont été distribuées à ses héritiers et l'empire a éclaté ; la même année l'estancia *Condor*, la plus étendue, fut vendue par l'*Argentine Southern Land Company* (ASLCo) au groupe Menéndez, Ochoa et Paz en 1974 et les mêmes groupes ont racheté en 1976 les estancias *Leleque* et *El Maitén*, installées en 1889. Les 335.000 hectares de l'estancia *Coronel*, fondée par Blake en 1892, ont aussi été achetés par Siracusa en 1978 ; quant à l'estancia *La Maciega*, près de Camarones, elle passa des mains des Bennewitz à celles de Larraudé et Rigoni en 1991. Blake (2003, p.309-312) explique ce processus et les menaces d'expropriation qui flottaient sur les estancias aux capitaux britanniques dans la Patagonie des années 1970. La Figure 11.5 reflète indirectement le processus de nationalisation dans les publicités de l'ASLCo.

La liste pourrait continuer, mais plutôt que de rentrer dans les détails, nous cherchons à signaler que le processus de démantèlement de l'establishment anglo pastoral est quasiment achevé. Les années 1930 en avaient lézardé l'édifice, les années 1950 en avaient ébranlé les fondements, et enfin dans les années 1970 la structure s'est effondrée.

Cela ne veut pas dire que les Britanniques ont abandonné la Patagonie, loin de là, notre analyse de la « performance foncière » des patronymes (Section 7.3.2) les montre en 2006 en tête du palmarès des propriétaires. Néanmoins, il ne s'agit plus de sociétés anonymes siégeant à Londres mais de ressortissants argentins d'origine britannique, intégrés à la société multi-ethnique de la Patagonie comme ceux que décrit F.Cortés Conde (2007) à Buenos Aires. Ceux qui sont restés en Patagonie, sont sans doute les descendants de ceux qui étaient vraiment attachés à la région, c'est-à-dire de l'un des deux types de moutonniers britanniques que nous avons identifiés dans la section 5.1.1.

Les ventes que nous avons mentionnées ci-dessus n'ont pas toujours déterminé un changement de mains durable car nombre de ces estancias ont été revendues par la suite. A notre avis cela s'explique parce que les acheteurs n'avaient pas tous une véritable vocation ovine et surtout parce que les affaires ovines sont allées de mal en pis. Dans les années 1980, 94% des exploitations ovines de la province du Chubut étaient déficitaires et le pourcentage d'exploitants recevant des aides du gouvernement était passé de 21% en 1947, à 42% en 1960 et à 70% en 2002 (Baeza & Borquez , 2006 a).

Une nouvelle génération d'acheteurs est donc apparue, pour la plupart des grosses fortunes d'origine étrangère. Parmi celles-ci se détache le Groupe Benetton, actuel propriétaire de la *Compañía de Tierras del Sur Argentino* (tel est le nom de l'ancienne ASLCo, qui a été vendue par les Britanniques en 1974); ainsi cette multinationale italienne possède quelques 900.000 hectares en Patagonie où elle produit environ les 10 % de la laine dont elle a besoin pour ses tissus distribués dans 120 pays.

Actuellement, ce processus de passage à l'« étranger » des terres mène grand train en Patagonie, il soulève d'ailleurs des réactions dans l'opinion. Pour une fois que l'Argentine avait réussi à « argentiniser » la région, ces ventes sont ressenties comme un recul, même un outrage, surtout chez les indigénistes. Le sujet est bien analysé par Sánchez (2006) et nous ne saurons pas prolonger ici cette question quotidienne et prégnante.

La Patagonie chilienne a suivi des processus comparables à ceux que nous venons de décrire. Après la Deuxième Guerre Mondiale l'élevage ovin au Magellan connut une récession profonde, reflétée dans une forte diminution de la production et la fermeture des abattoirs frigorifiques causée par des perturbations dans la filière à l'issue de la même débâcle commerciale britannique qui sévit des deux côtés de la frontière. Dans les années 1950, face au collapse du modèle économique des latifundia, les grandes entreprises lainières n'ont plus eu leurs concessions emphytéotiques renouvelées automatiquement, et au fur et à mesure que les baux expiraient les terres étaient reprises par l'état. Le Ministère des Terres et de la Colonisation redistribuait les terres à des exploitations ayant une capacité de 4.000 moutons, ce qui entraîna l'apparition de 2.000 nouveaux propriétaires dans la province.

Lors de l'expérience marxiste de Salvador Allende en 1970, une réforme agraire plus profonde que les précédentes (1958-1964) expropria les grosses exploitations restantes, leurs parcelles ont été réassignées à des petits producteurs ou directement administrées par l'état. Dans les années 1980, les terres non assignées en propriété ont été morcelées en lots de 7.000 hectares (soit la taille nécessaire pour maintenir 5.000 moutons).

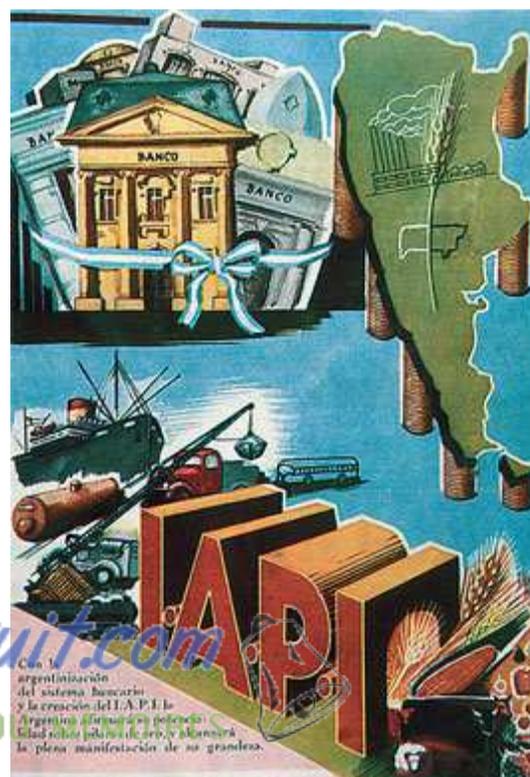
Nous sommes ainsi passés des latifundia des compagnies lainières d'autrefois, capables de gérer un million de moutons, à des exploitations petites ou moyennes, au nombre d'environ 1.400 pour la région de Magellan. Ce changement n'a pas permis d'intensifier la production à cause de la diminution de la rentabilité.²⁰⁶ Malgré des résultats douteux d'un point de vue productif, l'augmentation du nombre d'exploitations et par conséquent des chances d'augmenter la population rurale, est une réussite sociale importante pour une région qui a longtemps souffert d'un « fixisme démographique » (Martinic 2006, p. 10), voire d'un dépeuplement sévère comme cela a été le cas dans de vastes secteurs de la Patagonie centrale.

²⁰⁶ www.sag.gob.cl/common/asp/pagAtachadorVisualizador.asp (consulté le 2 Février 2010)

Figure 11.1 : La persistance des Sociétés Rurales. a) Puerto Deseado ; b,c) Comodoro Rivadavia ; d) Trelew ; e) Esquel.



Figure 11.2 : Publicité officielle de la nationalisation de la banque et du commerce extérieur en 1946. La place du mouton dans l’affiche en dit long sur sa considération par les autorités.



Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL D

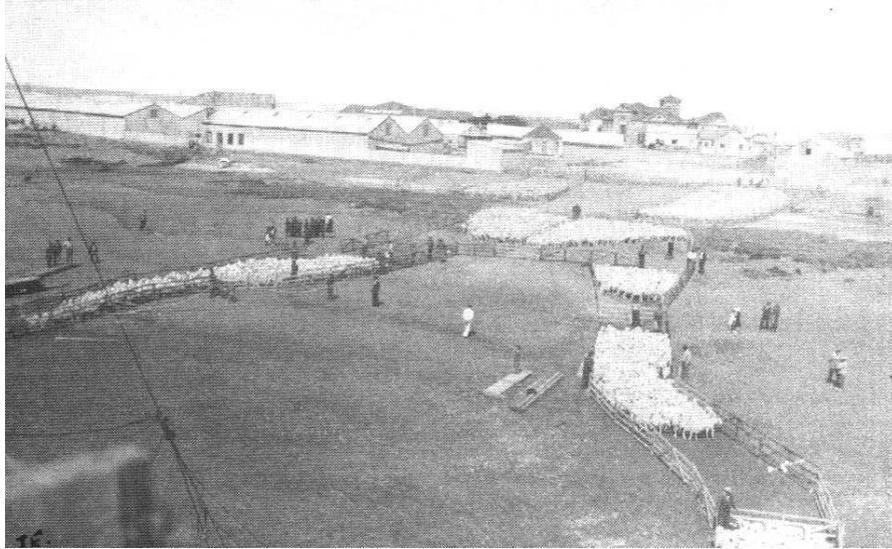


Figure 11.3 : Débarquement de moutons (vraisemblablement en provenance des Malouines) dans le port de San Julian, ca. 1935.



Figure 11.4 : L'estancia San Gregorio (Magallanes) en 1925 et en 2009, de l'activité à la fermeture.



Figure 11.5 : L'argentinisation de l'ASLCo à travers les publicités de l'estancia Leleque, dans des journaux argentins. a) 1953, entièrement en anglais ; b) 1968, le nom anglais persiste ; c) 2008, entièrement en espagnol.

Chapitre 12 : Quelques aspects territoriaux du mouton en Patagonie.

Pour aborder la question du point de vue de l’empreinte du mouton sur le territoire nous avons choisi d’analyser le cycle du peuplement-dépeuplement des campagnes de Patagonie qui correspond bien avec le cycle du mouton.

12.1 Moutons et personnes, qui mène qui ?

Nous avons maintes fois signalé que l’élevage ovin a historiquement été le starter de la colonisation de la Patagonie et l’outil initialement utilisé par les gouvernements de l’Argentine et du Chili pour son occupation. Avant l’arrivée massive du mouton dans les années 1880, les établissements pionniers dans la région de Punta Arenas, la colonie galloise, et même aux Malouines un peu plus tôt, ne faisaient que vivoter.

Pendant les premières décennies du processus, les courbes du nombre d’habitants et du nombre d’ovins ont eu une évolution parallèle et croissante de façon quasi exponentielle. La Figure 12.1 nous permet de comparer l’évolution de la croissance démographique dans les territoires de Magellan, Santa Cruz et des îles Malouines ; même si celles-ci ont commencé la colonisation ovine environ vingt ans plus tôt et qu’elles ont eu par la suite une histoire démographique tout à fait différente de celle du continent. L’archipel a vite été saturé par les moutons, vers 1890, et a commencé de les envoyer sur le continent, où l’expansion horizontale des ovins allait pouvoir se poursuivre pour encore quelques décennies, même avec les troupeaux provenant de la Pampa. L’augmentation du cheptel ovin du Magellan a été plus limitée qu’à Santa Cruz à cause des restrictions de superficie, mais il a été plus constant car le déclin n’a commencé qu’après 1974.

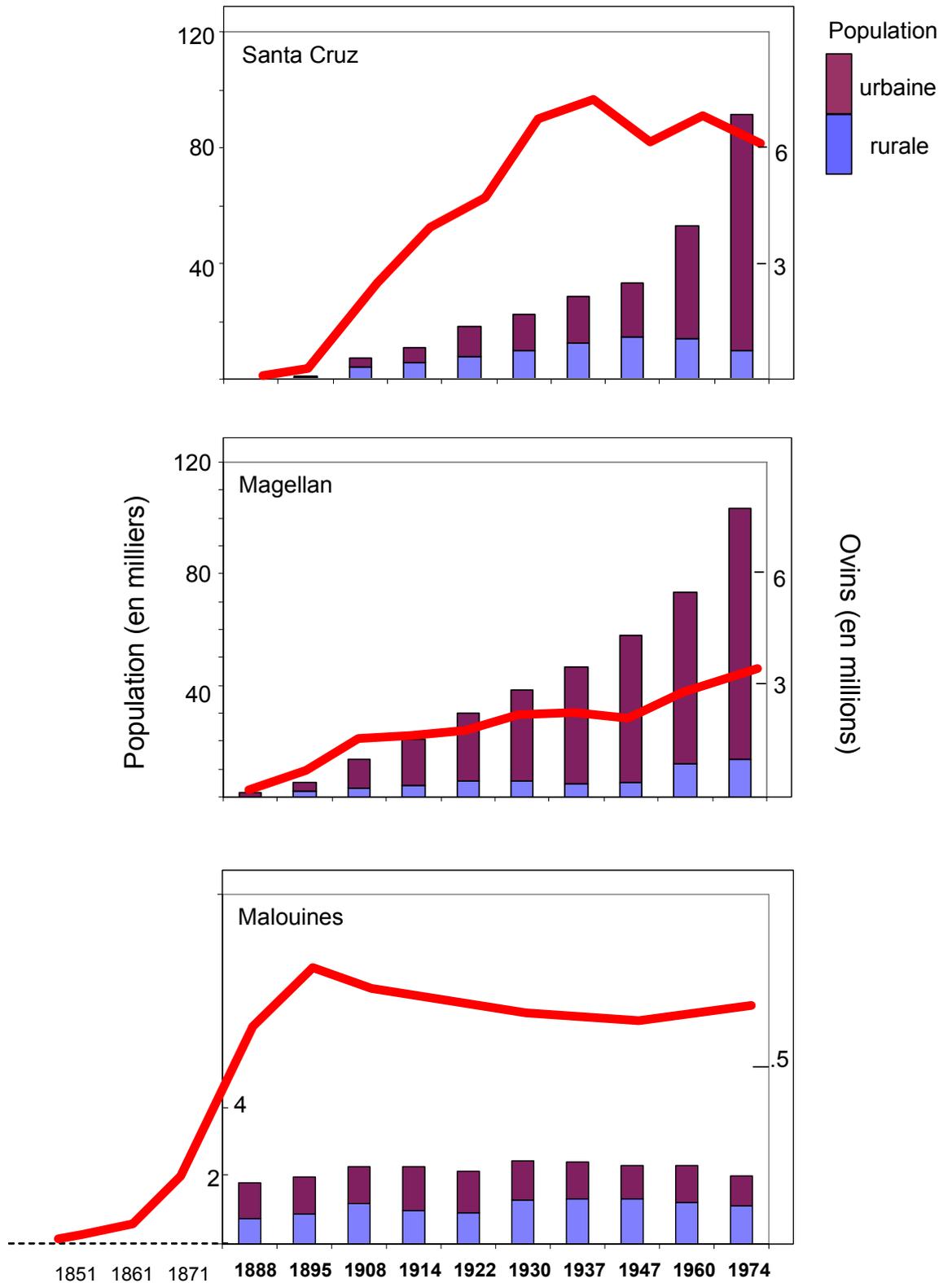


Figure 12.1 : Comparaison de la croissance démographique et du cheptel ovin à Santa Cruz, Magellan et les îles Malouines (noter 0,5 millions).

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, les gouvernements de l'Argentine et du Chili ont cherché à ouvrir le jeu économique et à élargir les bases du développement régional ; cela aurait eu lieu plus par intérêt d'assurer leur emprise sur une région trop ouverte vers l'étranger que par simple volonté de désenclaver la Patagonie. Rien de cela n'a été présent dans les îles Malouines où l'emprise britannique était assurée par toute la puissance de l'Empire²⁰⁷ et il n'y avait aucun besoin de renforcer la présence officielle. Le monopole ovin était renforcé par le monopole économique de la *Falkland Islands Company* qui possédait presque la moitié des terres. Dans ces conditions de blocage, il n'est pas étonnant que la population des îles soit restée pratiquement stable tout au long du 20^e siècle, tout comme une production ovine stagnante. Dans ce cas, l'établissement anglo-pastoral se manifestait pleinement, ou pour reprendre les mots de Bernhardson (1989), il s'agissait de « *the agrarian inertia* » ou encore « *the sheepocracy* ».

En revanche, sur le continent, le même establishment a eu des alliés (des gros capitaux d'autres origines, britannisés par la suite) et des opposants (les idées « révolutionnaires », les états nationalistes). Nous avons déjà expliqué l'évolution de cette situation et nous n'y reviendrons pas.

Ce que nous voudrions analyser brièvement ici c'est la dépendance -aussi étroite qu'évidente- entre le niveau de la population rurale et celui de l'élevage ovin, car l'important reflux démographique entraîné par le déclin de l'élevage est à notre avis un problème socio-environnemental de premier ordre en Patagonie. Ce fait purement géographique se manifeste par un « dépeuplement » pour les sociologues et par une « désertification » pour les agronomes et, surtout, par un nombre croissant de travaux de recherche sur ce thème.

Il est évident que dans des conditions d'élevage très extensif et dans un environnement physique restrictif comme celui de la Patagonie, il ne fallait pas s'attendre à avoir une population rurale nombreuse. Ce faible peuplement produit par la colonisation ovine a été considéré comme une espèce de tare du système, une impardonnable faiblesse

²⁰⁷ Même si en 1884 il y avait eu des pourparlers avec la France pour échanger l'archipel austral contre celui de la Nouvelle Calédonie (FIGA, Minutes of meetings of Directors of the Falkland Islands Company, 1873-1889)

du modèle agro-pastoral, par quelques auteurs qui y voient un argument pour son remplacement.

Selon Peralta (1995), en Patagonie un poste de travail fixe est nécessaire tous les 2.000 moutons, selon Ferro (1927) le rapport est d'un pour 1500. Ces chiffres nous permettent de calculer facilement, en supposant une capacité de charge d'un mouton pour 4 hectares, que dans des conditions standard il y aurait en Patagonie un travailleur rural tous les 6.000 – 8.000 hectares.

Le rapport entre le nombre d'ovins et la population rurale, dont nous avons fait un graphique (Figure 12.2), montre cependant des chiffres sensiblement moindres, en moyenne 500 moutons par habitant rural. Il faut remarquer qu'il s'agit ici d'habitants et non pas de travailleurs ruraux, autrement dit, les femmes et les enfants sont inclus dans ce calcul ; si nous considérons le taux de masculinité très élevé, de 2 : 1 (ce qui n'est pas étonnant dans les milieux ruraux patagoniens) et le modèle très conservateur d'un enfant par femme, nous voyons comment les rapports mentionnés par la bibliographie se rapprochent sensiblement des nôtres. Plutôt que ces détails sociologiques, ce qu'il faut signaler ici c'est la forte augmentation du rapport à la première époque, sans doute issue de la généralisation des clôtures en fil de fer, une situation plus extensive aux Malouines, et un parallélisme entre Santa Cruz et Magellan qui a disparu vers la fin de la période, alors que le Chili faisait des expériences de redistribution parcellaire, tandis qu'en Argentine s'amorçait une plus grande concentration de la terre.

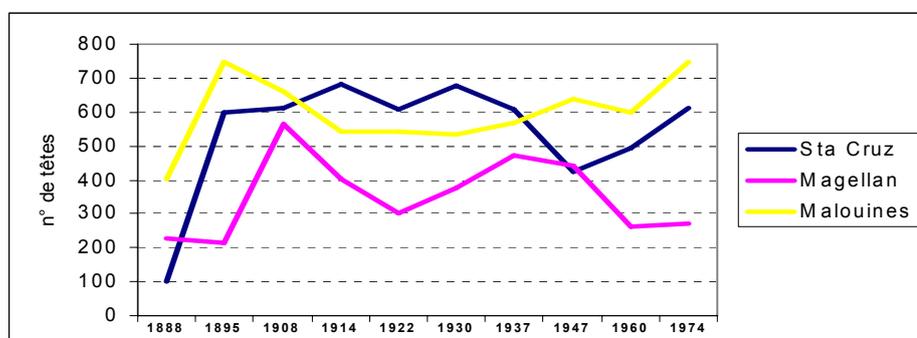
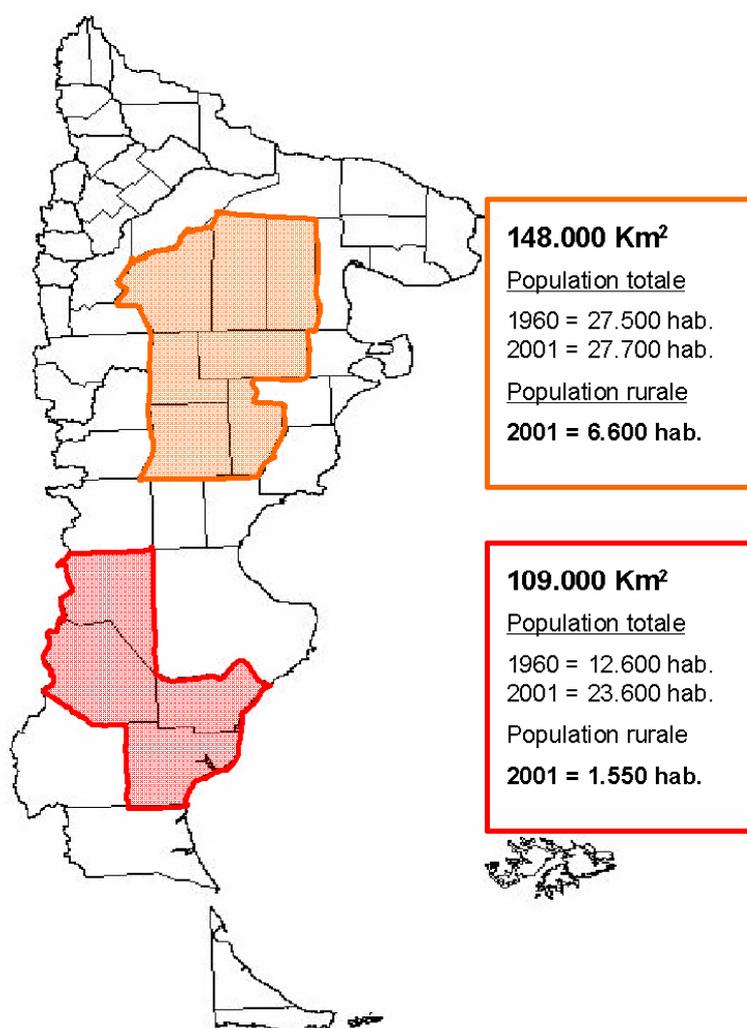


Figure 12.2 : Nombre d'ovins par habitant rural.

Cela étant, il est indéniable que le modèle d'élevage extensif de l'ovin en Patagonie a ouvert les portes à la colonisation, au peuplement « moderne »²⁰⁸ de la région, mais il s'est vite essouffé dans sa « course colonisatrice ».

Le système a atteint sa saturation démographique vers les années 1940-1950; cela se voit très facilement dans les recensements démographiques du centre de la Patagonie, là où aucune alternative économique n'est venue au secours d'un système d'exploitation qui commençait à craquer.



Carte 12. 1 : Le vide démographique du centre de la Patagonie.

²⁰⁸ Nous employons le terme « moderne » pour le différencier du peuplement ancien, amérindien, aux densités démographiques encore bien plus faibles.

A partir du recensement de 1947, la population des contrées du centre de la Patagonie (du Rio Negro à Santa Cruz, soit « *la meseta central* ») n'a pas arrêté de baisser. La Carte 12.3 permet d'apprécier la magnitude du vide démographique du centre de la Patagonie: la moitié de la France peuplée par 51.300 personnes en tout, dont seulement 8.150 paysans.

Il a fallu attendre le dernier recensement (2001) pour voir la fin de cette tendance à la baisse et une amorce de récupération démographique, comme si tous les efforts gouvernementaux avaient commencé à porter leurs fruits. Nous allons voir plus bas comment ces politiques publiques visant à retenir la population (le peu qu'il en reste) dans les campagnes, concernent aussi l'ovin.

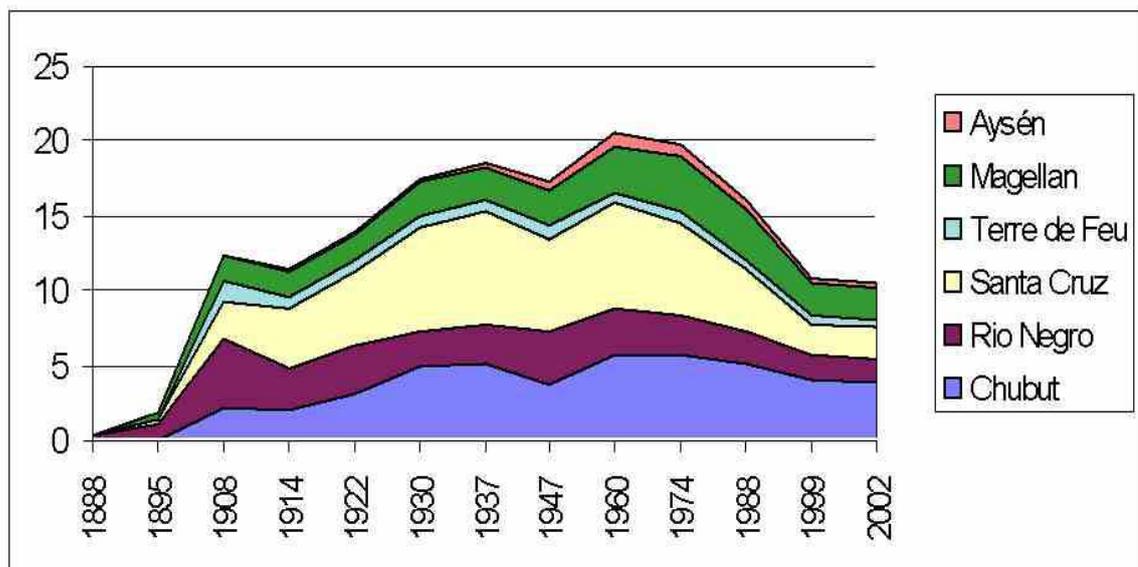


Figure 12.3 : Nombre d'ovins dans la région d'étude.

La Figure 12.3 permet d'observer les trois périodes identifiées dans le cycle ovin de la Patagonie (Borrelli et Cibils, 2005) et les variations du nombre d'ovins dans chacune des divisions administratives majeures de notre région d'étude.

Une observation sommaire de la Figure 12.3 nous suggère les commentaires suivants:

*L'avantage initial du Rio Negro.

*L'existence d'un cheptel appréciable seulement au Rio Negro, Magellan et Santa Cruz jusqu'à 1895.

*Une forte diminution au Rio Negro en 1914, où l'hiver de 1911 a entraîné une grande mortalité chez les moutons, tout comme la sécheresse de 1914 (Masera, 1998).

*La stagnation démarra plus tôt au Chubut (1930) qu'à Santa Cruz (1937).

*Une incorporation très tardive de l'Aysén (1930).

*Un déclin généralisé à partir de 1974.

*Une très forte diminution à Santa Cruz entre 1974 et 1999 (hiver meurtrier en 1985 et parcours couverts des cendres du volcan Hudson en 1991).

*Le Magellan, la Terre de Feu et l'Aysén présentent des variations moins brutales que les grandes provinces de l'est ; peut-être que le facteur climatologique y est pour quelque chose (absence de sécheresses marquées et chutes de neige plus régulières).

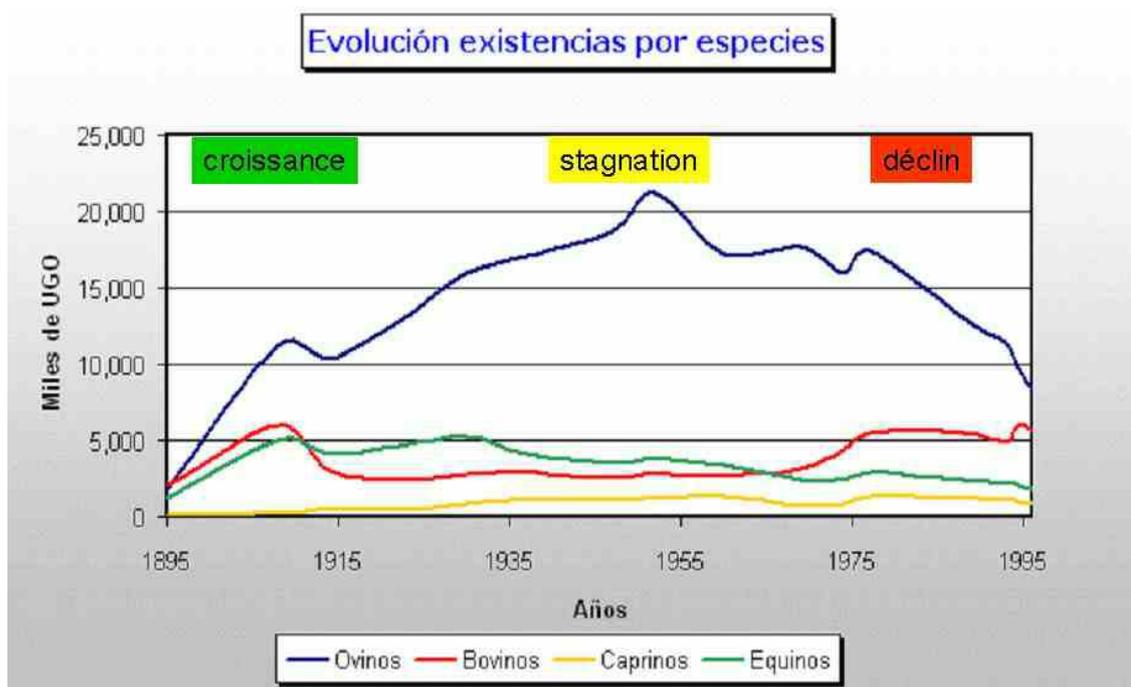


Figure 12. 4 : Evolution du nombre d'ovins dans la Patagonie argentine.

Source: www.inta.gov.ar/bariloche/index.htm

La Figure 12.4 présente une courbe très semblable à celle de la figure précédente mais les quantités sont exprimées en UGO en place et lieu de têtes ; d'ailleurs les données ne concernent que la Patagonie argentine, c'est-à-dire que le Magellan et l'Aysén en sont exclus (remplacés par le Neuquén, hors de notre région d'étude et comportant à présent moins de moutons que l'Aysén). Aux vues de cette figure, nous serions presque tenté de

négliger la stagnation et de ne considérer que deux périodes dans le cycle ovin : croissance et déclin, avec un tournant autour de 1950, une époque que -comme nous l'avons vu- a été spécialement décourageante pour les éleveurs ovins.



Figure 12. 5 : La production de laine pendant le déclin du cycle ovin.

Source: www.inta.gov.ar/bariloche/index.htm

Ce découragement est également visible dans la Figure 12.5 qui montre la production de laine de la Patagonie argentine pendant la période du déclin.

Nous avons marqué les deux séries d'années franchement négatives en ce qui concerne la production ; les deux coïncident avec un gouvernement « péroniste », dans sa version nationale populiste (1943-1955) et dans sa version néolibérale (1989-1999) où le cours du peso a été calqué sur le dollar, décourageant complètement les exportations. C'est à cette période, surtout après l'éruption du volcan Hudson en 1991, que l'abandon des estancias devenues inviables atteignit des proportions dramatiques dans le centre et le nord de Santa Cruz, comme nous l'avons mentionné dans la section 6.2.4. Andrade (2003) a étudié le cas de cette région, mais il y a bien des estancias abandonnées partout ailleurs en Patagonie; notre intervenant N°1 en donne un témoignage dans le sud-est du Chubut (Annexe 2, fiche n°1), le N°12 parle des estancias reconverties en carrières de pierre (Annexe 2, fiche n°12), tandis que le N°5 venait de « vider » son exploitation au moment de notre dernier entretien. Le sondage de l'opinion des éleveurs d'un secteur de Santa Cruz fait par Cáceres et al

Rapport gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MEMOIRE

(2006) montre que le 41 % des consultés est optimiste vis-à-vis de l'avenir de l'élevage dans la région tandis que les pessimistes sont 35% ; le 24 % restant conditionne son avis positif car l'avenir de l'activité dépendrait de facteurs externes, macroéconomiques. En tout cas, il est clair que la permanence de ces personnes dans l'activité passe plus par une question affective et identitaire qu'économique.

Il va sans dire que l'abandon des exploitations est en quelque sorte devenu un cercle vicieux pour l'ensemble du système, surtout pour les éleveurs qui restent, car les estancias abandonnées deviennent un foyer de dispersion des fauves (pumas, renards). Toutes proportions gardées, c'est un phénomène analogue au retour de la forêt en Europe, sauf qu'en Patagonie la steppe met des décennies à se rétablir, si jamais elle le fait, comme les études des écologues, mentionnées dans la section 6.2.2, semblent le montrer.

La Figure 12.5 donnerait l'impression que l'élevage ovin en Patagonie est dans sa phase terminale, cependant, le minimum de 1997 donne encore une production appréciable de 30.000 tonnes, c'est-à-dire à peu près le même niveau qu'en 1914, selon ce nous avons rapporté dans la section 5.3.2. Bien entendu, il n'est pas méritoire d'être au même niveau de production que 80 ans en arrière, surtout que la surface mise en exploitation est au moins quatre fois plus grande qu'alors et que les rendements par animal se sont aussi sensiblement accrus à l'issue d'efforts soutenus dans la génétique.

Malgré tous les voyants au rouge, nous ne saurions pas sonner le glas du mouton en Patagonie, car un cheptel de dix millions de têtes et une production de 30.000 tonnes ne sont pas négligeables. Surtout qu'il y a des indicateurs qui marqueraient un tournant dans le déclin et une amorce de reprise.

Les efforts des politiques publiques dont nous parlions plus haut, semblent en effet avoir réussi à éviter l'approfondissement de la crise depuis ces quelques dernières années. S'il faut fixer une date pour ce tournant, nous croyons que la promulgation de la Loi 25.422, la « Ley Ovina »²⁰⁹ début 2001, est un repère significatif et commode, car, par ailleurs, en 2001 la situation socioéconomique de l'Argentine a touché le fond, ce qui

²⁰⁹ <http://www.leyovina.com.ar/ley25422.asp>

permet de considérer (ou d'avoir l'espoir) que nous avons doublé un cap et que la reconstruction de l'élevage ovin en Patagonie a commencée cette année-là²¹⁰.

12.2 Un combat sur tous les fronts.

Il y a toute une batterie de mesures et un ensemble d'institutions, publiques et privées, nationales et provinciales, qui consacrent des efforts à ce redressement de l'élevage ovin. S'il fallait retenir le nom d'un seul des acteurs de cette nouvelle tendance, nous retiendrons celui de PROLANA²¹¹ ; ce programme a été conçu pour améliorer les conditions de la tonte, de la qualité de la classification et de l'emballage de la laine, afin d'optimiser les conditions de vente. Ainsi, de nombreux acteurs de la filière sont concernés par ce puissant outil opératif mis en place en 1994, mais qui n'a vraiment démarré qu'en 2001, et dont l'acceptation n'a pas cessé d'augmenter depuis, étant donné ses bons résultats.

Non seulement la filière laine commence à se récupérer mais la filière viande aussi ; les exportations de viande ovine d'Argentine ont quadruplé entre 2000 et 2006, dépassant 8.000 tonnes, dont 70% ont été produites en Patagonie, qui bénéficie du statut sanitaire de zone sans fièvre aphteuse. Comme le quota d'importation de l'UE (23.000 tonnes) est encore bien loin d'être atteint, nous pouvons espérer que la tendance se poursuivra. La situation est semblable en Patagonie chilienne, qui ne satisfait que partiellement les 5.000 tonnes de quota de ce pays. Le sud de la Patagonie redécouvre sa vocation exportatrice de mouton à la faveur des conditions favorables du marché international de la viande ovine, mais aussi -et surtout- grâce aux conditions sanitaires et organiques de la production.

Nous sommes bien loin des gigantesques abattoirs frigorifiques qui réglaient la vie des villes portuaires de la Patagonie au début du 20^e siècle (voir Figure 12. 6). Les établissements actuels sont nettement moins encombrants, moins polluants, et se dissimulent parmi d'autres ensembles industriels modernes à l'entrée de Punta Arenas ou

²¹⁰ Le journal Wool Record, en décembre 2002 intitulait l'un de ses articles: "The government is addressing the decline in wool production. Optimism is rising in Patagonia. Topmakers in Trelew at full stretch ».

²¹¹ www.prolana.gov.ar

Rio Gallegos. Nous dirions même qu'ils sont devenus une industrie légère, « portable », susceptible de répondre de façon plus souple à la volatilité du marché mondial.

Nous sommes aussi bien loin des pourcentages élevés que les mâles castrés et les brebis reformées prenaient dans l'abattage, les agneaux sont recherchés à l'heure actuelle, et ce glissement vers la viande ne va pas sans conséquences dans la gestion du cheptel chez les éleveurs du sud, qui ont toujours misé sur la viande tout en ayant un œil sur la laine. Ainsi, ce n'est pas par un hasard si de nouvelles races à double objectif sont apparues dans cette région australe, telles que le « corino » en 1970, le « cormo » en 1979, et plus récemment le « merco » au Magellan. Le cas du corino est spécialement intéressant car, bien que créée dans l'extrême sud, cette race a surgi pour répondre aux difficultés issues du croisement entre le mérinos et le corriedale dans la zone de transition entre ces deux races, c'est-à-dire le sud du Chubut et le nord de Santa Cruz (Iwan et al, 1985).

Les efforts pour récupérer l'élevage ovin, partagés par tant d'institutions à tous les niveaux, sont à notre avis spécialement appréciables lorsqu'il s'agit d'améliorer le sort des minifundia, éleveurs qui sont trop longtemps restés à l'écart de la filière, ou qui en recevaient les miettes. Dans ce sens, le programme « Prolijo » par exemple, est une dérivation du Prolana qui s'applique exclusivement dans les départements du centre nord du Chubut, où -comme Albaladéjo (1990) le dit et comme nous l'avons quantifié- se concentre la plupart des éleveurs d'origine indienne. Les minifundistes du sud-ouest du Rio Negro sont aussi organisés, et même sur des bases ethniques²¹².

Ainsi, l'appui officiel à l'élevage ovin aux moins bien lotis dans une région où les alternatives économiques sont peu nombreuses, s'ajoute à un discret développement de l'infrastructure permettant d'améliorer les conditions de vie des personnes et donc la permanence des habitants chez eux aussi bien que la continuité d'une activité fortement ancrée dans l'identité locale et régionale.

²¹² Par exemple, la Federación de Cooperativas Ganaderas, ou la Cooperativa Ganadera Indígena.

12.3. Qui a le dernier mot ?

Un cycle écologique qui conditionne encore le présent et l'avenir de l'élevage ovin dans la région se greffe sur les cycles économique et politique que nous avons décrits plus haut et qui ont tellement déterminé la marche du mouton en Patagonie.

Nous avons parlé dans la section 6.2.3 de la perte graduelle de productivité primaire des écosystèmes pastoraux de la Patagonie et de la diminution de la productivité secondaire, que -en ce qui concerne la laine- Soriano & Paruelo (1990, p.51) avait été estimée à 0,5 % par an. Dans la section 6.2.2 nous avons parlé de la « réserve de biomasse » que présentait la région au départ et qui a permis le boom lainier des années 1890-1920. Ce capital en fourrage était un véritable chèque au porteur qui attisa la spéculation débridée des premières années, même si elle est en grande mesure expliquée par la perception erronée des qualités environnementales de la région, perçue comme une simple extrapolation de la Pampa, ce que nous avons mentionné en 5.2.1.

Du point de vue environnemental, nous pourrions dire que l'élevage ovin en Patagonie a vécu au dessus de ses moyens pendant une période dont la durée varie selon les conditions écologiques des parcours en question. Ainsi, les premières zones à épuiser leur « crédit » ont naturellement été les plus démunies d'un point de vue pastoral et sur lesquelles trop d'attentes avaient été placées. Nous croyons que les zones nord-est de Santa Cruz et centre du Chubut sont les meilleurs exemples du décalage entre les attentes des premiers producteurs et la réelle capacité productive de ces contrées. Par conséquent, ces zones occupées après le boom lainier de la Première Guerre Mondiale ont été les premières à montrer des problèmes de viabilité, économique d'abord, écologique ensuite, sociale enfin. Tout cela s'est matérialisé par l'abandon d'exploitations.

Il y a d'autres zones de la Patagonie écologiquement aussi défavorisées que les précédentes : les hauts plateaux du centre nord du Chubut ou le nord-ouest de Santa Cruz, mais moins d'espérances avaient été placées en elles, car elles ont été colonisées plus tardivement, ou par des colons moins ambitieux (les levantins, les indigènes) se contentant d'une situation plus modeste. Il y a donc moins de « désenchantement » chez ces gens et moins de cas d'abandon des terres.

A l'autre extrême de la gamme, du côté de la viabilité, il y a les meilleurs parcours de la région, les mieux arrosés par la pluie, c'est-à-dire ceux de la transition entre la steppe et les Andes (ce que nous connaissons localement par « *Precordillera* ») ou ceux du sud de Santa Cruz et du détroit de Magellan. Ces terres -comme nous l'avons vu- ont été les premières à être occupées par des compagnies lainières, au capital souvent britannique, et ont donc bénéficié du triple avantage de leurs moyens économiques, de la générosité de la législation à l'époque, et des parcours les plus productifs. Il n'est donc pas étonnant que, malgré des changements de gestion et de politiques, ces régions tournent à plein régime depuis plus d'un siècle maintenant.

Une situation un peu moins favorable mais somme toute aussi bonne, est celle des estancias situées sur la zone côtière de l'Atlantique, ce qui les met à l'abri des pertes causées par des hivers trop rigoureux ou des sécheresses prolongées. Les exploitations de ces zones, Valdès, Ninfas, Camarones, San Julian, sont aussi issues de la première vague colonisatrice, et ont montré leur viabilité jusqu'à présent. Nous avons vu que Valdès et Ninfas ont été colonisés surtout par les Basques, et que Camarones a été un carrefour de colonisations, San Julian, par contre réunit des Britanniques et des Espagnols.

Ceci nous permettrait d'affirmer que la réussite des exploitations ne dépend pas autant de l'origine de ceux qui les ont établies que de l'endroit où ils les ont établies. A son tour, l'endroit colonisé dépend beaucoup de l'époque où la colonisation a eu lieu. Autrement dit, la réussite des estancias serait surtout une question d'ordre d'arrivée des colons plutôt que d'origine de ceux-ci. Très logiquement, les meilleures places ont été prises en premier, même si pour cela il a souvent fallu déloger les autochtones. Le capital initial est bien sûr un gros avantage, mais il n'est pas aussi déterminant que le savoir faire et l'expérience préalable : Les Basques au nord-est du Chubut et les Malouins au sud-est de Santa Cruz en sont un clair exemple positif, tandis que les Gallois, bien que tout premiers, en donnent l'exemple contraire.

Bien que nous puissions être considérés comme portés à un déterminisme géographique poussé, notre travail nous conduit à croire qu'il y a des zones de Patagonie où l'élevage ovin durable est toujours possible, mais, en revanche, d'autres zones où il ne

l'est plus et, vraisemblablement, à moins qu'il y ait une révolution technique (c'est-à-dire économique) dans les systèmes d'élevage, il ne le sera jamais.

Par conséquent, il est nécessaire d'envisager dans l'avenir un plan par zones de l'utilisation du territoire à échelle régionale. Ce projet de longue haleine est certes ambitieux, il ne se fera pas non plus sans mal, mais à notre avis il est la seule solution pour assurer un développement durable à la Patagonie.

Ce plan d'utilisation possible du sol, avant de rapidement « cantonner » le mouton dans certaines zones, ou de le confier aux inépuisables aides officielles, devrait offrir des alternatives de gestion (comme celles modélisées par Ares, 2006), ou des diversifications vers des activités autres que l'activité minière, de plus en plus menaçante dans la région.

Bien que le cycle ovin qui avait ouvert les portes de la Patagonie à des personnes venues de partout vers la fin du 19^e siècle soit bel et bien terminé (en réalité mal terminé) depuis la fin du 20^e, il a réussi à marquer l'identité régionale de manière indélébile car il a concerné une société qui le reconnaît dans sa mémoire et dans ses registres, qui le voit dans son paysage, sinon dans la présence, au moins dans les traces de millions de moutons qui l'ont nourrie, au sens le plus large du terme.

Le cycle ovin a été fulgurant, mais il n'a pas été qu'un feu de paille. Il a réchauffé plusieurs générations d'habitants de la Patagonie. Il a été si fort au début, qu'il a mis du temps à s'éteindre et, en fait, il n'est pas complètement refroidi. Voilà que sous les cendres il y avait des braises, et que le vent ayant tourné, le souffle attentif des Patagoniens, l'a rallumé.

Aujourd'hui en Patagonie, nous nous chauffons au gaz, mais il y aura toujours de l'essentiel dans le feu de bois. Il y aura toujours de l'essentiel dans le mouton.

Un nouveau cycle ovin semble donc s'ouvrir en Patagonie ; plus sélectif, plus professionnel, plus confortable, plus touristique, plus cher aussi ; un cycle où la laine fine cesserait d'être une « commodité » et deviendrait une « spécialité »²¹³. L'ovin ne sera plus jamais le seul pivot de l'économie régionale (cette fois-ci aux fondements plus larges),

²¹³ P.Serres ; commentaire éditorial de l'Annuaire 2008 de la Société Argentine des éleveurs de mérinos (p.3).

mais il continuera à être le seul à assurer l'occupation du territoire et la préservation du paysage, et *last but not least* , le seul repère identitaire pour tous les Patagoniens.

Le jour où les pompes à pétrole tariront, le mouton sera toujours là, et le prix de sa laine montera en flèche²¹⁴...

²¹⁴ Le prix de la laine et celui du pétrole sont en quelque sorte liés par les fibres synthétiques.

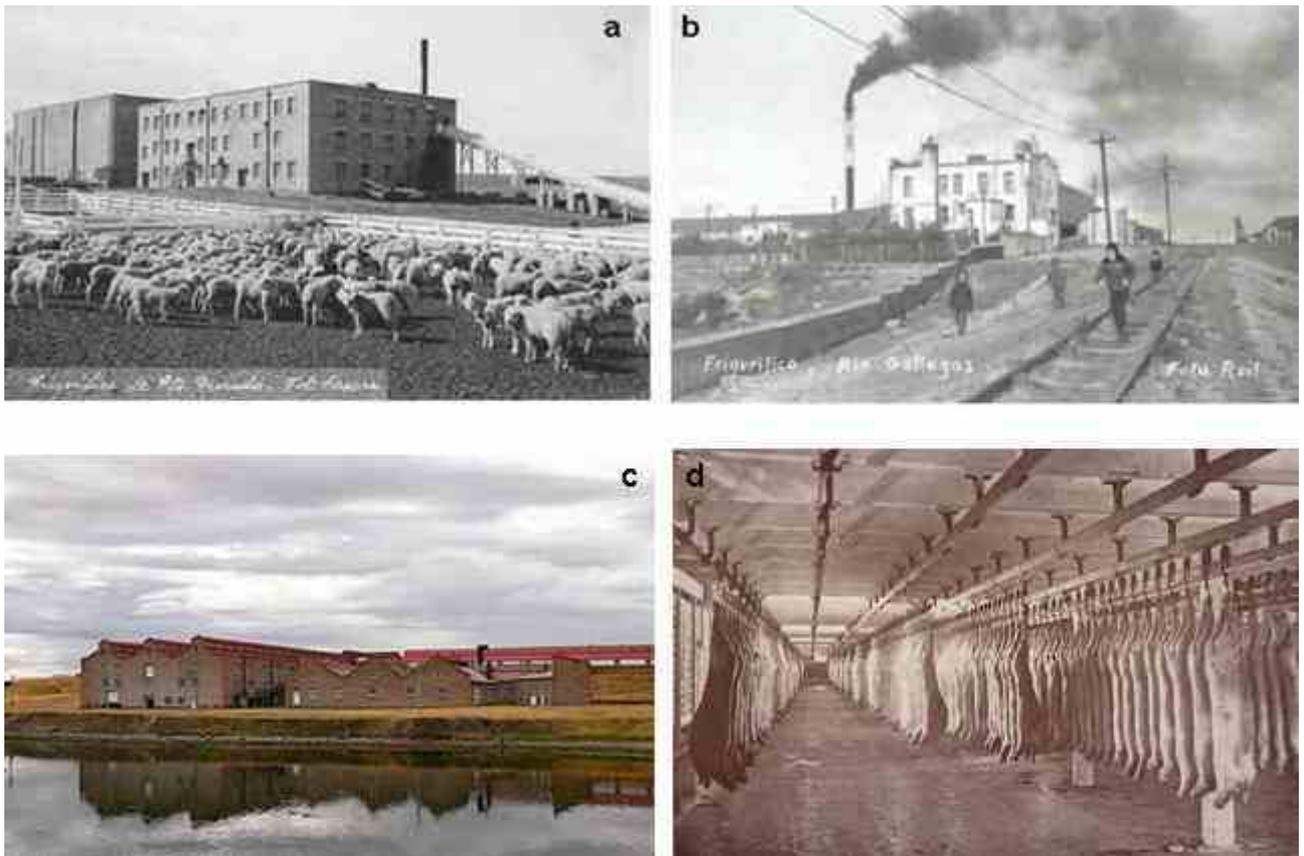


Figure 12. 6 : Les abattoirs frigorifiques d’antan ; a) Puerto Deseado ; b) Rio Gallegos ; c) Puerto Bories dans l’actualité (desaffecté) ; d) Puerto Bories (intérieur).

CONCLUSION FINALE.

« Le mouton est mort, vive le mouton ! »

I

Nous devrions plutôt dire qu'un mouton est mort et qu'un autre est en train de naître.

Un vieux mâle castré, aux dents usées jusqu'à la racine par l'herbe dure et sablée, après avoir été tondu pour la dernière fois par un chilote mal payé, a été tué dans un abattoir frigorifique qui fume sur un village côtier. Sa laine s'entassera dans des ballots en toile de jute d'Inde, amassés sur un rivage caillouteux avant de partir à Buenos Aires, première escale avant l'Escault. De sa laine il ne restera en Patagonie que le couvre théière que l'épouse du manager de l'estancia a tricoté sur la véranda de la vieille maison en tôle achetée sur catalogue en Angleterre.

Un petit agneau contrôlé génétiquement et nourri au biberon vient de naître peu après que sa mère ait été tondu. Il est le petit d'un bélier australien dont la semence congelée est arrivée en Patagonie par le vol transpolaire. La phénologie des parcours où il va paître, espace revendiqué à la télévision par des indigénistes protestataires, est surveillée par satellite ; s'il y a une carence alimentaire, elle sera palliée par des suppléments, histoire que sa laine ultra fine arrive au plan de lavage de Trelew dans le respect des conditions spécifiées par l'acheteur sur internet. A Milan, le chandail tricoté à partir de sa laine portera l'étiquette « organique » et un nom aux sonorités Mapuche. La vieille maison en tôle est maintenant classée.

Ces quelques lignes de fiction nous permettent de faire rapidement le tour des principaux sujets de notre travail et d'esquisser quelques commentaires en guise de conclusion.

Nous savions d'emblée que le sujet choisi était très vaste, car la Patagonie l'est aussi, et que, grâce au mouton, elle a cessé d'être un espace en blanc sur la carte du monde. Nous avons encore compliqué ce défi par le simple fait de considérer la région en entier, les secteurs argentin et chilien ensemble, car nous pourrions dire que les états nationaux ne sont arrivés en Patagonie pour de bon qu'après le mouton.

Il n'a pas été simple de maintenir cette vision binationale, surtout lorsqu'il s'agissait de statistiques décalées, ou de paramètres restreints à l'usage national. L'ampleur de notre sujet d'étude nous a donc obligé à adopter une vision holistique

ponctuée par des changements d'échelle constants, voire d'insister sur des faits qui nous semblaient le mériter. Nous sommes conscients de la perte de détails que cela entraîne, mais nous espérons avoir réussi à dépeindre l'essentiel, et de l'avoir fait plus en impressionniste qu'en naïf.

Nous savions avant de commencer notre travail que la société de Patagonie avait des origines cosmopolites, mais nous ne savions pas comment ce cosmopolitisme s'était manifesté sur le territoire. Nous avons désormais quelques chiffres sur la distribution des communautés et leur composition à l'issue de l'analyse des répertoires patronymiques. Nous avons défini, par l'étude comparative des cadastres, les grands traits de la formation et de l'évolution de la classe des propriétaires terriens, c'est-à-dire des moutons, car (nous espérons avoir été bien clairs à ce sujet) l'ovin est le passe-partout qui ouvre les portes de l'ensemble de la Patagonie.

Avant d'entamer notre recherche nous savions déjà qu'il existait une forte association identitaire entre le mouton et la Patagonie, mais nous ne savions pas à quel point cette identification était perçue par les Patagonsiens eux-mêmes et par les visiteurs de la région, ni s'il y avait des différences régionales dans cette perception. L'enquête que nous avons faite nous a permis de confirmer que le mouton est le seul élément du système d'appartenance régionale qui est partout présent. (Si nous l'avions considéré, nous aurions peut-être trouvé que le vent, le fameux vent de Patagonie, partage également -encore que négativement- ce privilège).

Cette présence généralisée du mouton dans les sentiments identitaires des Patagonsiens s'appuie non seulement sur l'ubiquité spatiale des ovins dans la région, mais aussi sur son ubiquité sociale, à une époque où la société de Patagonie commençait à se former.

Toujours à partir de l'analyse de la cartographie, en concordance avec d'autres sources, nous avons pu évaluer la participation de chacune des communautés pionnières dans la conformation du foncier en Patagonie. Ainsi, nous avons été surpris de découvrir que le poids des Allemands était comparable à celui des Britanniques ; alors que cela n'a

pas été enregistré par l'histoire, ni incorporé à la psyché régionale. Serait-ce à cause du résultat des deux guerres mondiales qui ruina les affaires germaniques en Patagonie ?

Même si notre analyse du cadastre du Chubut en 2006, montre que les patronymes britanniques possèdent encore de nos jours les propriétés les plus grandes, en tant que communauté ils n'ont pas été beaucoup mieux lotis que les Allemands après la Deuxième Guerre Mondiale, mais contrairement à ces derniers, il faut chercher les raisons de leur perte de pouvoir dans les circonstances politiques internes de l'Argentine.

L'argentinisation de la Patagonie, tant prônée à l'époque, serait surtout passée par une débritannisation. Nos comparaisons cadastrales reflètent cette tendance. Elles reflètent aussi une forte augmentation des patronymes espagnols ou italiens parmi les propriétaires, ce qui à cette période doit être interprété comme une augmentation des propriétaires argentins. Dans cette vague d'arrivants, peu nombreux étaient les éleveurs de souche, ce qui compromettrait leur réussite dans des conditions qui, par ailleurs, étaient moins favorables.

A ce stade de l'analyse de l'évolution de l'élevage en Patagonie, il est impossible de ne pas observer le parallélisme entre le déclin des ovins et la débritannisation de la région, la question qu'il faut se poser est donc : Y a-t-il eu une relation de cause à effet entre ces deux processus parallèles ?

Nous ne sommes pas en mesure d'apporter une réponse définitive car nous n'avons fait qu'effleurer ce sujet qui concerne plus l'histoire que la géographie. Cependant, un lecteur attentif de notre travail aura découvert que nous inclinons à croire que le déclin de l'élevage ovin serait dû à un cycle économique révolu, à des contraintes agronomiques, **mais aussi** à un cycle politique qui l'aurait dévalué en même temps qu'il cherchait à nationaliser à outrance la Patagonie.

Nous pouvons dire que la nationalisation a réussi, tant du côté argentin que du côté chilien, mais que le germe d'une autonomie régionale à l'égard du reste de ces pays respectifs, tout comme une conscience d'unité régionale en dépit de la frontière internationale, sommeille chez les habitants de la Patagonie pour peu qu'on

l'approfondisse. Le mouton y contribue grandement car la région s'est formée autour de lui et, dans les deux républiques, le cheptel ovin est fortement concentré en Patagonie.

II

La vision holistique que nous avons voulu mettre en place s'est appuyée sur une triple approche : les gouvernements, les communautés et le territoire, ce qui nous a permis de mieux organiser notre travail et ses résultats. Pour reprendre notre comparaison avec l'analyse d'une partie d'échecs, il s'agit d'une entrée par les joueurs, une autre par les pièces et une troisième par l'échiquier lui-même.

Il est clair que la partie d'échecs en Patagonie n'a pas été commencée par l'Argentine et le Chili, mais quelques siècles auparavant par l'Espagne et la Grande Bretagne. Ce dernier pays en particulier a continué à s'intéresser à la continuation de la partie. Ainsi, le Royaume Uni avait même dicté aux nouveaux joueurs quelques mouvements des pièces. A un moment donné les joueurs, las d'accepter ses conseils, ont pris en main leur propre destin même si pour cela il fallait perdre quelques pièces du jeu. Voilà pour la Géographie Politique.

Quant aux pièces, elles n'ont pas de liberté de mouvements. Leur rang les conditionne, l'échiquier aussi. Elles se guettent ou elles se renforcent, indépendamment de leur couleur, il y en a même qui sont tenues à l'écart. La grande originalité de cette partie est qu'à un moment donné les pièces sont devenues autonomes et ont pu décider leurs mouvements, alors il n'y avait plus de cases noires et blanches..., il y avait toujours des pions et des figures. Nous avons expliqué les associations des pièces et leur distribution sur l'échiquier avec une description du scénario social et du jeu des acteurs, il s'agit-là de la Géographie Sociale.

L'échiquier, lui, est resté inchangé, ses caractéristiques sont fixes. Tout au plus, l'émail noir ou blanc des cases s'est plus ou moins usé en fonction de l'utilisation que les pièces en faisaient. Il y a des secteurs où le jeu est très actif et des coins tranquilles ; des cases mieux placées que d'autres selon le jeu... Nous en avons parlé au travers des parcours et de leurs capacités agronomiques, de leurs dimensions ou position, bref, du territoire et

de ses caractéristiques physiques, c'est-à-dire de la Géographie Physique, le temps long de Braudel.

III

Cette triple approche nous ramène aussi tout au début de notre travail, dans la section 1.2, partie où nous avons formulé nos hypothèses d'après les mêmes angles. Concernant la question ovine en Patagonie pour les gouvernements, c'est-à-dire, du point de vue de la Géographie Politique, nous nous sommes demandés si le déclin de l'ovin était dû à une responsabilité politique, en plus des responsabilités économiques et agronomiques évidentes.

Nous avons dit, quelques paragraphes plus haut, que nous sommes favorables à cette thèse, à notre avis le déclin du mouton, surtout en Patagonie argentine, vient des politiques qui ont commencé à dévaluer l'élevage ovin à une époque où les compagnies lainières britanniques étaient encore importantes dans la région. Pour les nationalistes, le mouton était britannique et ne jouissait plus d'aucune des faveurs officielles d'antan, au contraire. Le fait que le déclin ovin ait été, comme nous l'avons vu, beaucoup plus marqué dans le secteur argentin de la Patagonie qu'au Magellan et aux Malouines, confirmerait le poids des politiques publiques et leur force de synergie ou d'opposition dans la vitalité de la filière ovine.

Sous l'optique de la Géographie sociale, les diverses communautés qui ont convergé en Patagonie ont certes apporté chacune leur bagage culturel, mais en ce qui concerne l'élevage ovin il n'y a pas eu multiplicité des mœurs ou des modes de gestion mais plutôt une rapide adoption des aspects techniques les mieux adaptés à la région, apportés par les bergers basques et malouins. Nous n'avons pas trouvé de différences de fond dans les modes d'élevage des modèles analysés ou des producteurs rencontrés²¹⁵. Ainsi, nous devons partiellement infirmer notre hypothèse d'une convergence socioculturelle autour des aspects technico-économiques de l'élevage car il semble y avoir eu un apprentissage du savoir faire des moutonniers plutôt qu'une construction collective

²¹⁵ Le détail des pattes lacées ou lâchées pendant la tonte, que nous avons mentionné en 5.2.2, n'est que pittoresque.

d'un nouveau savoir faire hétérogène. D'ailleurs, il n'y avait pas non plus de différences importantes entre les Basques et les Malouins puisque les premiers avaient reçu leurs techniques de la province de Buenos Aires...que les Britanniques avaient ouverte à la colonisation ovine.

Du point de vue de la Géographie physique, la diminution de la productivité des pâturages et la désertification ne font plus de doute. Les estancias abandonnées sont la triste preuve des excès auxquels l'écosystème a été soumis, au départ par ignorance, par mentalité du *boom & crash* ensuite, et enfin par simple besoin de survie. Le contraste frappant entre les zones désertées par les ovins et les hommes, et la reprise d'un élevage modernisé dans d'autres zones, semble confirmer qu'à long terme les facteurs conditionnant le développement du mouton en Patagonie ne seront pas économiques ni politiques, mais tout simplement agrologiques.

Nous retrouvons ici le coût trop élevé d'une erreur de départ, celle de s'être engagé dans une course colonisatrice à tout va, sans avoir pris le temps de connaître le territoire qui allait être occupé, et d'y établir un système d'occupation rigide et clos²¹⁶ sur des parcours qui étaient restés flexibles et ouverts depuis que l'homme y avait mis les pieds pour la première fois, 10.000 ans plus tôt.

²¹⁶ Encore un indice de la prévalence des mœurs d'élevage britanniques sur les hispaniques. Il n'y a jamais eu, dans la région d'étude des systèmes de transhumance comme en Espagne, qui seraient pourtant plus adaptés à l'environnement steppique de la Patagonie.



Le mouton d'un bout à l'autre de l'existence ; le fils d'Ariane pour se guider dans le labyrinthe de la vie, en Patagonie est fait en laine de mouton.

Bibliographie

- AAGESEN D., 2000. Crisis and conservation at the End of the World: Sheep ranching in Argentine Patagonia. *Environmental Conservation* 27(2):208-215.
- ABEIJÓN A., 1973. *Memorias de un carrero patagónico*. Galerna, Buenos Aires, 178 p.
- AGN. Archivo General de la Nación, Buenos Aires. *Correspondencia del Ministerio del Interior, año 1881*.
- AGUADO A. 2005. *La colonización del oeste de la Patagonia central; Chubut, 1890-1919*. Fondo Editorial Provincial, Comodoro Rivadavia, 175 p.
- ALBALADEJO Ch., 1990. Marginalisation spatiale de la paysannerie en Patagonie. *Mappe Monde* 90/4 : 34-36.
- ALBERDI J. 1852. *Bases y punto de partida para la organización argentina*. Plus Ultra, Sao Paulo, 1981, 255 p.
- ALLOLIO J., 2004. Benetton makes its mark in Patagonia. *Wool Record* 163(3715):30-31.
- ANDERSON B., 1983. *Comunidades imaginadas: Reflexiones sobre el origen y difusión del nacionalismo*. Fondo de Cultura Económica, México. 315 p.
- ANDRADE L., 2002. Territorio y ganadería en la Patagonia Argentina: desertificación y rentabilidad en la Meseta Central de Santa Cruz. *Economía, Sociedad y Territorio* 3(12):675-706.
- ANDRADE L., 2003. Sociología de la desertificación en la Patagonia Austral: Los productores ovinos de la Meseta Central de Santa Cruz. *Theomai* 7: 1-26.
- ARES J., 2006. Systems valuing of natural capital and investment in extensive pastoral systems: Lessons from the Patagonian case. *Ecological Economics* 62(1):162-173.
- ARES J., BEESKOW A., BERTILLER M., ROSTAGNO C., IRISARRI M., ANCHORENA J., DEFOSSE G., MERINO C., 1990. Structural and dynamic characteristics of overgrazed lands of northern Patagonia, Argentina; dans *Managed Grasslands* (Ed. A. Breymeyer), pp: 149-175. Elsevier, Amsterdam.
- ARRASCAETA E., 1998. *La Raza Merino en Argentina*. Asociación Argentina Criadores de Merino, Buenos Aires, 139 p.
- AUBRÉVILLE A., 1949. *Climats, Forêts et désertification de l'Afrique Tropicale*. Société des Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales, Paris, 351 p.
- AYLING E., 2006. *My life in Patagonia*. Jamsur, Esquel, 268 p.

BAEZA B., BORQUEZ D., 2006 (a). *La ganadería ovina en el Chubut, 1885-1985*. Observatorio de la Economía de la Patagonia (www.eumed.net/oe-pat/; consulté le 13 Décembre 2007).

BAEZA B., BORQUEZ D., 2006 (b). *Las Estancias británicas en el Territorio Nacional del Chubut. El caso de la Lochiel Sheep Farming Company, 1897-1933* (www.eumed.net/oe-pat/ ; consulté le 14 Septembre 2009)

BAILLENOU J., 1985. *Centenario de Río Gallegos, 1885-1985*. Municipalidad de Río Gallegos, Río Gallegos, 513 p.

BALDWIN A., 1914. *Trade directory of South America for the promotion of American export trade*. Bureau of Foreign and Domestic Commerce; miscellaneous series N°13, Government Printing Office, Washington, 418 p.

BANCEL N., BLANCHARD N., LEMAIRE S., 2000. Ces zoos humains de la République Coloniale. *Le Monde Diplomatique* 8:16-17.

BANDIERI S. 2005. Del discurso poblador a la praxis latifundista: la distribución de la tierra pública en la Patagonia. *Mundo Agrario* 6(11), La Plata, 2005.

BANDIERI S., 2005 (b). Expandiendo las Fronteras; dans *Historia de la Patagonia* (pp.125-154), Editorial Sudamericana, Buenos Aires, 445 p.

BANDIERI S., 2000. Ampliando las fronteras: la ocupación de la Patagonia. En *Nueva Historia Argentina*, Vol. 5, Sudamericana, Buenos Aires.

BARBERÍA E., 1995. *Los Dueños de la tierra en la Patagonia austral, 1880-1920*. Universidad Nacional de la Patagonia Austral, Río Gallegos, 475 p.

BARBERÍA E., 1987. El avance de la ganadería ovina y el indígena en Santa Cruz. *Mundo Ameghiniano* 7: 18-53. Viedma.

BARRET C., CHARVET J., DUPUY G., SIVIGNON M., 2000. *Dictionnaire de Géographie Humaine*. Editions Liris, Paris, 191 p.

BARROS A., 1957. *Fronteras y territorios federales de las pampas del sur*. Hachette, Buenos Aires, 316 p.

BARROS S., 2009. Identidades políticas en la emergencia del peronismo en la Patagonia Central. *Revista Estudios*. Universidad Nacional de Córdoba. (www.revistaestudios.unc.edu.ar/articulos02/articulos/barros.php; consulté le 3 Mai 2009)

BARSKY O., DJENDEREDJIAN J., 2003. *Historia del capitalismo agrario pampeano : La expansión ganadera hasta 1895*. Ed. Siglo XXI, Buenos Aires, 535 p.

BAYER O., 1980. *La Patagonia rebelde*. Nueva Imagen, México, 429 p.

BAYER O., 1996. El Far South: Latifundistas y anarquistas; dans *Patagonie: Une tempête d'imaginaire*. Autrement, Paris, 1996.

- BEECHER P., 2007. *Familias de Santa Cruz*. La Opinión Austral, Río Gallegos, 420 p.
- BELZA J., 1974. *En la isla del fuego*. Tomo 1. Encuentros. Instituto de Investigaciones Históricas Tierra del Fuego, Buenos Aires, 413 p.
- BELZA J., 1975. *En la isla del fuego*. Tomo 2. Colonización. Instituto de Investigaciones Históricas Tierra del Fuego, Buenos Aires, 366 p.
- BELZA J., 1977. *En la isla del fuego*. Tomo 3. Población. Instituto de Investigaciones Históricas Tierra del Fuego, Buenos Aires, 326 p.
- BENGOA J., 1985. *Historia del pueblo mapuche. Siglos XIX y XX*. LOM, Santiago, 2000, 440 p.
- BERNHARDSON W., 1989. *Land and Life in the Falkland Islands (Islas Malvinas)*; PhD in Geography. University of California at Berkeley, 780 p.
- BITSCH A., 1980. *Ovinotecnia. 2. Explotación extensiva del ovino*. Ed. del Autor, Río Grande, Tierra del Fuego, 231 p.
- BLAIN W., (manuscrit non publié). *The Journal of a shepherd in Tierra del Fuego, 1891–98*. (copyright of the National Archives of Scotland). (<http://patlibros.org/dwb/doc.php?lan=eng&pag=1> ; consulté le 29 Octobre 2009)
- BLAKE J., 2003. *A story of Patagonia*. The Book Guild, Sussex, 456 p.
- BLANCO G., 2006. Las explotaciones ganaderas en la Patagonia; dans *Hecho en Patagonia*, pp.155.189. Bandieri S. et al., Universidad Nacional del Comahue, Neuquén, 489 p.
- BOELCKE O., MOORE D., ROIG F., 1985. *Transecta Botánica de la Patagonia Austral*. CONICET- Instituto de la Patagonia- Royal Society, Buenos Aires, 733 p.
- BOHOSLAVSKY E., 2007. Gobernar es vigilar: Miradas nacionalistas sobre la Patagonia (1934-43). *Ciclos en la historia, la economía y la sociedad* 16 (31/32):3-24, Buenos Aires.
- BORRELLI P., OLIVA G., 2001. *Ganadería ovina sustentable en la Patagonia Austral*. INTA, Río Gallegos, 2001, 272 p.
- BORRELLI P., 2001. Estructura de la majada; dans Borrelli P., Oliva G. (Eds) *Ganadería ovina sustentable en la Patagonia Austral*, pp. 199-204. INTA Santa Cruz, Río Gallegos, 272 p.
- BORRELLI P., CIBILS A., 2005. Rural depopulation and grassland management in Patagonia; dans *Grasslands, developments, opportunities, perspectives*, pp.461-487. Reynolds & Frame (Ed.), Science Publishers-FAO.
- BORRELLI P., FENTON R., ROCHA H., STURZENBAUM P., BOGGIO F., 2009. *Análisis de la cadena de valor de lanas en la República Argentina y el rol de Ovis XXI*.

(www.ovis21.com/docs/Informe_sobre_cadena_de_valor_2.pdf ; consulté le 10 février 2010)

BORRERO J., 1928. *La Patagonia trágica*. Americana, Buenos Aires, 1957, 238 p.

BOSCHIN M., VEZUB J., 2001. Inmigración libanesa, poblamiento y redes comerciales en la Patagonia; dans *Patagonia, 13.000 años de historia*, pp. 285-305. Compañía de Tierras Sud Argentino, Emecé, Buenos Aires, 2001.

BRIDGES L., 1952. *El último confín de la Tierra*. Sudamericana, Buenos Aires, 2000. 514 p.

BRUNO C., 1981. *Los Salesianos y las Hijas de María Auxiliadora en la Argentina*, vol. 1: 1875-1894. Instituto Salesiano de Artes Gráficas, Buenos Aires.

BRUNSWIG DE BANBERG M., 1995. *Allá en la Patagonia*. Vergara, Buenos Aires, 300 p.

BURMEISTER C., 1901. *Memoria sobre el Territorio de Santa Cruz*. La Nación. Buenos Aires.

BUSTOS CARA R., 1998. Identidad, turismo e integración regional: la imagen de un destino se construye; dans *Las actividades turísticas y el espacio geográfico*, pp. 7-21, F. Torrego Serrano, Safel, Madrid, 115 p.

BUSTOS CARA R., 2001. Identidad, turismo y territorios locales. *Aportes y transferencias: tiempo libre, turismo y recreación* 5(1):11-28. Universidad Nacional de Mar del Plata.

BUTLAND G., 1957. The Human Geography of Southern Chile. *Transactions and Papers* 24:1-132. Institute of British Geographers.

CACERES A., OLIVA G., TERAN J., GONZALEZ L., RUIZ J., CONTE A., 2006. Los productores de la cuenca del Coyle Sur: la percepción del entorno rural; dans *La Cuenca del Río Coyle*, pp.191-213. Belardi, J., Carballo, F., Espinosa, S. (Eds), Universidad Nacional de la Patagonia Austral, Río Gallegos, 247 p.

CALDERÓN AGES J., 1937. *Historia de la industria ganadera en el territorio de Magallanes*. La Nación, Santiago, 47 p.

CALVO C. 1978. *Ovinos*. Facultad de Agronomía. Universidad de Buenos Aires, 299 p.

CAMINO DE HEINKEN I., 2001. *Pioneros de la costa del Chubut*. Biblioteca Agustín Alvarez, Trelew, 461 p.

CANALS FRAU, S., 1953. *Poblaciones indígenas de la Argentina*. Hyspamerica, Buenos Aires, 1986, 549 p.

CANCLINI A., 2000. *Malvinas. Su historia en historias*. Planeta, Buenos Aires, 335 p.

CARRIZO S., 2003. *Les hydrocarbures en Argentine : réseaux, territoires, intégration*. Thèse de doctorat, Université de Paris 3.

CASALI R., FUGAZA M., GUICHON, R., 2006. Epidemiological approach to European-Aboriginal contact in North of Tierra del Fuego. *Magallania* 34(1):87-101.

CASAMIQUELA R., 1965. *Panorama etnológico de la Patagonia y el área septentrional adyacente*. Universidad Nacional del Sur, Bahía Blanca, 146 p.

CASAMIQUELA R., 1991. Bosquejo de una etnología de la Patagonia Austral. *Waxen* 6(3):41-80. Universidad Nacional de la Patagonia Austral, Río Gallegos.

CASTRO DE MATÉ J., 2003. De tropas, carros y mulas. *Cuadernos de Historia Patagónica* 1:131-150. CEHyS, Puerto Madryn, 192 p.

CEPPARO M., 1997. Las modalidades de ocupación de la Patagonia según la difusión de las ondas de doblamiento: 1885-1925. *Revista de Historia Americana y Argentina* 19(37): 343-376.

CEPPARO M., 1986. La actividad pastoril en Santa Cruz: Paisaje homogéneo, estructura invariable. *Boletín de Estudios Geográficos* 82:85-117.

CHAPMAN A., 1982. *Los selk'nam. La vida de los onas*. Emecé, Buenos Aires, 1986.

CHIARAMONTE J., 1971. *Nacionalismo y liberalismo económicos en Argentina*. Hyspamerica, Buenos Aires, 1986, 280 p.

CHUCAIR E., 1991. *Partidas sin regreso, de árabes en la Patagonia*. Del Cedro, Gaiman, 2007, 192 p.

CIBILS A., BORRELLI P., 2005. Grasslands of Patagonia ; dans Suttie J., Reynolds S., Batello C. (Eds.) *Grasslands of the World. Plant Production and Protection*, series n° 34. FAO, Rome.

CLARAZ G., 2008. *Viaje al río Chubut. Aspectos naturalísticos y etnológicos (1865-1866)*. Continente, Buenos Aires, 286 p.

COLTON G., 1856. *Colton's Atlas of the World; Illustrating Physical and Political Geography*. J.H. Colton & Co, New York, 1856.

CORONATO F., 1999. Early links between the Falklands and the Welsh Colony in Patagonia. *Falkland Islands Journal* 7(3):95-101.

CORONATO F., 1999. Environmental impacts on offspring survival during the lambing period in Central Patagonia. *International Journal of Biometeorology* 43: 113-118.

CORONATO F., 2000. Patagonia 1865: *Cartas de los Colonos Galeses*. Editorial Universitaria de la Patagonia, Comodoro Rivadavia, 50 p.



- CORONATO F., 2002. Early links between the Falkland Islands and the Welsh Colony in Patagonia: Connecting through a missing crew. *Falkland Islands Journal* 8(1):110-113.
- CORONATO F., 2003. Utopies bretonnes en Patagonie. *Ar Men* 137:36-41.
- CORONATO F., MAUREL F., 2003. Rêve et désillusion: Patagonie désirée, Patagonie vécue. *Amadis* 5:11-17. UBO, Brest.
- CORONATO F., 2004. Early links between the Falkland Islands and the Welsh Colony in Patagonia: Bishops from the Islands visiting the Mainland. *Falkland Islands Journal* 8(3):22-27.
- CORONATO A., CORONATO F., MAZZONI E., VÁZQUEZ M., 2008. Physical Geography of Patagonia, dans Rabassa J., (Ed.) *The Late Cenozoic of Patagonia and Tierra del Fuego. Development in Quaternary Sciences*, 11:13-55. Elsevier, 513 p.
- CORREA FALCON E., KLAPPENBACH L., 1924. *La Patagonia Argentina: estudio gráfico y documental del Territorio Nacional de Santa Cruz*. Kraft, Buenos Aires, 271 p.
- CORTÉS CONDE F., 2007. *Los anglo-argentinos en Buenos Aires*. Biblos, Buenos Aires, 252 p.
- COSGROVE D., 1989. Geography is Everywhere: Culture and Symbolism in Human Landscapes; dans *Horizons in Human Geography*, pp.118-135. MacMillan, Londres.
- CROSBY A., 1986. *Ecological Imperialism: The Biological Expansion of Europe, 900-1900*. Cambridge University Press, 2004.
- D'ORBIGNY A., 1835, *Viaje por América Meridional II*. Emecé, Buenos Aires, 1999, 570 p.
- DANCKWERTS J., O'REAGAN P., O'CONNOR J., 1993. Range management in a changing environment: a southern African perspective. *The Rangeland Journal* 15(1): 133-144.
- DARLU P., DEGIOANNI A., 2007. L'origine géographique des migrants par la méthode patronymique. *L'Espace géographique* 3/07.
- DARWIN C., 1839. Journal and remarks (1832-1836); dans Fitz Roy R., *Narrative of the surveying voyages of HMS Adventure and Beagle between the years 1826 and 1838*. Henry Colburn, Londres, Volume 3, 615 p.
- DAUMAS J., 2002. *Le commerce des laines en France et l'affirmation de Roubaix comme place de négoce (1860-1914)*. (<http://eh.net/XIIICongress/cd/papers/16Daumas266.pdf> ; consulté le 3 Mars 2008).
- DAUSS F., 1978. *Geografía y unidad argentina*. El Ateneo, Buenos Aires, 1978, 190 p.
- DAVIES D., 1875. *Adroddiad y Parch.D.S. Davies am y sefyllfa y Wladfa Gymreig*. Bala, 26 p.

- DEFOSSÉ G., ROBBERECHT R., 1987. Patagonia: Range management at the End of the World. *Rangelands* 9(3):106-109.
- DE LAVEGA S., CARRIZO G., CHIAPPE A., 2003. *Patagonia, las Leyes de la Estepa*. Contacto Silvestre, Buenos Aires, 128 p.
- DEL SUR J., 1958. Los frigoríficos de la Patagonia. *Argentina Austral*, 321, Tome 2:542-544.
- DE LUCA R., 1997. *Historia de los apellidos argentinos*. Skorprios, La Plata, 419 p.
- DEL VALLE H., ELISSALDE N., GAGLIARDINI D., MILOVICH J., 1997. Desertification assessment and mapping in the arid and semi-arid regions of Patagonia (Argentina). *Desertification Control Bulletin* 31: 6–11.
- DENIS P., 1920. *La République Argentine. La mise en valeur du pays*. (La valorización del país), Ed. del Solar, Buenos Aires, 1987.
- DOBRÉE P., 2006. *El Gran Arreo*. Zagier et Urruty, Ushuaia, 128 p.
- DOYLE P., 2004. *Informes de aborígenes y algunos allegados, Chubut, 1998*. Instituto Nacional de Asuntos Indígenas, INAI, Buenos Aires, 439 p.
- DUDLEY STAMP L., 1960. *Geografía Aplicada*. Editorial Universitaria de Buenos Aires, 1965. 246p.
- DUMRAUF C., 1975. La conquista espiritual de la Patagonia. *Todo es Historia* 103: 6-18.
- DUMRAUF C., 2004. *Patagonia Azul y Blanca*. Continente, Buenos Aires, 2004. p.59.
- DUMRAUF C., 2008. *La Colonia Galesa del Chubut*. Dunken, Buenos Aires, 225 p.
- ECHARREN N., 2005. *La identidad de la Patagonia*. Viedma. 247 p.
- ELISSALDE N., BUONO G., ESCOBAR J., NAKAMATSU V., BEHR S., LLANOS E., 2008. *Disponibilidad de forraje para el ganado ovino en los pastizales naturales de las zonas áridas del Chubut*. INTA, Trelew, 12 p.
- ELISSALDE N., 2002. Evaluación del impacto ambiental de las prácticas agrarias en el área de la meseta de Montemayor de la provincia del Chubut. *Párrafos Geográficos* 1(1):56-66. IGEPAT, Trelew.
- EMPÉRAIRE J., 1955. *Les nomades de la mer*. Serpent de Mer, Paris, 2003.
- ENDLICHER W., SANTANA A., 1988. El clima del sur de la Patagonia y sus aspectos ecológicos: Un siglo de mediciones climatológicas en Punta Arenas. *Anales del Instituto de la Patagonia* 18:57-86.

- FACCHINETTI G., JENSEN S., ZAFFRANI T., 2000. *Patagonia: Historia, discurso e imaginarios*. Universidad de la Frontera, Temuco, 223 p.
- FERNÁNDEZ DUQUE J., 1984. Aspectos pastoriles de la Península Valdés, *Revista Patagónica* 4(20):7-9.
- FERNÁNDEZ T., 2003, Evocando recuerdos en el Centro Vasco. *Cuadernos de Historia Patagónica* 1:151-186. CEHyS, Puerto Madryn, 192 p.
- FERNÁNDEZ T., GAVIRATI M., JONES N., 2004. Península Valdés, entre estancias, salinas y loberías. *Todo es Historia* 49:66-70.
- FERNANDEZ-GOMEZ M. 1998. *Argentina : Gesta Britanica*. Tomo 2. LOLA, Buenos Aires, 367 p .
- FERNS H., 1968. *Gran Bretaña y Argentina en el siglo XIX*. Solar-Hachette, Buenos Aires, 1979.
- FERRO E., 1927. *La ganadería ovina en el norte de la Patagonia*. Gurfinkel, Buenos Aires, 148 p.
- FERRO E., 1967. *Establecimiento Ganadero "Valdés Creek". Estancias Ferro. SCA. 1888-1968*. 48 p.
- FERRO E., 1970. *Antecedentes de la evolución en la producción lanera en la Argentina*. 20 p.
- FERRO E., 1978. *La Patagonia como la conocí*. Marymar, Buenos Aires, 447 p.
- FINKELSTEIN D., 2005. La colonia pastoril aborígen de Cushamen; dans *Poblamiento del Noroeste del Chubut*, pp.49-75. Finkelstein D., Novella, M., Fundación Ameghino, Viedma.
- FINKELSTEIN D., GAVIRATI M., NOVELLA M., 2005. Sociedad y Economía del Noroeste del Chubut (1880-1920); dans *Poblamiento del Noroeste del Chubut*, pp.11-31. Finkelstein D., Novella M., Fundación Ameghino, Esquel, 181 p.
- FISCH R., 1932. *Cuestiones patagónicas: tierras fiscales y otros problemas*. Kidd, Buenos Aires, 149 p.
- FITTE E., 1968. *La disputa con Gran Bretaña por las islas del Atlántico Sur*. Emecé, Buenos Aires, 261 p.
- FITZ ROY R., 1839. *Narración de los viajes de levantamiento de los buques de SM Adventure y Beagle en los años 1826 a 1836*. Vol. 1 et 2. Biblioteca del Oficial de Marina, Buenos Aires, 1932.
- FONTANA L., 1886. *Viaje de Exploración en la Patagonia Austral*. Confluencia, Buenos Aires, 1999, 123 p.

- FORESTI C., 1905. *Album del Chubut*. Caras y Caretas, Buenos Aires, 50 p.
- FOULKES H., 1987. *Los Kelpers, en las Malvinas y en la Patagonia*. Corregidor, Buenos Aires, 139 p.
- GALLARDO C., 2006. *Cushamen, tierra mapuche*. Secretaria de Cultura del Chubut, Rawson, 125 p.
- GALLO E., CORTES CONDE R., 1972. *La República conservadora*. Hyspamerica, Buenos Aires, 1986, 238 p.
- GAVIRATI M., 2005. Las colonias que no fueron; dans *Poblamiento del Noroeste del Chubut*, pp.77-88. Finkelstein D., Novella M., Fundación Ameghino, Esquel, 181 p.
- GAVIRATI M., DEBELLA L., JONES N., 1998. Complementariedad económica entre galeses y tehuelches en el Valle Inferior del río Chubut (1865-1885). *CD 16° Jornadas de Historia Económica*. Universidad Nacional de Quilmes.
- GIBERTI H., 1970. *Historia económica de la ganadería argentina*. Hyspamerica, Buenos Aires, 1986, 269 p.
- GIBERTI H., SIRI A., GARCÍA M., MAKLER S., 1970. *Estudio de estructura del sector lanero argentino*. MESOP, Ministerio de Economía, Buenos Aires.
- GIBSON H., 1893. *The history and present state of the sheep-breeding industry in the Argentine Republic*. Bibliobazaar, Charleston, USA, 2008, 297 p.
- GOLLUSCIO R., DEREGIBUS A., PARUELO J., 1998. Sustainability and range management in the Patagonian steppes. *Ecologia Austral* 8: 265-284.
- GÓMEZ GARCIA A., 1914. *Viaje de un chileno a Magallanes en 1914*. Imprenta Universitaria, Santiago.
- GÓMEZ GAZZANO J., 1940. Gestación del latifundio en Magallanes. *Anales de la Facultad de Derecho* 6: 21-24.
- GONZÁLEZ V., 1998. *El Valle 16 de Octubre y su plebiscito*. Biblioteca Agustín Álvarez, Trelew, 78 p.
- GORLA C., 1998. *Las carnes patagónicas y fueguinas en el marco de la economía nacional y en relación al contexto de la economía mundial (1930-1957)*. Dunken, Buenos Aires, 575 p.
- GORLA C., 1999. *Los inicios de la ganadería ovina en la Patagonia*. Academia Nacional de la Historia, Buenos Aires, 15 p.
- GORLA C., 2002. *Gestación de la región lanera patagónica, 1880-1900*. 18° Jornadas de Historia Económica, Mendoza, 2002, 34 p.
- GORLA C., 2004. *La Crisis lanera: 1920-1922*. Ed. del Autor. Buenos Aires, 29 p.

- GORLA C., 2006. La comercialización de las lanas de la Patagonia y Tierra del Fuego. 1910-1920. *Revista Interdisciplinaria de Estudios Agrarios*, n° 24:49-80;
- GRAHAM-YOOLL A., 1999. *The Forgotten Colony*. LOLA, Buenos Aires, 367 p.
- GRATALOUP C., 2007. *Géohistoire de la mondialisation: Le temps long du Monde*. Armand Collin, Paris, 256 p.
- GÜENAGA R., 1994. *Los extranjeros en la conformación de la élite santacruceña*. Universidad Nacional del Sur, Bahía Blanca, 133 p.
- GÜENAGA R., 2001. Las repercusiones sociales de las leyes sobre tierras en la zona austral después de la Campaña al Desierto. *Anuario del Instituto de Historia Argentina*, 2:145-188.
- HALEVY E., 1913. *Histoire du peuple anglais au 19^e siècle. Vol.2 (1815-1841)*, Hachette, Paris, 1974, 638 p.
- HARDT J., 1992. *Juan Plate: un pionero patagónico (1859-1938)*. Universidad Nacional del Comahue, Neuquén, 208 p.
- HELMAN M., 1941. *La explotación del ganado lanar en la Patagonia*. Enciclopedia Agropecuaria Argentina, 8. Sudamericana, Buenos Aires, 212 p.
- HENNIKER-HEATON H., 1923. *Comparative notes in sheep farming in the Falkland Islands and in South Patagonia*. Government Printing Office, Port Stanley, 8 p.
- HOBSBAWM E., 1987. *La Era del Imperio: 1875-1914*. Labor Universitaria, Barcelona, 1990, 392 p.
- HOWAT J., 1989. *Falkland Islands Mails: The Kosmos Years, 1880-1900*. The British Philatelic Trust, Londres, 146 p.
- IBARRA H., 2005. Rescate de la memoria epistolar. Las cartas de Oma. *Actas del 5° Congreso de Historia Social y Política de la Patagonia Argentino-Chilena*. Secretaría de Cultura del Chubut, pp. 93-99.
- IBARRA GRASSO D., 1971. *Argentina Indígena*. Buenos Aires, 685 p.
- IRAZUSTA J., 1963. *Influencia económica británica en el Río de la Plata*. Editorial Universitaria de Buenos Aires, 1984, 93 p.
- IRIANI M., 1998. Aporte vasco en la conformación del espacio bonaerense, Argentina (1840-1920). *Boletín Americanista* 48:93-116, Barcelona.
- IWAN L., JEFFERIES B., MUELLER J., GONZALEZ R., 1985. *La raza corino: formación de un ecotipo ovino adecuado a las condiciones del sud de Chubut y norte de Santa Cruz*. Comunicación Técnica N°179, INTA Bariloche. (www.inta.gov.ar/bariloche/ssd/nqn/data/genetica/Ct-179.pdf; consulté le 23 Mars 2008)

- JAMIESON Y., 1992. *Arreos: asentamiento y desarrollo de la ganadería al sur del Río Santa Cruz*. Patagonia Agropecuaria 25: 91-93.
- JAURETCHE A., 1966. *El medio pelo en la sociedad argentina*. Corregidor, Buenos Aires, 2001.
- JONES J., 1998. The diary of Joseph Seth Jones, 1867 in the Falkland Islands. *Falkland Islands Journal*, 7(2):26-49.
- JONES M., 1868. *Patagonia neu y Wladychfa Gymreig*, (manuscrit BMS AX15-78629), Welsh Rare Book, University of Wales, Bangor.
- JONES T., 1928. *Historia de los comienzos de la colonia en la Patagonia*. Fundacion Ameghino, Trelew, 2000, 124 p.
- JUDGE A., 1918. The Empire`s trade in wool in its relation to the wool trade of the world. *Bulletin of the Imperial Institute* 16: 476-515, Londres.
- KOKOT J., 1991. *Extraños injertos en el árbol patagónico*. Amaru, Buenos Aires, 152 p.
- KOROL J., SABATO H., 1981. *Cómo fue la inmigración irlandesa en Argentina*. Plus Ultra, Buenos Aires, 214 p.
- KORSTANJE M., 2007. *La inmigración holandesa en Argentina, 1880-1930*. HAOL 13:141-162. Universidad Católica Argentina, Buenos Aires.
- LARRA R., 1983. *Al sur del Colorado*. Eurindia, Buenos Aires, 189 p.
- LASCANO M., 2004. Aspectos territoriales de la economía patagónica; dans *La Patagonia. Bases estratégicas para el desarrollo sustentable*, pp.181-251. Roccatagliata J., Editorial Docencia, Buenos Aires, 420 p.
- LAUSIC S., 1997. Migraciones del archipiélago de Chiloé hacia la Patagonia y participación en el sindicalismo obrero. *Revista Historia* 7:203-214. Concepción.
- LAUSIC S., 1999. La inmigración chilense en Magallanes. *Actas IV Congreso de Historia Magallánica*. Universidad de Magallanes, Punta Arenas, 289 p.
- LAUSIC S., 2004. *Territorio de Magallanes: claroscurios de su historia*. Universidad de Magallanes. Punta Arenas, 129 p.
- LAZZARO S., GALAFASSI G., 2005. *Sujetos, política y representaciones del mundo rural. Argentina, 1930-1975*. Siglo XXI, Buenos Aires, 299 p.
- LEFEBVRE R., 1977. *Mi querido Puerto San Antonio*. Ed. del autor, Viedma, 172 p.
- LE HOUÉROU H., 1992. Relations entre la variabilité des précipitations et celle des productions primaire et secondaire en zone aride ; dans *L'aridité, une contrainte au développement*. pp.197-220, ORSTOM éditions, Paris.

- LENINE, 1916. *L'impérialisme stade suprême du capitalisme* (chap. 6). (<http://search.marxists.org/francais/lenin/works/1916/vlimperi/vlimp6.htm> ; consulté le 6 Mai 2009).
- LENZI H., 1958. La conquista del campo: epopeya de los ovejeros patagónicos. *Argentina Austral*, 316, tome 2:526-528.
- LENZI H., 1980. *Historia de Santa Cruz, 1520-1970*. Alberto Segovia , Buenos Aires, 580 p.
- LEVIN S., 2001. *La cadena lanera*. CFI, Consejo Federal de Inversiones, Buenos Aires, 90 p.
- LEW J., 2007. *Relatos de pioneros de la Patagonia Argentina*. CAN, Buenos Aires, 266 p.
- LISTA R., 1879. *La Patagonia Austral*. Confluencia, Buenos Aires, 1999, 104 p.
- LISTA R., 1880. *Mis exploraciones y descubrimientos en la Patagonia, 1877-1880*. Marymar, Buenos Aires, 1975, 189 p.
- LOLICH L., 2003. *Patagonia: Arquitectura de estancias*. CEDODAL. Buenos Aires. 429 p.
- LUIZ M., SCHILLAT M., 1997. *La Frontera Austral: Tierra del Fuego (1520-1920)*. Universidad de Cádiz, 1997, 426 p.
- MAB-UNESCO, 1979. Carte de la répartition mondiale des régions arides. Notice explicative. *Notes techniques du MAB 7*. UNESCO, Paris, 55 p.
- MACCHI G., 2007. Estancias patagónicas: una mixtura anglo-argentina. Continuidad y cambios en la organización; dans *Historias de la cordillera chubutense*. Tomo 1:60-106, Novella, Finkelstein, Macchi, Oriola (Eds.), Mallín Ahogado, Río Negro. 217 p.
- MACKENZIE J., 1986. Reportaje a un lanero patagónico. *Patagonia Agropecuaria* (3)7:19-22.
- MACKINNON N., 2005. *Leleque, una estancia en Patagonia*. LOLA, Buenos Aires, 230 p.
- MADSEN A., 1975. *La Patagonia vieja*. Galerna, Buenos Aires, 220 p.
- MAGGIORI E., 2001. *Donde los lagos no tienen nombre: La historia de Río Pico y la colonia alemana Friedland*. Editorial Universitaria de la Patagonia, Comodoro Rivadavia, 217 p.
- MAGGIORI E., 2006. *Voces de un pasado todavía presente*. Vela al Viento, Chubut, 222 p.

MAGGIORI E., 2007. *Aldea Baleiro: Historia de un pequeño pueblo de frontera*. Secretaría de Cultura del Chubut, Rawson, 186 p.

MAINWARING M., 1983. *From the Falklands to Patagonia*. Allison and Busby, Londres, 288 p.

MARTIN DE MOUSSY M., 1860. *Description géographique et statistique de la confédération argentine*. Tome 1. Didot, Paris, 582 p.

MARTINIC M., 1971. *Presencia de Chile en la Patagonia Austral, 1843-1879*. Andrés Bello, Santiago. 271 p.

MARTINIC M., 1973. Panorama de la colonización en Tierra del Fuego entre 1881 y 1900. *Anales del Instituto de la Patagonia* 4(1-3):5-69.

MARTINIC M., 1976. La expansión económica de Punta Arenas sobre los territorios argentinos de la Patagonia y Tierra del Fuego, 1885-1925. *Anales del Instituto de la Patagonia* 7:5-42.

MARTINIC M., 1992. Los años dorados: luces y sombras (1906-1921). *Historia de la región magallánica*. Vol. 2, Alfabetá, Santiago, pp. 787-922.

MARTINIC M., 1996. Falkland Islands Immigrants to the Magellanic Region of Chile. *Falkland Islands Journal* 6(5):76-109.

MARTINIC M., 1997. The meeting of two cultures: Indians and colonists in the Magellan Region; dans *Patagonia: Natural History, Prehistory and Ethnography at the uttermost end of the Earth*, pp. 110-126; McEwan, C., Borrero, L., Prieto, A. (Eds), Princeton University Press.

MARTINIC M., 1998. La inmigración francesa en Magallanes. 1880-1930. *Anales del Instituto de la Patagonia* 18:11-34.

MARTINIC M., 1999. *La inmigración croata en Magallanes*. Hogar Croata, Punta Arenas, 166 p.

MARTINIC M., 2001. Patagonia Austral: 1885-1925. Un caso singular de integración regional autárquica; dans *Cruzando la Cordillera. La frontera argentino-chilena como espacio social*, pp. 459-486. Bandieri S., Universidad Nacional del Comahue. Neuquén.

MARTINIC M., 2002. La Participación de Capitales Británicos en el Desarrollo Económico del Territorio de Magallanes (1880-1920). *Historia* 35:299-321. Universidad Católica de Chile, Santiago.

MARTINIC M., 2003. La minería aurífera en la región austral americana. *Historia* 36:219-254. Universidad Católica de Chile, Santiago

MARTINIC M., 2005. Recuerdos e impresiones de dos inmigrantes alemanes en Magallanes. *Magallania* 33(1):121-146.

- MARTINIC M., 2006. El poblamiento rural en Magallanes durante el siglo XX. *Magallania* 34(1):5-20.
- MASERA R., 1998. *La meseta patagónica de Somuncurá*. Secretaría de Acción social de Río Negro. 480 p.
- MATTHEWS A., 1893. *Crónica de la Colonia Galesa*. El Regional, Rawson, 1985.
- MAUREL F., 2000 a. De l'Atlantique aux Andes, ou de Camwy à Cwm Hyfryd. *Amadis* 4 :187-197. Université de Bretagne Occidentale, Brest.
- MAUREL F., 2000 b. Camwy ou la vallée galloise du Chubut ; dans Triade, 6, *Le Pays de Galles tel qu'en lui-même*, pp.119-131. Université de Bretagne Occidentale, Brest.
- MAUREL F., 2003. *La colonie galloise du Chubut, 1865-1915*. Thèse de doctorat de l'Université de Bretagne Occidentale ; discipline : Anglais ; Brest, 499 p.
- MC EWAN C., BORRERO L., PRIETO A., 1997. *Patagonia: natural history, prehistory, and ethnography at the uttermost end of the earth*. Princeton University Press, Princeton, 192 p.
- MEISEN J., 1983. *El Madryn olvidado*. Golfo Nuevo, Puerto Madryn, 77 p.
- MELVILLE E., 1997. *A plague of sheep*. Cambridge University Press, 224 p.
- MIDDLETON J., 1924. *Memorandum on the Sheep Farming Industry in the Falkland Islands*. Waterlow & Sons, Londres, 28 p.
- MÍGUEZ E. 1985. *Las tierras de los ingleses en la Argentina, 1870-1914*. Ediciones de Belgrano, Buenos Aires, 348 p.
- MILCHUNAS D., SALA O., LAUENROTH W., 1988. A generalized model of the effects of grazing by large herbivores on grassland community structure. *American Naturalist* 132: 87-106.
- MILES C., 1955. The Falkland Islands and their dependencies. *Geographical Journal* 121(4):406-416.
- MINIERI R., 2006. *Ese ajeno Sur*. Fondo Editorial Rionegrino, Viedma, 442 p.
- MORENO F., 1879. *Viaje a la Patagonia Austral*. Elefante Blanco, Buenos Aires, 1997, 477 p.
- MORRISON J., 1917. *La ganadería en la región de las mesetas australes del territorio de Santa Cruz*. Universidad de Buenos Aires, Facultad de Agronomía, Buenos Aires.
- MOYANO C., 1887. *Patagonia Austral. Exploración de los ríos Gallegos, Coyle, Santa Cruz y Canales del Pacífico*. Confluencia, Buenos Aires, 1999, 114 p.

- MOYANO C., 1948. *Carlos Moyano, el explorador de la Patagonia*. El Ateneo. Buenos Aires, 310 p.
- MUSTERS G., 1871. *Vida entre los Patagones*. Continente, Buenos Aires, 2007, 320 p.
- NAVARRO L., 1909. *Crónica militar de la conquista y pacificación de la Araucanía*. Pehuén, Santiago, 424 p.
- NAVARRO FLORIA P., 2008. La construcción de la particularidad patagónica a través del discurso de las primeras Geografías regionales del territorio argentino. *3as. Jornadas de Historia de la Patagonia*, Bariloche.
- NICOLETTI M., 2008 a. El modelo reduccional salesiano en Tierra del Fuego : educar a los infieles. Taller de Etnohistoria de la Frontera Sur. *Tefros* 6(2):1-18.
- NICOLETTI M., 2008 b. *Indígenas y misioneros en la Patagonia: Huellas de los salesianos en la cultura y religiosidad de los pueblos originarios*. Continente, Buenos Aires, 224 p.
- NOUZEILLES G., 1999. Patagonia as borderland: nature, culture, and the idea of the State. *Journal of Latin American Cultural Studies* 8(1):35-48.
- OLARIAGA N., 1944. *El Ruralismo Argentino: Economía Ganadera*. Confederaciones Rurales Argentinas, Buenos Aires, 336 p.
- OUTES F., 1905. La edad de piedra en la Patagonia. *Anales del Museo Nacional de Buenos Aires*, tomo 12.
- PAESA P., 1967. *El amanecer del Chubut*. Institución Salesiana, Buenos Aires, 541 p.
- PARUELO J., JOBBÁGY E., SALA O., 1998. Biozones of Patagonia (Argentina). *Ecologia Austral* 8:145-153.
- PAYRÓ R., 1898. *La Australia Argentina*. Centro Editor de América Latina, Buenos Aires, 1982, 255 p.
- PELÁEZ P., JIMENEZ N., 2006. Los viajeros en el Coy; dans *La Cuenca del Río Coyle*, pp.129-164, Belardi, J., Carballo, F., Espinosa, S. (Eds), Universidad Nacional de la Patagonia Austral, Río Gallegos, 247 p.
- PERALTA L., MORON M., 2002. *En las tierras del viento: Ultima travesía boer (1902-2002)*. Municipalidad de Comodoro Rivadavia, 301 p.
- PEREIRA LAHITTE C., 1971. Contribución al conocimiento de las vinculaciones entre las Islas Malvinas y el territorio continental argentino. *Revista del Ministerio de Relaciones Exteriores* 2:18-28.
- PÉREZ L. 1998. Conflictos y solidaridades en el espacio rural : Crianceros, troperos y comerciantes en el territorio nacional del Chubut. *Realidad y Palabra* 4:11-40. Universidad Nacional de la Patagonia, Trelew.

PHILPOT R., 2007. *The Early Falkland Islands Company Settlements. An Archaeological Survey*. National Museums, Liverpool, 94 p.

PIERINI M., 1999. Los franceses en Santa Cruz (1880-1925). Un aporte para el análisis comparativo en la región autárquica argentino-chilena. *Actas del 3° Congreso de Historia de la Patagonia argentino-chilena*, Trevelin, pp. 64-72.

POCCARD-CHAPUIS R. 2004. *Les réseaux de la conquête. Filière bovine et structuration de l'espace sur les fronts pionniers d'Amazonie Orientale brésilienne*. Thèse de doctorat, Université de Paris X – Nanterre.

POPPER J. ,1893. Atlanta: *Proyecto para la fundación de un pueblo marítimo en Tierra del Fuego*. Editorial Universitaria de Buenos Aires, 2003, 246 p.

PORCEL DE PERALTA M., 1958. *Biografía del Nahuel Huapi*. Marymar, Buenos Aires, 1982, 220 p.

PRIETO A. et al. 1997. *Introducción a la fotografía étnica en la Patagonia*. Patagonia Comunicaciones, Punta Arenas, 97 p.

PROHASKA, F., 1976. The climate of Argentina, Paraguay and Uruguay; dans *Climates of Central and South America*, pp.13–112. World Survey of Climatology 12, Schwerdtfeger, W. (ed.), Elsevier, Amsterdam, 1976.

RAE SMITH W.,1912. A visit to Patagonia. *Scottish Geographical Magazine* 28:456-475.

REGGINI H., 2008. *Florencio de Basaldúa: un vasco argentino*. Academia Nacional de Educación, Buenos Aires, 254 p.

RESSEL A., SILVA N., 2008. Impactos de la integración regional del Mercosur sobre el sector cooperativo. (Federación de Cooperativas de la Región Sur Coop Ltda.) (www.econo.unlp.edu.ar/uploads/docs/cooperativas_fecorsur.pdf ; consulté le 4 Novembre 2009)

REY BALMACEDA R., 1976. *Geografía Histórica de la Patagonia (1870-1960)*. Cervantes, Buenos Aires, 332 p.

RIMOLDI P., 2004. Producción ganadera sustentable en el árido chubutense. *IDIA XXI* 4(7):36-40.

RIVERA J., 1998. Ovejas para la Patagonia. *Todo es Historia* 366: 50-63.

ROBERTS T., 1995. Peregrinaje por tierras patagónicas: Lettre de William Williams 5-12-1898. *Actas 1^{er} Congreso de Historia de la Patagonia Argentino-Chilienne*, Trevelin, p.18.

RODRIGUEZ M., 2002. *La formación del capital en la Patagonia*. (<http://surdelsurpatagonia.com/lafrontera/laformaciondelcapital.htm> ; consulté le 10 Abril 2008).

- RODRÍGUEZ R., 2003. *Apuntes históricos del correo y telégrafo en Puerto Deseado*. Dunken, Buenos Aires, 143 p.
- RODRÍGUEZ ROMERO M., 1966. Ganadería y erosión en la Patagonia. *Argentina Austral*, 412, tome 2:536-541.
- ROFMAN A., ROMERO L., 1973. *Sistema socioeconómico y estructural regional en la Argentina*. Amorrortu, Buenos Aires, 1989, 328 p.
- ROSSI J., BALDOVIN A., 2002. *Río Grande, Patagonia argentina*. Ed. Rossi, 117 p.
- ROUX DE BÉZIEUX A., HENRIOT T., 2008. *L'Arabe du coin*. Dilecta. Paris, 144 p.
- SABATO H., 1989, *Capitalismo y ganadería en Buenos Aires: la fiebre del lanar, 1850-1890*. Sudamericana, Buenos Aires, 320 p.
- SANCHEZ G., 2006. *La Patagonia vendida: los nuevos dueños de la tierra*. Marea, Buenos Aires, 280 p.
- SANTANA A., 1984. Variación de las precipitaciones de 97 años en Punta Arenas como índice de posibles cambios climáticos. *Anales del Instituto de la Patagonia* 15: 51-60.
- SAROBE J., 1934. *La Patagonia y sus problemas*. Kraft, Buenos Aires, 1943, 431 p.
- SARRAMONE A., 1995. *Los abuelos vascos en el Río de la Plata*. Biblos Azul, Buenos Aires, 2001, 512 p.
- SASSO M., 2006. Remates de tierras fiscales en el territorio de Magallanes. *Magallania* 34(1):157-160.
- SBARRA N., 1955. *Historia del alambrado en la Argentina*. Editorial Universitaria de Buenos Aires, 1973, 127 p.
- SCALABRINI ORTIZ R., 1936. *Política británica en el Río de la Plata*. Plus Ultra, Buenos Aires, 1973, 359 p.
- S/D, 1924. *Álbum Biográfico Golfo Nuevo*. Aluar, Puerto Madryn, 2003, 392 p.
- S/D, 1933. Magellan Times, The pioneer farmers of Patagonia. *Falkland Islands Journal*, 1981, p.10.
- S/D, 1941. *Anuario Geográfico Argentino*, Comité Nacional de Geografía. Buenos Aires. 651 p.
- S/D, 1947. *4° Censo Nacional*. Tomo II, Censo Agropecuario. Dirección Nacional del Servicio Estadístico, Buenos Aires.
- S/D, 1992. La Oveja. *Patagonia Agropecuaria* 25: 73-84.
- S/D, 2000. *Los Vascos en la Argentina*. Fundación Juan de Garay, Buenos Aires, 1176 p.

- S/D, 2001. *Centenario de San Julián* (Libro del). Imprenta del Congreso Nacional, Buenos Aires, 469 p.
- S/D, 2006. *Esquel, 100 años, una empresa, un siglo*. Cámara de Comercio, Producción, Industria y Turismo del Oeste del Chubut, Esquel, 151 p.
- SEGRET M., 2006. Estudio comparativo de algunas ideas respecto al desarrollo patagónico. *2^{as} Jornadas de Historia Patagónica*. Cipolletti, 45 p.
- SEÑORET M., 1896. *Memoria del Gobernador de Magallanes: La Tierra del Fuego y sus naturales*. Imprenta Nacional, Santiago, 44 p.
- SEPIURKA S., MIGLIOLI J., 2004. *Rocky Trip: La ruta de los galeses en la Patagonia*. Consejo Federal de Inversiones. Buenos Aires, 341 p.
- SERRANO MONTANER R., 1935. La chilenización de Magallanes. *Revista Chilena de Historia y Geografía* 77:14-32.
- SERRES P., 1993. Discurso de inauguración de la 55 Exposición de la Sociedad Rural de Comodoro Rivadavia. *Patagonia Agropecuaria* 27:8-9.
- SOLARI YRIGOYEN H., 2006. *Patagonia: Las estancias del desierto*. Fondo Editorial Provincial, Rawson, 217 p.
- SORIANO A., 2000. *Andanzas de un ecólogo en la Patagonia*. Sociedad Argentina de Botánica, Buenos Aires, 83 p.
- SORIANO A., PARUELO J., 1990. El pastoreo ovino: principios ecológicos para el manejo de los campos. *Ciencia Hoy* 2(7):44-53.
- SORIANO A., VOLKHEIMER W., WALTER H., BOX E., MARCOLIN A., VALLERINI J., MOVIA P., LEÓN R., GALLARDO J., RUMBOLL M., CANEVARI P., VASINA W., 1983. Deserts and semi-deserts of Patagonia ; dans *Temperate deserts and semi-deserts of the world* 5: 423-460. Ecosystems of the World, Elsevier, N.West (Ed.), Amsterdam.
- SOSA N., 2004. Aristócratas patagónicos en Saint Louis. *Todo es Historia* 443:34-40.
- SPRUCE J., 1992. *Corrals and gauchos. Some of the people and places involved in the cattle industry*. Peregrine, Belfast, 48 p.
- STURZEMBAUM P., BORRELLI P., 2001. Manejo de riesgos climáticos; dans *Ganadería ovina sustentable en la Patagonia Austral*, pp. 255-270. Borrelli P., Oliva G. (Eds), INTA Santa Cruz, Río Gallegos, 270 p.
- SUMMERS R., MCADAM J., 1993. Sheep farming; dans *The Upland Goose*, pp.27.38, Bluntishan Ed., UK, 162 p.

- TEJEDOR D., 2004. *Historia del Departamento Lago Buenos Aires*. Ed. del Autor, Río Gallegos, 564 p.
- TORRES S., CISELLI G., DUPLATT A., 2005. El impacto del ferrocarril en el movimiento comercial de la zona norte de Santa Cruz. *Actas del 4º Congreso de Historia Social y Política de la Patagonia Argentino-Chilena*, pp 175-183. Secretaría de Cultura del Chubut, Rawson.
- VALLENTIN W., 1912. *Chubut. Im sattel durch Kordillere und Pampa Mittel-Patagoniens*. Hermann Paetel Ed., Berlin, 205 p.
- VIGNATI M., 1946. Iconografía Aborigen III, la tribu del cacique Ólkelkкен. *Revista del Museo de La Plata* 2(15): 276-299.
- WALTHER J., 1934. *La conquista del desierto*. Círculo Militar, Buenos Aires, 1964, 832 p.
- WEBSTER, C., 1938. *Britain and the Independence of Latin America*. Selected documents from the Foreign Office Archives, Vol. 1., The Ibero-American Institute of Great Britain.
- WEISCHET W., 1985. Climatic constraints for the development of the Far South of Latin America. *Geojournal* 11(1):79-87.
- WILLIAMS G., 1991. *The Welsh in Patagonia : the State and the Ethnic community*. University of Wales Press, Cardiff, 285 p.
- WILLIS B., 1914. *El norte de la Patagonia. Naturaleza y riquezas*. Buenos Aires, Ministerio de Obras Públicas, 674 p.
- WING J., 1913. *In foreign Fields: Sketches of Travel in South America*. The Breeder's Gazette, Chicago, 549 p.
- WRIGHT M., 2006. *The Company : The story of The Falkland Islands Company, 1851-2006*. Nisbet Media, Dorchester, UK, 44 p.
- ZEBALLOS E., 1878. *La conquista de quince mil leguas*. Círculo Militar, Buenos Aires, 1931, 488 p.
- ZEBALLOS E., 1888. Descripción amena de la República Argentina. Tomo 3. *A través de las cabañas*, Jacobo Peuser, Buenos Aires.

Annexes.

Annexe 1 : ENQUETE D'IDENTITE

Texte original de l'enquête distribuée dans les magasins d'artisanat et souvenirs

Annexe 2 : FICHES DES ENTRETIENS (Standardisées).

Intervenant	age approx	né à	d'origine	habite à	rôle dans la filière
1.Juan Arrizagalaga	65	Patagonie	basque	Chubut	Manager d'estancia
2.Matias Althing	60	Bs. Aires	anglo-boer	Chubut	Propriétaire, agronome.
3.Tom Black	72	Angleterre	anglaise	Malouines	Manager retraité
4.Carlos Galindez	74	Patagonie	espagnole	Chubut	Acheteur de laines
5.Federico Groeber	62	Patagonie	allemande	Chubut	Propriétaire, agronome.
6.James Harrington	94	Patagonie	malouine	Santa Cruz	Péon devenu propriétaire
7.Willy Jones	48	Patagonie	galloise	Chubut	Directeur plan de lavage
8.Manuel Ituriarte	90	Patagonie	basque	Chubut	Péon devenu propriétaire
9.Lewis James	58	Malouines	malouine	Santa Cruz	Propriétaire
10.Randall Pisapia	70	Malouines	malouine	Malouines	Propriétaire
11.Simon Rodriguez	67	Patagonie	espagnole	Chubut	Péon
12.Martin Sabalza	70	Patagonie	basque	Chubut	Propriétaire
13.Fritz Wagner	60	Bs. Aires	allemande	Bs. Aires	Propriétaire associé

Annexe 3 : REPRODUCTION DE TROIS DOCUMENTS.

Document N°1

Pétition de W. Harvey, représentant de la Falkland Islands Company, adressée au Ministre de l'Intérieur.

Document N°2

Pétition de colons britanniques de Santa Cruz au commandant de la flotte de l'Atlantique sud-occidental.

Document N°3

Registre du trafic maritime des îles Malouines, mars-juin 1891.

Annexe 4 : MISE À JOUR DES DONNEES ECONOMIQUES.

Composition du PBI ; distribution de la terre ; distribution du cheptel

ANNEXE 1 : ENQUETE D'IDENTITE

Texte original de l'enquête distribuée dans les magasins d'artisanat et souvenirs.

Estimado señor/a comerciante de recuerdos, regionales y artesanías.

El objetivo de esta sencilla encuesta es determinar qué es lo que define mejor la "identidad patagónica" a los ojos de los turistas (nacionales y extranjeros) que no son de la región. La información es solamente para fines de investigación académica.

Para ello resultará muy útil que usted ordene, de 1 a 6, el tema (o rubro o ítem) que signifique más ventas en su comercio, o sea cuál es el tema que más vende, ya sea en postales, remeras, souvenirs en general, artesanías, etc. No se trata de evaluar las ventas en dinero, sino en lo que es más pedido o despierta más interés en el visitante.

Los temas son:

a) **fauna terrestre** (guanacos, zorros, piches, rapaces, choiques, flamencos, etc.); b) **fauna acuática o anfibia** (ballenas, lobos marinos, elefantes, toninas, salmónidos, etc.); c) **ovejas y campo** (ganadería, corderitos, perros, gauchos, casas viejas, estancias, etc.); d) **cultura aborigen** (boleadoras, flechas, quillangos, manos pintadas, telares, etc.); e) **paisaje natural** (bellezas o curiosidades geográficas, lagos, glaciares, cerros, costa, etc.); f) **colonización e inmigrantes** (historias de pioneros, té galés, colonia suiza, boers, petroleros, mineros, misioneros, etc.)

.Corte por aquí y devuelva en el sobre. Gracias!.....

El tema que MAS venda recibirá 1 punto y el que MENOS venda recibirá 6 puntos. O sea, el tema más vendedor será de Primer orden, y el que menos venda será el de Sexto orden. Si en su comercio o localidad hay algún otro tema que sea importante y que no figure en la lista, no dude en mencionarlo y otorgarle un puntaje dentro del ranking.

TEMA	ORDEN
colonización e inmigrantes	
cultura aborigen	
ovejas y ganadería	
paisaje natural	
fauna terrestre	
fauna acuática o anfibia	

Nombre del Comercio:

Localidad:

Fecha:

ANNEXE 2 : FICHES DES ENTRETIENS (Standardisées).

Entretien N°1 : Juan Arrizagalaba

Age: 65 ans environ **Origine:** Basque, né en Argentine.

Lieu et date: Estancia Don Pedro, 23 mars 2008

Rapport avec l'élevage: administrateur à charge de plusieurs exploitations.

A présent il en gère trois simultanément. Il habite à Estancia Don Pedro. Il avait géré cette estancia pendant 15 ans, et il a été rappelé dernièrement par les héritiers.

Exploitation: L'estancia, établie par un Boer fut achetée aux années 1930 par le grand père des propriétaires actuels. Elle fait 8 lieues de superficie, pour la plupart des contreforts du plateau, aux vallons abrités.

Aménagement: Plusieurs sources permettent arroser le boisement autour les habitations et les jardins. Dans les subdivisions qui n'ont pas source naturelle il y a des puits munis des éoliennes. Il y a 9 subdivisions en tout.

Cheptel : La charge actuelle est de 8.000 ovins; pas de rotation été/hiver; la tonte a lieu en novembre. La grave sécheresse en 2007 (66 mm en total) entraîne l'accélération de la décharge actuelle. Ils comptent descendre jusqu'à 4.000 moutons. // L'un des reproducteurs établis remporta le 1^{er} prix "à la meilleure toison" dans l'Exposition Rurale de Comodoro Rivadavia en 2008. // Insémination artificielle des brebis, mais le premier service des antenaises (d'une année et demie) se fait naturellement par des questions anatomiques. L'insémination par laparoscopie coûte ~22 € et le taux de réussite n'est que 50 %. En revanche, l'insémination locale est bien moins chère et réussie (70%). Pourtant la première méthode a l'avantage d'introduire du sang nouveau dans le cheptel car c'est de la semence australienne surgelée.

Filière: La laine est vendue à Trelew, mais à présent -6 mois après la tonte- aucune affaire n'a été conclue et les balles sont toujours au hangar de l'estancia. Les animaux de réforme sont échangés par des fardeaux de foin aux fermiers du VIRCH. Ils valent entre 1 fardeau s'ils sont maigres et 3 s'ils sont gros.

Main d'oeuvre: En plus de l'administrateur, il y a 2 péons permanents à l'estancia.

A part ça, on embauche des journaliers de Trelew lors des tâches spécifiques (tonte autour des yeux, insémination). Un tondeur touche environ 2 dollars par mouton, c'est à dire l'équivalent d'1 Kg de laine. Autrement dit, le 25% de la production de laine sert à payer la tonte.

Société: Le fils de Arrizagalaba gère aussi une autre exploitation. Ses filles à lui habitent en ville, avec leur grand-mère.

Politiques publiques: Le passage d'une ligne de pylônes de haute tension à travers l'estancia signifia un dédommagement de quelques 2.300 €.

Environnement: Dans les alentours on commence à voir des exploitations abandonnées, ce qui entraîne des problèmes avec les pumas et les renards. La dernière grande mortalité d'animaux à conséquence de la neige a été en 2000. Une estancia voisine a perdu 500 moutons dans un parcours de 1.200.

Sentiments : Selon Arrizagalaba, l'estancia a cessé de "bien tourner" depuis la mort du père des actuels propriétaires, car la nouvelle génération ne s'y connaît pas et sont des absentéistes. La chose ira de pire en pire car il ne reste plus des gens pour travailler dans la campagne.

Tendances: Le mérinos sans corne est en hausse. Sa laine est aussi fine que celle du mérinos cornu et il a l'avantage d'être meilleur producteur de viande et moins farouche. Cependant son rapport de productivité est un peu plus haut (Kg de fourrage incorporé / / Kg de viande produite).

(A la fin de 2009 Arrizagalaba prit sa retraite et s'en est allé de l'estancia pour s'installer en ville).

Entretien N°2 : Matías Althing

Age: né en 1948. **Origine:** Anglais et Boer, né en Argentine.

Lieu et date: Estancia Luna Nueva, le 10 novembre 2007

Rapport avec l'élevage: Propriétaire et agronome ; l'estancia appartient à la famille depuis les années 1940.

Exploitation: Superficie 11.000 hectares, dont 1/3 champs d'été et 2/3 champs d'hiver. En plus des ovins il y a 250 bovins, dont le taux de renouvellement annuel est 10 %.

Aménagement: Estancia traversée par la rivière Mayo et quelques ruisseaux.

Cheptel : 10.000 ovins, dont 2.500 antenais/es. Le taux de renouvellement est 25%.

On vend aussi les antenais/es les moins bons, environ 12-15 %. Chaque année on produit 2.300 mâles castrés et 200 béliers. Production, 45.000 Kg de laine, environ 200 balles de 250 Kg chacune; finesse moyenne: 21 μ ; rendement après lavage: 65%

Les bains sanitaires ont été arrêtés en 2005, remplacés par aspersion. Les suspects de contagion sont mis en quarantaine. La tonte a été avancée de janvier à décembre. En été, seules les brebis suitées demeurent dans la vallée tandis que le reste du troupeau est dans les champs de hauteur. Après le sevrage (mi-janvier), les mères y vont aussi, mais leurs agneaux demeurent dans la vallée par crainte des pumas.

Le marquage se fait en novembre et dure 4 jours, la tonte se fait entre le 3 et le 10 décembre, 30 balles par jour. Les antenais sont tondus pour la première fois lorsqu'ils ont 14 mois (laine 18 μ) mais il y en a qui les tond à 3 mois. En automne a lieu la tonte autour des yeux, qui produit 12-15 balles supplémentaires.

Filière: Le prix de vente des animaux de réforme est environ 1,25 € / Kg brut, les brebis valent 22€ et les antenais 31€ (+ TVA). On les vend à d'autres estancias du Chubut et du nord de Santa Cruz. En 2007 on a vendu 550 bêtes.

Au début le cheptel était de race corriedale (25 μ) mais cette laine paye 1 dollar de moins que celle de 21 μ . On a peut-être plus de laine, mais moins d'argent. En 1982 commença le changement vers mérinos, qui finit en 1984. La clôture avec 7 fils de fer coûte 4 dollars par mètre.

Main d'oeuvre: 3 péons permanents depuis 1998; avant il y en avait 4 + 2 temporaires. L'équipe de tonte est composée par 20-22 hommes qui travaillent 7-10 jours. Ces équipes peuvent venir de tout près (50 Km) ou de Viedma au Rio Negro (1.400 km). Dans le passé, la tonte d'autour les yeux était faite par le personnel stable, mais c'était trop lent. Maintenant on embauche une petite équipe (machine à 4 forces) qui fait 2.500 moutons par jour.

Politiques publiques: La TVA est 10,5 %, elle s'applique à toutes les ventes de animaux, de réforme ou pas.

Environnement : Le peau du renard roux vaut 13 € celle de puma 110 €.

Sentiments : *“Tu gagnes de l'argent avec les moutons, tu le conserves avec les vaches, et tu le perds avec les chevaux”.*

Entretien N°3: Tom Black

Age: né en 1937. **Origine:** Britannique, né en Angleterre.
Lieu et date: Port Stanley, 4 Décembre 2008, chez lui.

Rapport avec l'élevage: Propriétaire, l'estancia de sa famille, Low Hill, a été établie en 1873.

Exploitation: La superficie de Low Hill est de 17.500 Ha. Une charge habituelle c'est 0,5 mouton / Ha. Les montagnes produisent un effet d'ombre pluviométrique, ainsi les terrains situés au nord sont plus secs que ceux du sud, qui sont donc plus productifs vis-à-vis du fourrage.

Cheptel : Les premiers moutons ont été achetés aux occupants de New Island, deux anglais en provenance d'Uruguay qui avaient 4.000 moutons sur cette petite île. Il n'y a pas de déplacements réguliers d'animaux d'une île à l'autre ; seule la FIC avait l'habitude de réguler la naissance des agneaux dans des îles et les sevrer en les ramenant sur la terre ferme. M. Black confirme qu'ils tuaient des animaux pour éviter le surpeuplement : ainsi d'un troupeau de 32.000 têtes ils en tuaient 12-15.000 (dont 600 étaient pour l'alimentation des humains et 4 ou 500 pour celle des chiens). Le sacrifice se faisait en coupant la gorge. Il dit que c'est possible qu'il y en ait qui jette les animaux par les falaises, surtout dans des temps plus récents, quand il y avait des troupeaux infectés de ladrerie (*cysticercose*)

Ce troupeau de 32.000 têtes se composait environ de 12.000 brébis, 12.000 antenais/es et le reste de mâles castrés. Les contacts avec le continent se sont prolongés jusqu'aux années 1960, avec l'importation de béliers corriedale de Rio Verde ou Skyring, ou des chevaux aussi. Les estancias de Rincon Grande et Roy Cove avaient des troupeaux de romney, mais le marché a généralisé les corriedale.

Filière: Il y a eu une conserverie à Goose Green vers 1880-90. Le frigorifique local à Ajax Bay, aux années 1950, n'a marché que pendant deux saisons à cause de sa manque de praticité. En 1972-73 il y eut des envois de moutons vivants pour un frigorifique argentin mais ce fut une expérience assez exceptionnelle.

Main d'oeuvre: À l'estancia Coronel, San Julian, en 1963, M. Black remarqua qu'on employait davantage de main d'œuvre ; p.ex. le travail qu'aux Malouines feraient 6 hommes et des chiens (le déplacement d'un troupeau de 3.000 têtes) se faisait sur le continent par 12-15 hommes, sans chiens). La tonte se fait par étapes, on commence par les brebis après sevrage du 20 novembre à la mi-décembre (normalement on termine avant Noël), on finit par les brebis suitées à la mi-janvier. Les équipes de tonte sont apparues au début des années '60, promues par un néo zélandais. A l'heure actuelle elles sont constituées par des jeunes locaux et des néo zélandais. Lorsque la saison de tonte est finie ici ; ils s'en vont ailleurs (en février aux USA). Avant chaque estancia tondait par elle-même, à Low Hill ils l'ont fait jusqu'aux années 1970, et avec des forces manuelles jusqu'à 1963.

Société: Les occupants des nouvelles subdivisions partagent encore le hangar de tonte de l'ancienne estancia (à tour de rôle), le transport de la laine et la commande de fuel. C'est la seule forme d'association que M. Black note, car en revanche il remarque la mentalité individualiste des producteurs.

Politiques publiques: Les rapports entre les îles et l'Argentine étaient assez fluides jusqu'à Péron [1943-1955]. Déjà aux années de 1920 il y a eu des problèmes entre les autorités argentines et les estancias gérées par des anglais. Le gouvernements nationalistes ne voyaient pas de bons yeux ces capitaux anglais qui embauchaient de la main d'œuvre chilienne.// La subdivision des estancias dans des unités de gestion familiale surgit du Rapport Shackleton en 1976. Low Hill fut divisée en 8. Les propriétés de la Falkland Islands Company demeurent en block, avec ses trois unités de gestion traditionnelles (Darwin-Goose Green, Fitz Roy, North Arm).

Entretien N°4: Carlos Galíndez

Age: né en 1935 **Origine:** espagnole, né en Argentine.
Lieu et date: Puerto Madryn, 28 août 2008, chez lui.

Rapport avec l'élevage: tout jeune travailla dans un entrepôt de laines, puis en devint acheteur et enfin propriétaire terrien.

Propriétaire: Deux exploitations, une à Telsen (6.000 Ha) depuis 1958, et l'autre à Gan Gan (12.500 Ha) depuis 1988 ; 1.600 et 5.000 moutons respectivement. Le dernier est un champ à déplacement saisonnier hiver/été.

Cheptel : Au simple toucher de la laine on se rend compte si l'animal a souffert à un moment donné de l'année.

La tonte à Telsen a lieu début septembre, tandis qu'à Gan Gan c'est à la mi-octobre, l'agnelage aussi est décalé d'un mois. Insémination artificielle depuis 2 ans. Notre taux de marquage normal c'est 70-80 %, mais en 2007 ç'a été 30 % à cause des grands froids. Dans les deux estancias nous employons les mêmes béliers.

Filière: Meyer et Lahusen étaient des capitaux allemands mais San Blas était des français. Employé chez Meyer, qui par ailleurs représentait la Régie Nationale du Pétrole (YPF) et vendait des carburants. Leur territoire était la zone nord du Chubut, pas le Rio Negro, pas au sud de Trelew non plus. Aux années 1970, les laines étaient consignées à Buenos Aires, mais les producteurs n'étaient pas satisfait avec les prix, car là-bas ils payaient des prix différents pour les diverses sortes de laine, tandis qu'ils voulaient la vendre en vrac, comme l'on faisait ici à l'époque. Nous visitons les estancias, on leur offrait un prix d'achat, et s'ils acceptaient, nous avions un modèle de contrat tout fait et l'affaire était conclue ; le vendeur recevait son argent dans les 60 jours suivants, maximum. Une fois le marché conclu à l'estancia, nous envoyions un camion pour chercher la laine et l'emmenner à la centrale. [À présent, au rôle de vendeur]: l'acheteur c'est Chargeurs (ex-Hart), ils envoient des camions d'une tierce personne chercher la laine. Le plus grand exportateur de laine a toujours été Hart S.A. ; avec eux il travaillait le meilleur spécialiste en laines qu'il y a jamais eu en Argentine : Charles Fleury.

[Un des employeurs] non seulement consignait de la laine, il représentait les produits Cooper (contre la gale) et était propriétaire d'un frigorifique à Comodoro Rivadavia.

Au début c'était seulement pour la région, pour le bassin pétrolier, mais ils avaient de la viande en trop et ont voulu en exporter. Il a fallu s'adapter aux normes sanitaires internationales. Ils recevaient des animaux de Santa Cruz, quand les frigorifiques de là-bas avaient fermé. Unilan et Chargeurs partagent l'usine de lavage à Trelew, ils y traitent 1.000-1.500 tonnes par mois.

Main d'oeuvre: Travaillé pour des exportateurs basés à Comodoro Rivadavia pendant 17 ans. Acheteur dans les estancias du centre de Patagonie. Maintenant on va à l'estancia, on prend un échantillon de la laine des balles, on la fait analyser et ça y est. A l'époque il fallait tout contrôler, les différents troupeaux, plusieurs jours. Les estancias du sud sont grandes, 6, 8, 10.000 moutons, voire 12.000. Nos tournées par les estancias pouvaient durer 10 jours, et les communications difficiles ralentissaient les affaires, on n'avait qu'une radio dans la camionnette. [Au rôle d'éleveur] : un gars de Gan Gan fait la tonte, car il est tout près, c'est commode, il ne faut pas le chercher partout. Il ramène des travailleurs de Rio Negro. C'est la même équipe de tonte dans l'autre estancia. Ils font environ 700 moutons par jour ; c'est une machine à 6 forces.

Société: On a beaucoup de mal à trouver des gens pour travailler. Avant les travailleurs restaient 30, 35 ans dans la même exploitation. Maintenant, il y a beaucoup de rotation, et l'on doit faire avec ce qu'on trouve. A l'heure actuelle il y a beaucoup de monde qui circule dans les campagnes, les gens bougent, à l'époque les pistes étaient exécrables, les seuls à se déplacer régulièrement étaient les marchands ambulants, qui, dès qu'ils pouvaient, occupaient un bout de terre et finissaient par l'obtenir.

Politiques publiques: La qualité de la production s'est beaucoup améliorée grâce à PROLANA. Ils envoient un « classificateur » diplômé, qui a fait ses courses à Trelew. On fait les balles déjà toutes classifiées à l'estancia même, emballées dans du nylon. Les balles arrivent à la baraque avec leur catalogue, c'est la traçabilité du produit.

La voirie s'est beaucoup améliorée aussi, ils parlent même de goudronner la route. L'entretien des chemins dans cette zone si pierreuse a abîmé beaucoup de bulldozers. On devrait dresser un monument aux gars des Ponts et Chaussées.



Environnement : En dessus de 600 m d'altitude, il vaut mieux établir des champs d'été et d'hiver. [Au plateau de Somuncura] il n'y avait pas de pumas. Il y avait énormément de chevaux sauvages, et beaucoup de chèvres ; il n'y avait presque pas de moutons là-bas. // Les taux de marquage c'est la loterie, ça dépend de la pluie, du vent, du froid.

Histoire: Mon père travaillait dans une baraque, puis devint acheteur de laine, j'ai répété sa trajectoire. Il a travaillé 46 ans pour la même compagnie. En 1959 j'ai fait l'essai de coloniser à Somuncura, je voulais partir à zéro dans du champ vierge. J'ai occupé 8 lieues fiscales. Il m'a fallu ouvrir 50 Km de piste à la pioche et la pelle, on l'a fait en 5 mois de travail. On y a mis 500 moutons, mais il y a eu 5 mois sans pluie, l'année d'après ils en restaient 180.

Sentiments: Dans ce métier il faut être optimiste, on sait d'emblée que sur 10 ans on n'a que 3 vraiment bons et le reste, avec de la chance sont réguliers, sinon mauvais. Si je n'étais pas optimiste j'aurais déjà tout vendu.

Tendances: L'échange des moutons de réforme par du foin au VIRCH c'est nouveau. On ne faisait pas ça avant.// Dans l'avenir le perfectionnement va continuer, on cherche toujours une meilleure qualité de laine, des meilleurs béliers.

Entretien N° 5: Federico Groeber

Age: 60 ans environ. **Origine:** Allemande, né en Argentine.
Lieu et date: Puerto Madryn, 12 novembre 2007, chez lui.

Rapport avec l'élevage: Propriétaire, estancia de la famille depuis 1948.
Exploitation: zone de Bajo del Gualicho; Superficie 22.000 Ha avec 2100 têtes.

Aménagement: Quatre subdivisions partageant le point d'eau central (puits de 120 m).

Cheptel : 500 brebis, 500 mâles castrés, 800 antenais/es, 340 brebis sèches et 60 béliers. Le taux de marquage oscille entre 50-70%. Huit tondeurs font la tonte en 3 jours (800 ov / J), à moteur électrique depuis 2 ans. Production 45 bales. En 2006 la production a été de 1000 Kg en moins par cause de la sécheresse. Pas de bain sanitaire mais vaccin contre la gale, aspersion contre les ectoparasites. Calcium supplémenté.

Filière: En tant qu'exploitation brevetée « organique » par l'Organisation Internationale Agropécaire (OIA), s'engage à respecter certaines normes de qualité et durabilité. Plus de subdivisions en cours (10), charge maximale permise 4.100 ovins. L'OIA surveille les exploitations et les réévalue tous les 5 ans. La "laine organique" paye 20-25% de plus. Des 3.600 exploitants du Chubut il n'y a que 30 enregistrés à l'OIA. La laine de 20µ paye 20% de plus que celle de 21µ.

Les balles d'exportation font 400 Kg, enveloppées en plastique. Les exportations par les ports de Patagonie sont remboursées par l'Etat à 5 % [à Madryn, davantage vers le sud]. Le remboursement diminuera d'année en année.

L'Australie possède un "stock d'intervention" pour réguler le prix du marché. En 1990 il y avait 5.000.000 de balles; il en reste 500.000 à présent.

Société: Les Sociétés Rurales sont les interlocutrices des éleveurs avec les autorités, mais les éleveurs ne sont pas toujours portés à s'associer, par cause de leur naturel isolement et les grandes distances

Politiques publiques: La Loi Ovine, promulguée il y a environ 3 ans, subventionne certains travaux d'équipement et l'amélioration génétique. Le programme PROLANA foment la tonte déliée et la tonte avant l'agnelage.

Environnement: Les pumas créent des ennuis à Bajo del Gualicho, et ils avancent vers le sud. Le puma n'attaque pas les bovins, voilà une raison pour laquelle le bovin est en train de déplacer l'ovin dans le

Rio Negro. Actuellement la frontière nord de l'ovine serait à peu près sur la Línea Sud (chemin de fer San Antonio – Bariloche)

Histoire: Le père de M. Groeber travaillait pour une firme allemande exportatrice de laine, qui commença vers la Guerre 1914-18 et dura jusqu'aux 1960s. A un moment donné c'était le plus grand exportateur argentin, exportant surtout en Allemagne et Italie. Le Q G était à Madryn et Trelew, où l'on recevait des laines de partout, y compris la Terre de Feu. Les balles s'enveloppaient en toile de jute (de Calcutta). Il y avait aussi Lahusen, Meyer, etc. Le père était un « expert visuel en laines » qui visitait les estancias pour décider les achats. Un frère travaillait dans la même entreprise à Buenos Aires. Ils se communiquaient par des télégrammes chiffrés, à cause de l'espionnage entre les firmes. Cette façon d'opérer dura jusqu'au début des années 1970.

Sentiments : Malgré les secousses économiques, les éleveurs demeurent attachés à l'activité par des questions affectives et l'assurance du capital, même si la rentabilité est très faible.

Tendances: Dans les années 1990, il y a eu un tournant décidé vers l'exportation de laine lavée. À présent, 90% de la laine est exportée lavée. Trelew est le pôle lainier le plus important de l'Argentine. La firme Benetton, propriétaire d'un million d'hectares, envisage l'installation de son propre lavoir à Trelew.

La hausse du prix du pétrole entraîne la hausse du prix des fibres synthétiques, et à son tour ceci se reflète dans la hausse du prix de la laine.

(En décembre 2009 M. Groeber a raconté qu'il avait vendu tous les moutons (il ne lui restaient que 300, car la sécheresse et les pumas avaient ravagé son cheptel). Il avait autorisé un homme à habiter dans l'estancia, avec la seule responsabilité de surveiller les installations).

Entretien N°6: James Harrington

Age: né à Rio Gallegos en 1914. **Origine:** Malouine, né en Argentine.

Lieu et date: Puerto Santa Cruz, 24-25 mars 2007.

Rapport avec l'élevage: Travailleur rural depuis tout jeune, devint petit propriétaire à un moment donné.

Propriétaire: J.H. acheta son estancia environ en 1950, c'est une petite fraction de 1.700 Ha restée à l'écart du découpage du cadastre. Il tondait tout seul, à la main, 15-20 moutons par tour, cela lui prenait un mois.

Cheptel : Il avait 700 moutons corriedale qui produisaient 3-4.000 Kg laine. C'était un petit troupeau, mais cela suffisait pour vivre car J.H. faisait tout le travail. // Il vendait les animaux de réforme directement au boucher de la ville, qui payait cash, environ 100-120 moutons par an. // Les chiens bergers étaient des border colley, des Malouines, très utiles lors qu'il n'y avait pas de clôtures, mais à présent la race s'est dégénérée. // S'il fallait compléter des moutons on les achetait aux voisins, car les longs arréos sont compliqués. On réglait l'année suivante, ou celle d'après. // Le père de J.H. a été témoin de tueries systématiques de bovins aux Malouines -par leur concurrente avec les moutons- en leur forçant à sauter des falaises.

Filière: À cause de la première guerre mondiale le prix de la laine est passé de 4 à 18 pesos, ça monte à la tête // Les chevaux ont fait défaut à Santa Cruz après les grèves ouvrières de 1920-21. Ils coûtaient 120-130 pesos, 3-4 fois plus qu'au Chubut. Le Frigorifique Armour ferme aux années 1960, à partir de ce moment on envoyait les moutons par la route à Rio Gallegos ou Comodoro Rivadavia. On exportait beaucoup au Chili aussi// J.H.vendait sa laine localement à Argensud ou La Anonima.

Main d'oeuvre: Le salaire d'un péon était 40 pesos. J.H. débuta comme péon à 17 ans, mais avant il s'était formé à Lochiel. // Dans le temps toutes les estancias tondaient de façon autonome, en famille, les femmes aussi ; ainsi on épargnait les frais de tondeurs et péons. Les équipes de tonte sont

commencées environ en 1930. // Les Malouins étaient doués pour travailler avec les vaches et les moutons, c'est pour cela qu'ils ont eu du succès ici.

Société: Les vieux ont fait de l'argent avec beaucoup d'effort, mais leurs enfants n'ont pas suivi l'exemple ni sont restés dans la campagne non plus. On les envoyait faire des études en Europe. Les vieux avaient tellement d'argent qu'ils voyageaient en Europe tous les ans, la famille entière et la bonne. // Il n'y avait pas de différences de mœurs d'élevage entre Écossais, Espagnols, Anglais ou Allemands. Il y avait beaucoup de Basques aussi, très travailleurs. // À la région de Tres Lagos il y a eu un métissage poussé entre Chiliens et Indiens. Les Tehuelche étaient des gens bien, honnêtes et solidaires. Le meilleur indien d'Argentine. J.H. a grandi entre eux. Les marchands ambulants étaient de braves types, un tel Salomone, de Damas, achetait des cuirs. // Les paysans sont bons pour le lasso et les chevaux, mais pas pour d'autres travaux.

Politiques publiques: J.H. n'était pas à Santa Cruz lors des grèves de 1920-21, il n'en sait pas beaucoup. A l'estancia « La Anita », les militaires ont encerclé un groupe de grévistes et les ont fusillé, 800 dit-on, on les enterrait 4 à la fois. // Pas de problèmes à cause de sa condition de Britannique à l'époque du gouvernement de Péron [1943-1955]. Toutes les estancias étaient contre le régime.

Environnement : Le Parc National Monte León fera monter le nombre des pumas dans la région. Ils ont toujours été nombreux par ici, dans les vallons, mais les éleveurs les combattaient.// Le travail des estancias finissait en mai, puis on arrêtait pendant l'hiver, jusqu'au dégel, en septembre.// L'hiver le plus rigoureux point de vue neige, a été celui de 1926.

Histoire: J.H. a été interné dans un pensionnat anglais à Trelew, à l'âge de 10 ans. Il a toujours habité la campagne mais en 1972 un accident l'a forcé à s'installer en ville. // Le père de J.H. avait acheté à la Banque Anglo-Sudaméricaine une estancia à Languiñeo, au Chubut, où l'enfant vécut pendant 6 ans. // Avant le pont de Güer Aike en 1912, le père faisait croiser les gens l'estuaire du Gallegos en bateau.// Quand J.H. avait 11 ans et son frère aîné 14, on leur a confié de conduire un troupeau de 32 chevaux d'Esquel à Rio Gallegos. Ils ont voyagé à travers champs pendant 5 mois, sans argent et en dormant à la belle étoile ou là où l'on leur offrait du gîte.

Sentiments : La campagne a commencé à mal tourner parce que les gens dépensaient de trop. C'est très beau de vivre à la campagne, on doit savoir tout faire soi-même.// On travaillait mieux avant, on se préoccupait de bien finir un travail, on concurrençait là-dessus avec des autres. Il y avait de la fierté pour le travail bien fait. //

Tendances : [Puerto Santa Cruz] est en train de bien progresser, il y a de nouveaux quartiers, de nouvelles maisons.

(James Harrington est décédé l'hiver 2009).

Entretien N°7 : Willy Jones

Age: 48 ans

Origine: Galloise, né en Argentine.

Lieu et date: Usine de laines à Trelew, 11 novembre 2007 et 16 juin 2009.

Rapport avec l'élevage: cadre d'usine de laines.

Filière: Cette usine est le 2^e ou 3^e exportateur argentin de laines (sur 8). Le meilleur client c'est la Chine. L'UE achète des laines fines 18-19µ. A Trelew il y a 2 gros lavoirs de laine, et 3 autres plus petits ; ils lavent en tout environ 140.000 Kg de laine par jour.

Les affaires se concluent en 2 ou 3 jours. Cette usine cherche la laine à l'estancia vendeuse et prend en charge ce fret. Les balles d'exportation sont plus denses et lourdes (350 Kg) et chaque conteneur en transporte plus de 50. Cette usine exporte 95 % de la laine lavée.

(Suit une explication détaillée du processus de lavage, séchage, cardage, filage, etc)

La machine finisseuse produit des bobines de laine filée qui sont emballées dans des unités de 360 Kg prêtes à l'exportation.

Main d'oeuvre: L'usine travaille 24 heures /24, 7 jours /7. Journées de 8 heures.

Politiques publiques: Cette usine traite des laines de partout en Argentine (en fait, Patagonie, Buenos Aires et Corrientes) à cause du remboursement à l'exportation par les ports de Patagonie. Cette usine exporte par Puerto Deseado, car le remboursement est plus élevé que par Puerto Madryn (interview de 2007).

En 2009 le remboursement avait cessé et depuis l'entreprise préfère exporter par Buenos Aires parce qu'il y a plus de trafic d'outremer. Tandis qu'à Madryn ou Deseado il y a une fréquence de 1 ou 2 bateaux convenables par mois, il y en a 3 par semaine à Buenos Aires.

Environnement : La lanoline est un sous produit des (5) lavages successifs au détergent et l'eau chaude ; elle est ramassée par une système d'écumoirs et puis envasée dans des tonneaux de 200 litres (et vendue à l'industrie du cosmétique). Les eaux usées par le lavage sont versées dans des bassins dans une dépression naturelle au nord de la ville.

Entretien N°8: Manuel Ituriarte

Age: né en 1918 **Origine:** Basque, né en Argentine.

Lieu et date: Puerto Madryn, 5 décembre 2007. Chez lui.

Rapport avec l'élevage: né et grandi dans la campagne, ex-proprétaire devenu administrateur/métayer de plusieurs estancias successivement.

Exploitation: 1) Enfance dans une estancia du nord est Chubut, de 8 lieues avec 9.000 moutons. Son père y était métayer. Quand la propriété fut réduite à 3 lieues, il y avait 3.500 moutons (A l'heure actuelle les 8 lieues originales ne supportent même pas 3.000 moutons). 2) En 1954 acheta 3 lieues près d'Arroyo Verde, où il n'avait que 800 tellement mauvaise était la terre.

Aménagement: Il y avait des champs qui n'étaient pas clôturés. Dans ce cas, il fallait berger les moutons, à cheval. Les clôtures les plus simples étaient un entassement d'arbustes, tressés par un seul fil de fer.

Cheptel : La première année de mon administration à telle estancia, de 4.000 animaux, j'ai marqué 1.300 agneaux.

Jusqu'à 1952-53 les animaux de réforme ont les envoyait à Buenos Aires, par arréos jusqu'au chemin de fer. En 1953 l'Estancia *Lochiel* réforma ainsi 10.500 moutons. Ils payaient 10 centimes par tête pour laisser boire les animaux à mon puits. Dès les années 1960 on transportait par camion, (l'estancia Ferro réformait ainsi 10-15.000 bêtes par an). A l'heure actuelle on échange les réformés par du foin aux fermes du VIRCH.

Filière: Les firmes exportatrices de laine (Lahusen, Meyer) avaient des baraques à Madryn. Ils parcouraient les estancias à la recherche de lots de laine. Autrement, l'éleveur lui-même envoyait sa laine aux baraques, dans ce cas, il payait le fret et le « barracage » (dépôt) jusqu'à ce que la laine soit vendue. Après la laine brute, partait par bateaux, dans des ballots en toile de jute. Il n'y avait pas de balles à l'époque car seules les estancias importantes avaient des presses.

Main d'oeuvre: Un « léonero » est un spécialiste en guetter et chasser les pumas (*léons*). Encore il y a 5 ans, ils ont embauché un du côté d'Arroyo Verde ; il a chassé un animal de 80 Kg. Il y avait des équipes de tonte de La Pampa. Avant les années 1930, les machines à tondre (à kérosène) étaient transportées d'une estancia à une autre dans un chariot aux roues énormes. Les exploitations les plus petites, le personnel et le propriétaire tondaient à la main avec des forces. Les machines sont apparues aux années 1920. Les troupes de chariots tirés par des mules.

Société: Les puits et les clôtures, ce sont les Basques qui ont tout fait. Vers l'ouest, il y a des Basques jusqu'à la région de Telsen.

Politiques publiques: En 1937 environ, interdiction d'avoir plus de 7 lieues. L'estancia de 8 lieues où la famille habitait, a dû céder 1 lieue au voisin.

Au début des années 1950 le gouvernement nous prenait 8 % du troupeau. J'avais 4.000 bêtes, ils en confisquaient 320, les plus grosses, soi-disant pour les institutions de charité. Si on refusait à rendre les moutons, il y avait la police. On n'avait pas d'échappatoire car on devait présenter l'attestation de tonte et le reçu de l'équipe de tonte. Ils ne prenaient que des animaux, pas de laine. Ils annonçaient leur visite par note. Il y a eu des mouvements contre ça de la part des sociétés rurales.

Si les autorités sanitaires (le SENASA) détectaient un lot contaminé de gale, ils pouvaient enlever les bêtes.

Environnement: 1953 l'an le plus sec: 36 mm. 1946 a été une année excellente, il pleuvait chaque semaine.

Dans le Rio Negro Il y a plus de pumas qu'avant, pour cela ils remplacent les moutons par les vaches. Il y a toujours eu des pumas à Puerto Lobos, mais maintenant c'est pire.

Même des sangliers sont apparus là-bas, il leur faut de l'eau.

Aux années 1935-40 nous chassions des guanacos, en novembre, nous avons chassé jusqu'à 200 une fois. On vendait la peau.

Histoire: Son grand-père est venu en 1902 en conduisant un troupeau de 100 béliers mérinos du Rio Negro à péninsule Valdès.

Sentiments: Les jeunes des campagnes, les petits paysans, ils ont pris le goût de la ville. La campagne s'en va. Il n'y a plus l'affection comme avant.

Tendances: Dans mon temps la tonte n'était jamais avant début novembre ; maintenant ils la font en août. Et cette histoire de tondre avant l'agnelage...c'est insensé. Ils ont avancé la tonte pour pas qu'il y ait des graines qui s'accrochent à la laine.

(Manuel Ituriarte est décédé début 2009).

Entretien N°9: Lewis James

Age: né en 1952 **Origine:** Britannique, né aux Malouines

Lieu et date: Puerto Santa Cruz, 25 mars 2007, chez lui.

Rapport avec l'élevage: Propriétaire de "La Madreselva", estancia de la famille depuis 1895.

Exploitation: Sur le fleuve Chico, où il y a des cultures d'ail ; il y a aussi 150 bovins.

Aménagement: 800 Ha irrigués à partir du fleuve.

Cheptel: 1.500 brebis; tondues en septembre avant l'agnelage. La race Corino c'est 2/3 mérinos 1/3 corriedale, tandis que la race Cormo c'est 1/3 mérinos 2/3 corriedale.

Filière: La Russie et la Chine étaient les meilleurs clients avant la crise de 1989. Aux années 1990, produire un kilo de laine coûtait 3 dollars et on le vendait à 1 dollar.

Des 1.100 exploitations qu'il y avait à Santa Cruz, seulement 300 sont restés.

Aux années 1990 l'Australie avait 3 récoltes de laine en réserve, mais ce stock gigantesque fut mis au marché peu à peu vers la fin du décennie.

Société: Par rapport aux éleveurs d'origine espagnole ou croate, les Britanniques s'occupent davantage du potager domestique et des croisements pour améliorer la génétique du cheptel.

Lorsque le frigorifique Armour travaillait, les employés s'y rendaient par la route partant de Piedra Buena, où ils habitaient. Les cadres habitaient à Puerto Santa Cruz et allaient au frigorifique en bateau.

C'est peut-être la cause de la différence de mentalité entre les deux villes : Piedra Buena a un caractère plus populaire, plus prolétaire, tandis que Santa Cruz est plus conservateur, plus exclusif (ou si l'on veut, plus hispanique et plus britannique respectivement).

Politiques publiques: L'INTA gère les cultures d'ail à travers le programme « Ail de Santa Cruz », mais cela n'a pas marché.

Histoire: Les arrière-grand-parents ont travaillé à la mission d'Ushuaia et puis se sont installés aux Malouines, où ils ont appris le métier de moutonnier. En suite, ils ont répondu à l'appel du gouverneur Moyano (en 1885).

Entretien N°10: Randall Pisapia.

Age: environ 70 ans **Origine:** Malouine, né aux Malouines.

Lieu et date: Redentor, Malouine de l'Est, 3 décembre 2008.

Rapport avec l'élevage: Propriétaire de Redentor, estancia de la famille depuis 1861.

Exploitation: Superficie, 20.000 hectares. Le fondateur de l'estancia choisit de garder cette péninsule car il considérait que c'était la meilleure zone.

Aménagement: L'estancia avait son petit port, mais la jetée a été partiellement détruite il y a 3 ans par une tempête et n'a pas été réparée car on ne s'en sert plus. Il y a 4 ou 5 maisons d'habitations, y compris celle des propriétaires et aussi celle de leur fils et sa famille.

Cheptel : À l'heure actuelle il y a 10.500 moutons mais dans le passé il y en eut jusqu'à 17.000. Les animaux sont tondus en trois étapes, mâles castrés d'abord, antenais/es ensuite et brebis suitées en dernier. Ici ils ne font pas de tonte avant agnelage, mais d'autres exploitations la font. La tonte est décentralisée et décalée.

Filière: Depuis qu'il y a la route, la production de laine est transportée dans des camions porte-conteneurs. Ils reçoivent un ou deux conteneurs, dont la capacité est de 40 balles. Avant la route la production partait en bateau jusqu'à Stanley pour continuer en Angleterre.

Le frigorifique d'Ajax Bay [1955] fut un échec y compris dans ses conditions d'accès par bateau. Les animaux déjà refroidis devaient être transbordés plus d'une fois avant d'arriver au bateau qui les ramenait en Angleterre, ce qui nuisait la qualité du produit. // La chute des prix de la laine a fait que les exploitations en dessous 5-6.000 moutons ne soient plus rentables.

Main d'oeuvre: Les équipes de tonte ont commencé dans les années 1970. Un Néo Zélandais mit en marche le premier, et il est resté aux Malouines depuis. Avant chaque estancia faisait sa propre tonte ; c'est pour cela, entre autres, qu'avant il y avait 17 employés permanents tandis que maintenant il n'y en a que 5.

Société: Si l'on ajoute les familles des travailleurs, il y avait 35 habitants à l'estancia à l'époque. Il y avait même une salle de classe pour les enfants. A l'heure actuelle il est très dur de trouver des gens pour les travaux de l'estancia. La marche de l'exploitation a été prise en charge par le fils de M. Pisapia., qui habite sur place avec sa famille. // La perte de rentabilité des exploitations redistribuées fait que leurs propriétaires doivent trouver une autre source de revenus, souvent un emploi à Stanley. Certains propriétaires ne se rendent sur leurs terres qu'une fois par semaine, le week-end le plus souvent.

Politiques publiques: Le réseau routier des îles est d'après la guerre de 1982. La route actuelle atteint Salvador seulement en 2001 ; elle permet de joindre Stanley en 90 ou 120 minutes tandis qu'avant on mettait 8 heures pour s'y rendre, car il fallait calculer les marées, éviter les tourbières, etc. Par mer, on allait à Stanley en 6 heures. // Avant la réforme agraire des années 1980 il n'y avait qu'une trentaine d'exploitations dans les îles. Peu avant la guerre il est commencé un processus de subdivision des plus

grosses estancias et de distribution parmi des gens intéressés. A l'heure actuelle il y a 88 exploitations. La redistribution fut faite de façon de créer des unités économiquement soutenables, c'est-à-dire d'environ 5.000 ou 6.000 animaux.

Environnement : À Redentor il y a 3 sources naturelles ; par contre certaines estancias –notamment celles des îles les plus petites- ont parfois du mal à obtenir de l'eau.

Histoire: L'arrière-grand-père, était arrivé aux îles vers 1840 procédant d'Uruguay, et après quelques années de travail avec le bétail sauvage il demanda un bail emphytéotique.

Sentiments : Les Pisapia ont un autre fils qui habite en Angleterre, et deux petits-enfants. Le vieux couple possède un appartement dans une station balnéaire anglaise et une maison en Stanley. Mme. Pisapia est née à Londres, où ils vont chaque année. Pourtant ils envisagent de rester à l'estancia autant qu'ils pourront et déménager à Stanley le moment venu.

Entretien N° 11 : Simón Rodríguez

Age: né en 1942 dans la campagne du Chubut. **Origine:** espagnole, né en Argentine.

Lieu et date: Estancia San Juan, 18 mai 2009

Rapport avec l'élevage: travailleur rural, péon depuis l'âge de 14 ans.

Exploitation: seul chargé d'une exploitation de 10.000 hectares, où il habite seul. (la propriété appartient à M. Sabalza, fiche séparée). L'eau est à 60 m de profondeur, accessible par un puits creusé à la pioche par le grand père de l'actuel propriétaire.

Cheptel : A l'heure actuelle il y a 2.050 ovins, dont 800 brebis, mais la dernière saison on n'a marqué que 150 agneaux à cause de la sécheresse. Aussi, la récolte n'a été que 6.000 Kg, tandis que normalement c'est 8.000, et exceptionnellement on a atteint les 10.000 Kg. Les extrêmes de chargement oscillent entre 1.800 et 2.500 moutons.

Des 4 subdivisions de l'estancia, 2 sont occupées par les brebis, 1 par les antenais et 1 pour les mâles castrés. Il n'y a pas de changements entre les divisions. Les luttes démarrent au mois de mars, avec 40-50 béliers. Le rapport est élevé mais nécessaire par la densité de la végétation. L'agnelage a lieu début août. Au mois de mars on vaccine contre la gale. La tonte se fait fin octobre au même temps que le marquage.

Filière: Cette année le patron a acheté 6 reproducteurs à l'estancia La Maciega, en Camarones. La réforme a lieu en mars, avant des luttes; chaque année -en fonction le marquage- il y a environ 150-200 brebis réformées. Si leur état est bon, elles sont vendues à des abattoirs locaux ou des frigorifiques à Comodoro Rivadavia. Si les brebis sont maigres, on les envoie à l'engrais dans les fermes du VIRCH en échange de foin (pour les chevaux). Cette année on a reçu 2 fardeaux de foin par tête, c'est-à-dire 160. On ne supplémente jamais les moutons avec du foin. M. Rodríguez ignore la finesse de la laine que l'exploitation produit ; il ne sait pas non plus si la laine de la dernière récolte (8 mois en arrière) a été vendue. Elle a été emmenée à la baraque de Mendioroz, a Trelew. Il n'y a pas d'acheteurs prédéterminés pour la laine, le propriétaire vend au moment et au client que meilleur lui convient.

Main d'oeuvre: Il a travaillé 14 ans dans une autre estancia, préalablement à charge de son père. Il travaille à San Juan depuis 1990, son salaire actuelle est 1.800 pesos (~400 €). L'équipe de tonte c'est une vingtaine d'hommes, dont 10 sont des tondeurs à proprement parler. Ici il n'y a aucun confort pour ces gens, et ils dorment dans des tentes ou sous les tamaris. La tonte dure 2 jours, car ils tondent 1200 moutons par jour.

On n'emploie pas toujours la même équipe de tonte; les tondeurs ne touchent pas leur paie s'il pleut, mais les autres équipiers si. Pour assembler le troupeau on embauche des journaliers de Puerto Madryn, qui sont payés 100 pesos par jour (~22 €).

Société: Les équipes de tonte sont apparues dans les années 1950; avant la tonte était un travail de coopération entre des voisins. A présent les relations entre les voisins sont cordiales, mais il y a peu d'occasions de travail en commun. M. Rodríguez prendra sa retraite prochainement, il ne pense pas qu'il emmènera ses deux chiens bergers (border collies) en ville avec lui.

Politiques publiques: Au hangar il y avait 50 fardeaux de foin donnés par le gouvernement (de la province) à guise de dédommagement pour la sécheresse qui sévissait la région.

Environnement: En 2008 un puma tua 8 moutons et 7 béliers chez un voisin; les chiens sauvages sont aussi à craindre: ils ont tué 150 moutons. Ils ne viennent pas de la ville mais des carrières de pierre plus à l'ouest. Les sangliers se déplacent aussi vers le sud: on les retrouve déjà à Arroyo Verde (environ 100 Km de cette exploitation). Les pièges à renards ne s'emploient plus à partir du moment où le renard devint espèce protégée.

Tendances: Pas d'opinion sur l'éventuel avantage de fusionner des estancias pour une gestion conjointe.

Entretien N°12 : Martín Sabalza

Age: né en 1939 **Origine:** Basque, né en Argentine.

Lieu et date: Puerto Madryn, 16-7-7, chez lui

Rapport avec l'élevage: Propriétaire ; propriété de la famille depuis 1930

Exploitation: 4 Lieues avec 500 ovins chacune, comme les voisins; au début il y avait 700-800 ovins par lieue. A l'heure actuelle une exploitation de moins de 3-4.000 têtes ne fait pas vivre une famille.

Aménagement: La phréatique est à 70 m; pas de points d'eau naturels, un seul puits, partagé entre les 4 subdivisions.

Gestion du cheptel : Se débarrasser des animaux de réforme n'est pas toujours simple. Normalement on les échange par du foin dans les fermes de la vallée du Chubut, où grâce aux pâturages les brebis peuvent faire un service de plus. Pas de gale dans cette région, donc pas besoin de bains. Les luttés démarrent en mars, l'agnelage a lieu en août. Marquage et tonte au même temps, en octobre.

Filière: Les provisions s'achetaient à crédit, d'une année sur l'autre, et on les payait avec la prochaine récolte de laine. Les firmes San Blas, Hart, Meyer, Lahusen, etc. achetaient la laine à l'estancia, puis la laine s'embarquait à Madryn dans un bateau de La Anonima. Sinon, le producteur acheminait sa production aux baraques pour l'y vendre. Les ventes pré tonte étaient moins fréquentes qu'à l'heure actuelle. Maintenant il n'a pas de ventes sans les analyses de rigueur. Pas de frigorifiques au Chubut parce que zone de mérinos. A présent le (petit) frigorifique de Casado exporte d'accord aux normes sanitaires de l'UE.

Main d'oeuvre: Il y a du manque des gens pour travailler, ou il manque l'envie de travailler. Les gens ne veulent plus vivre dans la campagne. Le péon moutonnier a ses propres chiens bergers, comme un outil personnel. Un seul péon à l'estancia.

Société: Les éleveurs de la zone de Camarones font un très bon travail; peut être par grandes estancias (Lochiel, Maciega) ou par les apports anglo-saxons. La « laine Camarones » est très cotée. Ils ont bien travaillé ensemble, ils sont plus organisés que par ici. Nous sommes de petits producteurs désunis.

Quand les Basques s'installaient en pionnier, d'abord on creusait un puits. S'il y avait de l'eau, on savait que l'on pourrait y mettre des animaux, mais avant on improvisait les clôtures, dont la qualité dépendait du capital initial. Mon grand père n'avait pas de capital, il était un travailleur devenu indépendant.

La laine rapporta jusqu'au début des années 1950. Nos parents ont pu bien vivre et bien nous élever. A partir de cette époque là, les coûts sont montés en flèche et nous ne savons jamais à combien nous vendrons la production.

Politiques publiques: Mon grand père est venu par l'offre du Ministère de l'Intérieur qui louait des terres aux environs de Punta Ninfas en 1904. Les baux ont duré tant que Chubut était un territoire national ; quand il est devenu une province ; le gouverneur Galina a donné les titres de propriété à ceux qui les demandaient ; à Santa Cruz ç'a été pareil.

Environnement : Il y a peu d'exploitations abandonnées par ici. A Sierra Chata il y a beaucoup qui ont retiré les animaux pour se reconvertir en carrière de porphyrie.

En 1970 nous avons eu le fléau des sauterelles qui s'est ajouté à la sécheresse. La moitié des champs était absolument stériles, nous avons perdu la moitié du cheptel. Il n'y a pas de pumas par chez nous.

Histoires: Les récoltes de laine de 1929 et 1930 ont mis 3 ans à se vendre, le commerçant créancier local continua toutefois à approvisionner les estancias.

Sentiments : Je ne fais de l'élevage en tant que moyen de vie. Je crois que l'élevage va continuer, que la qualité va continuer à s'améliorer, elle est déjà très bonne. Les règles du jeu sont en train de changer. Des gens qui ne sont pas des éleveurs de souche achètent des exploitations, mais le moutonnier, il le fait par plaisir et par tradition.

Tendances: L'éleveur qui vivait exclusivement des moutons s'en va. Il arrive l'entrepreneur, qui fait des investissements dans le mouton, ou autre.

(En juin 2009 cet éleveur avait vendu tous ses moutons et ne s'occupait plus de l'estancia. Le seul péon était parti en retraite.)

Entretien N°13: Fritz Wagner

Age: 60 ans environ **Origine:** allemande, né en Argentine.

Lieu et date: Buenos Aires, 24 mars 2009; chez lui.

Rapport avec l'élevage: Présidente de la S.A. Pastoril Salamandra, propriétaire de l'Estancia Don Pedro, propriété familiale depuis 1930.

Exploitation: Superficie 8 Lieues; environ 45 % a une réceptivité de 1.000-1.200 ov / L, 25% réceptivité 700 ov /L

Aménagement: 7 puits creusés en plus de 10-12 points d'eau naturels

Cheptel : Mérinos toujours; en 1960 il y avait 7-8.000 moutons; en 2000: 4.500-6.000, mais la production de laine demeure presque autant grâce à la génétique. A présent la production par tête oscille entre 4,8 – 5 Kg de laine brute. La récolte 2008 a été de 21 tonnes, mais lors d'une année normale à charge complète (5-6.000 têtes) on arrive à 28-30 tonnes. Sélection traditionnelle de reproducteurs depuis 1990. Insémination par laparoscopie.

Filière: Les solutions pour la réforme varient selon l'état et l'âge de l'animal. Les brebis de 5 ans sont vendues aux fermiers du VIRCH, où elles font un service de plus. Autrement elles sont vendues aux abattoirs de Comodoro, qui payent le transport. Les mâles castrés font 18-20 Kg de poids net, (22 Kg en 2009, grâce à une opportune pluie de printemps). Le prix de vente a été 4,50 peso (~1 €) / Kg.

Pas d'acheteur de laine déterminé; la récolte 2007 a été vendue en juillet 2008. Fowler achète des laines fines de qualité, Unilan des moins fins. Ventes aussi à Fuhrman et à Hart (achetée par Chargeurs) dans son temps le plus gros exportateur d'Argentine. Hart spécialisée dans des laines 22-24 µ (celles de Don Pedro font 18,5 – 19 µ).

Plutôt qu'une bonne affaire, la sélection traditionnelle de reproducteurs (établés) c'est de la publicité, de l'étalage. Les béliers fils des établés, élevés en plein champs, sont vendus à 300 peso (~70 €).

Main d'oeuvre: Le coût en personnel c'est l'item le plus lourd du budget. A l'estancia il y a deux péons en permanence, mais il en faudrait; l'homme chargé de la sélection des reproducteurs touche environ 450 € par mois.

Société: Les Sociétés Rurales étaient importantes à l'époque où les communications étaient difficiles ; depuis, elles ont perdu beaucoup de sa « raison d'exister», la diffusion des information d'intérêt pour le secteur, et se sont transformées en une voix collective, une opinion à base politique.

Politiques publiques: À l'INTA (antenne Rio Mayo) ils font le *test de progéniture*. Des brebis sont inséminées avec la semence des béliers que l'on veut tester; puis on suit l'évolution des agneaux jusqu'à l'âge de 2 ans. Le test est partiellement subventionné par la Loi Ovine. La progression des mérinos d'Argentine est évidente. Cette année (2009) l'Association Australienne de Mérinos a demandé un jury argentin (M. Gough) pour l'expo d'Adelaïde.

Environnement : En 2008 les pluies n'ont totalisé que 140 mm, mais bien repartis; en revanche, en janvier 2009 il y a eu une pluie de 50 mm, mais vue la saison, n'ont pas profité: il y eut un épanouissement éphémère des herbes, mais elles se sont vite fanées. Nous avons 5.000 hectares dépourvus d'herbes pérennes, mais dès qu'il pleut, ces champs se couvrent d'éphémères et ils supportent bien des fortes charges ovines instantanées.

ANNEXE 3 : REPRODUCTION DE TROIS DOCUMENTS.

Lors de nos fouilles dans les archives historiques, nous avons trouvé plusieurs documents fort intéressants, du moins pour l'histoire qui nous concerne dans ce travail.

Nous n'avons pu résister au plaisir de partager, ne fut-ce que la première page, des trois documents que nous jugeons respectivement les plus importants parmi les trois archives les plus enrichissantes où nous avons travaillé : Archivo General de la Nación, à Buenos Aires, Falkland Islands Government Archives, à Stanley et The National Archives, à Kew, Londres. Nous n'avons pas trouvé ces documents reproduits nulle part, d'où leur spécial intérêt.

Document N°1

Archivo General de la Nación, Buenos Aires.
Correspondencia del Ministerio del Interior, dossier 1881.
(Pétition de W. Harvey, représentant de la Falkland Islands Company, adressée au Ministre de l'Intérieur ; 3 feuilles).

Document N°2

The Nacional Archives, Kew, Londres.
ADM 147/1 123021
(Pétition de colons britanniques de Santa Cruz au commandant de la flotte de l'Atlantique sud-occidental ; 2 feuilles).

Document N°3

Falkland Islands Government Archive.
Return showing the number of vessels entering and clearing from ports in the West Falkland Island during the year 1887 (onwards). FIGA H/42.
(Registre du trafic maritime des îles ; 1 feuille copiée).

Document N°1

Archivo General de la Nación, Buenos Aires.
Correspondencia del Ministerio del Interior, dossier año 1881.
(Pétition de W. Harvey, représentant de la Falkland Islands Company, adressée au
Ministre de l'Intérieur, 3 feuilles, 1 feuille copiée).

“Buenos Aires, dicbre 21 de 1880

Excmo. Señor:

*Guillermo Harvey, representante de la Compañía constituida por Real Carta del Gobierno de su
Majestad Británica, para la colonización de las Islas Falkland, ante V.E. respetuosamente expone:*

*Que solicita su compra con el propósito de colonizar, poblar con ganados, y mejorarlos, los siguientes
terrenos pertenecientes a la República Argentina:*

*1º La Península conocida en las cartas del Almirantazgo Inglés, por de Valdés, y en esta República por
de San José.*

*2º (160) Ciento sesenta leguas, más o menos, eligidas en las inmediaciones de la Bahía de San
Sebastián, en la costa Este de la Isla de Tierra del Fuego.*

*Guillermo Harvey se compromete a pagar por estos terrenos, el mismo precio que el Gobierno ha
recibido por el terreno vendido para cubrir los gastos de la expedición al Río Negro, es decir, 400 \$,
cuatrocientos pesos fuertes por legua cuadrada.*

*Si V.E. no se considera autor- /feuille 2 / izado para la venta, pide que le conceda en arriendo hasta
conseguir del Honorable Congreso, la autorización correspondiente; en este caso se obliga a comprar
ganados en la República Argentina y en otras partes, trayendo de Europa a su propio costo, un
suficiente número de inmigrantes para los trabajos de estancia en grande escala, proporcionando así al
Gobierno la posesión casi inmediata de nuevas rentas fiscales.*

*El Gobierno podrá reservar de la venta en la Península de San José, cuatro leguas de terreno, o más si
lo estimase conveniente, para usos Públicos, pero siempre siendo propiedad del comprador bastante
aguadas para la debida explotación de su negocio.*

*Guillermo Harvey, ignorando qué condiciones puedan exigirse para aceptar su propuesta, se abstiene
de entrar en más detalles, y se permite indicar que estos detalles podrán arreglarse en Londres por
medio del Sr. Comisario de Inmigración y Colonización en Europa, Don Carlos Calvo, que puede
recibir las instrucciones /feuille 3/ necesarias para estipular las garantías consiguientes al fiel
cumplimiento de lo que se convenga.*

Constituyo mi domicilio en calle San Martín n° 155.

Dios guarde V.E. (signé) Guillermo Harvey

Al Excmo Señor Ministro del Interior de la República Argentina

Dr. D. A. del Viso.”

1881

CINCUENTA CENTAVOS

180 L. H.



Buenos Ayres Dic^{ta} 21 de 1880

Exmo. Señor.

Guillermo Murray representante de la Compañía constituida por Real Carta del Gobierno de Su Majestad Britanica, para la colonizacion de las Islas Falkland, ante V^o E. respetuosamente repone

Que solicita su compra con el proposito de Colonizar, poblar con ganados, y mejorarlos, los siguientes terrenos pertenecientes a la Republica Argentina

- 1^o La Península conocida en las cartas del Almiranteazgo Ingles, por de Valdes y en esta Republica por de San José
- 2^o (160) Ciento sesenta leguas mas o menos, eligidas en las inmediaciones de la Bahia de San Sebastian en la costa Norte de la isla de Tierra del Fuego

Guillermo Murray se compromete a pagar por estos terrenos el mismo precio que el Gobierno ha recibido por el terreno Bndido para cubrir los gastos de la expedicion al Rio Negro, es decir, \$400, Cuatro cientos pesos fuertes por legua cuadrada.

Si V^o E. no se considera autor

Document N°2

The Nacional Archives, Kew, Londres.

ADM 147/1 123021

(Pétition de colons britanniques de Santa Cruz au commandant de la flotte de l'Atlantique sud-occidental).

“Port Gallegos, Patagonia, 17 July [18]91

*To the Commander
Of HBM's Squadron
SE coast of S. America*

Sir,

We the undersigned subjects of Her Majesty settled in this country feel greatly the absolute necessity of a periodical visit from one of Her Majesty's vessels to this [...] various other ports in the vicinity.

Without being subjected to flagrant injustice or personal ill-treatment (...) many obstacles are placed on our way as regarding the shipping of our produce, our receiving cargo by British ships and the neglect of the authorities to fulfil the necessary obligation towards the foreigners who are extending their capitals are in fact forming the base of the progress of the country. We doubt not [...] that the mere appearance of her Majesty's flag in these waters would [...] materially to influence our [...] that we Englishmen (although [not many]) in number are not forgotten by our government and check the increasing [...] shown by the authorities to [...] our unprotected position.

(feuille 2)

Would you Sir take into consideration our request and determine that one of your vessels should from time to time visit these ports. We can assure you that not difficulty will be experienced in obtaining the necessary supplies of fresh meat, water, etc which we know are of paramount importance whilst vessels are stationed here.

Wild fowl, guanaco, ostrich, etc are abundant and easily killed. Fish of excellent quality can be caught with the seine in large quantities.

It is many years since Her Majesty's flag has appeared in these parts and owing to the shifting banks, etc the charts of these parts need some correcting, in proof of this we may mention that last year the British barque Isla grounded [...] the Chilean schooners Rippling Wave; Martha Gale, the British barque Cropwes, the German schooner Cap Froward and these out of a total of some eighteen vessels which called here in a period of about one year. We trust Sir that the request we make may not seem an unreasonable one and that the many British residents here may soon have the satisfaction of welcoming their flag and countrymen in these ports.

We are, Sir, your obedient servants.

Document N°3

Falkland Islands Government Archive.

Return showing the number of vessels entering and clearing from ports in the West Falkland Island during the year 1887 (onwards). FIGA H/42.

(une feuille de copiée)

Nous avons signalé les départs pour les ports de la Patagonie. Durant la période de mars à juin 1891, 1500 moutons malouins ont été embarqués pour Puerto Santa Cruz, 3290 pour Rio Gallegos et 4500 pour Rio Grande, en Terre de Feu.

Tous ces embarquements partaient de l'île de l'Ouest, tandis que le trafic pour Punta Arenas (ne concernant pas de moutons) partait de Stanley. A noter le départ pour Camarones, au Chubut ; le trafic pour cette destination augmente sensiblement dans les pages suivantes.

How many of the Crew are of the Country of the Ship.	ESTADOS Where Brought.	Whether to take in Goods or Ballast.	WHARF FROM Abolition	DATE OF ARRIVAL REMARKS If any.
				Gloucester 16 April 5 am
14	Stanley	Low stock	Palmas	
10	Fox Bay	In Ballast	Rio Gallegos	23 March 700 sheep
-	Port Howard	Good cargo	Camarones B. 20/5/00	14 May
10	Fox Bay	In Ballast	Rio Gallegos	12 April 600 sheep
-	Stanley	Mails, etc	M. Vidua	23 April 4 am
10	Roy Cove	Ballast	S. Cruz	21 April 1500 sheep
"	Charter	"	Rio Grande, T. D. 4	28 April 1500 "
10	Fox Bay	"	Rio Gallegos	1 May 650 "
43	Stanley	(with mails - European)	Palmas	19 May 10 1/2 am
			Mt. Vidua	For annual sailing 12/5/00
30	Stanley	Large cargo	New York	11 am 1/2 of 2 hours (and 1/2 by 2 1/2 hours)
50	Stanley	Mails etc	Mt. Vidua	3 June 4 am
18	Charter	Ballast	Rio Grande, T. D. 4	12 May 1500 sheep
10	Fox Bay	In Ballast	Rio Gallegos	16 May 650 sheep
18	Charter	"	Rio Grande, T. D. 4	19 May 1500 sheep
10	Stanley	Island wool	Schwarz	23 June wool
23	Stanley	Capitan D. 2	New York	5 July
10	Fox Bay	4 horses	Rio Gallegos	8 June 000 sheep
11	Port Howard	stables and island	Rio Gallegos	6 June
42	Stanley	with mails	Pointe Aroseo	23 June 7 am
17	Roy Cove	Good cargo, island	"	new ship 1000 + proffered 1000 "
43	Stanley	with mails	Mt. Vidua	17 July

ANNEXE 4: MISE A JOUR DES DONNEES ECONOMIQUES.
(données de 2002, Argentine et Chili)

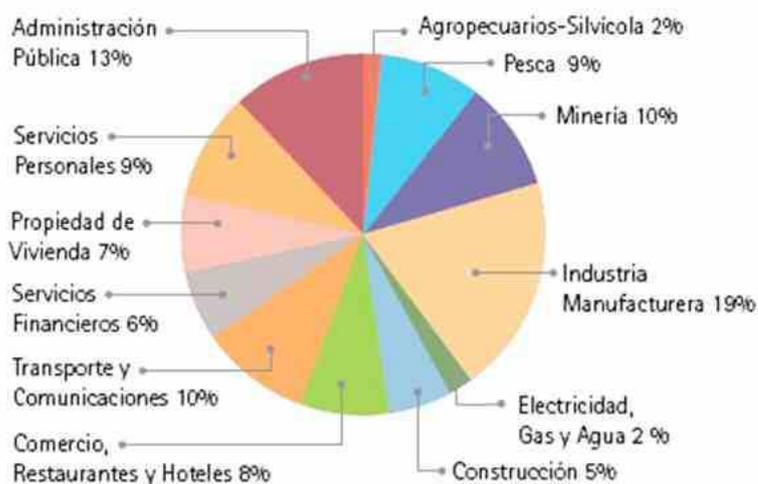
Composition du PBI par activité

Patagonie argentine

	Neuquén	Río Negro	Chubut	Sta. Cruz	T. del Fuego
Agricultura ganadería, caza y silvicultura	0,8%	7,8%	5,4%	5,1%	3,0%
Minas y Canteras	54,8%	14,9%	45,7%	38,8%	23,5%
Industria Manufacturera	4,4%	7,3%	9,0%	10,3%	35,5%
Construcción	2,9%	5,6%	6,7%	5,9%	1,3%
Electricidad, Gas y Agua	5,6%	5,8%	1,3%		1,1%
Administración Pública, Enseñanza y Servicios Sociales	10,3%	13,1%	13,2%	12,4%	18,2%
Resto de las Actividades	21,1%	45,4%	18,7%	27,3%	17,4%
Total	100,0%	100,0%	100,0%	100,0%	100,0%

<http://www.estudiospatagonicos.org.ar/site/content/index.php>

Magellan



http://www.chilecalifica.cl/califica/mLaboral/doc_mercadoLaboral/Magallanes/InformacionRegional/CARTILLA.pdf

Tableau comparatif:

Activité	Magellan	Neuquén	Rio Negro	Chubut	Sta. Cruz	T. de Feu
agriculture	2	1	8*	5	5	3
minière	10	55	15	46	39	24
industrie	19	4	7	9	10	36
bâtiment	5	3	6	7	6	1
administrat.	13	10	13	13	12	18

* ce chiffre inclut la fructiculture intensive du nord de la province.

Distribution de la terre

CNA 2002	Neuquén	Río Negro	Chubut	Sta. Cruz	T. del Fuego	Patagonia
Total Explotaciones	2.198	7.035	3.574	944	90	13.841
Total Superficie	2.145.700	14.716.470	19.205.261	19.884.210	1.171.747	57.123.388
Superficie Promedio	976	2.092	5.374	21.064	13.019	4.127
Explotaciones de más de 20.000 has	25	89	213	269	18	614
Superficie Explotaciones de más de 20.000 has	948.066	2.920.023	7.088.978	11.489.236	718.637	23.164.941
Superficie Promedio Explotaciones de más de 20.000 has.	37.923	32.809	33.282	42.711	39.924	37.728
Porcentaje Explotaciones de más de 20.000 has	1,1%	1,3%	6,0%	28,5%	20,0%	4,4%
Porcentaje Superficie Explotaciones de más de 20.000 has	44,2%	19,8%	36,9%	57,8%	61,3%	40,6%

Exploitations ovines

CNA 2002	Neuquén	Río Negro	Chubut	Sta. Cruz	T. del Fuego	Patagonia
Cantidad explotaciones con existencias ovinas	396	2.078	2.742	496	48	5.760
Existencias ovinas	81.482	1.430.703	3.862.693	2.165.382	522.276	8.062.536
Tamaño promedio majada	206	689	1.409	4.366	10.881	1.400
Explotaciones con más de 6000 cabezas	2	14	106	108	25	255
Existencias en explotaciones con más de 6000 cabezas	13.260	208.581	1.259.727	1.516.857	479.477	3.477.902
Tamaño promedio majadas de más de 6000 cabezas	6.630	14.899	11.884	14.045	19.179	13.639
Porcentaje Explotaciones con más de 6000 cabezas	0,5%	0,7%	3,9%	21,8%	52,1%	4,4%
Porcentaje existencias en explotaciones con más de 6000 cabezas	16,3%	14,6%	32,6%	70,1%	91,8%	43,1%

Le rapport entre les premières lignes de chaque tableau (2/1) permet d'évaluer le degré de diffusion de l'ovin parmi les producteurs agricoles de chaque province.

Les résultats sont (en pourcentage):

Neuquén 18 ; Río Negro 29 ; Chubut 77 ; Santa Cruz 53 ; Terre de Feu 53.

Glossaire:

majada = cheptel

tamaño = taille

Nombre d'ovins par province:

Sud du Rio Negro

*Cuadro N° 15 Región Sur - CNA 2002
Existencias Ovinos*

	Total	Hasta 2000 Cabezas	Más de 2000 Cabezas	Más de 20.000 Cabezas
Cantidad Explotaciones	1.569	1.452	117	3
Cantidad Cabezas	1.251.280	722.867	528.413	114.697
Majada Promedio	798	498	4.516	38.232
Cantidad Explotaciones	100%	92,5%	7,5%	0,2%
Cantidad Cabezas	100%	57,8%	42,2%	9,2%

Chubut

*Cuadro N° 23 Provincia de Chubut - CNA 2002
Existencias Ovinos*

	Total	Hasta 4.000 Cabezas	Más de 4.000 Cabezas	Más de 20.000 Cabezas
Cantidad Explotaciones	2.742	2.519	223	8
Cantidad Cabezas	3.862.693	2.029.506	1.833.187	316.007
Majada Promedio	1.409	806	8.221	39.501
Cantidad Explotaciones	100%	91,9%	8,1%	0,3%
Cantidad Cabezas	100%	52,5%	47,5%	8,2%

Santa Cruz

*Cuadro N° 29 Provincia de Santa Cruz - CNA 2002
Existencias Ovinos*

	Total	Hasta 6.000 Cabezas	Más de 6.000 Cabezas	Más de 20.000 Cabezas
Cantidad Explotaciones	496	388	108	10
Cantidad Cabezas	2.165.382	648.525	1.516.857	493.869
Majada Promedio	4.366	1.671	14.045	49.387
Cantidad Explotaciones	100%	78,2%	21,8%	2,0%
Cantidad Cabezas	100%	29,9%	70,1%	22,8%

Terre de Feu

*Cuadro N° 34 Provincia de Tierra del Fuego - CNA 2002
Existencias Ovinos*

	Total	Hasta 6.000 Cabezas	Más de 6.000 Cabezas	Más de 20.000 Cabezas
Cantidad Explotaciones	48	23	25	7
Cantidad Cabezas	522.276	42.799	479.477	299.892
Majada Promedio	10.881	1.861	19.179	42.842
Cantidad Explotaciones	100%	47,9%	52,1%	14,6%
Cantidad Cabezas	100%	8,2%	91,8%	57,4%